

# Soldats

# de l'Église

PAR

M. GEOFFROY DE GRANDMAISON



PARIS

*MAISON DE LA BONNE PRESSE*

5, RUE BAYARD, 5







## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



Soldats

de l'Église

## DU MÊME AUTEUR

---

**La Congrégation** (1801-1830). Préface du comte ALBERT DE MUN, 2<sup>e</sup> édition. — Un vol. in-8° (Librairie Plon).

**L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution** (1789-1804). — Un vol. in-8° (Librairie Plon).

**Un Curé d'autrefois. L'abbé de Talhouët** (1737-1802). — Un vol. in-12 (Librairie Poussielgue).

**Napoléon et les Cardinaux noirs** (1810-1814). — Un vol. in-16 (Librairie académique Perrin).

**Napoléon et ses récents historiens.** — Un vol. in-16 (Librairie académique Perrin).

*(Couronné par l'Académie française. Prix Marcelin Guérin.)*

**Un Demi-Siècle de souvenirs.** — Un vol. in-16 (Librairie académique Perrin).

# PRÉFACE





ANS la cause de Dieu tout homme, selon le mot de Tertullien, est né soldat. Voilà pourquoi les vrais serviteurs de l'Église descendent dans l'arène.

Aucuns ont pu rêver d'un prosélytisme idyllique sous les ombrages, sur le gazon fleuri, au bord des eaux, dans un embrassement fraternel de Jésus et de Bélial; ceux-là sont des *dilettantes*, souvent naïfs, toujours égoïstes, bientôt dupés.

La banalité de la comparaison ne la rend pas moins exacte : la vie, avec ses espérances, ses mécomptes et ses angoisses, est un long effort, une guerre véritable où l'on évite l'embuscade, où l'on fait le coup de feu, où l'on donne et repousse l'assaut.

Pour les catholiques, la bataille est incessante : contre leurs propres passions d'abord; bientôt afin d'écarter les ennemis de l'Église, leur mère, source de tout droit et de tout bien. Reprocher à ces lutteurs de manquer de charité parce qu'ils ne tournent pas le dos à qui les harcèle ou les menace, c'est injustice ou ironie.

Ils portent les armes par vocation, nécessité ou devoir, jamais par colère. La définition que donnait du chrétien

M<sup>gr</sup> d'Hulst est pleinement juste : « Un homme pacifique qui se bat toujours. »

La valeur exclut la forfanterie, et le vrai courage sait demeurer modeste. Le soldat de l'Église ne se tient assuré que de sa bonne volonté ; il n'étaie pas une vertu qui peut lui échapper ; seulement il n'est pas aveugle et, sans se comparer, il voit bien les défauts des autres. Lance-t-il une flèche plus aiguisée ? C'est la sottise de l'adversaire qui a provoqué la verve de la riposte. Un catholique écarte aisément la haine ; il ne parvient pas toujours à chasser le mépris.

La parole d'un vieux guerrier est de mise en cette occurrence ; le général Folloppe avait raison : « Faibles comme tout fils d'Adam, nous n'avons pas abjuré les promesses de notre Baptême ; si nos péchés, d'autant plus griefs que nous avons reçu plus de grâces, méritent une expiation plus sévère peut-être, du moins nous aurons la consolation de ne pas avoir blasphémé Dieu ni renié notre foi pour un temps. » Rien de plus, rien de moins. Aux efforts quotidiens des catholiques contre les doctrines du sensualisme, les facilités de la morale et les tentations du succès, je ne connais pas d'autre explication, je ne vois pas d'autre cause.

La douceur est une qualité charmante pour les jours calmes : ils sont rares.

La lutte ne va pas sans quelque rudesse ; porter ou parer les coups fait, sur les membres nerveux des athlètes,



perler la sueur, car au grand soleil ils besognent.

« Nous ne voulons rien faire que publiquement, mais tout ce que nous ferons, nous le ferons hardiment. Cette hardiesse du chrétien sera l'instrument du salut pour la religion, pour la France et pour la liberté, qui n'est vraiment et sincèrement aimée que de nous. Si le cœur ne nous manque pas, si cette désastreuse lâcheté qu'on appelle tantôt le respect humain, tantôt l'attachement à quelques misérables avantages temporels ne nous arrête pas, nous serons, quel que soit notre petit nombre, les plus forts, parce que Dieu combattra pour nous. » C'est Veuillot qui parle.

Nous pouvons donc nommer *soldats* de l'Église ces disciples de l'Évangile, sans méconnaître la seconde béatitude du Sermon sur la montagne, sans trahir les maximes de la charité, ni transformer par cette appellation belliqueuse le sanctuaire en caserne. Un « homme d'armes », ce n'est pas dire un *condottiere* ni un *bravo*; et servir sans solde n'est point œuvre de mercenaire.

Soldats de l'armée régulière, ils ont le respect, le culte de leur uniforme; ils sauraient mal s'armer en corsaires; et leurs éclaireurs, marchant en enfants perdus ou battant l'estrade, restent encore dans la main des chefs, strictement disciplinés.

Ils sont joyeux, ayant la conscience tranquille; et pour alléger la longueur du chemin, d'étapes en étapes, ils vont

chantant les refrains de route. La gaieté de l'honneur les soutient, les anime, les enlève; parmi eux les plus graves eux-mêmes ont un mot d'entrain, une parole alerte, une riposte bien crâne qui met les rieurs du bon côté.

Leur manière, c'est à l'arme blanche, au grand jour, front haut, poitrine découverte; ici point de balles empoisonnées; ils préfèrent le sabre et la baïonnette au revolver et à la mitrailleuse; si quelque grosse artillerie tonne en leur honneur, ils en suivent avec respect les courbes savantes qui talonnent la terre, avec certaine impatience aussi, attendant que le clairon de la charge ait lancé vers le ciel ses notes légères.

Obéissants, ils deviennent d'admirables instruments pour le général qui dirige la manœuvre. Habitué au commandement, ils sont aptes à toutes les formations, ils restent prêts à toutes les chances de la bataille.

Cette souplesse double le ressort de l'élan, et il est bien permis à qui brûle sa poudre de savoir aussi changer de front.

Quand l'action est terminée, ils deviennent les plus compatissants: ils courent aux blessés, organisent les secours, pansent les plaies, enterrent les morts, et relèvent avec le cordial de leur gourde l'adversaire que vient d'abattre la pointe de leur épée.

Rangés derrière le vieux drapeau qui — la hampe surmontée de la croix — fait flotter au vent l'image de la

patrie, ils ont un seul étendard pour tout le régiment; se ralliant, si la circonstance devient pressante, aux petits guidons de chaque compagnie : ici un aigle, là-bas un fer de lance, plus loin une fleur de lis.

Sous ces couleurs se présentent les contemporains dont je tente l'esquisse dans les pages qui vont suivre. Je ne les ai pas choisis au hasard; leur nom a brillé naturellement au bout de ma plume; sans effort, j'ai retrouvé de nobles esprits avec qui volontiers j'entretenais commerce; mon cœur a été de lui-même aux plus militants, leur crâne allure m'a séduit. Cependant, ce n'est point ici une sélection, encore moins un ostracisme. Beaucoup d'autres auraient pu, auraient dû peut-être s'offrir à notre admiration.

Quelques exemples suffisent. La caractéristique de ces héros est fort simple : le service le plus complet possible de la vérité éternelle, l'adhésion la plus restreinte possible aux exigences passagères des circonstances. La sincérité est leur mérite, le dévouement constitue toute leur adresse.

Plusieurs sont illustres, d'autres moins célèbres. Tous parlent la même langue; et cette uniformité donne un cachet fraternel à la diversité de leur accent. Évêques, prêtres, moines, écrivains, hommes d'État, hommes d'œuvres, ils marchent d'un pas égal dans la voie royale du sacrifice, les yeux tournés vers le même fanal : Rome; les pieds assurés sur le même roc : la patrie. L'Église et la France, double

expression d'un unique amour. Excellents catholiques, qu'ils sont bons patriotes!

« Ce que j'aime dans ma patrie, ce n'est pas seulement la terre qui porte mes pas, c'est le clocher à l'ombre duquel je suis né, l'autel où j'ai fait ma première prière, la tombe où reposent ceux que j'ai aimés, et tout cela c'est la trace que Dieu a laissée du même coup dans mon cœur et sur le sol de mon pays, en sorte que je ne saurais défendre l'un sans l'autre, ma religion et mon foyer. » (1)

Ces braves gens, ces gens braves n'ont pas toujours été vainqueurs dans « le jeu de ce monde » ; et, à l'heure où j'écris, ils passeront même pour des vaincus. Mais la brutalité des triomphateurs du moment leur prépare une éclatante revanche ; l'adhésion de toute âme noble et fière est acquise à ces adversaires de la barbarie civilisée ; des recrues arrivent d'où on les attendait le moins ; on s'enrôle avec conviction dans les rangs de l'armée chrétienne ; et l'un de ces nouveaux champions, non des moindres, a donné la raison d'un concours désintéressé : « Attaquer le catholicisme en France, c'est contribuer, qu'on le veuille ou non, à la décadence du pays. Par suite, défendre le même catholicisme, c'est remplir un devoir civique. » (2)

Ce fut précisément la conviction des bons soldats dont je parle, toute leur ambition, toute leur force, toute leur gloire.

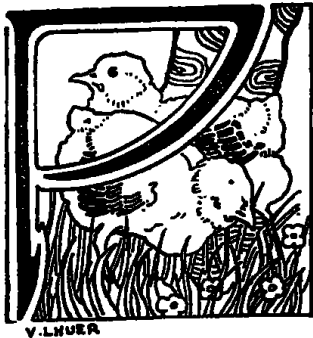
(1) Comte Albert de Mun.

(2) Paul Bourget.

I

LA JEUNESSE DE JOSEPH DE MAISTRE





PENDANT huit siècles, la Savoie a joui d'une existence autonome sous l'autorité de ses princes, descendants d'Humbert aux blanches mains. Ceux-ci ont pu devenir rois de Sardaigne et posséder le Piémont, elle est restée terre française de cœur, de tradition et de langue.

Sa vie publique s'était, en quelque sorte, incarnée dans un Sénat déjà en plein fonctionnement, sous un autre nom, dès le commencement du XIV<sup>e</sup> siècle; grande compagnie judiciaire, jalouse de ses prérogatives, ouverte à tous les talents nouveaux, sans distinction d'origine, renouvelant ses forces vives par le plus intelligent recrutement.

Le 7 mars 1740, on installait, en grande pompe, un sénateur, magistrat venu du comté de Nice, mais ayant dans les veines du sang français, comme descendant d'une antique lignée qui, vers l'an 1500, fournissait des Capitouls à Toulouse. Il ne faisait pas mentir la devise accompagnant les trois fleurs de souci d'or de ses armes : *Fors l'honneur, nul souci*; et sa science, sa régularité, sa vertu augmentaient le respect inspiré par sa naissance et sa charge. Les sentiments vulgaires ne parvenaient pas à l'effleurer; il était austère, calme, froid, sans hâte, comme l'indique son mariage à quarante-quatre ans avec la fille aînée d'un autre magistrat de vieille roche : le sénateur Joseph Demotz.

Ce jeune époux, déjà vieux juge, se nommait François de Maistre.

Il devait laisser à ses dix enfants un nom respecté qu'un d'entre eux allait rendre glorieux par son mérite littéraire, à qui l'aîné devait apporter un lustre plus éclatant encore en l'inscrivant parmi les hommes de génie de son siècle et les meilleurs serviteurs de l'Église de tous les temps.

La famille était nombreuse, la fortune médiocre, la piété fervente, la dignité sans éclat, l'affection sans bornes, la considération sans tache.

Le père de Joseph donna à son fils l'exemple de l'intégrité, le goût du travail. Sa mère eut une influence moins austère, comme il convient, moins rigide, plus profonde peut-être.

Elle berçait sa jeune intelligence des harmonies de Racine, tel jadis Montaigne était réveillé au son de la viole et du hautbois ; un demi-siècle plus tard, Joseph en gardait l'attachant souvenir, écrivant à sa propre fille : « Ma mère m'endormait avec sa belle voix, au son de cette incomparable musique. J'en savais des centaines de vers longtemps avant de savoir lire, et c'est ainsi que mes oreilles ayant bu de bonne heure cette ambrosie, n'ont jamais pu souffrir la *piquette*. »

Esprit fin et distingué, son grand-père, le vieux sénateur Demotz, éprouvait une véritable jouissance à seconder ses heureuses dispositions, et recevait de longues heures dans son cabinet l'intelligent enfant, à qui il laissa en mourant, comme un gage approprié à leur mutuelle tendresse, les livres de sa bibliothèque.

De là date la formation intellectuelle de Joseph de Maistre.

Un grand homme, tout bien pesé, est le point culminant d'une famille. Toute famille, dans sa durée à travers les âges, tend vers un faîte, placé plus ou moins haut selon le degré de force de l'impulsion primitive, vers un épanouissement plus ou moins brillant





JOSEPH DE MAISTRE



des facultés innées de l'auteur de la race. L'effort mystérieux dure pendant plusieurs siècles. Enfin arrivent l'heure propice et l'enfant privilégié ; c'est le grand moment qui résulte de tous les moments antérieurs et de leurs lents progrès ; c'est le grand homme, formé de la moelle et du travail d'une série d'hommes aussi heureusement et peut-être plus heureusement doués que lui, mais dont les aptitudes ne pouvaient être portées à leur point de maturité et de perfection que par la longue élaboration des temps et l'exercice continu de plusieurs générations.

Dans ce champ bien préparé pour faire croître cette excellente graine, il fallait des mains habiles. Tout concourut heureusement à ce résultat ; à la veille d'être dispersés, les Jésuites purent encore travailler à la culture morale de ce jeune esprit et former entre les de Maistre et eux le lien si respectable et si fort qui les unit toujours. A l'heure présente, l'aîné des arrière-petits-fils de l'auteur du *Pape*, portant le même prénom que lui, suit la règle de saint Ignace, et s'il y a un poids de gloire à faire trembler, il y a aussi une singulière éloquence dans ce rapprochement d'un « Joseph de Maistre » Jésuite !

L'heure de l'attentat contre la Compagnie sonna la dispersion de leurs élèves ; mais il était trop tard pour étouffer la bonne semence qui levait déjà : préparé par les réunions de piété du collège, Joseph entra de plain-pied dans la « Congrégation des Messieurs », l'édification de Chambéry.

J'aime à voir Joseph de Maistre congréganiste (1), j'aime à lui voir suivre pendant neuf grands jours les « retraites d'hommes » dans

(1) En 1771, par malheur pour M. Séché qui veut le faire président de la *Congrégation* de Paris en 1820.

l'esprit de leur règlement : « Le soin d'une famille, les charges, les emplois, les professions dans les sciences et les arts nous occupent si fort que l'on ne sait pas prendre un temps convenable pour méditer les vérités éternelles, et cependant l'affaire du salut estant la plus importante, il faudrait quelquefois se recueillir pour y penser sérieusement. »

A côté d'une famille vertueuse, avec des maîtres religieux, rien n'est plus doux, rien n'est plus nécessaire que des amis chrétiens. Cette grâce ne fut pas refusée à Joseph de Maistre. Le vicomte Salteur, fils du premier président du Sénat; le chevalier Roze, d'une vieille souche de magistrats, forment avec lui un trio d'inséparables. Leurs traditions, leurs goûts, leurs habitudes, leurs convictions, leurs devoirs professionnels se confondent. Excellentes conditions dans l'affermissement des liaisons de jeunesse, car, pour se perpétuer, elles ont besoin d'un contact fréquent, sous peine, non peut-être de s'éteindre, mais certainement de perdre de cette expansion qui est leur véritable charme.

Salteur était grave, distingué, réfléchi; le chevalier Roze, brillant causeur, élégant et caustique; le plus complet, le mieux pondéré, Joseph formait un trait d'union et complétait ce qui manquait aux deux autres.

L'oisiveté — très relative comme nous l'allons voir tout à l'heure — de la ville de province, cet énorme « poids du rien » dont le grand penseur se plaignait d'avoir souffert à Chambéry, surtout la mode et la curiosité, poussèrent Salteur et de Maistre à se faire inscrire, en 1773, après leur retour de Turin, à la Loge de la *Parfaite Union*.

Il n'y a point à déguiser le fait, ni à le pallier, ni à le justifier; Joseph de Maistre fut bel et bien franc-maçon, et reçut même le grade de « grand orateur ».

Pour juger un événement, il faut se reporter au temps où il a eu lieu; or, à la fin du règne de Louis XV, rien ne paraissait plus simple que de faire partie d'une Loge, on l'a dit et redit, mille exemples l'ont démontré; celui de Joseph de Maistre est plus éclatant, voilà tout. Il ne fut ni un naïf qu'on berne avec des illusions, ni un ambitieux qu'on attire avec des espérances, ni un sectaire qu'on engage par des serments; il suivit le flot de son monde et ne trouva aucun inconvénient à devenir membre d'une réunion élégante par sa composition, philanthropique par son programme. Cette Loge de Chambéry était des plus insignifiantes; le « grand orateur » n'y fut pas longtemps assidu à cause de son travail et de ses occupations de magistrat; il en parlait plus tard comme d'une « niaiserie, d'une misère, d'un enfantillage » (1), ce qui était vrai, rien encore ne l'ayant mis sur la voie de cette organisation secrète et savante, que ses études personnelles, son génie, aidé de ses relations multiples en Europe, lui permirent de comprendre et de démasquer avec tant de force (2).

Cette erreur de jeunesse n'altéra pas un moment la foi sincère du magistrat. Je veux à ce propos fixer ici un point que la jalousie plus qu'aucun autre sentiment semble avoir voulu mettre en doute. Aussi bien, je ne le résoudrai qu'avec M. Descostes, dont le livre (3) fait la lumière sur ce « cas de conscience ». Joseph

(1) Lettre au baron Vignet des Étoles, 9 décembre 1793.

(2) J'indiquerai de souvenir les lettres où le comte de Maistre parle de la Maçonnerie et des illuminés; il y a sans doute d'autres passages qui m'échappent: *Correspondance*, t. III, p. 380 (lettre au roi Victor-Emmanuel, décembre 1809); p. 495 (au chevalier de Rossi, octobre 1810); — t. IV, p. 40 (au roi Victor-Emmanuel); p. 26 (au même); — t. V, p. 220.

(3) *Joseph de Maistre avant la Révolution. Souvenirs de la Société d'autrefois.* (1763-1793.)

de Maistre était-il catholique *pratiquant*? Oui, sans hésitation.

Au temps de sa jeunesse, le moindre soupçon n'est pas permis. Ses mœurs, sa vie de famille, son zèle actif pendant son âge mûr ne donnent prise à aucun doute raisonnable. Plus tard, en Russie, son prosélytisme catholique, le soin qu'il met à faire confesser son frère Xavier (1), sont des preuves plus convaincantes encore. Enfin, les mentions répétées de son « Journal intime » qui indiquent les dates exactes de ses communions, de ses « Pâques », ne peuvent plus laisser planer l'ombre la plus légère.

Quinze ans, Joseph de Maistre fut substitut de l'avocat général et siégea avec ses amis Salteur et Roze autour de la « table verte ». Après ce long stage, il devint enfin sénateur. Ces fonctions importantes, respectées, instructives, étaient absorbantes aussi. L'heure de la séance nous paraîtrait un peu rigoureuse aujourd'hui : de six heures à neuf heures du matin depuis Pâques jusqu'aux vacances, et de sept à dix heures à partir de la Saint-Martin, sans compter les réunions du soir qui, deux fois par semaine, étaient consacrées à la prompt expédition des affaires criminelles. Mais il y avait des plaisirs intellectuels nombreux pour ces esprits distingués : les sciences, la philosophie, la littérature, l'histoire les passionnaient (2). Leurs loisirs étaient paisibles comme leur vie, purs comme leur conscience, avec un caractère de gaieté et d'enjouement qui n'appartient qu'aux âmes chrétiennes.

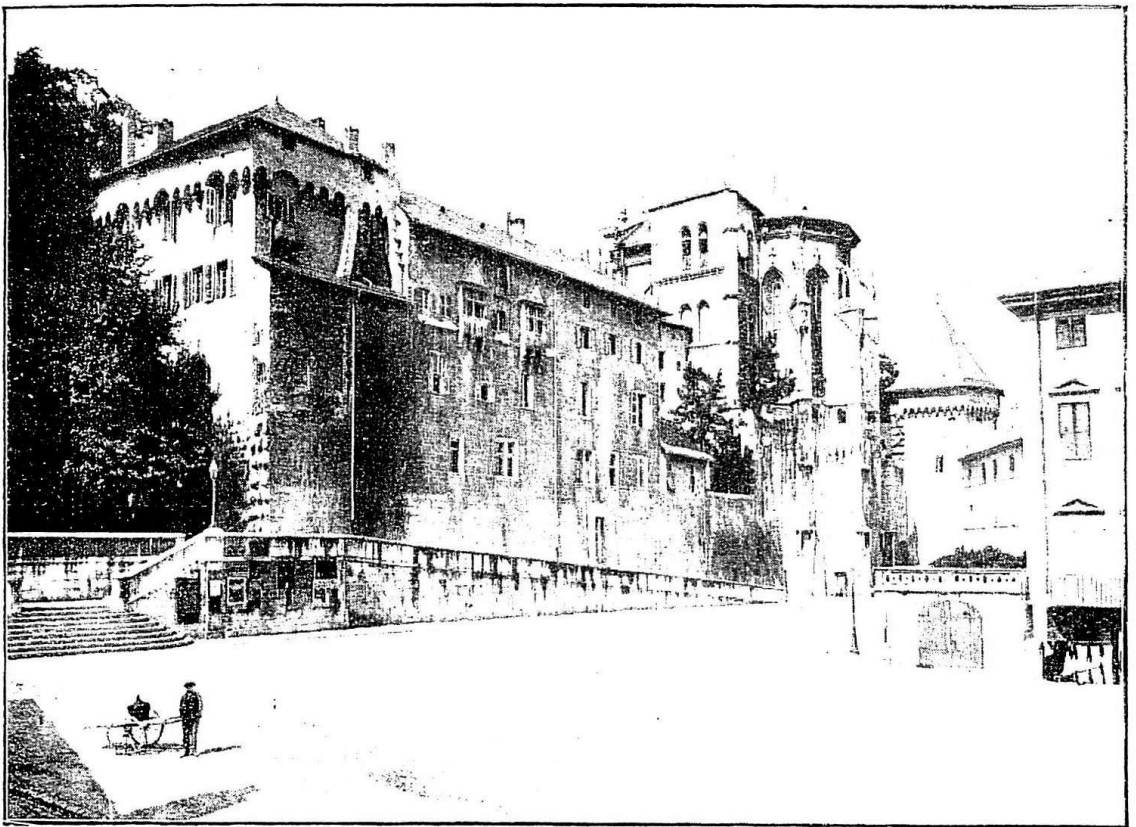
« L'année judiciaire, en ce bon temps, durait neuf mois ; dès la fin d'août, le monde du Palais se dispersait dans les villégiatures de la contrée ; on allait faire ses vendanges, se visiter les uns

(1) Je recommande la lecture de cet épisode charmant. DESCOSTES, t. II, p. 320.

(2) Je ne puis ajouter : les arts, car Joseph de Maistre détestait la musique ! Il signale lui-même cette grosse lacune en rougissant.

les autres, s'adonnant à tous les plaisirs champêtres, la pêche, la chasse, les réunions joyeuses dans ces gentilhommières peuplées jusqu'à l'été de la Saint-Martin d'une société élégante, choisie. simple dans ses goûts, se laissant vivre. On attendait ainsi que les premières neiges vinssent rouvrir l'*buis* de la salle d'audience et les portes cochères des hôtels de la petite capitale. »

A ce Chambéry dont l'aspect est modeste et l'existence mono-



N. D. Phot.

CHATEAU DES DUCS DE SAVOIE A CHAMBÉRY

tone, les tours embrumées du château laissent l'allure d'un vieux gentilhomme austère. Dans les vitraux de sa sainte chapelle se joue le soleil pour se dédommager sans doute de ne pouvoir percer de ses rayons les allées et les ruelles, et de ne pénétrer jamais sous cette « Rue Couverte », l'orgueil des boutiquiers et les délices des flâneurs, où sur les dalles les dragons de Piémont

faisaient résonner les éperons et le sabre, en croisant les bourgeois paisibles, en lorgnant les « vinaigrettes » armoriées des dames en falbalas.

M. de Maistre s'était marié, comme on faisait toutes choses dans cette paisible Savoie, avec patience. Il avait trente-trois ans, sa femme vingt-sept, et depuis sept années il attendait fidèlement l'acquiescement définitif du père de sa fiancée, M<sup>lle</sup> de Morand, qui partageait ses espérances et ses sentiments.

Cet intérieur était simple, profondément chrétien, l'honneur même. Le bon sens et la prévoyance de M<sup>me</sup> de Maistre s'alliaient à merveille avec la droiture, l'élévation d'esprit de son mari; ils étaient heureux parce qu'ils se complétaient; les nuances mêmes de leurs caractères s'harmonisaient mieux que s'ils avaient été d'une humeur trop uniforme. Joseph, qui n'avait jamais su mentir, « pas même aux femmes et aux princes, » pouvait regarder la mère de ses enfants sans rougir, car il lui avait apporté un cœur neuf et une âme pure. Ceux à qui Dieu a fait la même grâce savent que le secret du bonheur domestique est bien là.

La vie de province, plus concentrée, n'était pas, selon nos habitudes modernes, un assaut perpétuel, une course fiévreuse, affolée, désordonnée, où hommes et choses disparaissent dans le gouffre du temps. « La noblesse n'avait, en Savoie, que cet éclat tempéré qui brille sans éblouir. On pouvait la comparer à ces ornements d'architecture d'un genre sobre et élégant qui parent les murs sans les charger. Jamais elle n'a nui au peuple dont elle partageait les charges et qui partageait avec elle tous les honneurs de l'État. » (1)

Le comte Joseph parvint ainsi, non sans deviner le tremblement

(1) JOSEPH DE MAISTRE, *Lettre d'un royaliste savoisien*.



de terre, mais du moins sans en ressentir les premiers ébranlements jusqu'aux jours de la Révolution; elle dispersa son foyer domestique en même temps qu'elle renversait les institutions de son pays. Il lutta dans la mesure de ses forces, céda physiquement à l'outrage qui ne parvint point à lui faire courber la tête, et quitta sa terre natale avec le seul regret peut-être de laisser derrière lui le tombeau de ses aïeux.

Son père, le président de Maistre, était mort dans les premiers jours de 1789, échappant du moins à des événements tragiques qu'il ne soupçonnait pas, et donnant le spectacle de ces morts viriles dont ces vieux magistrats avaient le secret et que M. Descostes a retracé avec une heureuse énergie :

« Ils s'en allaient simplement, nos pères, presque sans secousse, comme l'ouvrier qui a terminé sa journée, comme la sentinelle que l'ange de la mort vient relever de sa faction. Mourir, ce n'était pas pour eux descendre dans le trou béant de la tombe, au sein des ténèbres troublantes du *peut-être* ou du *qui sait?* Mourir, c'était accomplir sa destinée, commencer la vie qui ne finit point, monter d'un vol assuré vers de radieux horizons : ils les découvraient avec les yeux de leur foi naïve, avant d'être en possession de leurs divines splendeurs. Aussi la mort n'avait-elle point, pour ces croyants robustes, l'inconnu du mystère ni l'horreur de la nuit.

» Dans la chambre illuminée et parée comme une chapelle, où le saint viatique venait de leur être apporté — en pleine connaissance — ils entrevoyaient, avec la netteté d'une vision parfaite, le ciel qui s'ouvrait pour les recevoir; les êtres aimés partis avant eux les attendaient au seuil; les saints patrons venaient à leur rencontre, et, comme sur l'échelle de Jacob, le long des resplendis-

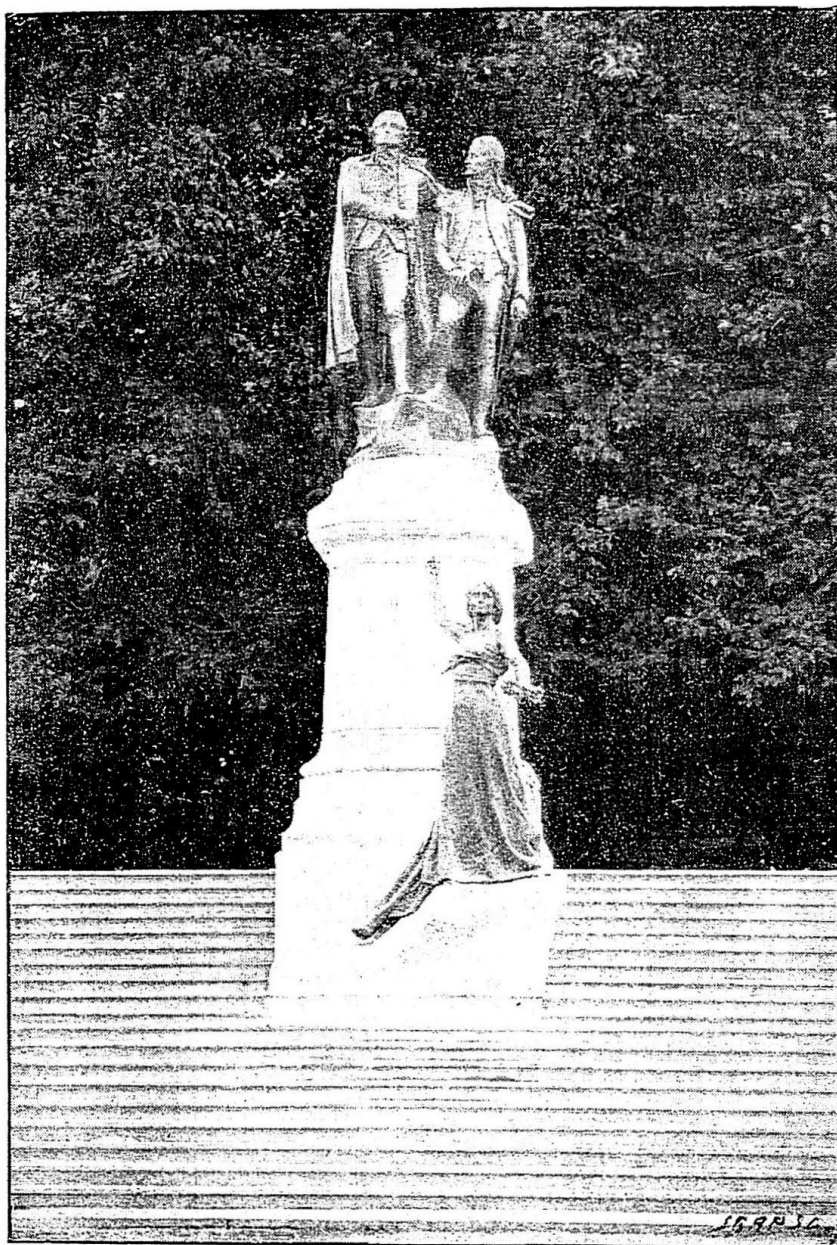
santes perspectives des portiques célestes, déjà les anges formaient la haie à travers laquelle l'âme, rendue à la liberté, allait s'envoler vers le Créateur. Ces chrétiens d'autrefois voyaient toutes ces choses pendant qu'autour du lit de mort le curé de la paroisse et la famille à genoux récitaient les prières des agonisants..... Leur dernier acte en ce monde était, en même temps qu'un acte d'humilité, le chant d'immortelle espérance d'une âme sûre de son sort. »

J'ai voulu finir sur cette page de M. Descostes parce qu'elle décrit un spectacle qui clôt « la formation » intellectuelle et morale de Joseph de Maistre à la veille d'écrire ses premiers chefs-d'œuvre, et aussi parce qu'elle fait pleinement goûter le charme pénétrant du livre que j'ai nommé.

A mon avis, c'est le grand mérite de ces deux volumes, tout imprégnés d'une saveur provinciale et champêtre, qui rappellent les bouquets de fleurs sauvages cueillis dans la montagne, avec leurs tiges élégantes, leurs fraîches couleurs, leurs pétales humides de rosée. Vivant au milieu de cette nature alpestre, M. Descostes en a savouré les douceurs, ressenti l'enseignement et imprégné son âme. Quand il ouvre ses tiroirs de notes, il s'en échappe moins l'odeur de l'encre et du papier que l'arome de la lavande parfumant les grandes armoires de linge des ménagères rustiques. Ah! que ces bouffées d'air pur font du bien! La description de la vieille ville de Chambéry, le portrait du président Salteur, les souhaits du premier jour de l'An sont, entre autres, des passages délicieux.

Toute médaille a son revers: ce caractère personnel qui distingue si bien le talent de M. Descostes l'entraîne à quelque pointe d'originalité dont le style se ressent dans ses tournures d'une trop large familiarité. Le plaisir de parler — et de parler bien — de sa

province l'engage en des longueurs sur des détails locaux, intéressants pour un habitant de la Savoie, mais oiseux pour les autres



MONUMENT DES DEUX FRÈRES DE MAISTRE, A CHAMBÉRY

lecteurs; ainsi le chapitre sur les « Déplacements princiers », celui sur « les trois émules de Xavier », sans compter des digressions où la brillante imagination de l'auteur se donne peut-être un peu librement carrière.

Je ferai une querelle — plus grave — à M. Descostes.

Il est un des meilleurs soldats et des plus en vue de cette vaillante phalange qui sert « la politique pontificale », cette politique à laquelle souscrit tout catholique qui comprend les obligations de son baptême et aussi la politique du bon sens pour tout esprit un peu clairvoyant des choses de son temps. Avec M. Descostes, j'espère le triomphe d'une cause qui nécessite chez plusieurs des sacrifices extérieurs et une abnégation personnelle qui ne sont pas sans quelque mérite; moins que lui je fais table rase du passé. Je ne vois aucune contradiction entre la campagne d'hier et celle de demain; tout au plus sommes-nous dans un mouvement de flanc qui donne un instant prise à l'ennemi; mais c'est pendant cette manœuvre que la concentration de toute la troupe doit s'opérer. Du drapeau blanc comme du drapeau tricolore c'est de la croix du Christ que nous chargeons les plis flottants, et je ne fais pas fi du vieux guidon fleurdelisé qui a servi pendant cent ans de cible à l'adversaire de la Société catholique : la Révolution.

Un peu trop préoccupé de trouver au mouvement actuel des ancêtres, M. Descostes prétend découvrir chez Joseph de Maistre un penchant pour les institutions démocratiques et la « réprobation des bûchers de l'Inquisition ». Ceci me paraît excessif, et un exemple mal choisi à propos de celui qui a écrit ses fameuses *Lettres sur l'Inquisition espagnole*, pour défendre cette institution.

La démocratie est une forme gouvernementale comme une autre, mais qui semble, si nous en croyons le passé et si nous avouons ne pas connaître l'avenir, appartenir aux époques de décadence; quand on est appelé à vivre à l'heure où elle pousse ses ondes torrentueuses, ce serait folie de les vouloir arrêter, et avec l'Église, qui a des bénédictions pour tous les hommes, il convient

de tirer d'elle le meilleur, le moins mauvais parti, car elle roule aussi dans ses fanges des paillettes d'or (1). Mais y voir un idéal !

Joseph de Maistre était intelligemment de son temps comme nous nous faisons honneur d'être du nôtre, et son temps ne comportait nullement l'évolution que nous acceptons. Bien plus, le devoir était alors tout différent, et la meilleure preuve qu'on en peut fournir, c'est qu'en demandant avec le même droit la même obéissance, Rome ne dictait pas les mêmes prescriptions. Laissons donc au *royaliste savoisien* son caractère. Alors on luttait contre la *forme* de la Révolution, et on fut vaincu. Aujourd'hui il nous faut combattre l'*esprit* de la Révolution, et nous espérons être vainqueurs. Nous avons pris la partie au point où elle était engagée.

Je me place en face des principes et non des aventures. La royauté est morte le 21 janvier 1793, le jour où le parricide de Louis XVI a été consommé par la nation « légale ». Le vieux trône monarchique avait de telles racines dans le sol de la patrie qu'il put encore pousser quelques rameaux verts avec Louis XVIII et Charles X; la dernière goutte de sève a été tarie à l'heure où s'est couché Henri V dans le drapeau de ses pères. Bien certainement que l'auteur du *Pape* suivrait fidèlement aujourd'hui la parole de Léon XIII; bien certainement aussi qu'il ne répudierait pas l'expression dont il stigmatisait les démocrates jacobins: la « canaillocratie! »

Il a eu d'autres adversaires, d'autres détracteurs; leurs mesquines attaques n'ont pu qu'affermir la force de ce colosse. Rarement la

(1) Il y cinquante ans, à la Sorbonne, Ozanam, commentant le vieux Dante, s'écriait : « Les formes peuvent varier, mais toute l'Europe tend à la démocratie. Or, la démocratie ne peut vivre que de dévouement, de sacrifice, d'inspiration chrétienne; c'est au Vatican que réside ce principe inspirateur. »

mémoire d'un homme fut en butte à plus de critiques, à plus de colères. Mais qu'en est-il resté?

Lamartine — le philosophe et le politique n'égalaien<sup>t</sup> point chez lui le poète — Lamartine peut bien parler de son âme brute, de son intelligence peu policée, de son style rude, il peut l'appeler un Bossuet alpestre, un Platon gaulois, ce sont là des antithèses littéraires; il pourra prétendre qu'il avait peu lu, l'homme qui, levé chaque matin à quatre heures, courait, sa prière dite, s'enfermer dans sa chère bibliothèque, et sur la table de qui, selon le dire de M<sup>me</sup> Swetchine, « les livres se succédaient sans cesse; » ce sont là des ignorances d'historien. L'illustre M. de Saint-Priest peut aussi trouver « maniéré » le *théocrate savoyard* qui « divinise la guerre ». M. Albert Blanc, sur les ordres de M. de Cavour, le déguise en apôtre des doctrines révolutionnaires.

Joseph de Maistre a résisté à tout cela, comme il a résisté aussi à l'injure naïve de celui — je ne veux pas le nommer — qui donna des morceaux *choisis* de ses œuvres, en ayant soin de nous avertir qu'il « conservait les passages qui n'étaient pas de nature à exercer une influence périlleuse sur les lecteurs. »

Ne relevant pas ces misères, il nous est facile de ne pas vouloir apercevoir davantage les sourires de commisération, les sous-entendus et les haussements d'épaules de certains esprits, férus des chimères libérales, qui parlent de M. de Maistre — sans l'avoir lu, sans doute — avec un transcendant dédain.

Laissons passer, et replaçant dans son cadre naturel la jeunesse de cet immortel écrivain, saluons en Joseph de Maistre un de ces génies dont un siècle est fier, dont un pays s'honore; un de ces fidèles qui sont la gloire de l'Église, parce qu'ils ont été lui demander le secret de sa grandeur et ont obtenu celui de sa force.

Il sera permis d'évoquer le souvenir du « soldat », puisque c'est le titre même de ce livre; n'oublions pas que Joseph de Maistre fut un militant dans toute la force du terme : belliqueux de pensées, de paroles et de plume; il a fourni aux catholiques tout un arsenal d'arguments où chacun de nous vient encore se ravitailler. Les circonstances firent un véritable guerrier de ce magistrat, de ce diplomate, de ce pacifique; poussé dans la bataille par le péril de sa foi et de ses convictions, campé pendant vingt ans à la belle étoile, il monta fidèlement sa garde, sachant bien que « rien ne s'accorde dans ce monde comme l'esprit religieux et l'esprit militaire. » (1)

(1) *Soirées de Saint-Petersbourg*. Septième entretien.







II

LE P. DE MAGALLON

*Restaurateur des Frères de Saint-Jean de Dieu.*





L'ŒUVRE dont je parle est exceptionnelle; elle est connue, elle est appréciée de la population parisienne à laquelle on enseigne cependant à vilipender les hommes de paix et de consolation. Le Conseil municipal, maître et distributeur des finances de la ville, et que l'on ne peut guère accuser de favoriser le développement des Ordres religieux, n'a point cru devoir supprimer la subvention de 1 500 francs que reçoit l'asile de la rue Lecourbe. La question a été discutée et à ce sujet un mot a été dit que l'on doit répéter : « Nul laïque, ni pour or ni pour argent, ne consentirait à faire un métier pareil. » Cela n'est que vrai : pour payer un tel labeur, il faut une monnaie qui n'est point de ce monde. »

Ainsi s'exprime Maxime Du Camp dans son livre sur *La Charité privée à Paris*, au chapitre des « Frères de Saint-Jean de Dieu » et au paragraphe qu'il consacre aux enfants scrofuleux. Voici tantôt quinze ans que ces pages sont écrites, et rien n'en a depuis atténué la véracité. Il n'y a pas jusqu'à la modique et insignifiante somme de 1 500 francs, encouragement moral bien plus que secours matériel, que le Conseil municipal, après l'avoir supprimée, ne vienne heureusement de rétablir. Mais l'ingratitude pourra se joindre à la sottise, elles ne vaincront pas la charité et ne laisseront jamais le dévouement.

Quand cet Ordre admirable des « Frères de Saint-Jean de Dieu » fut fondé au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle par Jean Ciudad, ce fut au service des fous qu'il se consacra, sans négliger le soin des autres malades, choisissant seulement ceux qui sont les plus abandonnés et les plus atteints; c'est encore aux aliénés qu'il se voue de préférence et. à Paris, aux enfants incurables et estropiés.

Marie de Médicis fit venir ces religieux d'Espagne; elle les installa dans des bâtiments qui, bien désignés, furent appelés la « Charité », et situés sur l'emplacement qu'occupe encore aujourd'hui l'hôpital qui a gardé ce nom, n'en pouvant choisir un plus glorieux.

Pendant deux cents ans l'Institut prit un large essor. Quand, en 1790, les décrets de la Constituante brisèrent les institutions charitables comme les lois séculaires, les vieilles coutumes et les abris qui protégeaient les Français sur tous les terrains, les Frères de Saint-Jean de Dieu soignaient 70 000 malades par an et leur offraient 4 123 lits dans 39 hôpitaux de France et 7 hospices dans les colonies. D'un trait de plume les rhéteurs détruisirent ces maisons représentant une si grande somme de persévérance et de sacrifices. L'excuse des révolutionnaires, c'est qu'ils savent que les chrétiens viendront après eux panser les plaies de leurs victimes; ils le savent, mais en vérité ils en abusent!

Lorsqu'il fallut relever tant de ruines, le soin des aliénés demeura assez négligé; on allait au plus pressé et il n'était pas possible de tenter mieux: les bras manquaient.

Après trente ans, l'initiative privée dut suppléer. et elle ne le put qu'en partie, aux efforts bien autrement puissants d'un pouvoir qui se perpétue ou d'un Ordre qui ne meurt pas.

Au milieu de l'efflorescence chrétienne de la première moitié de



PAUL DE MAGALLON



ce siècle, dans le renouveau qui signala les années de la Restauration, il eût été affligeant de ne pas sentir germer dans le champ des œuvres l'épi du dévouement aux incurables et la petite plante qui distille le baume aux abandonnés. La crainte eût été illusoire, l'espérance ne devait pas être déçue. La charité est multiple dans son action et diversifiée dans ses formes. A chacun son mode de bien faire. De cette variété dans l'exercice de la bienfaisance résulte le soulagement universel des misères humaines.

Néanmoins, qui renouera l'antique tradition trois fois séculaire des Frères de Saint-Jean de Dieu? Qui relèvera le drapeau du sacrifice et de l'abnégation? Un officier, simple, pieux, confiant, humble. Retracer sa vie c'est dire son œuvre; raconter son œuvre c'est publier ses triomphes; et en esquisant les traits du capitaine de Magallon, nous aurons écrit un chapitre palpitant de nos œuvres contemporaines.

Le plus jeune de sept enfants, Paul de Magallon naquit à Aix, le 1<sup>er</sup> décembre 1784. Son père occupait la charge d'avocat général au Parlement de Provence; sa mère, Barbe de Boyer d'Argens, était fille du trop célèbre marquis d'Argens, le favori de Frédéric de Prusse, et, ce dont elle aimait le plus à se souvenir, la nièce du président d'Eguilles, l'infatigable défenseur de la Compagnie de Jésus.

Paul de Magallon perdit son père de fort bonne heure, et il avait moins de huit ans quand la persécution révolutionnaire mit en danger les jours de sa mère et leur patrimoine à tous.

La misère devenant trop lourde à porter, il fallut quitter le vieil hôtel de famille, la ville natale, la province, la patrie, et aller chercher un gîte, du pain, un avenir à l'étranger. M<sup>me</sup> de Magallon se dirigea naturellement vers Berlin où son père avait laissé des traditions

et des amis. Le roi Frédéric-Guillaume n'oublia pas l'ancien familier de Sans-Souci, il accorda l'épaulette aux aînés, donna aux filles un brevet de dame d'honneur et plaça Paul, le plus jeune, aux pages de la princesse Ferdinand (1).

Au mois d'août 1798, celui-ci était admis à l'école des Cadets; en 1801 il revenait porte-enseigne du prince de Prusse.

Sans avoir jamais mené une vie dissipée, malgré les tentations et les dangers de l'existence de cour, Paul de Magallon était un cavalier agréable, un esprit fin, un cœur ardent. Par un contraste assez fréquent alors, il demeurait bon catholique, respectueux des règles de l'Église, assidu aux instructions du P. Rauzan — exilé aussi, et le prédicateur le plus goûté de la société berlinoise — et en même temps il avait laissé inscrire son nom sur les registres de la Franc-Maçonnerie, réunion élégante et de bon ton qui posait dans le monde un jeune officier de vingt ans. Ce n'est que plus tard, à son retour en France, qu'il comprit le piège auquel son départ d'Allemagne l'avait fait échapper.

« Dis à mon bon curé de Berlin — il écrivait à son frère — que je suis revenu de l'erreur de la Franc-Maçonnerie et qu'à la place je suis congréganiste, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus opposé aux ennemis de Dieu. »

Le métier des armes plaisait à Paul de Magallon par sa discipline, son esprit de sacrifice et sa régularité; pour le reste, gloire ou gloriole, il n'y tenait guère, et le goût des combats ne lui vint jamais. Après la paix de Tilsitt, son premier soin fut de demander un congé pour rentrer en France; sa mère et ses sœurs l'attendaient à Aix.

(1) Anne-Élisabeth-Louise de Brandebourg (1738-1820), mariée en 1755 au second frère de Frédéric le Grand.



Paris, alors comme aujourd'hui, était le centre de l'activité de la France ; c'est à Paris qu'il vint se fixer pour chercher sa voie et prendre un parti sur l'avenir. Les protecteurs de marque ne lui faisaient pas défaut : la princesse de Ponte-Corvo (1), le prince Borghèse, MM. de Rémusat et de Beausset, chambellan et préfet du palais, s'occupèrent de lui trouver une situation ; après dix-huit mois d'attente leur bonne volonté n'avait pas abouti. Le premier enthousiasme de Paul de Magallon qui lui faisait écrire à son frère aîné : « Qui n'a pas été à Paris n'est pas sorti du néant ! » ce premier feu s'était éteint, et les heures sombres avaient succédé aux jours d'espérance. La vie devenait gênée, le crédit s'épuisait, il lui fallut, sous le nom de « M. Paul », donner des leçons d'allemand à un jeune colonel plus brave qu'érudit, et devenir professeur de latin dans un pensionnat préparatoire à l'École polytechnique. La correspondance est explicite sur l'existence qu'il menait et les ressources qu'offrait aux bourses légères le Paris de 1808 ; les détails typiques ont toujours leur valeur, et à ce titre je les reproduis ici, sans crainte de tomber dans la prolixité.

« Pour avoir à dîner à bon prix et bon en même temps, dans la capitale, il faut aller chez Luys, restaurateur rue de Sèvres, faubourg St-Germain, où l'on prend pension pour 30 francs par mois. A deux on dine aussi fort bien avec une seule portion chez Roland, entre le Palais-Royal et la rue Helvétius ou Sainte-Anne. C'est ainsi que font les Villeneuve, les d'Eguilles, les Castellane et beaucoup d'autres jeunes gens comme il faut. Paris est un pays où l'on doit mettre de côté tout respect humain : tout y est reçu et l'on n'y est connu de personne. »

(1) Eugénie-Désirée Clary, mariée à Bernadotte ; plus tard reine de Suède.

Il indique le cordonnier Coquelin, qui chausse l'artillerie, le tailleur qui l'a équipé lui-même; il ajoute : « Tu iras chez M<sup>me</sup> Bauvilliers, 47, rue de Lille; c'est une bien brave femme, chez laquelle j'ai logé supérieurement. Si elle ne peut te recevoir, demande-lui si l'ancienne hôtesse de François de Villeneuve le pourrait. La portière ou le garçon t'y nettoiera tes effets pour 6 à 8 francs par mois, et te fera en sus tes petites courses dans le voisinage. Elle te cuira ton lait pour le déjeuner, dans le cas que tu veuilles déjeuner, comme je l'ai fait, avec deux ou trois sous de lait et un sou de pain. »

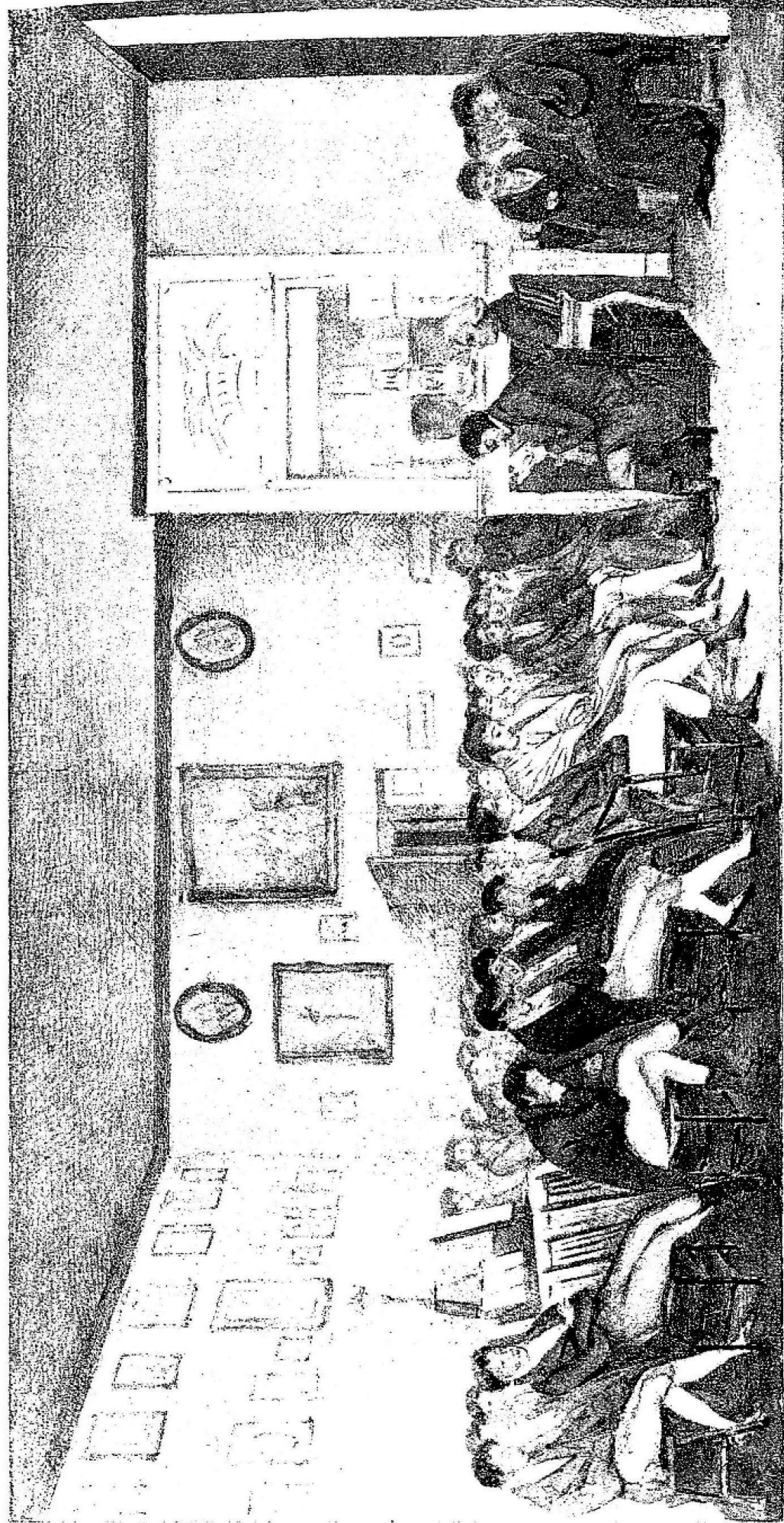
Sur un tout autre chapitre, ses renseignements ne sont pas moins précis : « Adresse-toi à M. l'abbé Delpuits, qui est aussi bon que brusque parfois; il te donnera de saints amis et te chérira comme un père. »



LE PÈRE DELPUITS

En désignant le P. Bourdier-Delpuits, Paul de Magallon nommait le directeur de la *Congrégation* qui, en cette année 1808, comprenait environ 300 membres (1). On sait quel rôle considérable cette modeste réunion de piété a joué dans le salut de la jeunesse studieuse de l'époque. M. de Magallon, qui devait devenir une de ses

(1) Le R. P. Pralon (*Vie de Paul de Magallon, Religieux et Hospitalier*), qui m'a fait l'honneur de me lire avec indulgence et de me citer souvent, me permettra de lui soumettre une correction importante au sujet des fondateurs de la *Congrégation*. Sur la foi de Crétineau-Joly et du P. Guidée, il cite des noms inexacts. Les documents authentiques m'ont permis de relever cette erreur (*Histoire de la Congrégation*, p. 10), et je crois devoir reproduire ici les noms de ces six premiers congréganistes : Régis Buisson, François Régnier, Louis Gondret, Joseph Partrau, Auguste Périod, Charles Frain de la Villegontier.



UNE SÉANCE DE LA CONGRÉGATION



gloires, était déjà un de ses modèles, après avoir été dès la première heure une de ses plus chères espérances.

Ce ne fut qu'en janvier 1815 qu'il prononça son acte de consécration, il avait été admis à prendre rang parmi les postulants ou « approbanistes » au commencement de 1808. Cette association devint le charme de son existence, et personne, parmi ses compagnons, n'éprouva une joie plus entière, aucun ne reçut un soutien plus efficace que dans ces relations à la fois pieuses et intellectuelles, avec les Forbin-Janson, les Mazenod, les Noailles, les Loménie, les Bordier, les Breteuil, les Mathieu et les Eugène de Montmorency (1).

Enfin, la fortune lui sourit, tout en le rejetant dans la carrière des armes dont il ne goûtait pas les avantages : au mois de février 1809, il était placé comme lieutenant au régiment de La Tour d'Auvergne, et presque aussitôt attaché comme aide de camp au général Mathieu Dumas. Il le rejoignit à Strasbourg.

Ce passage d'une lettre à son frère nous rend bon témoignage de lui : « Je quitte la capitale de l'Alsace, m'y étant à la fois bien amusé et bien acquitté de mes devoirs religieux ; assemblage difficile, mais point impossible, puisque le Seigneur ne veut pas rendre

(1) Encore de courtes rectifications que le P. Pralon me pardonnera : Eugène de Montmorency n'était pas duc, mais marquis ; — M. « de Loutes » est un nom inconnu à la Congrégation, et la lettre originale sur laquelle l'auteur de la vie de M. de Magallon a cru devoir le lire doit probablement porter celui de M. de Portets ; — M. « Bouquet-Baumont », désigné comme secrétaire de la réunion, ne figure sur aucun catalogue, et j'ignore tout à fait qui il peut être ; il y a bien un Henri de Beaumont congréganiste, mais admis seulement en 1817 ; — je n'ai jamais su que le P. Delpuits ait été incarcéré en septembre 1809, au moment de l'affaire de la Bulle d'excommunication de l'empereur, je ne le crois pas et j'aurais souhaité que le P. Pralon, qui le dit (p. 71), voulût bien en fournir la preuve.

son joug plus lourd que de besoin. J'ai fait mes Pâques, et ainsi, étant bien avec le bon Dieu, tout me devient supportable et même gai. »

L'époque n'était pas aux garnisons tranquilles : Paul de Magallon, s'il n'avait pas de penchant pour le métier militaire, y devait faire brillamment son devoir : à Wagram, sa bravoure fut remarquée et, après le courage dépensé sur le champ de bataille, il se trouve encore plus dans son élément en se consacrant au soin des blessés. Cette conduite ne passa pas inaperçue et un bon chanoine autrichien en gardait un souvenir attendri : « Combien Dieu vous a donné de courage dans l'église de Saint-Pierre de l'abbaye de Molk, où, en chantant publiquement au milieu de vos camarades, vous avez remporté une brillante victoire sur vous-même et sur le respect humain. » (1)

A la même heure et dans les mêmes circonstances — j'aime à en faire la remarque — d'autres membres de la Congrégation, jeunes auditeurs au Conseil d'État, amenés en Allemagne pour administrer les provinces conquises, dépensaient un dévouement semblable pour soulager les blessés (2). Je ne sais s'ils aperçurent l'uniforme de leur confrère dans les ambulances ; mais la charité réunissait leurs cœurs, comme les événements venaient de les rapprocher, à trois cents lieues de la commune patrie.

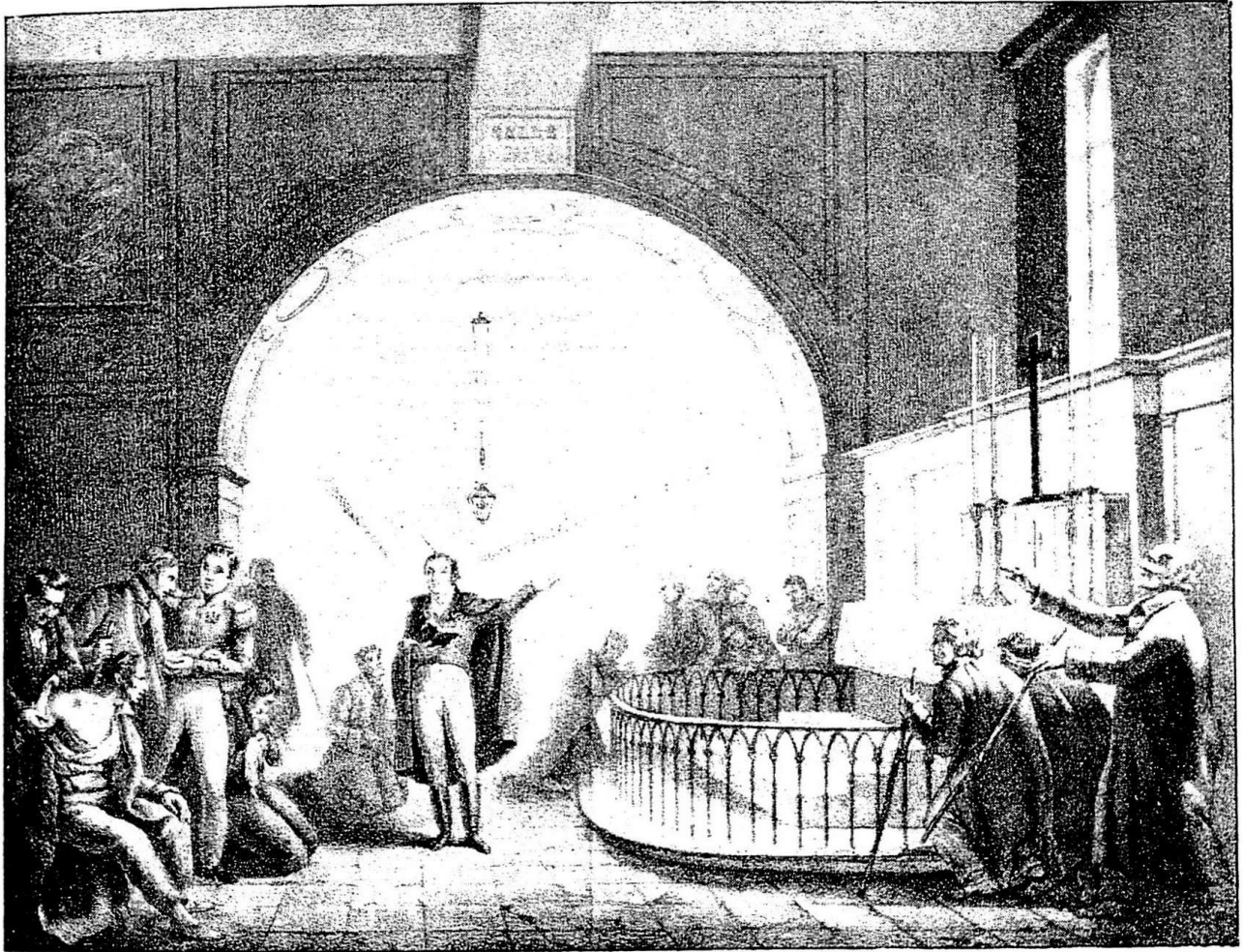
Je n'ai pas l'intention de suivre M. de Magallon dans les différentes étapes de sa carrière : sa valeur à Wagram fut récompensée

(1) Lettre du chanoine Schmid, Vienne, 13 novembre 1809.

(2) On peut se reporter au chapitre V de *la Congrégation* pour y lire la lettre du 15 juillet 1809, adressée au P. Delpuits par Charles de Breteuil, qui soigne les blessés après Wagram, et qui a retrouvé Alfred de Noailles, aide de camp de Berthier. Il ne dit pas avoir vu le lieutenant de Magallon occupé des mêmes soins, mais ils durent très probablement se rencontrer.



par les épaulettes de capitaine ; à Sedan, où il était attaché au dépôt de la légion de la Vistule, le sang-froid avec lequel il calma une échauffourée militaire lui valut la croix de la Légion d'honneur. En 1811, il est en Espagne, et ses lettres, si nous en avons le temps, seraient curieuses à citer sur les événements et l'esprit des



Cliche Desclée

M. DE MAGALLON VISITANT LA CHARITÉ, AVEC M. DE MONTMORENCY  
(D'après une estampe de la Bibliothèque Nationale.)

populations qu'il fréquente. En 1812, il traverse la France, l'Allemagne, pénètre en Russie, et, au milieu de la débâcle de la Grande Armée, tombe malade dans la petite ville polonaise d'Iduny. Les Russes l'y font prisonnier et le mènent à Saratow, sur le Volga. Ce n'est qu'à la paix, en septembre 1814, qu'il peut regagner la

France; sa mère vient de mourir et il ne rentre à Aix que pour prier sur un tombeau.

Depuis longtemps, il songeait à quitter le monde; la voie spéciale dans laquelle il devrait marcher lui était seule inconnue. A peine revenu à Paris, avec les conseils du P. Rauzan (1), les avis du P. Ronsin (2) et sous la direction du P. Roger (3), il fit une retraite de quinze jours.

En même temps qu'il se faisait mettre en demi-solde, et qu'il quittait l'uniforme, il revêtit les livrées de Marie en prononçant son acte de consécration dans la petite chapelle des Missions étrangères, rue du Bac, où tant de cœurs amis battaient à l'unisson du sien.

Il était en Provence au moment du retour de l'île d'Elbe. Le baron de Damas le chargea d'organiser une compagnie franche à Aix, et confia la même mission pour Marseille à son frère aîné. Le 7 mars, au combat de la Saulce, le capitaine de Magallon fut blessé et porté au château de Vitrolles. Ce fut là qu'il passa les Cent Jours dans la souffrance, le recueillement et la prière. Ses réflexions, ses désirs, sa situation permettent de ne pas écarter toute comparaison entre lui et saint Ignace blessé, et lisant, après le siège de Pampe-lune, la « Vie des Saints », dans la maison paternelle. Pour Paul de Magallon, Vitrolles fut son Loyola, son Manrèze, et il quitta cette demeure avec la générosité non équivoque de suivre jusqu'au bout l'appel de Dieu.

(1) Fondateur des Missionnaires de France, depuis Pères de la Miséricorde.

(2) Né à Soissons en 1771. mort en 1846, à Toulouse; Père de la Foi (1803); Membre de la Compagnie de Jésus (1814). Une des figures les apostoliques de son Ordre, directeur de la *Congrégation* de 1814 à 1826, et pour cette charge en butte à mille calomnies.

(3) 1763-1839. Jésuite en 1814. Évangélisa la ville de Lyon pendant de nombreuses années.



La résolution prise, il fallait déterminer le mode de son accomplissement. Pendant trois ans, il demeura ballotté, se faisant étudiant — autre ressemblance avec saint Ignace — et passant de longs mois dans la solitude, soit au collège de Forcalquier, soit auprès de M. de Mazonod.

Suivrait-il ce dernier en s'enrôlant dans les missionnaires-diocésains — depuis Oblats de Marie — qu'il venait de fonder? Irait-il rejoindre son vieil ami le P. Rauzan, comme la proposition lui en était faite? Les Sulpiciens l'engageaient à venir dans leur Séminaire, et les Pères Jésuites étaient prêts à lui ouvrir les portes de leur noviciat. Ses amis de la Congrégation tournaient sa pensée vers les Missions étrangères.

Ce fut au printemps de 1819 que la grâce vint l'entraîner.

Par une matinée du mois de mai, il descendait la chapelle de Notre-Dame de la Garde et suivait le quai de Marseille. Il aperçut deux ou trois jeunes hommes mendiant, avec une gracieuse insistance, quelques légumes pour de pauvres malades. M. de Magallon fut comme illuminé : il suivit les pieux quêteurs et entra avec eux à l'hôpital du Saint-Esprit où ils venaient soigner des misérables.

Tous les souvenirs des ambulances de Wagram, des blessés d'Espagne, de Russie et d'Allemagne se dressèrent devant ses yeux ; c'était là sa vocation, là sa tâche future ; et, après l'encouragement des Pères Jésuites, il se présenta sans retard à ces Frères infirmiers qui, deux mois avant, avaient arboré, généreux et timides, la bannière du dévouement ; ils reçurent comme un envoyé du ciel ce gentilhomme demandant à prendre rang dans la petite troupe encore bien humble et bien modeste des volontaires de la charité.

## II

Sans autre préparation, par cette rencontre providentielle et quasi fortuite, les Frères de Saint-Jean de Dieu étaient rétablis en France.

On comprend que cette restauration, avant de devenir officielle, n'alla pas sans quelques traverses, et que les vicissitudes ne lui manquèrent pas davantage quand elle fut publique et approuvée ; mais le premier anneau de la chaîne fut rivé en ce clair matin du renouveau de 1819, après une prière à la Sainte Vierge, sur les quais de Marseille, sous les chauds rayons du soleil de la Provence et le regard de Dieu.

Sans argent, sans crédit, sans appui, mais avec la foi, l'abnégation et la persévérance, les œuvres catholiques marchent vite. Trois mois après la rencontre du P. de Magallon, le Conseil des hôpitaux de Marseille instituait « les Frères hospitaliers de Saint-Jean de Dieu pour servir gratuitement, selon l'esprit de leur saint patron, les pauvres et les malades. » Avant la fin de l'année, trois hôpitaux leur étaient ouverts, et le capitaine de Magallon, devenu le « Fr. Jean de Dieu », prenait possession de ce ministère de l'abnégation et du sacrifice.

Sa pension de retraite, dont il n'avait pu obtenir encore la liquidation depuis quatre ans, lui est enfin accordée, et les premiers arrérages qu'il en touche sont la première *rente* du pauvre Institut naissant. Cette coïncidence dut lui paraître heureuse, elle me semble en effet touchante ; la modeste somme qu'il put déposer dans la bourse encore vide du Frère quêteur portait en elle une vertu particulière, pour être le prix de longues années consacrées au devoir, à la discipline et au courage.

Détruits en France, les Frères de Saint-Jean de Dieu ne l'avaient

point été en Italie, et c'est à Rome qu'il convenait d'aller chercher la tradition et les usages. Le P. Pellegrini, Supérieur général de l'Institut, adressa ses instructions et ses encouragements à M. de Magallon dès qu'il en fut sollicité : ce dernier et ses compagnons reprirent l'habit imposé par les Constitutions de l'Ordre : robe de bure avec capuchon, ceinture de cuir, scapulaire noir. Aux trois vœux ordinaires, ils ajoutèrent un quatrième, celui « d'hospitalité » ; puis, pleins de confiance, riches d'espérance, ils établirent un noviciat dans la paroisse de Salon.

Les difficultés ne les effrayaient pas, ils ne se rebutaient point des débuts sévères ; quand ils ouvrirent, en 1822, au fond de la Lozère, deux maisons de santé réservées aux femmes, ce fut dans des sites si sauvages que l'hiver les loups pénétraient dans la cour d'entrée de l'habitation et que le froid et la pauvreté disputaient aux serviteurs des malades le mérite de leur sacrifice.

Ces premières tentatives commencées, M. de Magallon partit pour Rome, en 1823. Sur un mauvais bateau de cabotage, un vent de mer les saisit, ils allaient périr ; Dieu les sauva et ce fut nu-pieds que les passagers reconnaissants firent le trajet de Civitavecchia au tombeau des saints apôtres. Je crois que cette entrée dans la Ville Éternelle, sous les livrées de la plus humble pauvreté, réjouit fort le cœur du restaurateur des Frères de Saint-Jean de Dieu.

Quelques mois de noviciat suffirent pour éprouver la vocation des pèlerins, et, le 20 août, ils firent leur profession religieuse. Le P. de Magallon, muni des brefs nécessaires, pouvait rentrer en France ; sur la route, il laissa deux de ses trois compagnons, victimes de l'épidémie qu'ils soignèrent dans les hôpitaux italiens ; mais ces épreuves excitaient son courage, on oserait dire son

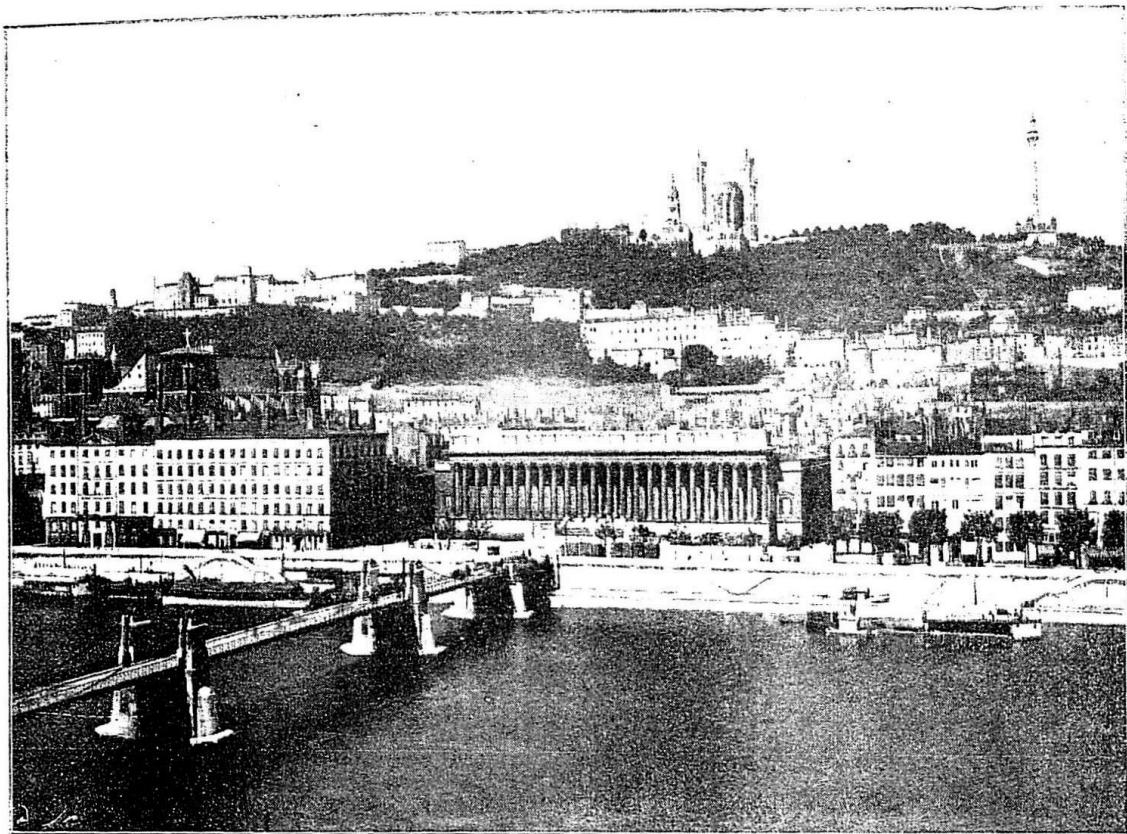
audace en le voyant fonder, au Carême de l'année suivante, une maison à Lyon, avec l'unique ressource d'un écu de six livres!

La philanthropie et les économistes blâmeront cette hardiesse; n'est-ce pas tenter véritablement le ciel que d'assumer une telle charge sur ses épaules avec des ressources si précaires? Blâmez, sages économistes: frémissiez, prudente philanthropie. Les « saints » ont d'autres moyens que vous pour mener à bien leurs entreprises, et j'avoue que la façon dont le P. de Magallon parvint à soutenir sa maison de Lyon n'est pas à la portée de tous les administrateurs d'hôpitaux. Au risque d'attirer le sourire de ces derniers, je conterai volontiers cette histoire, en laissant la parole au P. Pralon.

« Vers l'automne de 1827, la gêne fut extrême et la situation désespérée. Le P. de Magallon avait à payer sur le prix d'acquisition une somme de vingt mille francs et il n'avait pu en réunir que quatre. On était à la veille de l'échéance et on le menaçait de l'expropriation et d'une saisie générale. Un Frère reçoit à ce moment critique deux cents francs de ses parents et les remet au P. de Magallon. Le supérieur consulte ses Frères sur l'emploi de cet argent: « Cette somme est bien minime; en l'ajoutant à nos » ressources actuelles, elle ne peut améliorer notre sort. Ache- » tons-en une statue de la Sainte Vierge, inaugurons-la solen- » nellement, et mettons-nous avec tous nos établissements et » toutes nos affaires sous la spéciale protection de la Mère de » Dieu. La Vierge puissante viendra à notre secours et nous » enverra les moyens de faire face aux difficultés pressantes du » moment. »

» Les hospitaliers accueillent avec bonheur la sainte mais étonnante proposition de leur Provincial. La statue de la Sainte Vierge est achetée, on la place au frontispice de la maison « où elle est

encore, » et la communauté commence une neuvaine. Le troisième dimanche de novembre, fête du patronage de la Sainte Vierge, le P. de Magallon, au nom de tous ses religieux, proclame Marie *Supérieure générale* de la Province. Les pièces authentiques de



N D. Phot.

## LYON — LE COTEAU DE FOURVIÈRE

cette élection hardie et touchante furent déposées avec les factures des créanciers au pied de la statue, la veille du jour où la saisie devait être exécutée.

» Le matin du jour néfaste de l'expropriation, le P. de Magallon reçoit, sous pli cacheté, une invitation à se rendre au bureau central de la poste; il se présente au directeur qui l'a mandé :

- Existe-t-il à Lyon des religieuses de Saint-Jean de Dieu?
- Non, Monsieur.

« Le directeur montre alors une lettre portant cette singulière adresse :

*A M<sup>me</sup> la Supérieure générale de la communauté  
de Saint-Jean de Dieu à Lyon.*

— Ah! s'écrie aussitôt le P. de Magallon avec la simplicité de sa foi et en souriant, hier nous avons préposé la Sainte Vierge au gouvernement de toute la province.

— Ouvrons ce pli, dit le directeur. Il brise l'enveloppe. et, dès les premières lignes, il constate que c'est bien aux Frères hospitaliers qu'elle est adressée, et il la remet à leur Provincial.

» La lettre contenait dix mille francs, appoint important pour arriver aux seize mille francs réclamés sans retard. La nouvelle de la misère extrême de la maison-mère avait été portée à Paris. M<sup>me</sup> de la Rochejaquelein et la sainte comtesse Amélie de Vitrolles, terrifiées du danger où se trouve le nouvel Institut. se concertent et déposent en toute hâte dix mille francs chez le notaire de M<sup>me</sup> de la Rochejaquelein avec l'ordre de les expédier à la communauté. Le notaire ne connaissait pas l'Ordre des hospitaliers. il s'imagina qu'il s'agissait d'une communauté de religieuses et inscrivit sur l'adresse la mystérieuse suscription qui allait porter aux Frères de Saint-Jean de Dieu la douce assurance que la Sainte Vierge avait accepté la direction et le soin de leurs intérêts. «

Mais ce n'est pas tout :

« Les dix mille francs providentiels avaient été précédés, de quelques instants seulement, par une autre somme de six mille francs, survenue d'une manière non moins admirable. A Lille, un notaire, M. Desfontaines, avait été, lui aussi, averti par une lettre d'un Frère hospitalier de l'état financier de l'Ordre auquel il avait

voué un vif intérêt. Tout à coup, et quoique ce fût à une heure matinale, il voit entrer dans son étude M<sup>me</sup> de la Grandville :

— Monsieur, lui dit-elle, mon beau-père vient de me remettre six mille francs et m'autorise à les employer en bonnes œuvres. J'allais les partager entre deux maisons de charité que j'affectionne, quand, chemin faisant, je me suis subitement sentie inspirée de venir d'abord vous consulter sur cette affaire.

— Ah! Madame, s'écria tout ravi M. Desfontaines, quel coup du ciel! C'est justement la somme demandée. Tenez, lisez.

« En même temps, il met sous les yeux de la visiteuse la lettre qui lui dépeignait la situation désespérée des Frères de Saint-Jean de Dieu. M<sup>me</sup> de la Grandville, déjà leur bienfaitrice, leur fait aussitôt parvenir les six mille francs par leur dévoué médiateur. Les deux sommes de Lille et de Paris arrivèrent à Lyon au moment où il fallait les compter pour échapper à la saisie. » (1)

— Eh bien, répondront les sceptiques, rien n'est plus simple : le P. de Magallon avait des dettes, les protecteurs de ses œuvres les ont payées. Que voir de miraculeux dans tout cela?

Je ne me donnerai point le mal, inutile sans doute, de justifier ces faits à qui veut des *explications*. On m'accordera que les coïncidences sont frappantes et les détails de l'histoire touchants à faire envie.

Dans la seule existence des saints de pareils traits se rencontrent,

(1) P. PRALON, *Paul de Magallon*, p. 186. — « Chaque année, à la fête du Patronage de la Sainte Vierge, tous les Frères de la maison de Lyon se rendent en procession, avec leurs malades les moins impotents, au pied de cette même statue conservée à la même place d'honneur, et, pour perpétuer le souvenir du bienfait reçu, ils renouvellent solennellement la consécration des leurs et de leurs personnes à la toute-puissante Consolatrice des affligés, leur Supérieure et leur Mère à jamais. »

parce qu'eux seuls ont cette confiance angélique dans la Providence et qu'à eux seuls Dieu accorde ces réponses qui déconcertent les calculs et récompensent la foi.

Est-il maintenant nécessaire de suivre pas à pas les dernières années du P. de Magallon? Son œuvre est fondée, il en poursuit les étapes glorieuses et il s'endort dans la paix du Seigneur, confiant dans un avenir que sa vertu a assuré.

Cette maison de Lyon que la Sainte Vierge a sauvée au moment où elle allait sombrer compte aujourd'hui 800 malades et 250 pensionnaires venus des quatre coins de l'horizon, 80 religieux, 35 domestiques, et elle reçoit tous les aliénés de la Loire et de la Drôme. L'hôpital de Lille, celui de Nancy, les fondations de Dinan et de Marseille, les deux maisons de Paris, l'une pour les enfants incurables, l'autre pour recevoir les malades d'une condition plus élevée, parlent bien haut et proclament le nom du restaurateur des Hospitaliers.

Celui-ci, humble et fidèle, après s'être fait quêteur en Bretagne, en Allemagne et en Autriche; après avoir passé à Rome trois années de travail et d'étude, rentrant en France, voulut reprendre la place la plus modeste parmi ses frères. A la vie active succéda une existence de mortifications, de prières, de recueillement. Le P. Pralon a donné le récit émouvant de ces raffinements d'humanité, de ces saintes recherches de charité, couronnées par la mort la plus douce, le 14 juillet 1859, après quarante ans de vie religieuse.

C'est bien de ces hommes que l'on peut dire: « Leurs œuvres les suivent. » Pour ces fondateurs qui ont tant travaillé ici-bas dans un but surnaturel, leur pierre sépulcrale parle juste: ils reposent en attendant la résurrection bienheureuse. Il a fallu la



mort pour arrêter leur main et modérer leur zèle. Quel exemple ils laissent, quelle tradition ils lèguent! Il n'y a pas jusqu'au plus obscur lecteur de leur vie qui ne soit réconforté par le récit de leur héroïsme, et qui n'ait aussi à bénir leur mémoire, puisque sa pensée est entraînée à leur suite dans ce monde idéal de la charité et de la vertu, où le cœur goûte les seules joies pures et pressent des délices inconnues.





III

MONSEIGNEUR DE MAZENOD





**V**EILLER au salut des âmes, administrer les intérêts multiples d'un diocèse, bâtir des églises, confirmer des chrétiens, former des prêtres, protéger les religieux, encourager les hommes de bonne volonté, promouvoir des œuvres, instruire tout un peuple, distribuer la parole de vie, être l'intermédiaire autorisé entre le centre de l'unité catholique et les fidèles, tels sont les principaux devoirs de l'évêque, père et docteur de son troupeau.

M<sup>sr</sup> de Mazenod fut tout cela, et de ce lourd labeur il ne récusait aucune charge, il en accepta toutes les responsabilités; mais sa mémoire peut-être n'eût pas gardé un éclat spécial parmi les noms illustres de notre épiscopat contemporain si, à ces qualités dont il fut pourvu d'une manière éminente, il n'ajoutait la gloire particulière d'être un fondateur d'Ordre.

Il semble né pour cette œuvre délicate entre toutes, il y est visiblement appelé dès ses premiers pas dans le sanctuaire, il correspond à sa vocation sans hésitation ni délai, il y demeure fidèle même après que d'autres et graves responsabilités pèsent sur ses épaules.

On pourrait beaucoup dire et beaucoup admirer dans sa carrière épiscopale de trente ans. Pour mettre en pleine lumière les mérites de la vie de l'évêque de Marseille, il convient aussi de faire très large la part du fondateur des Oblats de Marie. C'est à ce côté de l'histoire de M<sup>sr</sup> de Mazenod que nous voudrions en partie nous arrêter.

Des débuts faciles et charmants, une enfance entourée de tendresses, puis brusquement l'écroulement de la fortune, la persécution, l'exil, les dangers, les misères d'une situation changeante, — école excellente pour tourner vers Dieu une jeune âme et la préparer aux difficultés de la vie.

Eugène de Mazenod accepta avec héroïsme ces enseignements toujours graves, surtout quand celui qui les reçoit n'a pas vingt ans encore. Il y puisa une trempe de caractère qui se manifesta dès son retour en France, dans les dernières années du Consulat.

Les succès qu'il eut dans sa chère Provence ne modifièrent pas ses premières aspirations vers l'état religieux, et quand la pensée de voir s'éteindre avec lui un vieux nom noblement porté et justement vénéré dans le monde parlementaire put attrister les siens, il sut leur faire comprendre la *gloire* pour une maison de « finir par un prêtre ».

Il appartenait bien à ce petit bataillon sacré de jeunes chrétiens qui, au début de ce siècle et à l'heure de la renaissance catholique dans notre pays, tinrent haut et ferme le drapeau de la foi. Écrire la vie d'un d'entre eux c'est écrire la vie de tous les autres, tant les similitudes marquent leurs premiers pas : la résistance aux avances d'un gouvernement puissant qui leur offre des emplois et des honneurs ; — le goût d'une religion expansive et tendre qui repousse les sèches et orgueilleuses maximes du jansénisme ; — la dévotion à la Sainte Vierge, puisée dans les rangs de la *Congrégation*, et aussi le sentiment de la puissance de l'association et de la nécessité de l'apostolat ; — le dévouement au Saint-Siège ravivé par la persécution dont fut frappé Pie VII ; — l'intuition d'aller au peuple pour rallumer sa foi éteinte ou diriger vers le bien ses énergies cachées ; — l'exemple donné aux classes élevées de la société, dont



MONSEIGNEUR DE MAZENOD





l'influence s'étirole chaque jour, à qui les maximes voltairiennes ont fait perdre la compréhension des choses religieuses et, par suite, de qui s'éloignent l'affection et le respect de la masse populaire.

A peine est-il prêtre qu'Eugène de Mazenod forme les vœux pour un apostolat qui atteindra les petits et les humbles; — dès que la Restauration lui permet d'espérer une bienveillance que l'Empire ne pouvait lui faire concevoir, il se met à l'œuvre, et, au mois de janvier 1816, à Aix, il fonde une bien modeste mais bien ardente Société qui doit évangéliser les habitants des campagnes, l'ouvrier des faubourgs, l'indifférent des villes et faire pénétrer les vérités de la religion là où le ministère paroissial se buterait à des obstacles presque insurmontables pour lui.

Tous les bons esprits se rencontraient sur le même terrain : Forbin-Janson, Rauzan, Mazenod ont l'intuition des besoins de leur temps; il faut des missionnaires, et, comme ce dernier le rappelait éloquemment vingt ans plus tard : « Les missions ne sont autre chose que l'exercice du pouvoir d'enseigner donné par Jésus-Christ à son Église. Les missionnaires sont envoyés par les évêques envoyés eux-mêmes par Jésus-Christ. Les missions tiennent donc à l'essence même de la religion catholique, en ce sens qu'elles sont la prédication légitime de la parole de Dieu pour instruire et convertir les âmes. »

C'est la même pensée qui le porte à souhaiter, qui le conduira à réaliser, quand il en aura les moyens et le pouvoir, la communauté de vie, la commensalité des prêtres d'une même paroisse : « Ainsi, curés et vicaires s'assureraient une foule d'avantages que les Vincent de Paul, les Eudes, les Olier ont procurés au clergé de Paris. »

En 1820, ces pensées paraissaient extraordinaires, elles sem-

blaient excessives. Elles n'étaient même pas prématurées; elles indiquent une rare intuition de l'avenir et la compréhension la plus intelligente du présent. On semble, de bien des côtés, marcher à leur réalisation; les nécessités de l'heure actuelle en imposent l'étude, l'attente, l'essai, la pratique. et Dieu saura peut-être trouver les éléments d'un relèvement de notre France dans ces foyers où l'ardeur de chacun s'alimente à la flamme du cœur de tous.

Les projets d'une Société de missionnaires datent de l'automne de 1815; la première fondation est du 25 janvier 1816; à la Toussaint de 1818, l'organisation est développée et les premiers vœux sont prononcés. Le 20 décembre 1825, dans une audience de Léon XII, le nom officiel, désormais vénéré et célèbre, d'*Oblats de Marie* est proclamé, et, le 17 février 1826, les statuts reçoivent une approbation solennelle. Quelques lignes suffisent pour rappeler ces étapes principales, mais sous ces chiffres froids et secs, il faut deviner les efforts, la persévérance, l'abnégation, la foi, le courage du fondateur, à qui ne furent épargnées ni les déceptions ni les angoisses, mais qui rencontra la consolation la plus douce dans la sanction de l'Église.

Depuis, l'arbre n'a fait que croître, arrosé par les sueurs d'inépuisables ouvriers. De la Provence, les Oblats ont rayonné dans les diocèses voisins, dans la France, dans le Nouveau Monde. Un souffle généreux les a conduits sur des plages lointaines, et les espérances de M. de Mazenod, bientôt agrandies, ont été réalisées. En venant chercher dans leurs rangs des chefs de diocèse, la Providence a facilité leur développement en leur donnant des protecteurs dévoués. C'est la caractéristique de leur histoire et, sans doute, pour être jusqu'au bout l'exemple de sa chère Société,

M<sup>SR</sup> de Mazenod a tracé la voie en acceptant l'épiscopat.

D'abord évêque d'Icosie et soutien de son vénérable oncle, Fortuné de Mazenod, dans l'administration de l'évêché de Marseille, bientôt son successeur sur le siège de saint Lazare, il employa son autorité à promouvoir le développement des Oblats, sans négliger



N. D. Phot.

MARSEILLE — LE VIEUX PORT

aucun devoir de sa charge. Ce fut pour sa Congrégation l'appui le plus solide, l'ami le plus dévoué, le père le plus attentif, et les sentiments d'apostolique ardeur qu'il avait puisés dans sa vie de missionnaire, il les porta dans tous les actes de son existence d'évêque.

Leur souvenir demeure présent partout et toujours à son cœur, et sur son lit de mort, il bénit surtout Dieu de lui avoir permis d'être le fondateur de sa Compagnie; il veut qu'on place entre ses mains son chapelet et sa croix de missionnaire.

Les détails de cette administration seraient infinis ; il a touché à tous les besoins de ce siècle avec un tact parfait, mais une ardeur sans réserve, un zèle qui donnait l'exemple et savait en exiger l'application. Chacun ici-bas a une vocation qu'il doit suivre : M<sup>gr</sup> de Mazenod avait celle du commandement. Sa piété, son humilité, son oubli de lui-même n'en étaient pas moins profonds, mais il savait diriger, organiser, prescrire.

Sur son lit de mort, il disait : « J'ai eu à traiter beaucoup d'affaires, j'ai contracté une grande responsabilité ; mais je suis plein de confiance dans la miséricorde de Dieu. » Certes, son contact avec les choses de ce monde avait été parfois douloureux. Les misères de la politique lui créèrent souvent des embarras, le jetèrent en des situations délicates.

Après 1830, le nouveau pouvoir lui jeta au visage l'épithète de « carliste », prétendant ne pas lui reconnaître le caractère épiscopal. Par amour de la paix, pour le service de l'Église, M<sup>gr</sup> de Mazenod se rapprocha plus tard, en une démarche courtoise, du gouvernement de Juillet ; les royalistes, ses parents et ses amis, se voilant la face, crièrent à l'apostasie, et lui, souffrit de leur opinion très cruellement. La lutte pour la liberté d'enseignement le remit dans les rangs des adversaires de Louis-Philippe. La république de 1848 l'effraya. La proclamation du second Empire lui sembla pleine d'espérance. Il entretenait pour la personne de Napoléon III un faible très marqué, et son adhésion compta parmi les plus chaleureuses ; beaucoup l'en blâmèrent et sa dignité s'en émut. En retour, il accepta un siège de sénateur ; il venait aussi de recevoir la promesse du chapeau, quand la guerre d'Italie lui ouvrit les yeux sur le danger d'une politique trop versatile. Par lettres, par démarches, il supplie l'empereur de ne pas [suivre cette voie ; en

vain ; et son cœur se trouve encore livré aux hésitations et aux regrets. Et il meurt, au moment où le deuil de l'Église, qui est l'angoisse de son âme, oblige Pie IX et lui-même à suspendre toute manifestation de fête pour son cardinalat. Ainsi sa longue carrière s'écoule en une série de désillusions qui ressemblaient à autant de changements de front.

Pour se consoler, il lui fallait jeter un regard sur la sérénité et l'uniformité de sa longue administration diocésaine. A énumérer seulement ce qui se touche, il a élevé 6 églises à Marseille, 15 autres dans le diocèse, il en a rebâti 13. Il appela les Capucins, les Jésuites, les Frères de Saint-Jean de Dieu, les Dames du Sacré-Cœur, les Sœurs de Saint-Charles, de Saint-Joseph, de Saint-Thomas de Villeneuve, les Clarisses, les Capucines, les Petites-Sœurs des pauvres ; il a fondé des collèges, des écoles, réorganisé Grand et Petit Séminaires. *Opera sequuntur.*

A qui voudra goûter le charme de sa vertu, je recommande l'admirable lettre de pardon qu'il adressa, en 1826, à un prêtre qui l'avait gravement offensé :

« Mon cher ami, mon premier mouvement aurait été de me transporter chez vous pour vous rassurer, vous consoler et vous donner mon baiser de paix, plus expressif et plus sincère, hélas ! que celui que je reçus de vous il y a si peu de jours. Vous avez commis une grande faute ; mais je me suis dit de ne faire attention qu'à votre repentir, parce que j'ai la confiance qu'il vous fera trouver grâce devant Dieu, et, dès lors, je suis satisfait..... Je vous embrasse, oui, je vous embrasse de tout mon cœur, et pour preuve de cette charité véritable, j'offrirai demain le Saint Sacrifice pour vous. »

A qui voudra connaître le secret de son cœur, je place sous les

yeux le portrait qu'il a tracé de lui-même, en entrant au Séminaire : « Je suis d'un caractère vif et impétueux ; les désirs que je forme sont toujours très ardents. Je souffre du moindre retard ; les délais me sont insupportables. Ferme dans mes résolutions, je m'indigne contre les obstacles qui en empêchent l'exécution, et rien ne me coûterait pour surmonter les plus difficiles. Entier dans ma volonté et mes sentiments, je me révolte à la seule apparence d'une contradiction. Si elle est soutenue et que je ne sois pas fermement convaincu qu'on ne s'oppose à ma volonté que pour un plus grand bien, je m'enflamme, et mon âme semble alors développer de nouveaux ressorts qui m'étaient inconnus. Par un contraste singulier, si, au lieu de me résister, on me cède, me voilà désarmé, et si je m'aperçois qu'il résulte une certaine honte pour celui qui a soutenu contre moi un sentiment déraisonnable, bien loin d'en triompher, je m'ingénie à lui trouver des excuses..... Je suis naturellement enclin à la sévérité ; bien résolu de ne jamais me permettre le moindre relâchement, je suis fort porté à ne pas le souffrir dans les autres. Je ne puis supporter aucune espèce de mitigation pour ce qui est du devoir ; la mort me paraît préférable à la transgression d'un droit essentiel. »

« Tel, dit un contemporain, nous avons connu l'évêque de Marseille, avec ce caractère vif, absolu, impétueux, tempérament de gentilhomme en apparence fier et indomptable ; mais l'exquise sensibilité d'un cœur dont la piété et l'esprit de foi ont pris possession corrigeait les surprises du moment, modérait les vivacités involontaires et donnait à la bonté la victoire sur la colère. »

A son école, on apprenait à obéir, et plus tard on savait commander. Ainsi s'expliquent facilement les qualités de gouvernement montrées par les missionnaires Oblats, à qui fut confiée l'ad-

ministration de diocèses; le plus illustre de tous, le cardinal Guibert, a su passer à travers les difficultés contemporaines avec un tact et une discrétion qui n'enlevaient rien à son indépendance d'esprit et ne tenaient pas seulement à la correction avisée de sa plume.

De tels « élèves » sont la gloire de M<sup>SR</sup> de Mazenod, et c'est par ses fils encore qu'il appartient étroitement à la dévotion la plus victorieuse de notre époque, celle du Sacré Cœur, puisque ce sont les Oblats qui gardent avec une pieuse vigilance le sanctuaire de la France pénitente sur la colline de Montmartre.

En racontant cette longue vie de quatre-vingts années dont trente d'épiscopat, M<sup>SR</sup> Ricard, au cours du livre qu'il lui consacre (1), est entré dans le récit des difficultés qui l'assaillirent, des labeurs qui l'attendaient, des triomphes qui les récompensèrent.

Avec les meilleurs de nos grands évêques de France, M<sup>SR</sup> de Mazenod a puisé sa force dans un attachement inébranlable à la Chaire de Pierre; tout jeune, il avait goûté l'attrait de la vérité intégrale, et sa raison, qui ne s'accommodait ni des atermoiements ni des concessions, n'en gardait pas moins une habileté paternelle pour éviter les écueils qui menacent la barque de l'Église sur la mer orageuse de la politique. Ses sentiments personnels, toujours élevés et désintéressés, savaient céder au bien des âmes et au plus grand profit des intérêts majeurs qu'il avait entre les mains. Jamais on ne le vit faire d'opposition systématique, jamais non plus de bassesses; il était au-dessus de ces tentations. Énergique dans les idées, portant très haut l'honneur de son caractère, il descendait volontiers aux besoins des foules et aux exigences

(2) M<sup>SR</sup> de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée (1782-1861).

justifiées de son temps; il n'aurait jamais cru que l'immobilité était de la sagesse, et il ne prenait pas l'obstination pour de la fermeté.

C'est une belle et gracieuse figure d'évêque. M<sup>re</sup> Ricard a trouvé des couleurs délicates pour la peindre. De nombreuses anecdotes aident puissamment à la vue d'ensemble, et, sans couper le récit, en facilitent la lecture d'une façon charmante. Jamais déguisée, la vérité est présentée avec ménagement, l'éloge avec sobriété, la critique avec respect. Ce livre n'est point un panégyrique, c'est un très sincère et très ému témoignage à l'honneur de qui le méritait.

Aussi bien l'auteur parlait de la Provence, son pays; de Marseille, son diocèse; de M<sup>re</sup> de Mazenod, son père spirituel et son maître; il a rencontré dans ce sujet tout ce qui pouvait plaire à son intelligence, tout ce qui devait émouvoir son cœur, et il a fait vibrer nos esprits et nos âmes des sentiments mêmes qui l'animaient. C'est le plus grand succès auquel puisse prétendre qui se mêle d'écrire, et, pour habitué qu'on soit à rencontrer des approbations chaleureuses, j'imagine qu'on demeure particulièrement sensible à celles qui sanctionnent auprès du public catholique la *Vie* d'un illustre évêque.





IV

EMMANUEL D'ALZON





Les Cévennes passent pour une contrée sévère, sauvage même, dure et âpre. On se représente assez volontiers cette terre classique des guerres de religion comme une Bretagne où le soleil du Midi active les cœurs, échauffe le sang et bronze les visages.

C'est certainement un pays à caractères comme à sites pittoresques, où la vie n'est pas clémente et où les mœurs sont viriles.

Le paysan de ce vieux sol se présente en travailleur soucieux de sa fierté et défiant des nouveautés de la ville; le gentilhomme y demeure en chasseur, en soldat, en chef de clan, hardiment posté dans un castel féodal au sommet des montagnes ou à la gorge des vallées.

Ces vallées, quand elles descendent vers le Rhône, prennent des aspects plus riants, et les pampres des vignobles cachent, sous leurs frondaisons, les roches pierreuses. Là, vivifiée par l'air des hautes cimes, avec l'agrément de la colline, presque dans l'abondance de la plaine, s'étend Nîmes, la cité florissante des Gaules, la belle colonie romaine qui, pour expier sans doute la mollesse de ses troubadours, s'embéguina des prêches de Calvin.

Dans cette province au soleil chaud, aux brises ardentes, en pleine canicule de l'année 1810, le 30 août, naissait, au Vigan, le premier fils du vicomte d'Alzon.

Il reçut les noms d'Emmanuel-Joseph-Marie-Maurice, « noms de religion et de vaillance, » a remarqué avec à-propos un évêque;

et il grandit très bravement auprès de sa mère, l'amie des pauvres, et de son père, le modèle des riches, — tous deux voulant ne pas comprimer, mais diriger vers le parfait, une nature vive, pétulante, spirituelle, rapide en ses saillies, en ses curiosités, en ses repentirs. On a gardé longtemps le souvenir d'une allocution d'enfant terrible supposant un mariage et recommandant aux futurs avec force arguments de ne jamais donner à leur descendance de précepteur..... tandis que l'abbé qui jouait ce rôle dans la famille était assis au premier rang de l'auditoire.

Pour lui faire comprendre la nécessité du devoir, le passé de sa race lui était souvent rappelé : en particulier cet aïeul assassiné par les Camisards, ou cet autre grand-père dévoué aux pestiférés de Marseille. Mais s'il fallait lui offrir des exemples tout à fait pratiques, c'était dans les temps présents qu'ils étaient choisis. Alors on contait les périls et les courages de la Révolution, quand le château abritait des prêtres proscrits et transformait ses souterrains en chapelles; ou plus tard, vers la fin de la domination impériale, lorsque M<sup>gr</sup> Gabrielli, l'un des *cardinaux noirs*, y recevait l'hospitalité avec cette déférence qui s'attache à la vertu méconnue souffrant pour une grande cause.

Ces faits tangibles montraient, mieux que les plus belles théories, quel prix il faut attacher à la foi, quel respect au clergé, quel dévouement à l'Église.

Les Bourbons revinrent. M. d'Alzon fut nommé député. C'est à Paris, dans l'église Saint-Thomas d'Aquin, que son fils, par les soins de l'abbé de la Bourdonnaye, fit sa Première Communion. L'enfant entra ensuite au collège Stanislas. Une grande activité régnait alors, régnait déjà, dans cette maison d'éducation qu'avait fondée un catholique très royaliste, l'abbé Liautard. Les camarades



LE PÈRE D'ALZON  
A SON RETOUR D'ORIENT, EN 1853



de classe du nouvel élève étaient pour la plupart intelligents et travailleurs; il prit de suite un des meilleurs rangs, comme il forma bien vite aussi d'excellentes amitiés avec François de la Bouillerie, Charles de Larcy, Armand de Pontmartin, l'évêque, le politique, l'écrivain que l'on sait.

En suivant les cours de droit et de la Sorbonne, il était assidu à la *Société des Bonnes Études*, cette réunion ouverte aux étudiants qui tenait ses séances rue des Fossés-Saint-Jacques, en plein quartier latin, dont Mathieu de Montmorency fut le président, remplacé après sa mort par le duc de Rivière, le baron de Damas, le duc de Doudeauville. Hennequin, Berryer, y soutenaient brillamment leurs premières joutes oratoires; et un homme de grand sens et de grande foi, M. Bailly, son nouveau fondateur après une éclipse, fut le président et l'âme de la Société, de 1825 à 1833.

On pourrait s'étonner qu'au milieu de ces amitiés, le jeune d'Alzon, que sa piété, sa vertu et ses relations mêlaient si étroitement à l'élite catholique de Paris, n'ait pas fait partie de la *Congrégation*. Il est certain que son nom ne figure sur aucun catalogue.

Une lettre de son père semble en désaccord avec ce que j'avance; je dois le dire ici sans ne pouvoir expliquer autrement l'apparente contradiction: « Te voilà donc membre de la *Congrégation*. Je suis bien de ton avis: j'aime mieux que tu aies été admis dans cette Société qu'à Saint-Cyr; j'espère que ce sera un nouveau moyen pour toi de te fortifier dans tes principes religieux, de t'acquitter de tous tes devoirs, et d'être toujours fidèle à Dieu. » En février 1827, Emmanuel d'Alzon écrit à son tour: « Le dimanche gras, j'allai avec une députation du collège à la grande Congrégation. On nous y lut les statuts, M. Alexis de Noailles était lecteur. »

En faut-il conclure qu'il faisait partie d'une Congrégation de colégiens, fondée à Stanislas et « affiliée » à la réunion de la rue du Bac? Ici encore, nulle trace ne demeure dans les documents authentiques. N'appartenait-il pas seulement à ces groupes d'hommes charitables, dont les congréganistes formaient la tête et le cœur, et qui déployaient leur zèle dans les prisons, les hôpitaux, les catéchismes? Il y a toute vraisemblance. A bien remarquer les dates, après la trop heureuse campagne de M. de Montlosier, et tout le tapage de 1826, les séances de la rue du Bac étaient closes; déjà la prudence en face des calomnies obligeait à restreindre le nombre des adhérents.

La prudence et la calomnie n'eussent pas été toutefois pour arrêter Emmanuel d'Alzon.

Il traversait cette exubérance heureuse de la vingtième année, qui grave au cœur de ceux qui en ont vécu les heures les plus doux et les plus poignants souvenirs. Jours bénis qui furent la force de l'adolescence du chrétien, et qui demeurent la consolation de son âge mûr. Rien alors ne semble impossible! Dieu nous garde et sa Mère nous protège. La flamme de l'apostolat circule dans les veines comme un feu purificateur, le don de soi-même s'épanouit en de viriles tendresses, qui laissent bien loin derrière elles l'attrait des amours mondaines et la séduction des plaisirs passagers. Réglée, l'intelligence n'en est point amoindrie; dirigé, le cœur sent décupler sa puissance, et la fraîcheur de la pensée donne un charme incomparable au maintien, au geste, à la voix.

Emmanuel travaillait beaucoup, lisait, visitait les indigents, soignait les malades, et ce jeune homme de dix-huit ans, au milieu de la société la plus riche et la plus élégante de la capitale, n'avait que deux comptes ouverts au chapitre de ses dépenses: les libraires



et les pauvres. Il faut avouer qu'il *escomptait* sa pension : ses charités le mettaient toujours en avance de deux ou trois mois.

A ce jeu-là, la vocation religieuse vient souvent. Elle s'empara



LE VICOMTE EMMANUEL D'ALZON  
(Tableau de M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun.)

de lui sans grande lutte. Il écrivait en 1828 : « Mon but est trouvé . je veux me consacrer à la défense de l'Église et de la religion. » Déjà il vivait dans une atmosphère apostolique : auditeur à la Sorbonne des conférences de M. de Scorbiac, hôte assidu des retraites de Juilly dirigées par l'abbé de Salinis (1), et visiteur plus zélé

(1) *Antoine de Salinis* (1798-1861). Aumônier du collège Henry IV, directeur du collège de Juilly (1828), évêque d'Amiens (1849), archevêque d'Auch (1854).

encore de la chambre de M. de La Mennais, qu'il rêva un temps d'accompagner à La Chesnaie. Il allait suivre un maître meilleur, et, après les grandes catastrophes de 1830, prenait son parti fort résolument. Tout manifestait dans sa vie sa vocation.

Très chrétien, le vicomte d'Alzon ne voyait cependant pas de la sorte. Sa haute position sociale, sa grande fortune, ses légitimes espérances d'un siège à la Chambre des pairs, lui faisaient croire sans hésitation que le rôle de son fils aîné serait de soutenir toutes ces charges. C'est ici que l'on croit entendre Bourdaloue, Bourdaloue ayant, dans des circonstances analogues, à vaincre une opposition identique :

« Non, non, chrétiens, quelque intérêt qu'ait un père de voir son enfant établi selon le monde, il ne peut, sans une espèce d'infidélité, se plaindre de Dieu, quand Dieu l'appelle à une vie plus sainte..... Et ne pensez pas que ce soit une bonne raison à y opposer, de me répondre que ce fils est le seul qui vous reste d'une ancienne et grande famille, et que, sans lui, elle va s'éteindre; comme si Dieu était obligé de s'accommoder à vos idées mondaines; comme si la conservation de votre famille était quelque chose de grand lorsqu'il s'agit des volontés de Dieu; comme si, tôt ou tard, toutes les familles ne devaient pas finir, et que la vôtre pût avoir une fin plus honorable que par les ordres du Seigneur votre Dieu..... »

Un soir de mars 1832, Emmanuel quitta sans bruit le château de Lavagnac, domaine chéri entre toutes les terres de famille, pour courir s'enfermer au Séminaire de Montpellier. Dieu, qui avait éclairé le fils, sut vaincre le père. La blessure saigna longtemps sans être jamais envenimée.

Montpellier était une étape; Rome restait le but.

## II

Dès le premier jour, le fervent catholique avait senti l'attraction, avait deviné la douceur et compris la force de Rome. En pleine tempête gallicane, son esprit avait percé les nuages pour orienter sa barque vers la haute mer : *Duc in altum*. Très net, très logique, ce raisonnement ne constituait pas cependant une moindre nou-



LE CHATEAU DE LAVAGNAC

veauté, en ce temps-là, que d'aller faire ses études théologiques à Rome même, et tout paraissait extraordinaire chez ce jeune gentilhomme, quittant son monde, sa famille et son pays pour se consacrer plus pleinement à l'Église de Dieu.

C'était posséder singulièrement bien le sens de la vérité la plus ferme; la récompense ne se fit pas attendre. Le futur P. d'Alzon prit, dans ce premier séjour à l'ombre de Saint-Pierre, le goût, le

culte. le dévouement absolu au Siège apostolique. Il a voulu un jour redire à ce sujet sa joie et sa reconnaissance. Ses impressions gagneront à passer par ses lèvres :

« Je ne tiens pas à montrer une impartialité de glace au souvenir de tout le bien que le séjour de Rome m'a fait. Il me semble que derrière ces monuments anciens, ces églises, ces fêtes, ces chefs-d'œuvre, voile magnifique qui cache bien d'autres merveilles aux yeux du voyageur distrait, j'ai pu saisir quelque chose de ces institutions vénérables, et contempler quelques-uns de ces hommes qui cherchent peu les regards du monde et se contentent d'être grands et saints sous l'œil de Dieu..... Comment dépeindre le cardinal Wiseman (1), au fond de ce cabinet, où il avait entassé, pour sa bibliothèque particulière, tout ce que la science catholique et protestante avait produit sur les langues orientales et l'exégèse? Je voudrais le faire voir recevant avec une aimable et quelquefois trop modeste affabilité, devant une des plus admirables Vierges de Raphaël, quiconque désirait lui parler; se reposant de ses cours à la Sapience, de ses sermons au Corso, de ses lectures chez le cardinal Weld (2), en feuilletant quelque dictionnaire syriaque dans les loisirs de Monte-Porzio.

» Mais surtout, mon cœur bien plus que ma mémoire gardera toujours l'image de ce cardinal Micara (3), l'un des plus grands orateurs de son temps, que la dignité dont il était revêtu n'avait

(1) Prélat anglais de famille irlandaise (1802-1865); célèbre par son influence dans les affaires catholiques de son pays et par ses écrits, dont *Fabiola*.

(2) Entré dans les Ordres après la mort de sa femme; coadjuteur dans le Haut-Canada; cardinal en 1830. Il offrit l'hospitalité de sa magnifique terre de Lullworth en Angleterre à Charles X exilé.

(3) Religieux Capucin, évêque de Frascati, cardinal en 1824: théologien remarquable.

pu faire descendre de son antique austérité..... C'est dans le sanctuaire de la doctrine et de la pauvreté évangéliques que j'eus, pendant deux ans, le bonheur d'aller puiser, chaque semaine, ce qu'on ne trouvera jamais dans les livres : la plénitude de la science qui coulait, sans efforts, à chacune de mes demandes, en suivant, pour ainsi dire, toutes les ondulations de ma propre pensée.

» Ces vues pratiques sur les grands événements contemporains, auxquels se mêlent les destinées de l'Église, la révélation de ces secrets qui commencent à n'en plus être, parce que les affaires accomplies permettent de parler, et qui éclairent pourtant d'un jour nouveau les épreuves présentes, cet ardent amour de l'Église qui plane sur toutes les agitations terrestres et domine tout sentiment humain de la hauteur où élève la conviction d'une suprême responsabilité : voilà ce dont j'ai eu le bonheur, quoique bien jeune, d'être le témoin.

» Et quand je me rappelle que, sur le point de quitter l'Italie, Grégoire XVI daigna m'exposer lui-même, dans une longue audience, les diverses erreurs qu'il avait déjà condamnées, et celles qu'il condamnerait bientôt, j'avoue que si j'éprouve une secrète joie d'avoir pu approcher de plus près et plus longtemps que beaucoup d'autres le dépositaire sacré de l'infailibilité divine, c'est surtout parce qu'il me semble avoir contracté là le facile devoir d'aimer Rome et son Pontife d'un amour plus tendre, plus profond et plus filial. »

Il n'existait pas alors dans la Ville Éternelle de ces maisons d'éducation où de jeunes ecclésiastiques peuvent, comme aujourd'hui, vivre en communauté, sous la sauvegarde des Sulpiciens, des Lazaristes, des Pères du Saint-Esprit, ou encore à la maison nationale de Saint-Louis. M. d'Alzon eut, dès lors, l'idée réalisable, et réa-

lisée longtemps après, d'un Séminaire français. C'est qu'il avait heurté la difficulté pour lui-même, et senti, en en souffrant, l'absence d'un toit ami.

Avec assez de peine, il avait choisi pour son logement le couvent des Minimes de Saint-André *delle Fratte*. C'est, on le sait, dans le quartier réservé aux étrangers, groupés autour de la place d'Espagne, entre les marches de la Trinité des Monts, les jardins du Palais Barberini et la ligne bruyante et animée du Corso. Notre jeune abbé priait assidûment dans l'église des enfants de saint François de Paule. La façade récente, due à la générosité du cardinal Consalvi, faisait alors la réputation de cette chapelle; quelques années plus tard, les apparitions miraculeuses à Théodore Ratisbonne allaient rendre célèbre ce lieu cher à la piété de M. d'Alzon.

Il ne suivait pas les cours d'un collège spécial, mais demandait aux hommes autant, sinon plus qu'aux livres, cette formation qui fait les grands penseurs. Nous l'avons vu : les cardinaux Micara, Wiseman, le P. Ventura, le P. Olivieri, général des Dominicains, étaient ses amis et lui leur commensal.

Et quelles langues ne parlent pas au cœur les seuls monuments de Rome ! Les ruines y sont aussi vivantes que les splendeurs les plus neuves, les unes parce qu'elles chantent la victoire des vérités immortelles, les autres parce que la Providence leur a donné le cachet impérissable des témoins nécessaires aux choses qui ne sauraient mourir. Le paganisme vaincu, le christianisme vainqueur. Cette double affirmation d'un unique symbole, d'une unique histoire, ce contraste parallèle de la même vérité s'épanouissant en une démonstration triomphante ravissaient l'âme d'Emmanuel d'Alzon :

« Nous allâmes visiter le chêne du Tasse placé au bout du Jani-

cule; le soleil se couchait derrière nous, et jetait ses rayons d'or sur le dôme de Saint-Pierre, qui se présentait entièrement séparé du reste de la ville. En face de nous, Rome, toute brillante des dernières clartés du jour; plus loin, les montagnes de la Sabine et celles d'Albano qui commençaient à s'envelopper de vapeurs; c'était ravissant. C'est après de pareils spectacles que l'on peut bien comprendre ce qu'est Rome; on la voit dans toute la majesté de ses ruines et de ses monuments nouveaux, on comprend tout ce qui sépare les débris du palais de Néron des voûtes du Vatican. »

Sa piété se nourrissait dans les basiliques éblouissantes de marbre, et davantage peut-être dans les ténèbres des catacombes. De son séjour en Italie, il voulut faire un persévérant pèlerinage, sachant chercher les sanctuaires et se plonger dans leurs dévotions. Il va à Lorette, il passe par Assise, il implore à Genazzano Notre-Dame du Bon Conseil, il visite au Mont-Cassin les Bénédictins, et noue, avec eux, pour Dom Guéranger à l'aurore de sa rénovation monastique de Solesmes, des liens tout à fait précieux. S'il visite Florence, c'est *Santa Maria Novella* qui l'attire; à Turin, la Vierge de la Consolation le retient.

Trois années durant, il s'imprégna de la doctrine, et se forma le cœur au zèle. Il fut ordonné diacre à Saint-Jean de Latran. N'y a-t-il pas ici comme une coïncidence heureuse pour cet adversaire énergique des erreurs de la Révolution, des licences du paganisme, à consacrer son ministère clérical au pied de ce Latran, le dernier séjour officiel des Empereurs, le premier séjour officiel des Papes, le lieu où Pierre, sortant des catacombes, prit possession de sa royauté sur les débris de l'empire romain?

Prêtre, il célébra sa première messe le 27 décembre 1834, dans les souterrains du Vatican, au-dessus desquels s'asseoit la basilique;

et l'on peut deviner les sensations qui lui traversaient l'âme en consacrant l'hostie sacrée, le corps même du Sauveur, sur le tombeau du Prince des apôtres, dans la demeure de son 260<sup>e</sup> successeur.

L'abbé d'Alzon, s'étant armé pour la lutte, revenait combattre dans sa patrie, mais il osait jeter un regard attendri de respect et de tendresse sur cette ville où son épée s'était forgée. Qu'ils sont pénétrants et doux les accents que lui arrache la vue des longues lignes de cet horizon romain, si mélancolique et si paisible à la fois ! C'est à la tombée du jour, au milieu de cette vapeur d'opale dont la Ville Éternelle se couvre tous les soirs :

« A droite, Rome reposait, assise sur les collines, et couronnée par la coupole du Vatican ; à gauche, le soleil descendait sur les flots bleus et purs de la Méditerranée, abandonnant à regret le ciel calme et transparent de l'Italie, où quelques nuages semblaient n'apparaître que pour mieux refléter l'or de ses premiers rayons.

» Ce spectacle sublime dont mes yeux ne se rassasiaient point résumait tout ce que je connaissais déjà de la Ville pontificale ; et ce que j'ai revu depuis s'y rattache merveilleusement. Tout, jusqu'aux ombres mêmes dont une partie de ce magique tableau commençait à se couvrir, avait un sens pour moi ; tout m'apportait l'impression d'une de ces joies tristes, comme le chrétien en éprouve lorsque, interrogeant l'histoire, il voit, au milieu des choses qui tombent et qui s'en vont vers la mort, les pensées de Dieu résister à la ruine universelle. La Providence a, comme le soleil, ses heures de ténèbres ; mais elle en sort, comme lui, victorieuse, pour illuminer le monde de nouvelles clartés. »

Jamais la séparation morale ne se fit ; la séparation matérielle, elle-même, demeura tempérée par bien des revoirs : de nombreux



voyages le ramenèrent sur les bords du Tibre, et il ne laissait échapper aucune des grandes occasions : la canonisation des martyrs japonais (1862), les fêtes du centenaire de saint Pierre (1867), le Concile de 1870, le Conclave de 1878. Il était naturalisé « Romain » de cœur, d'esprit, de coutumes, et c'est tout naturellement que Pie IX songea plus d'une fois à la pourpre pour lui.

### III

Il rapporte de Rome le respect de l'autorité; non pas cette adhésion banale, froide, théorique, d'autant plus pompeuse que, de fait, l'autorité est plus haut et surtout plus loin; mais le culte pratique de cette confiance en Dieu, de l'obéissance à son Église, qui aime l'autorité à tous les degrés de la hiérarchie. Aussi, à peine ordonné, son premier mot à lui « ultramontain », et en un temps de gallicanisme, c'est : « Mon évêque décidera de tout. »

Or, ce prélat, M<sup>sr</sup> de Chaffoy, le fixa de suite à ses côtés, à Nîmes.

Il nomma chanoine et vicaire général ce jeune homme de vingt-cinq ans, à qui rien ne manquait, semblait-il, que la maturité, et qui combla vite cette lacune par un zèle qui faisait compter les journées doubles, comme des années de campagne. Il fut vicaire général quarante-cinq ans de suite, sous quatre évêques successivement (1). C'est à sa façon un témoignage de la constance des mérites déployés dans cette lourde charge.

La seule énumération des œuvres entreprises, fondées, soutenues, ressuscitées par lui, serait quasi impossible, presque fastidieuse, dépouillée de la vie qu'il savait leur infuser.

Il court tout d'abord à la jeunesse, poursuivi déjà par ce grand

(1) NN. SS. de Chaffoy, Cart, Plantier, Besson.

problème de l'éducation qui sera un des rêves et un des buts de sa longue carrière. Il se fait instituteur primaire en même temps que frère quêteur.

Bientôt, il est le catéchiste populaire du petit monde des écoles. Il groupe les femmes chrétiennes, il ouvre un asile, le « Refuge », aux filles repenties. L'œuvre des Jeunes Apprentis, la Propagation de la Foi, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, sans l'absorber, exercent son zèle.

La Société de Saint-Vincent de Paul l'occupe plus encore; n'a-t-il pas été, aux jours de la Restauration, des ouvriers de la première heure? Les traditions de la *Congrégation*, la *Société des Bonnes Études* et les « Conférences » de M. Bailly, le maître d'Ozanam, ne forment-elles pas les échelons de cet escalier royal de la charité? Il n'a qu'à se souvenir pour savoir, et comme il apprend bien aux autres! Par un mérite que l'histoire doit retenir, c'est lui qui procure à la Société naissante ses premières faveurs spirituelles et obtient de Rome, grâce à ses relations, en juillet 1841, les premières indulgences que partagent aussitôt sa Conférence de Nîmes et, tout naturellement, le Comité central de Paris.

Il prêche aux hommes, leur donne des retraites, les attire par son audace, les retient par son ardeur. Tel de ses « Carêmes » avait des auditoires de deux mille personnes. Sa persévérance était infinie. « Vous prêchez trop, vous vous épuisez. » lui écrivait Lacordaire. « Je suis la goutte d'eau, répondait gracieusement et avec modestie M. d'Alzon, qui veut tomber constamment pour creuser. »

Il allait au peuple et savait prendre les ouvriers. « Quand il en tient un, il ne le laisse pas échapper, » disaient-ils eux-mêmes en riant. Il était goûté parce qu'il était compris, compris parce

qu'il était simple, simple parce qu'il était fort. Les malheureux devenaient vite ses clients et ses amis, exigeants parfois. Un jour, à la fin d'une station, que la maladie le retenait au lit, il dut faire ouvrir la porte de sa chambre pour donner l'absolution à ces braves gens désireux de lui « parler » à lui tout seul.

A Nîmes l'antagonisme des catholiques et des protestants est à l'ordre du jour. Sous Louis-Philippe, ces calvinistes étaient plus hautains, plus triomphants, plus hostiles que jamais, presque aussi sectaires qu'aujourd'hui. Découvrant là une moisson abondante, M. d'Alzon courait à eux. Leurs relations furent d'ordre divers.

Certains tentèrent de l'assassiner : une nuit, il échappa, par miracle, dans un guet-apens, aux coups de pistolet.

Quelques pasteurs, irrités et inquiets de son prosélytisme, vinrent chez lui pour discuter théologie ; ils demeurèrent profondément surpris et édifiés de voir si mal logé, si pauvrement meublé ce vicaire général de grande naissance et de large fortune ; sa douceur acheva de les subjuguier ; ils repartirent tout émus et la bouche close. Une de leurs coreligionnaires, M<sup>lle</sup> Stafford, curieuse et moqueuse, voulut une après-midi aller entendre le « charlatan » ; elle y prit goût, la grâce de Dieu fit le reste, et M. d'Alzon l'instruisit, puis reçut son abjuration.

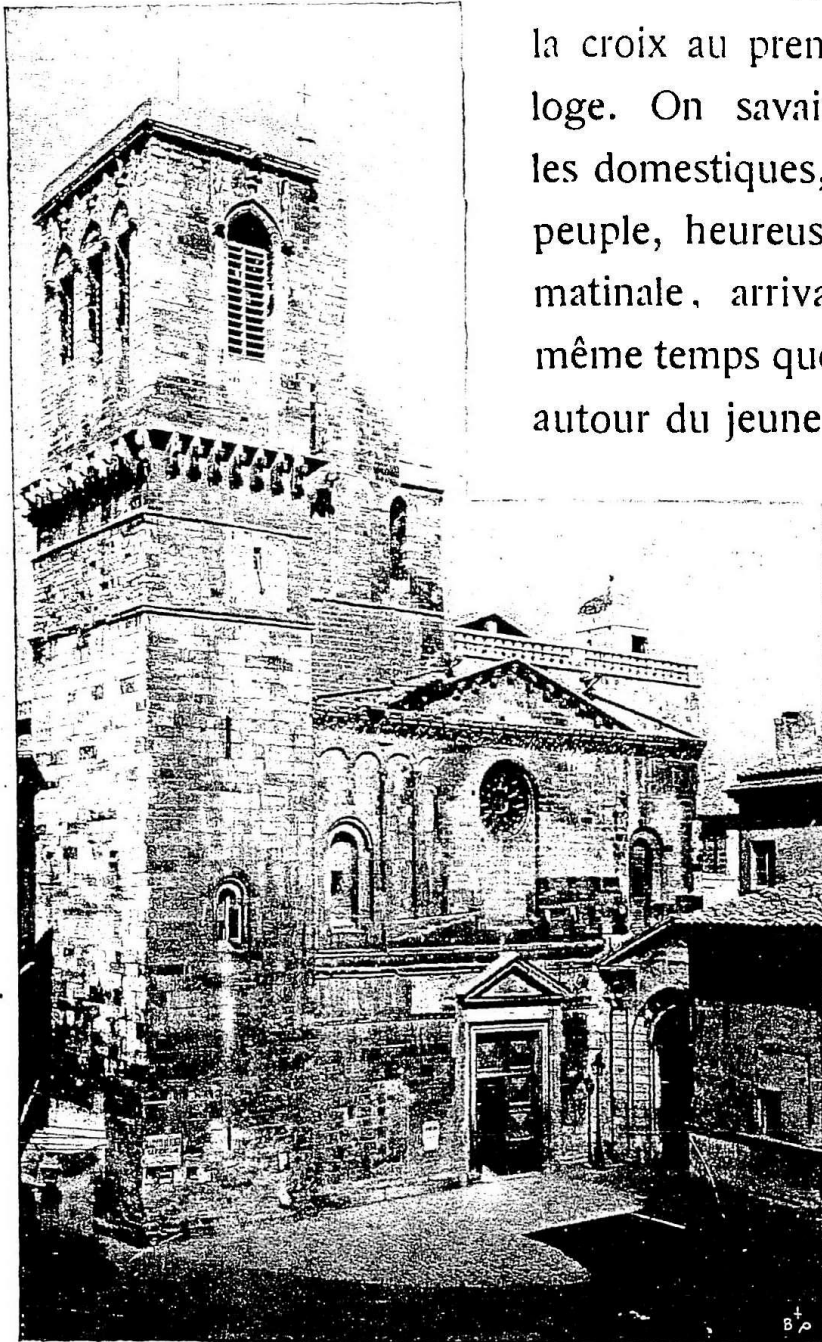
Comment pouvait-il suffire à toutes ces besognes, car l'administration du diocèse ne lui demeurait pas étrangère : chaque jour il se rendait à l'évêché, où Monseigneur le consultait ; sa correspondance était courte, mais abondante, ses pénitents innombrables, ses lectures multipliées ; ses courses de charité le menaient aux quatre coins de la ville. — Comment ? En augmentant le temps de ses jours d'une partie du repos de ses nuits.

Il se levait à 4 heures, s'imposait une heure d'oraison; pour sa messe, d'une exactitude absolue, à 5 heures sonnant, il était au

bas de l'autel et faisait le signe de la croix au premier coup de l'horloge. On savait sa ponctualité; les domestiques, les personnes du peuple, heureuses de cette messe matinale, arrivaient souvent en même temps que lui, se groupaient

autour du jeune prêtre, drapé dans son manteau, sa lanterne à la main, attendant qu'on ouvrît la porte de la cathédrale.

Quelle messe fervente! On y accourait des quartiers excentriques; un Frère convers franciscain, Espagnol émigré, la répondait; la chapelle du Saint-



CATHÉDRALE DE NIMES

Sacrement était pleine. Que de vocations sont sorties de ces réunions de l'aurore, où M. d'Alzon parlait quelquefois! Il entraît après

au confessionnal jusqu'à l'office et à la grand'messe du Chapitre, qu'il ne manquait jamais, pour retourner ensuite à ses pénitents.

Il se fit des conversions nombreuses. « C'est à cette époque, disait-il plus tard, que nous avons pris nos plus gros poissons. » Ce jeune prêtre renouvelait la face de la ville et de la contrée, car on accourait à lui des villages voisins. Les départs pour les couvents, les noviciats ou les séminaires, impressionnaient vivement les familles. Quelques parents moins chrétiens le redoutaient comme un prêtre terrible, tout en admirant son mérite et ses vertus; mais l'ensemble de la société se ressentait de cette influence apostolique qui gagnait chaque jour du terrain. On reconnaissait les pénitentes de M. d'Alzon à leur mise simple. La couturière des « grandes dames » de Nîmes disait plus tard : « Si vous aviez vu comme la mode changeait, comme les robes trop basses disparaurent peu à peu : il nous fallut modifier les patrons et les coupes. »

Sa vivacité était connue : dans les rues il courait presque; dans la cathédrale même, il passait « comme un ouragan ». Un jour cependant il se surveilla après le blâme discret de son confrère M. de Tesson, et il alla d'un bout de la nef à l'autre très posément, sans rien heurter, avec des précautions infinies. M. de Tesson trouva que cela était si peu conforme à son caractère qu'il lui dit : « Vous aviez l'air de faire l'hypocrite, ce n'était plus vous ! »

De cette vivacité, d'aucuns lui faisaient des reproches, et aussi, en face de la multiplicité incessante de ses entreprises, parlaient de son « inconstance ».

L'évêque, calme d'âge, de tempérament et de situation, avait prononcé son mot en prenant possession du siège — M<sup>sr</sup> Cart succéda en 1837 à M<sup>sr</sup> de Chaffoy —; il avait bien dit : « Il me poussera et je le retiendrai, » en désignant son grand vicaire; mais il

trouva qu'il était poussé un peu trop. L'humilité, le dévouement, la bonhomie de M. d'Alzon dissipait les nuages; il avouait ses élans, ses désirs du mieux qui ne se lasse jamais : « Je ponds beaucoup d'œufs, je ne les couve pas tous ! »

Il se trouvait donc des esprits pour le dénigrer, le blâmer. Les tempéraments ardents, ceux qui vont de l'avant, n'échappent jamais à la contradiction; les boiteux trouvent même que la lenteur de la marche est une grâce. Ses grandes vertus suscitaient plus de jalousie que ses petits défauts. L'homme est ainsi fait. On critiquait son désintéressement : de l'imprévoyance; — sa science : de la pédanterie; — ses quêtes : de l'indiscrétion; — ses aumônes : de la prodigalité; — sa naissance, sa fortune, sa beauté. Car il possédait ces dons extérieurs, et son ascendant y gagnait sur les masses populaires comme sur les esprits cultivés.

M<sup>re</sup> de Cabrières a reproduit heureusement la silhouette de cette noble physionomie :

« Il était grand et mince; son front, encadré de cheveux noirs et abondants, était vaste et haut. Le visage eût été plein et animé de vives couleurs, si la mortification chrétienne n'eût déjà creusé légèrement les joues et pâli le teint. Les lèvres, minces et fines, apparaissaient comme un arc tendu, d'où seraient aisément partis des traits acérés, si le carquois n'avait été volontairement appauvri des flèches qui auraient blessé sans porter la guérison avec la blessure. Le menton profondément creusé indiquait l'énergie du caractère, et les yeux vifs et profonds révélaient l'ardeur, la pénétration, l'étendue d'une vaste et forte intelligence. »

Ah! si les jaloux avaient connu ses austérités, peut-être eussent-ils abandonné leurs remarques dénigrantes? Peut-être les eussent-ils envenimées d'un fiel plus amer?

Il donnait tout ce qu'il possédait. C'était une lutte ouverte entre son domestique et le maître: le premier pour cacher, le second pour découvrir et distribuer les vêtements de sa garde-robe. En vain M<sup>me</sup> d'Alzon faisait effort pour remplir les armoires vides; elle s'effrayait de cette générosité sans limites: « Mon fils me coûte plus que deux vauriens. » Elle prédisait qu'il « les mettrait sur la paille. » Plus tard, quand il fonda un collège, elle déplorait de le voir devenir « maître d'école » et « marchand de soupe ». Et de fait, en ce temps-là, ce ne fut plus des vêtements, des meubles, des bourses garnies qu'il donna, mais, les mains grandes ouvertes, il laissait couler des flots d'or, des centaines de mille francs pour ses œuvres, escomptant la fortune familiale et la répandant, en prodigue, pour des placements éternels.

Sa conduite lui valait donc beaucoup de détracteurs, beaucoup d'admirateurs, ceux-ci, du moins, plus nombreux que ceux-là.

Il existait encore contre lui un autre motif de suspicion pour les esprits étroits. Nous touchons-là aux « idées » de l'abbé d'Alzon, à son rôle dans le grand mouvement catholique de l'époque, à ses relations avec l'élite de l'Église. Ici l'homme de Dieu se découvre tout entier avec les qualités particulières qui fécondent sa valeur morale, sa culture intellectuelle et sa situation sociale.

#### IV

Lorsque l'abbé d'Alzon revint en France et se fixa à Nîmes au printemps de 1835, le feu allumé par M. de La Mennais brûlait encore, et, sous les cendres chaudes, les étincelles jaillissaient au moindre coup de vent.

Il avait connu, admiré, compris cet illustre personnage aux

jours de sa vie catholique la plus intense. Mais, enthousiaste de sa doctrine, il était resté plus froid sur sa personne, les circonstances les ayant matériellement assez peu rapprochés. De 1828 à 1829, Emmanuel d'Alzon, tout jeune étudiant, faisait ses premières armes dans le *Correspondant*, alors que M. de La Mennais, dont il suivait le drapeau déployé, se trouvait au fond de sa Bretagne.

En 1830, la grande levée de boucliers de l'*Avenir* l'avait vivement impressionné; mais, à son tour, il n'était plus à Paris: il entra au Séminaire, les bruits du dehors s'assourdisaient à la porte de sa cellule, et une fois à Rome (1833-1834), il se trouvait dans la position la plus providentielle pour goûter de la doctrine catholique la force sans l'excès, la saveur sans l'ivresse. Dans cette atmosphère de la sagesse et de la vérité, il pouvait savoir ce que les espérances de La Mennais avaient d'exaspéré, ce que ses récriminations offraient d'injuste, ce que sa résistance gardait d'inutile et de dangereux.

Dès 1831, Emmanuel d'Alzon s'était tenu en garde contre l'*Agence*, centre d'agitation entouré de précipices et destiné à promptement s'y effondrer. Il conservait toute sa fidélité aux principes « ultramontains », et plus il buvait à cette source douce et pure, moins il goûtait le breuvage pimenté que La Mennais présentait à la lèvre avide de ses disciples. En un mot, un Français comme lui, vivant paisiblement à Rome au moment où La Mennais quittait brusquement Rome, entre la soumission et la révolte ne pouvait hésiter.

Mais, s'il n'hésita pas, il essaya d'arrêter le malheureux qui fuyait. Les violences acerbes dont certains contradicteurs de La Mennais poursuivaient ce grand esprit chancelant, et cela jusque



dans la Ville Éternelle, conviaient M. d'Alzon à un rôle de pacificateur. L'injustice de ses ennemis le retenait auprès de l'exilé de la Chesnaie, et il plaida généreusement sa cause, avec une discrétion que rendait méritoire son extrême jeunesse. Que l'on veuille bien y songer : ce séminariste de vingt-quatre ans trace la voie de l'orthodoxie au « dernier des Pères de l'Église » qui s'en écarte, hélas!

avec autant de présomption que de dépit.

Le directeur de l'*Avenir* venait d'accepter publiquement l'Encyclique *Mirari vos*; après quelques réticences de mauvais aloi (novembre 1833), il signait une soumission absolue (décembre

Andilly, 31. Oct. 1830 -

Je ne puis, mon cher enfant, vous répondre que deux mots, afin seulement que vous n'ayez pas le danger que je vous oublie. Faites pour la défense de Dieu ce qu'il vous inspirera lui-même. Oh! s'il entrait dans son dessein de nous réunir un jour! Continuez cependant vos études, celle de l'histoire surtout; c'est une des plus précieuses. N'abandonnez pas non plus l'allemand; il faut, pour apprendre cette langue, un peu de patience, lire beaucoup, et différents auteurs; mais, plus tard, vous ne regretterez pas le travail. Exercez, même votre esprit et votre talent, et accordez-le par le ciel, par un esprit de sacrifice qui obtient tout et accomplit tout.

Embrassez pour moi mon cher élève, comme je vous embrasse vous-même, avec une grande tendresse.

J. de la Mennais.

de la même année). C'est à ce moment que M. d'Alzon devient son intermédiaire officieux et lui envoie des nouvelles.

Cette correspondance, encore ignorée du public, offre le plus vif intérêt, et les lettres de La Mennais donnent la mesure de sa vanité et de sa colère. Ces relations méritent une étude toute particulière; ce serait déflorer leur charme poignant, leur douloureux attrait, que de les étaler par morceaux fragmentaires. L'auteur des *Paroles d'un Croquant* — car il venait de lancer, après l'avoir empoisonnée, cette flèche du Parthe — déclame contre les hommes et les choses, insulte Rome, « un tombeau », l'Église « qui est morte », se perd en diatribes contre la « hiérarchie », et, au milieu de ces clameurs de la fièvre, prétend « se taire.... comme le Christ! »

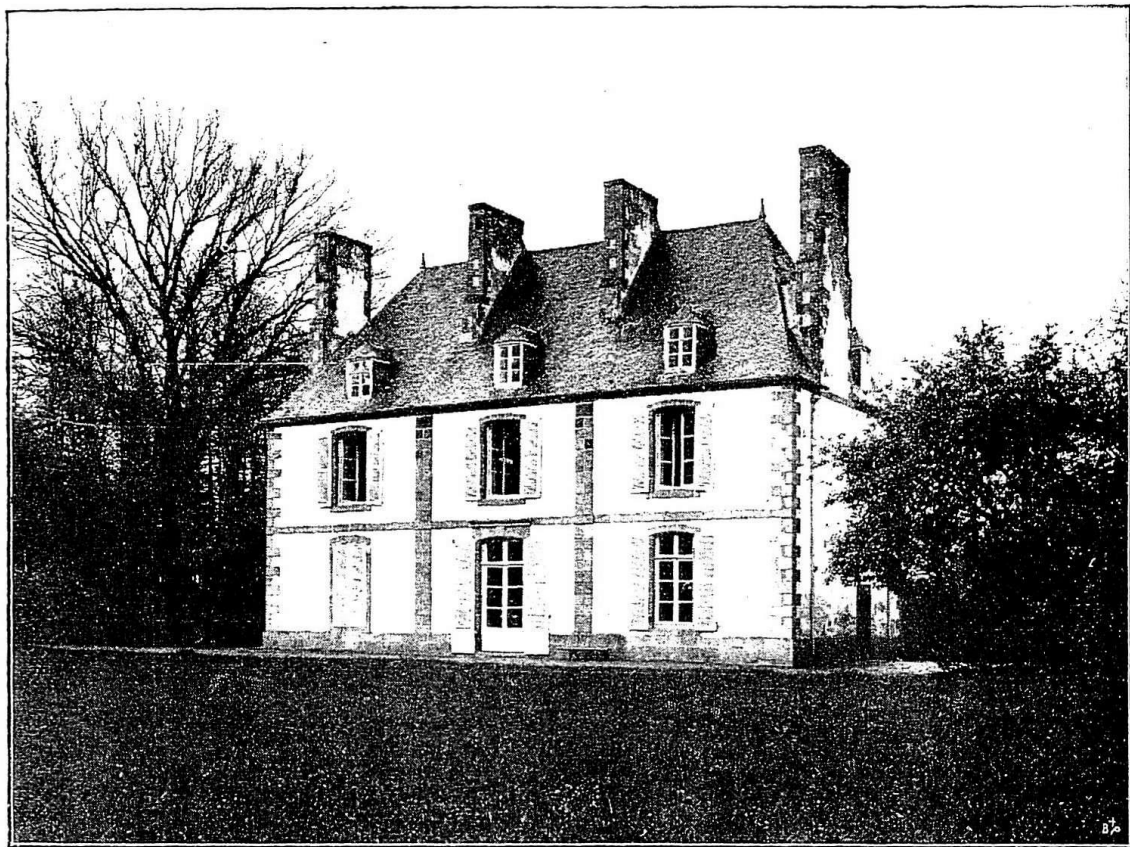
Dans ce naufrage du passé, celui qu'il appelle successivement : « mon cher enfant », « mon cher Emmanuel », « mon cher ami », enfin « mon cher Monsieur d'Alzon », supplie, tremble, prie, et..... espère.

Prêt à se soumettre à la première parole du Pape, prudent, réservé, il parle peu, mais éclaire par ses avis délicats, par ses récits consciencieux et sincères. Il écrit à La Mennais pour le soutenir, il refuse de devenir son « correspondant », « son intermédiaire », car l'orthodoxie de l'abbé d'Alzon a semblé au prêtre rebelle un heureux bouclier pour ses propres actes.

M. d'Alzon a su résister : à la nouvelle de l'apparition du pamphlet, « petit par son volume, mais grand par sa perversité, » c'est la parole de Grégoire XVI, il est allé appuyer sa tête au pied de bronze de saint Pierre et s'en est revenu éclairé. Un homme seul est tombé, la vérité demeure : il pleure l'ami, il bénit la Providence. Il a le courage de sa franchise, et c'est avec un empresse-

ment filial qu'à la veille de recevoir la prêtrise il signe, à l'admiration du cardinal Odescalchi et à la satisfaction du Souverain Pontife, la plus nette des formules orthodoxes.

Quand il revient en France, les conséquences de ces événements prennent un tour tout à fait délicat. La lutte est finie, mais comment



LA CHÈNAIE

bien faire comprendre aux indifférents, surtout aux anciens adversaires, que si l'entêtement et la trahison de M. de La Mennais sont condamnés, ses éloquentes affirmations des jours de sagesse demeurent; que ses anciens amis sont par leur soumission les meilleurs serviteurs de l'Église parce que les plus éprouvés?

M. d'Alzon fut donc atteint par ces suspicions, ces attaques, ces coups de poignard; il les supporta vaillamment, mais non pas

sans souffrance. De ce contact avec ce que l'on voudrait appeler l'école Menaisienne, — si cette pléiade de nobles cœurs n'était pas composée de tous, sauf de La Mennais lui-même — il garda l'amour de Rome, la foi en sa doctrine, la compréhension des temps nouveaux.

Le sage et très catholique M. Bailly lui avait dit avec bien du bon sens : « Ne cherchez pas à sauver les friperies de l'ancien régime avec l'essentiel. »

Et, courant au salut des âmes, après le tremblement qui renverse sur le sol de la France les mesures politiques bâties des débris des anciens temples, le vicaire général de Nîmes se fait tout naturellement le champion de l'avènement social de Jésus-Christ en face la démocratie chrétienne qui arrive. L'éducation devient pour lui le problème vital de la société. C'est, au reste, dans le plein de la campagne des catholiques pour la conquête de la liberté d'enseignement.

Nous le savons, avec tous les soldats de cette grande cause il est en relations constantes : il renoue plus étroitement l'intimité ébauchée avec Montalembert, il écrit au noble pair, l'encourage, fait échange d'idées et lui fournit tous les arguments que son expérience personnelle lui suggère. A rapprocher les dates, on le voit, dès le mois d'avril 1842, sonner la fanfare sur le front de bandière du camp catholique, et exposer son plan pour former sans retard un centre d'apostolat et d'action. Quand le Comité est fondé, en 1844, nul soldat plus vaillant. Dans la bataille livrée l'année suivante pour et contre les Jésuites, nul allié plus persévérant, plus habile aussi à saisir les nuances d'une question si complexe, embrouillée à plaisir par les mensonges du gouvernement de Louis-Philippe.

Que d'activité et de solides amitiés! A Melchior du Lac, il écrit, il parle pour ses articles de *l'Univers*, il le reçoit à Nîmes, il va le voir à Paris. Il offre l'hospitalité à l'abbé Combalot; il assiste au mariage de Louis Veillot; il applaudit aux *Institutions liturgiques* de Dom Guéranger, aux premiers volumes de Rohrbacher, à la *Rome chrétienne* de son ami très cher, Eugène de la Gournerie; et, pendant un long séjour dans la capitale, il fréquente tous les bons ouvriers de cette moisson « qui blanchit ». On lui demande partout sa coopération, son activité, son assistance. Il ne la refuse à personne.

Derrière lui, il a déjà tout un passé d'éducateur.

Il a fondé dans sa province des écoles gratuites, une école normale, une école d'adultes, il s'est fait instituteur primaire. Et voici qu'il va devenir directeur de collège. Il a rêvé longtemps d'un Ordre chevaleresque et militant pour l'enseignement de la jeunesse. Sans négliger la théorie, il veut l'appuyer de l'exemple. A Nîmes, existe un collège royal, à l'esprit mauvais, comme tout ce qui dépend de l'Université voltairienne; les deux tiers des élèves sont protestants. En face, il crée une maison d'éducation chrétienne: *l'Assomption*, donnant sa fortune, son nom, sa santé.

Ce sera le berceau d'une Congrégation religieuse, vouée à l'apostolat sous toutes les formes appropriées au siècle: la classe, les missions, le livre, le journal.

Raconter les débuts, les difficultés, les succès de cette entreprise, dépasse la limite de cette esquisse. Les détails en seraient infinis. Leur intérêt ne permet pas de les amoindrir; aussi bien ils ne sont pas tout à fait ignorés.

Une vie nouvelle s'ouvre devant celui qui, désormais, doit être le *Père* d'Alzon.

Tandis que l'on pensait à un évêché pour son mérite, lui, au

piéd de la statue miraculeuse de la *Consolata*, à Turin, fait le vœu de demeurer toujours un simple prêtre; et d'un pas, marchant plus avant, il devient moine, *moine-apôtre*, résolu à se dévouer à la défense de l'Église en Orient comme en Occident. Alors commence l'œuvre des Pères Augustins de l'Assomption. Le recul des temps n'en permet pas sans doute encore un examen impartial, et la multiplicité de leurs efforts brise le cadre d'un étroit résumé. Il nous a suffi d'étudier leur fondateur pour connaître leur esprit; d'autres diront leurs œuvres.

Mais ce fondateur avait marqué sa place au premier rang des meilleurs serviteurs de l'Église et de la patrie. La Providence lui avait départi de rares qualités, elles l'eussent distingué partout; son mérite est d'avoir su les surnaturaliser au service de Dieu.

Les bienfaiteurs de l'humanité, les vrais grands hommes, ce sont les saints, et le P. d'Alzon appartient à cette forte race; c'est assez pour sa gloire et celle de ses enfants. Il a laissé aux catholiques de son siècle un nom qui demeure, pour n'avoir pas cessé un seul jour de combattre et d'agir, grand et vigoureux athlète, *sicut bonus miles Christi*.



V

LE VICOMTE DE MELUN







On célébrait, dans les derniers jours de l'année 1893, sous les voûtes de la basilique de Montmartre, la cinquantaine des Patronages de Paris.

Un demi-siècle, c'est quelque chose, et nous pouvons admirer spécialement cette longévité à une époque caractérisée par la mobilité et qui elle-même se pique d'aimer le changement.

Remarquez-vous combien, seules, les créations catholiques possèdent cette force qui traverse les années et résiste au temps? Noces d'argent, noces d'or, noces de diamant, nos œuvres connaissent ces fêtes, et, malgré les persécutions, les attaques, les défaillances, les lassitudes, elles peuvent attendre sans préoccupation l'heure qui sonnera leur centième printemps. D'autres élèveront des statues, dresseront des bustes, solliciteront des souscriptions pour des plaques de marbre; ils évoqueront ainsi des souvenirs éteints et secoueront pour un jour des cendres mortes, mais la vie ne circulera plus dans leurs institutions éphémères et ils n'auront produit qu'un peu de bruit autour de choses passées.

Tout ce que l'Église n'a pas touché de son doigt est destiné à périr; la longévité d'une œuvre est en proportion des principes religieux qu'on a jetés dans ses fondements.

Ces noces d'or des patronages ont dû réveiller, dans leur tombe respectée, les mânes de M. de Melun. Parmi toutes les fondations de sa charité, aucune ne lui était plus chère, il avait présidé à son

origine, encouragé ses débuts, affermi ses pas; il en suivait avec complaisance la marche prospère, quand Dieu le rappela à lui.

En vérité, après avoir regardé avec confiance l'avenir que la Providence réserve à notre cause, lorsque nous cherchons aux amertumes de l'heure présente des consolations nouvelles, il nous est doux de reporter nos yeux vers cette pléiade de chrétiens d'élite qui nous donnèrent de si glorieux modèles voici cinquante ans. Et parmi eux j'aime d'une prédilection spéciale ce petit groupe de jeunes gentishommes, rompant avec les errements d'un monde frivole, transformant l'oisiveté à laquelle les condamnaient les événements politiques en un apostolat qui devait absorber toutes les minutes de leur vie : les Ségur, les Girardin, les Larocheffoucauld, les Melun, les Lambel, les Le Rebourg, les La Bouillerie, les d'Hulst, et bien d'autres, à qui Dieu fit entendre son appel, qui tous y répondirent, et pour plusieurs jusqu'au don complet de soi-même dans le joyeux sacrifice du sacerdoce.

Leur fortune leur permettait l'aumône, ils la firent avec une générosité sans égale; ils allèrent plus loin, ils donnèrent leur loisir, leur dévouement, leur cœur. Les plaies de leur temps n'étaient point aussi sensibles, aussi hideuses surtout que celles d'aujourd'hui; je ne sais quelles fleurs couvraient l'abîme, et quand Louis Veuillot, sentant aux vapeurs qui s'en échappaient toute l'infection cachée pour un moment derrière cette société pourrie, portait une main hardie et un fer rouge dans la blessure, on criait à l'exagération, comme maintenant on crie au socialisme.

« Il faudra bien trouver un moyen de résister à cette pauvreté barbare qui monte comme la grande mer, poussant de féroces clameurs contre tout ordre, tout pouvoir, toute richesse, et qui



LE VICOMTE DE MELUN



bat déjà nos murailles du débris des digues que vous lui aviez imposées. Vous voyez bien qu'il n'y a point de paroles qui calment ces flots sinistres, point de loi qu'ils n'emportent, point de force dont ils ne se jouent. Le pauvre est las et humilié d'être pauvre; et elle est en effet odieuse, cette pauvreté sans foi et sans espérance. » (1)

« ..... Rien ne peut remplacer dans les sociétés humaines les consolations, les récompenses, les contraintes infinies de la religion. Il faut que la société les possède ou qu'elle périsse. Quelle constitution remplacera l'Évangile? Quel effort de bon sens et d'énergie étouffera l'esprit d'orgueil et l'appétit de jouissances qui tourmentent les peuples? Quel prodige d'équilibre nous fera vivre en sécurité sur l'étroit espace où nous frémissons entre le despotisme et l'anarchie? » (2)

Ce sont ces choses dont l'idée dominait vaguement les premiers membres de la Société de Saint-Vincent de Paul; ce sont ces besoins populaires que pressentaient M. de Melun et ses amis, et dans leurs efforts de générosité pour adoucir ces souffrances, pour pallier ces dangers, on retrouve la genèse parfois inconsciente, mais toujours logique, de toutes nos œuvres.

D'abord le secours à l'indigent, le conseil et la bonne parole de fraternité chrétienne au dévoyé; puis la prévoyance se joint à la bienfaisance. Prévoir, c'est assurer l'avenir de ceux qu'on soulage, c'est non seulement considérer leur misère, mais examiner leur situation. De ce jour on a franchi la ligne, souvent très étroite, qui sépare le pauvre de l'ouvrier. Un monde nouveau s'ouvre

(1) LOUIS VEUILLOT, *Les libres penseurs*.

(2) LOUIS VEUILLOT, *Mélanges*, 1<sup>re</sup> série, t. IV.

devant soi, et alors se pose le problème social qui nécessairement va aboutir à la question du salaire.

Armand de Melun avait eu l'intuition de ces graves difficultés, mais la claire vue ne lui en vint, on le peut croire, que par une lente pratique. Du moins, dès la première heure où il entra dans cette armée de la charité dont il allait devenir le chef le plus populaire, il connaissait la source du mal, il savait qu'elle résidait dans la corruption du cœur et encore plus la corruption de l'esprit d'une société à qui la Révolution avait arraché Dieu.

Sur les bancs du collège, même à l'heure sacrée de la Première Communion, il en avait pu faire la pénible expérience : des bambins de douze ans discutaient sur l'existence de Dieu et *votaient* que Dieu n'existait pas ! (1) Ce monde politique, imprégné de voltairianisme, ne concluait pas autrement, et cette bourgeoisie s'en allait béatement à la ruine après avoir détruit de ses propres mains les derniers préceptes du Décalogue qui retenaient encore, vaille que vaille, les charpentes vermoulues du vieil édifice.

Pour faire œuvre durable il fallait revenir à l'Évangile et à ses lois. Honneur à ceux qui comprirent que la religion avait des devoirs à exercer sur le terrain politique et que loin de ses maximes, il n'y a point de paix sociale !

« L'inégalité des conditions du travail, des souffrances, en dehors de la religion, ne peut guère se défendre que par la force, car quel argument autre me ferait accepter de souffrir dans l'intérêt des jouissances de mon voisin, de travailler au profit de son repos, de mourir de faim pour qu'il dîne bien, et de pleurer pour qu'il s'amuse ? Depuis bien des siècles, on traite ces plaintes de décla-

(1) Voir les *Mémoires de M. de Melun*, t. I, ch. II.

mations, et j'avoue que, dans ce grand procès entre les riches et les pauvres, la déclamation me semblerait beaucoup plus du côté de ceux qui invoquent, en faveur de leur bien-être, l'intérêt de ceux qui souffrent. » (1)

M. de Melun nous a dit comment cette persuasion lui vint au cœur :

« Ce fut par les enquêtes et les visites que je faisais pour la Sœur Rosalie que je fus initié aux difficultés de la vie de l'ouvrier et que je pus sonder les abîmes de misères physiques et morales que l'on découvre dans ces quartiers lointains, où l'humanité semble abandonnée et où les conditions et les destinées forment un si terrible contraste avec le bien-être, le luxe, l'abondance des rues et des hôtels que nous habitons. C'est là que s'éveillèrent en moi ces idées libérales et chrétiennes qu'on a plus d'une fois accusées de socialisme. » (2)



M<sup>me</sup> SWETCHINE

Prendre dans l'armée du bien une place vide, M. de Melun ne s'en avisa pas tout d'un coup. Sa formation intellectuelle avait été périlleuse, logique et lente; sa passion de lecture l'avait d'abord conduit aux choses littéraires; son temps s'y complaisait. Puis, par fragment, pêle-mêle, il aborda les Pères de l'Église. Pour étudier sa religion, il se servit de la bibliothèque d'un certain abbé janséniste de sa famille; sur cette pente, il glissa jusqu'à la philosophie

(1) *Lettres de M. de Melun à M<sup>me</sup> Swetchine*, juin 1830.

(2) *Mémoires*, t. I, p. 206.

allemande, vulgarisée par Cousin; avec ce docteur il lui fallait conclure que la science tue la poésie, que la raison détrône la foi; l'Église devenait l'erreur des hommes, l'ennemie de l'humanité.

Sans vouloir tout à fait donner la main à cette conclusion de l'orgueil, à vingt-cinq ans Armand de Melun prêtait complaisamment l'oreille à cette musique de l'absolue liberté, lorsque le catéchisme, le petit catéchisme, eut le dernier mot. « Je me livrais à l'Évangile! » dit-il. Il était sauvé.

Et comme on ne l'est jamais à demi, non seulement sa bonne volonté et sa droiture avaient conquis la doctrine, mais elles lui avaient mérité l'orthodoxie.

« Pendant que j'étais ramené par une réflexion solitaire vers le christianisme et vers la mission que tout homme reçoit de Dieu, d'autres jeunes gens, plus avancés que moi dans cette voie, commençaient une croisade pour la réconciliation de l'époque présente avec la religion. A la suite de l'abbé de La Mennais, de jeunes esprits s'enhardirent à dissiper l'antique confusion du trône et de l'autel, de ce qui passe et de ce qui demeure, en rappelant que le catholicisme, par son caractère d'universalité, se prête à toute forme politique raisonnable et protège la liberté, dont lui-même est le père. Malheureusement, La Mennais, apportant à ce combat la violence de sa nature, fit entrer l'amertume dans une œuvre de douceur, et alluma la guerre sur une question de paix.

« Tout en m'enrôlant comme soldat dans cette brillante armée, je ne pouvais pas la suivre dans ses marches avancées. Et en croyant avec mes amis qu'il n'y avait pas dans la société de nos jours de meilleur terrain pour défendre l'Église que celui de la liberté, je n'allais pas jusqu'à établir en dogme ce qui n'était qu'une affaire d'application du moment, jusqu'à faire du libé-



ralisme la conséquence forcée des principes de l'Évangile. »

L'aumône est comme la science : un peu éloigne de Dieu, beaucoup en rapproche, — une aumône rare et chiche rend souvent vaniteux sans faire le cœur compatissant; d'abondantes largesses font comprendre que secourir les malheureux est sans doute une jouissance du cœur, mais surtout un devoir social corrélatif de la richesse. Travailler à la réconciliation de notre pays et de notre siècle avec le christianisme par l'éducation chrétienne de la population ouvrière et par les solutions catholiques des problèmes économiques parut donc à M. de Melun le premier devoir de ses propres loisirs. La Providence lui avait dit le mot de sa destinée.

« Il me semblait que le retour de la société moderne au christianisme, du peuple, de l'ouvrier, du pauvre à l'Église, créait aux hommes de bonne volonté comme une fonction nouvelle dont le but serait d'appeler les ignorants dans la maison de Dieu, de les conduire jusqu'au seuil, de les remettre, dociles et convaincus, entre les mains des ministres de la religion; que, de notre temps, cette fonction devait appartenir aux laïques, et qu'il me fallait prendre ma place dans cette avant-garde de l'armée de Dieu. » (1)

On sait quel rang il y sut conquérir. La liste de ses œuvres est éloquente :

Les Amis de l'Enfance, — les Patronages des jeunes gens et ceux des jeunes ouvrières, — l'œuvre des Apprentis, — la Société d'économie charitable, — les Congrès des sciences sociales et les Sociétés de secours mutuels, — l'œuvre des Campagnes, — l'œuvre de Saint-François de Sales, — les Écoles professionnelles, — voilà le bilan de ses travaux sur le terrain social.

(1) *Mémoires*, t. I, p. 192.

Sur celui de la charité pure : Saint-Vincent de Paul, — l'œuvre des Pauvres malades, — la « Miséricorde », — l'orphelinat agricole de Mesnil-Saint-Firmin, — la maison de Saint-Nicolas, — la Société internationale de la charité, — les tours pour les enfants abandonnés, — la Société de secours aux blessés, — celle des orphelins de la commune et celle des Fourneaux économiques, — les patronages des Aliénés, — l'œuvre des Allemands, — l'œuvre du Renvoi, — le refuge Sainte-Anne.

Et à côté de l'effort personnel, la diffusion de ces grands principes par la plume : les *Annales de la charité*; le *Messenger de la charité*, le *Manuel des œuvres*, l'*Œuvre des publications populaires*; — extraordinaires efforts, dont la multiplicité semble ne vouloir laisser sans remède aucun besoin, et qui montrent quelle sollicitude s'attacha à les deviner tous.

Quels furent les « débuts » de cet homme de charité? C'était dans le courant de l'hiver de 1837 à 1838; la Sœur Rosalie l'entraîna dans les mansardes du quartier Saint-Médard où, de sa maison de la petite rue de l'Épée de Bois, elle avait établi son quartier général.

« Chose singulière! je dois dire que jusque-là je n'avais jamais visité un pauvre. Je ne connaissais pas ceux qui m'avaient tendu la main dans la rue: les autres à la campagne étaient secourus par ma famille et venaient chercher leur pain et les médicaments à la maison. Lorsqu'ils étaient malades, ma mère et mes sœurs allaient les voir, je n'avais pas à m'occuper d'eux. Quant à ceux de Paris, je m'en étais remis jusque-là à l'Assistance publique et aux bureaux de bienfaisance du soin de les connaître et de les soulager. Je donnais quelque pièce de monnaie à la quête de ma paroisse. quelques sous aux mendiants, que j'avais en grande

suspicion ; et une des plus grosses aumônes, s'il m'en souvient bien, avait été les vingt francs que m'avait coûté un billet pour le bal de l'Opéra que le roi Charles X avait fait donner afin de rendre moins dur aux malheureux le terrible hiver de 1829. »

La première « œuvre » à laquelle il s'attacha fut celle des *Amis de l'Enfance*, œuvre bien modeste, fondée en 1828 par un pauvre petit libraire du quai des Augustins et tenant ses séances dans son humble boutique : « Le soir, à la lueur de deux chandelles, une dizaine de jeunes gens réunis autour d'une table discutaient sur l'admission d'un ou deux orphelins que nous placions à prix réduit dans de pauvres établissements, et dont l'excellente mère de notre président libraire recommandait les pantalons. »

Depuis dix ans, cette petite réunion végétait ; Armand de Melun arrive, il ouvre sa bourse sans doute, mais il organise surtout, il surveille, il fait que les admissions sont plus sévères, plus régulières, plus sages.

Après les petits abandonnés, les orphelins ; il les fait entrer dans la *Maison de Saint-Nicolas*, pauvre demeure en détresse depuis qu'ont disparu ses fondateurs, l'abbé de Bervenger et le comte Victor de Noailles. Après mille efforts, cent déboires, vingt catastrophes, tout marche enfin, s'assure et prospère.

Son amie M<sup>me</sup> Swetchine, à qui il a demandé conseil, lui a répondu : « Cumulez, cumulez le plus d'œuvres possible. » Et la longue liste dont nous avons donné l'énumération s'allonge toujours. Dès 1840, la multiplicité des efforts exige un centre ; on institue le « Comité des Œuvres », non pas ce « tapis vert », dont parlait avec esprit le cardinal Guibert, ce « tapis vert d'une grande table » autour duquel on discute de petites affaires ; mais un véritable bureau de renseignements où les bonnes volontés

s'instruisent, où les détresses se font connaître, d'où part l'offrande, où accourt le besoin.

Ce n'est pas assez, les branches de cet arbre de la charité poussent vite; il convient d'en écussonner les rameaux, d'en cataloguer les variétés infinies. M. de Melun compose et imprime un *Manuel*, il rédige et publie des *Annales*. Une *Société d'Économie charitable* étudiait les questions sociales, leur origine, leur développement, leurs remèdes. Une *Société internationale* vulgarise ses efforts, les réunit, tente d'en populariser au loin, d'en uniformiser au près les secrets bienfaisants. On ne détruira pas le mal inhérent à l'humanité déchue, on n'a pas surtout cet orgueilleux espoir de renverser les lois divines, mais on combattra la misère, on propagera les maximes de la morale, on tentera les sauvetages du vice. La miséricorde du Seigneur fera le reste. Armand de Melun reçut pour ces luttes pacifiques de chaudes adhésions et des concours précieux. Il le disait à M<sup>me</sup> Swetchine : « Le bien donne des récompenses capables de satisfaire les amours-propres les plus exigeants et les plus vives ambitions. »

Mais il eut aussi à affronter des contradictions, à essayer des sarcasmes, à se heurter contre des préventions. Elles lui vinrent en partie de ceux qui auraient dû être les plus dévoués.

Quand, en 1849, il rédigea un projet de loi sur l'assistance, dans la Commission parlementaire les deux plus grands adversaires étaient deux bons catholiques, membres de la Société d'économie charitable.

En 1850, à l'Assemblée législative, ce fut la droite qui murmura contre l'imprudence de soulever de pareilles questions, « comme si, ajoute judicieusement M. de Melun, elles n'avaient pas été posées par les événements eux-mêmes, et comme s'il

n'importait pas d'enlever à nos adversaires l'initiative de ce témoignage de sollicitude envers le peuple. »

Il me semble entendre, à un demi-siècle de distance, dans la même enceinte, sur ces mêmes bancs, des objections, ou pour mieux dire des préventions identiques quand on aborde « inopportunément » la loi sur le travail des femmes ou la limitation des heures de travail. Le vicomte Armand de Melun s'appelle aujourd'hui



LE PALAIS-BOURBON

d'hui le comte Albert de Mun : voilà toute la différence. Quant aux gens qui murmurent, que leurs noms restent inconnus, aujourd'hui comme il y a cinquante ans.

Député, conseiller général, maire ou écrivain, ce fut pour soutenir ces maximes charitables que M. de Melun fut quelque chose, et par elles qu'il devint quelqu'un. Ce fut sa fonction, ce fut sa *carrière*, et jamais rôle plus noble ne fut servi par une plus grande générosité.

Sur d'autres terrains, sans doute, il occupera parfois un rang distingué, mais ce ne sera jamais qu'à une place de second ordre; et je ne suis pas pour m'en plaindre, il faudrait ici faire quelques réserves que je préfère ne pas souligner.

La politique l'effleura à peine; il fut toujours mal à l'aise dans les agitations des partis.

Ses sentiments chrétiens ne le menèrent même pas très loin dans les querelles religieuses de son temps. Par ses habitudes sociales plus que par sa tournure d'esprit, il appartenait à ce petit groupe de personnages distingués qui furent l'état-major d'une armée sans soldats: les catholiques libéraux. M. de Falloux et M<sup>gr</sup> Dupanloup exercèrent, on le sait, sur leur entourage un ascendant d'autant plus pénétrant que leurs formes adroites et caressantes ne laissaient pas toujours soupçonner sa puissance sur ceux qui le subissaient. Ils ne pensèrent trouver personne plus préparé que M. de Melun pour l'accepter sans conteste: sa modestie l'y portait, sa charité devait l'y retenir. Ils se trompèrent, et ses *Mémoires* nous montrent qu'il ne fut jamais le serviteur de leur habileté, encore moins le complice de leurs espérances. Il aima chez eux le zèle, le talent, le charme des relations, la distinction de l'esprit; il leur garda une sympathique reconnaissance pour de bons offices, il maintint la liberté de son âme, à la fois par prudence, par caractère et par orthodoxie.

Je ne veux point insister, le sujet est délicat, mais ceux qui aimeront à se convaincre de ce que j'avance en trouveront la preuve au chapitre des *Mémoires* qui rapporte les souvenirs du Concile du Vatican; comme les portraits sont fins, les renseignements précis, la sincérité entière, ils auront à la fois des jouissances et des éclaircissements.

---

On aura donc pu différer d'opinion avec M. de Melun sans jamais rien sentir diminuer dans le respect que l'on doit à sa mémoire. C'est une grande chose quand on a vécu soixante-dix ans à une époque pleine d'événements contingents. Et l'on comprend que tant d'œuvres dont il fut ou le fondateur, ou le serviteur, ou l'apôtre, gardent un respect fidèle à son nom.

« Pourquoi tant de sublimes esprits se sont-ils égarés? remarquait-il un jour. C'est que, avec de la droiture et moins d'orgueil qu'on ne le suppose, ils n'aimaient pas; l'amour seul les eût gardés. »

Cette sauvegarde, il la posséda pleine et entière, et sa modestie l'avait bien méritée. Son cœur avait éclairé son intelligence, sa foi l'avait amené à la charité et, par une pente naturelle, à la justice, car ces deux vertus sont les éléments également nécessaires du salut de l'individu et de la société.

---





VI

LE PÈRE DE RAVIGNAN





GRAND Dieu, combien nous devinons mal le secret de notre destinée, et que, livré à nos propres doigts, le fil de notre vie irait s'enchevêtrant sur le fuseau des Parques!

Si, en 1822, au printemps de l'année, mieux encore au printemps de son existence et de sa carrière, Xavier de Ravignan avait consulté un ami, un parent, sa mère elle-même, nul doute que tous n'eussent regretté, au point de la lui déconseiller, sa résolution de se donner à Dieu. A tout le moins c'était, en leur pensée, abandonner bénévolement les joies légitimes et les bonheurs de la terre pour se claquemurer dans une existence pénible, étroite, méritoire et monotone.

Il avait donc vingt-sept ans, et, assis sur les fleurs de lys dans la première cour du royaume, attendait les justes honneurs de la très haute magistrature. Il était bien né, riche, intelligent, érudit, d'une maturité devançant l'âge, d'une distinction dont on remarquait le cachet et le charme. Et il sacrifiait tout cela! Avec élan, avec enthousiasme, presque avec ironie pour ceux qui le plaignaient : à la première visite que ses « anciens collègues » lui firent au séminaire d'Issy, son mot fut jovial :

— Eh bien, et il souriait doucement, je vous ai donc plantés là!

Il est certain : contre l'appel de Dieu rien n'avait prévalu. En vain sa mère souhaitait une décision moins prompte : non, non,

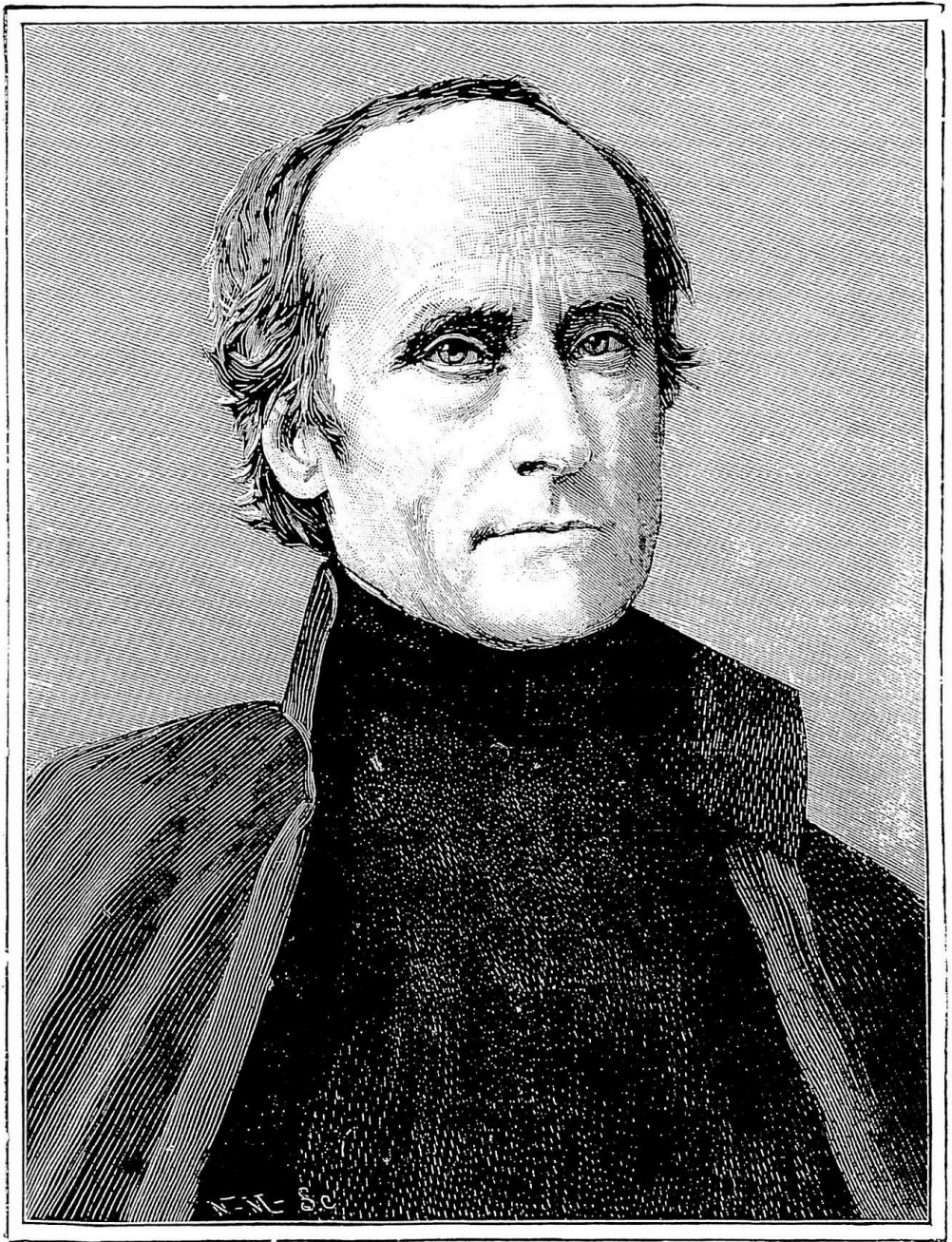
il voit le but, il y marche ; et comme il a tout donné. la Providence lui rend tout, y ajoutant, certes il ne la cherchait pas. la gloire par surcroît. Oui, la gloire. et au lendemain des funérailles du religieux porté au cimetière dans le cercueil des pauvres, le duc Albert de Broglie pouvait écrire en toute vérité :

« Tous les souvenirs se sont effacés devant l'ascendant de son caractère, et dissipés comme une vapeur au parfum de ses vertus. Le P. de Ravignan n'a fait qu'un seul vœu, professé qu'une seule foi, servi qu'un seul maître ; il est mort aimé de plusieurs, respecté de tous. Qui pourrait dire que pour la gloire même et le bonheur il n'a pas choisi la meilleure part? »

Ce départ fait sans fracas, mais retentissant par la position de celui qui quittait le monde, fut l'histoire de Paris en ce temps-là. Et qu'eût dit cette société encore imprégnée de voltairianisme, si elle eût pu deviner que le Séminaire de Saint-Sulpice n'était qu'une transition, une simple étape vers le noviciat de Montrouge? Et cela aux jours, aux beaux jours de M. de Montlosier!

Fier de son rôle de magistrat, conscient de son utilité dans la vie civile, ses réflexions avaient conduit M. de Ravignan à contempler un horizon plus large encore, à rêver d'une mission plus haute, à s'éprendre d'un dévouement plus absolu : défenseur de la société, il se faisait défenseur de l'Église. Pour qui mieux que pour lui aurait été dit ce mot : qu'il ne quittait le service des causes périssables que pour se constituer l'avocat des causes immortelles? Sans rien regretter, sans rien renier, il montait un échelon. Ce n'était point un revirement ni une réparation. En retournant la tête que pouvait-il voir?

Une enfance heureuse dans une famille honorable ; des études brillantes et une carrière ouverte à l'âge où beaucoup sont encore



LE PÈRE DE RAVIGNAN



sur les bancs de l'école; le sentiment du devoir imposant sa volonté à une nature droite et grave. Son premier serment est aux Bourbons : quand le retour de l'île d'Elbe chasse Louis XVIII, il suit la mauvaise fortune du souverain légitime. Il appartenait cependant à une famille bonapartiste : nous trouvons son père, le baron de Ravignan, commandant de la garde d'honneur à Bayonne lors du séjour de Napoléon en 1808, et je me souviens d'avoir lu son nom sur la liste des cadeaux, pour une boîte d'or au chiffre de l'Empereur. Son beau-frère était le général Exelmans. Mais le devoir avant tout. On forme une compagnie de volontaires royaux à la veille du 20 mars; le soir chacun s'inscrit; le matin à l'appel ils sont trois sur les rangs : le prince de Léon, Auguste d'Haranguiers et Xavier de Ravignan.

Après les Cent Jours, pendant lesquels ce dernier sert sous le duc d'Angoulême, on lui envoie un brevet de lieutenant de cavalerie. Sa vie politique finit là; il revient à ses travaux du palais, et dès qu'il atteint l'âge légal, il est conseiller auditeur, substitut du procureur du roi, remplace l'avocat général, et le premier président Séguier dit en souriant :

— A ce jeune homme, mon fauteuil tend les bras.

Xavier de Ravignan travaille et se voit apprécié : il parle et s'entend applaudir. Mais son oreille écoute d'autres sons plus lointains, plus pénétrants, plus célestes; il a fait, dans l'exercice de la charité, l'apprentissage du catholicisme.

Membre assidu de la Congrégation (1), il visite les pauvres, instruit les enfants, noue des amitiés solides. Ses préventions contre la Compagnie de Jésus tombent au contact de quelques

(1) Admis le 6 juin 1819.

Pères Jésuites, principalement de ce P. Ronsin dont l'esprit était aussi élevé, l'existence aussi nette que la calomnie lui prêtait de projets ténébreux et d'influence occulte. De sa science de la vie, il conclut logiquement : « Je reviens de l'église, ma raison s'assoit parmi les ruines; tout passe, mais la conscience reste. »

Son parti est pris, il laisse à son ami, le saint et pieux magistrat Jules Gossin, sa robe rouge, il donne sa fortune à son frère, il demande à sa mère sa bénédiction, et d'un pas léger, d'un cœur allègre, il entre à Saint-Sulpice.

Une première étude de son âme lui fait souhaiter non une vie plus parfaite que celle que lui offre cette sainte maison, la chose est impossible, mais un détachement plus complet, une offrande plus absolue de sa liberté et de son travail. Il court à cette maison de Montrouge que les injures de l'impiété lui désignent, il s'écrie avec joie :

— Enfin je ne possède plus rien au monde!

Et, frappant à la porte, va droit au supérieur :

— Mon Père, je n'ai que ma personne, daignez me recevoir par charité.

Dante, lassé de tout même de l'espérance, se réfugiant dans le monastère del Corvo, disait : « Je viens chercher la paix! »

C'est à la lutte au contraire que Xavier de Ravignan se façonnait dans le silence du couvent. Les circonstances l'allaient bien servir, et il ne fera plus désormais que préparer ses armes pour les combats de l'apostolat.

## II

Avant qu'il ait eu le temps de se former lui-même à sa propre perfection, il dut livrer bataille pour la défense de l'Ordre où il



venait d'entrer. On sait la campagne des outrages, des pamphlets, des mensonges de 1826. C'est le point culminant de la « comédie de quinze ans ». Dans la maison de Saint-Acheul, à l'orage populaire déchaîné par un ancien élève qui veut faire payer à ses maîtres la rançon de ses mœurs, de son ingratitude et de ses remords, le P. de Ravignan est chargé de tenir tête. Cette année même il est ordonné prêtre et suit les remous de la persécution tantôt à Paris, tantôt à Amiens, tantôt en Suisse, lors de la révolution de 1830. C'était joindre la pratique à la théorie et apprendre à bonne école l'amour du sacrifice, de l'humilité et du détachement. Après deux années de noviciat, quatre ans d'études sacrées, cinq ans de professorat, le Jésuite rentre pour une dernière année de formation, dans le calme d'un saint repos qui pour lui ne reviendra plus. En Suisse, dans la solitude agreste d'Estivayer, en 1834, le P. de Ravignan passa son « troisième an de probation ».

Sur les traces et sous le regard de son bienheureux Père Ignace, il modelait son intelligence et son âme. Goutte à goutte, il remplissait son cœur du baume des *Exercices spirituels*. Il ne parlait jamais de ces pages admirables sans un sentiment pénétré. Il en faisait sa joie et sa force, leur lecture le transportait et l'éclairait. Pour lui, il trouvait dans les lignes de ce petit livre une science universelle, et tous les théologiens avec qui il entretenait un commerce assidu ne lui apprenaient rien d'aussi complet que cet humble volume. Il l'appelait « un excellent instrument avec lequel on doit exécuter tous les airs, les plus doux, les plus forts, les plus étendus; faire une musique céleste. »

La mortification, la prière, avaient été ses deux moyens de choix dans cette suprême veillée des armes. Le vieil homme était bien vaincu :

— Nous étions deux, disait-il, j'en ai jeté un par la fenêtre, et je suis resté seul chez moi.

De fait, son caractère rigide sentait le besoin de s'adoucir; sévère pour lui-même, il avait tendance à ne pas l'être moins pour les autres; sa volonté austère voulait être bienveillante, la poignée de main était chaleureuse, mais le nerf se faisait sentir; ses frères au noviciat l'appelaient « la barre de fer », au scandale d'ailleurs du P. Godinot, le provincial, qui fit cesser, sur l'heure, une fois qu'il l'entendit, ce sobriquet, les surnoms n'étant pas d'usage dans la Compagnie. Le P. Godinot avait raison; il n'en reste pas moins que l'on devine le défaut de la cuirasse et que les jeunes novices ne s'y étaient pas trompés.

L'aménité de son caractère se révélait dans les rapports intimes; il fallait pénétrer dans son cœur pour sentir combien il était tendre et communicatif. Un de ceux qui l'ont, sous ce rapport, le mieux connu, son véritable biographe, le P. de Pontlevoy, a dit :

« Il faisait centre, moins encore par la prérogative de sa charge que par l'ascendant et le charme de sa personne. Il était impossible de ne pas être attiré par son extérieur à la fois si religieux et si gracieux; par tant de naturel et de politesse dans son commerce, par tant de franchise dans sa gaieté et d'intérêt dans sa conversation. »

Talent, vertu, noblesse, tout ce qui est vrai est sans apprêt, les vilains visages seuls ont besoin d'être fardés. Aussi le P. de Ravignan n'avait-il rien de guindé sous son austérité, rien d'apprêté dans sa manière: en montant en chaire, il pensait: « Soyons simples, » comme jadis, en entrant dans un salon, il disait à son frère: « Soyons distingués. »

Et il était l'un et l'autre spontanément, à la grande et bonne

façon. La distinction restait la marque de sa puissante nature et ce par quoi il frappait les regards et s'imposait à l'esprit. Dans un séjour à Londres, elle provoquait cet aveu d'un lord anglais : « Voilà le plus parfait gentilhomme que j'aie jamais vu. »

Dire que le P. de Ravignan avait l'amour de l'ordre, le respect de la règle, c'est avancer une vérité que tout le monde devine. Homme de renoncement, il accueillait sans plier les épaules le poids de la maladie ou de la tristesse, comme une des formes de son existence religieuse : « Travailler c'est prier ; mais souffrir c'est encore le meilleur. » Le mot est de lui. Le réconfort lui venait de la présence du Dieu qui éclaire et console. Habiter dans une maison déserte près d'un tabernacle eût été d'une plus grande félicité sur cette terre. Il vivait du désir du ciel, éprouvant comme la mélancolie de l'exil, et lorsqu'un pli d'amertume se creusait sur son large front, ses compagnons savaient quel souci traçait son empreinte : « Le Père souffre aujourd'hui du mal du pays. »

Quant aux pratiques particulières de dévotion, le P. de Ravignan respectait infiniment celles qui sont en usage dans l'Église et les conseillait au besoin ; lui-même en usait sobrement. Toute bonne chose ne convient pas à tout le monde, et c'est à chaque âme de marcher par la voie qui la mène à Dieu.

Il tenait à saint Ignace par les plus étroits liens de son esprit et de son cœur ; un saint, un sage, un martyr, un moraliste, un ascète, un législateur, il voyait tout cela en son maître. « Je fais plus, ajoutait-il, je le sens. » Ses grandes études théologiques achevées, il lisait peu de livres — son ministère lui en ôtait la possibilité matérielle, — mais ce peu, il le méditait beaucoup : les *Exercices* étaient toujours au premier rang.

Voilà le religieux façonné, non pas coulé dans un moule uni-

forme qui serait le lit de Procuste, mais trouvant dans une règle exacte, souple, expérimentée. le levier dont la faiblesse humaine a besoin, qui centuple son énergie, soutient sa persévérance, encadre son action; la lumière où s'allume l'esprit à toute heure, car ici l'obéissance chaque jour méritoire est chaque jour volontaire.

Ces âmes d'élite, pour s'être imposé un frein, seules sont libres; pour s'être fixé un idéal sublime, seules planent dans les hauteurs de la raison.

« C'est l'universelle erreur du temps où nous sommes, de ne voir l'enthousiasme que là où il se manifeste par des écarts, de placer le triomphe de la volonté dans l'étalage de ses prétentions orgueilleuses, de ne constater enfin la liberté humaine que par l'abus qu'elle fait d'elle-même.

« Notre point de vue à nous, celui de l'Évangile, celui de saint Ignace, est tout autre: nous croyons que l'enthousiasme, en se réglant, s'épure et se relève de toute la distance qui sépare le ciel de la terre; nous croyons que la volonté de l'homme, en se renonçant et se soumettant à la volonté de Dieu, remporte la plus belle de ses victoires; nous croyons que la liberté ne témoigne jamais plus hautement et plus dignement ce qu'elle peut faire qu'en apprenant à obéir. » (1)

Et précisant pour lui-même son rôle dans le service sacerdotal, la compréhension de son siècle et de son pays, par suite sa manière de leur être utile, le P. de Ravignan peut ajouter :

« Soldat de l'unité catholique, c'est pour lui donner, s'il était possible, plus intimement et plus complètement mon âme et ma

(1) P. DE RAVIGNAN, *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites.*

vie tout entière, que je suis allé chercher une place obscure dans les rangs de la Compagnie de Jésus.

» Dans l'état où je voyais la sainte religion de mon Maître en ce monde, après la grande guerre déclarée à Jésus-Christ par l'incrédulité du XVIII<sup>e</sup> siècle, la catholicité m'apparaissait comme une armée rangée en bataille sur un front d'une vaste étendue, pour faire face de toutes parts à l'impiété et à l'erreur et porter secours à la société en péril. Il n'y avait plus de camps divers ni de drapeaux divisés.

» Au centre, la chaire de saint Pierre dans sa majestueuse immobilité, et, auprès d'elle, au premier rang du dévouement et de la fidélité courageuse, l'Église de France avec ses évêques et ses prêtres, belle et forte encore malgré les jours du malheur.

» Certes, en m'enrôlant sous la bannière du saint fondateur de la Compagnie de Jésus, je n'ai pas prétendu me séparer de la milice sacrée de mon pays; simple combattant, j'ai pris seulement un autre poste dans la même armée. »

L'ouvrier est prêt, il entre en travail.

### III

En 1835, à Saint-Acheul, ses supérieurs lui ouvrirent la carrière que ses précédents succès oratoires faisaient préjuger devoir être sienne. Son premier Carême, il le prêcha à la cathédrale d'Amiens; l'hiver suivant, il en donnait un autre à Paris, en l'église Saint-Thomas d'Aquin; puis ouvrait cette série d'« Avents », qui le conduisirent à Lyon, Bordeaux, Grenoble, Rome, Besançon, Rouen, Toulouse, Metz, pour exciter partout un enthousiasme et des fruits de conversion qu'éclipseraient seules ses conférences de Notre-Dame.

Il prit possession de cette plus illustre chaire de France en 1837, pour la conserver presque sans interruption jusqu'en 1846. Il débuta par faire à larges traits la philosophie de l'histoire, appuyant sur les dogmes fondamentaux, montrant l'action divine, réfutant les erreurs du panthéisme, du matérialisme, du fatalisme, du déisme, chantant l'immortalité de l'âme et conduisant l'homme à sa fin.

Le simple canevas de ses soixante conférences montre la netteté, la précision — et les bons juges ajoutent la belle orthodoxie — de son enseignement. Rien de plus positif pour sa génération, rien de plus persuasif et de plus fort.

Il pose tout d'abord aux hommes du siècle le problème de leur temps, la grande contradiction apparente qui fait vaciller plus d'une intelligence : la Raison et la Foi, les devoirs et les droits de la première, le besoin et la certitude de la seconde. Ce terrain bien aplani, il regarde en face le « fait divin », démontrant la réalité historique du miracle de la rédemption, expliquant le caractère et la divinité du Rédempteur. Continuer parmi nous la venue et la doctrine de Jésus-Christ, c'est le rôle de l'Église catholique ; son autorité, son infailibilité, son unité, il les expose ; sa liturgie, ses prières, il les décrit, et il appuie d'une main compatissante et experte sur le côté pratique de la religion.

De tant de préjugés, même légitimes, qui courent le monde, il fait justice et proclame la miséricorde divine. Enfin, il aborde les doctrines du dogme chrétien : il montre les faces lumineuses des mystères, il prouve l'existence du surnaturel ; en face du péché que nul ne peut nier, il place, avec espérance, la grâce que toute âme de bonne foi peut recevoir ; de la pénitence, il rappelle la nécessité ; du châtement, la crainte ; de l'Eucharistie, la douceur et la force.

Un contemporain nous dira l'impression de l'auditoire :

« Quand on voyait paraître en chaire cette belle figure sévère, recueillie et comme stigmatisée par les traces de la mortification, on était déjà saisi de respect, rempli de confiance, et tout disposé à entendre le ministre de Dieu, non pour jouir de sa parole, mais pour en profiter. Les premiers accents de cette voix si grave qui s'harmonisait si bien avec la majesté du temple, vous pénétraient d'une sainte vénération et excitaient dans l'âme une sorte de frisson. C'était l'exorde le plus magnifique et le plus efficace des discours. » (1)

Son signe de croix, lent, large, ample, était célèbre; il valait à lui seul une prédication : on eût dit un acte de foi, un résumé du *Credo*. Le front élevé, les traits réguliers, deux yeux vifs d'intelligence, doux et bleus, et d'une profondeur tempérée d'aménité et de courtoisie, une bouche droite, faite pour les paroles sincères, une voix limpide, grave, sonore, un ton positif, un geste sobre, un maintien assuré. Quand le P. de Pontlevoy dit que c'était « la vertu prêchant la vérité », il résume avec bonheur le fond et la forme de ce grand homme.

Et lui-même avait une expression charmante pour caractériser l'idéal de l'orateur sacré : « Être soi, moins ses défauts. » Comme il sut se conformer à cette maxime, riche et féconde en ce qui le concernait, il fut autorisé à se rendre ce témoignage : « J'ai pu tout dire dans la franchise et l'énergie de la foi. » Identique à sa personne et à tout son enseignement, il trouva les sympathies fidèles, et la vogue — cet effet qui n'est pas toujours sans cause — ne s'est pas éloignée de lui un seul instant.

(1) Abbé BAUTAIN.

Dieu le sait, les débuts avaient été délicats et peu faciles. Il succédait à Lacordaire. Pour égaler ce magnifique talent, il ne fallait rien moins qu'un si grand caractère; à cette lave ardente, dont les torrents de feu allumaient, brûlaient, réchauffaient et tordaient les cœurs, succéda une onde pure, limpide, transparente, au cristal sans ride ni souillure, faite pour rafraîchir les blessures de l'âme, fortifier les élans de la volonté, féconder les efforts de la pensée et verser la santé et la vie aux lèvres qui s'y désaltéraient. Si Lacordaire n'avait ouvert les portes de la vieille basilique aux foules de son temps, Ravignan n'eût point trouvé un auditoire tout groupé autour de la chaire de Notre-Dame; mais en conduisant ces hommes de l'admiration à la foi, de la vision des dogmes à la pratique des sacrements, de la nef au sanctuaire, n'achevait-il pas la besogne apostolique?

A ce grand œuvre, il se préparait dans la solitude, l'été, en quelque campagne lointaine, dans la petite maison de Canolle aux environs de Bordeaux, par exemple, ou sous un toit rustique à Vals, au fond des monts du Vivarais.

Il avait soumis son plan et certaines parties de sa composition au Père général. Le P. Roothan l'engagea à parler davantage au cœur dans la conclusion. On peut dire que le conseil fut bien suivi, car ses auditeurs s'empressèrent, comme chacun sait, à leur tour de bien *conclure*. C'est lui qui donna aux conférences de Carême leur suite nécessaire : la retraite de la semaine sainte; et à cette retraite sa conséquence naturelle : la communion générale de Pâques.

La première étape de ce double couronnement date du mois d'avril 1841. Dans la crainte d'un insuccès possible, la chapelle de l'Abbaye aux Bois, de proportions très restreintes, avait été



prudemment choisie; dès le soir du Lundi-Saint, elle se trouva trop petite; le lendemain on se porta à Saint-Eustache. A 3 heures de l'après-midi, l'immense église était envahie, et le Père devait prêcher à 8 heures du soir; les jours suivants on vint encore plus tôt et plus nombreux.

Jamais pareil auditoire d'hommes ne s'était vu : les chaises de la nef, les bancs des bas-côtés ne laissaient aucun vide, les ferrures des portes, les barreaux des grilles, les crénelures des piliers, tout était couvert d'êtres humains suspendus : et le plus profond, le plus religieux silence.



NOTRE-DAME DE PARIS

En 1842, on se réunit, naturellement, à Notre-Dame même. Ces grandes cérémonies du soir virent se presser une foule qui depuis n'a jamais déchu. En même temps l'usage de la communion générale des hommes s'établissait et, par centaines, on comptait les retours à Dieu.

Qui, des catholiques de Paris, n'a connu les soirées émouvantes de la retraite pascale, quand les premières ténèbres de la nuit s'étendent, comme le voile d'un berceau, sur la grande ville lassée? La cathédrale se remplit brusquement de visiteurs fidèles; en un instant circulent la vie et le mouvement dans la nef tout à l'heure

solitaire; les points scintillants des cierges de l'autel semblent des étoiles descendues du firmament; l'ombre des piliers s'allonge de leur pâleur et, dans l'ovale du sanctuaire, sous les arceaux gothiques, une clarté discrète enveloppe la *Pietà* de respect et de mystère. Cependant les viriles lamentations du *Miserere*, les virginales et poignantes mélopées du *Stabat* font courir leurs modulations aériennes sur la foule ondoyante elle-même. Chants de repentir et de confiance, de sécurité et de tristesse, auxquels ne résiste nul cœur de bonne volonté.

Et à l'aube du grand jour de Pâques, à la voix du bourdon plus puissant encore que les cloches sonnantes qui arrachaient les larmes du docteur Faust, de nouvelles théories de chrétiens retrouvent leur place. Dans les vitraux, sous les rayons du matin, les saints personnages vêtus d'azur, de pourpre et de lumière, se meuvent et s'animent et, sur ces fronts qui s'approchent de la table de communion, monte une vapeur d'encens, tombe une poussière de soleil.

Vous tous qui sortez de ce lieu sacré, l'âme gonflée de reconnaissance, pensez à ceux qui vous préparèrent ce festin de la parole et de l'Eucharistie : les Lacordaire et les Ravignan.

En ces jours d'apostolat, ce dernier voulait aller jusqu'aux extrémités de la fatigue et du zèle; on l'entendit prêcher trois retraites à la fois : le matin, aux pauvres gens du peuple; dans l'après-midi, aux femmes du monde; le soir, à son immense « clientèle » d'hommes.

D'éclatantes conversions le soutenaient dans ses efforts.

Longue serait la liste des abjurations prononcées entre ses mains, des absolutions, des consolations, des réconforts.

Faut-il citer le prince Paul de Wurtemberg, les trois filles de

Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de Bade, toutes trois élevées, par raison d'État, dans le protestantisme, toutes trois retournant à l'Église de leur mère, après avoir été instruites par le P. de Ravignan : la princesse Louise Wasa, la princesse Joséphine de Hohenzollern, la duchesse d'Hamilton?

Et d'autres noms surpris sans doute de se trouver rapprochés ici : le savant Walckenaer; le général Donnadieu; le neveu de Royer-Collard, qui reçut la visite du Père Jésuite (celui-ci sans doute réprima un sourire) dans une chambre où trônait encore le portrait de la mère Angélique; M<sup>me</sup> Cavaignac, la femme du régicide et la mère du général (1); le maréchal Saint-Arnaud, dont les dernières années et la mort furent d'un véritable chrétien.

Au milieu de ces succès, triomphe de la seule vérité, le prédicateur de Notre-Dame passait modeste et toujours calme. Prononce-t-il l'oraison funèbre de M<sup>sr</sup> de Quélen (sujet délicat en 1840), le gouvernement de Juillet exige communication du texte du discours; et le censeur du religieux plein de vertu n'est autre que l'un des personnages les plus éminents de la franc-maçonnerie, le sieur Teste, ministre des Travaux publics, président de Chambre à la Cour de cassation, pair de France qui depuis..... sera sur son propre aveu convaincu de concussion et de vol, et tentera de se suicider dans sa prison. Lorsque la justice de Dieu veut publier l'outrecuidance des hommes, elle ne frappe pas à côté.

(1) Julie-Marie Olivier de Corancez.

Cette conversion valut au P. de Ravignan une proposition singulière. Après les journées de juin et la mort de M<sup>sr</sup> Affre, le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, n'eut-il pas le désir bizarre de faire nommer à l'archevêché de Paris le saint directeur de sa mère? On devine la surprise et la réponse du Père Jésuite en face de ce témoignage d'une reconnaissance filiale mal au courant des usages d'humilité de la Compagnie de Jésus.

Géné, sans doute, par cette censure outrageante, le P. de Ravignan ne fut pas entièrement lui-même. Il en convenait, on peut le croire, tout le premier, et comme on invoquait le nom de Bossuet à propos d'oraison funèbre, il répliquait avec une tranquille malice : « M. de Meaux avait du génie; et je n'en ai pas..... voilà tout. »

Personne de si satisfait que lui lorsqu'on lui adressait une critique juste; les exemples se multiplieraient, il suffira de citer la bonhomie de l'excellent Cauchy, son vieil ami de la Congrégation et qui mourra entre ses bras : on vit un jour l'illustre savant courir à la sacristie de Notre-Dame comme le prédicateur descendait de chaire; sans doute, l'orateur avait risqué une comparaison scientifique inexacte. « Ah! mon cher Père, criait Cauchy à travers la foule qui entourait Ravignan, ne parlez jamais de ce que vous ne savez pas! » Et le Jésuite de rire de tout son cœur, peut-être le seul au milieu des chanoines quelque peu scandalisés.

Ces traits peignent l'homme.

Après tant de consolations dans son ministère, il allait, selon l'ordre de la Providence, éprouver la contradiction. Je parle de l'orage de 1845 contre la Compagnie de Jésus.

Périodiquement, on le sait, une frénésie que la justice condamne et que le simple bon sens réproouve plus encore, saisit la masse populaire excitée par quelques meneurs et blasphème la religion. Son cri de guerre le plus habituel, c'est : « A bas les Jésuites! »

Les enfants de saint Ignace, frappés comme boucliers de la sainte Église, portent sans défaillance ce poids de gloire, heureux de se trouver dignes de souffrir pour Jésus-Christ : car, si ce n'est pas pour ce nom, dites pourquoi on les attaquerait?

La crise se manifesta en 1826, en 1830; l'accès reprenait en 1845.

Cette histoire est aujourd'hui connue; alors on en ignorait le prétexte, le secret et la fourberie. Il suffit de l'exposer sans commentaires pour en faire justice.

#### IV

La bruyante et toute gratuite persécution dont les Jésuites de France furent l'objet en 1845 commença sourdement dès 1843. Quand, à cette première époque, le gouvernement de Juillet eut donné des signes trop manifestes d'une hostilité d'autant plus dangereuse que rien ne la justifiait et que tout pouvait de la sorte être à craindre, le Père général — le P. Roothan, — un esprit sage, sagace, prudent et calme, songea à faire intervenir le P. de Ravignan.

Une gloire tout à fait pure entourait la belle figure du prédicateur de Notre-Dame; l'autorité attachée à sa personne pouvait utilement servir la cause de ses frères, et les couvrir de son manteau.

On ne saurait rêver pour une âme généreuse une plus belle récompense de son travail, de son talent et de ses vertus : être utile à ceux qui vous sont chers, devenir une défense pour son Ordre, pour l'Eglise.

Il est certain que le P. de Ravignan dut y être sensible, et ce rôle public était le seul que sa modestie ne dût pas récuser.

Certes, il ne s'agissait pas ici de « politique ». En quittant tout du monde, l'ancien magistrat de la Restauration n'avait pas conservé le souvenir des affaires de la royauté et des querelles des couronnes; pas davantage il n'avait appris à se mêler aux préoccupations du gouvernement nouveau, et encore que l'occasion lui ait été fournie d'accepter pour ses œuvres quelques aumônes de la reine Amélie ou d'offrir à cette princesse quelques consolations lors de la mort tragique de son fils, ces relations fugitives, rares,

discrètes, ne le rapprochaient en aucune façon du « château ». Son goût personnel l'éloignait des contingences de son pays et de son époque; chez lui le prêtre avait absorbé l'homme; sa pensée était très indépendante: même dans les polémiques religieuses, on le trouvera volontairement à l'écart.

Mais il se donna sans hésiter à la défense de la Compagnie, accepta de devenir le supérieur de la maison de Paris, et l'on vit un jour franchir le seuil du ministère ce religieux qui ne connaissait plus que le chemin de la cathédrale et de son confessionnal.

Cette entrevue du 23 décembre 1843 avec M. Guizot est bien curieuse; l'homme d'État manifesta, à son honneur, des vues larges, tolérantes, justes; il ne paraissait pas très brave, mais il promettait, contre les menaces de l'opposition, de rester équitable. Par malheur, autre est dans son cabinet un ministre, autre à la tribune. Les rumeurs les plus dangereuses circulaient librement et, sur un mot d'ordre fort exactement suivi, la fureur irrégulière se déchaînait avec un effroi factice aussi bien au collège de France qu'au cabaret, dans les journaux sérieux et dans les feuilletons immoraux. Ce fut le temps des Quinet, des Michelet, des Libri et celui du *Juif Errant*.

La vertu, la dignité, le talent, la renommée du P. de Ravignan gênaient un peu ses adversaires. Le vieux Royer-Collard tournait la difficulté en disant: « Le P. de Ravignan a la candeur de se croire Jésuite. » Et M. Martin (du Nord), garde des Sceaux, qui portait vaillamment le poids du ridicule, formulait de la sorte la même pensée, mais d'une façon plus obscure: « Dans la Compagnie les individus sont très bons, le corps seul est dangereux. »

Ainsi l'opposition de la Chambre, ayant soulevé la question des Jésuites, s'en servait comme d'un bélier pour enfoncer les portes

du ministère, et les ministres trouvaient dans cet Ordre religieux « impopulaire » un dérivatif commode pour apaiser leurs ennemis et jeter un os à ronger aux compétiteurs. J'ai prononcé le mot d'impopularité; dans ses *Mémoires*, c'est aussi le seul que M. Guizot, écrivant de sang-froid, trouve pour expliquer et justifier sa conduite d'alors. La justification est courte, mais l'explication surtout semblera peu glorieuse.

Il fallait faire cesser cette double et lâche manœuvre. Le P. de Ravignan parla.

Vers l'automne de 1844, il s'était recueilli dans le silence de Saint-Acheul et, après une retraite de huit jours devant Dieu, avait pris la plume. On a prétendu que Berryer ne fut pas étranger à ce travail; la chose est douteuse, car un avocat, même de talent, même de génie, n'oublie jamais tout à fait la phrase, et ici il n'y a point de phrases.

Le 25 janvier 1845, le livre, un petit volume, parut : très net, très clair, et disant déjà tout dans son titre : *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites*. Fièrement, l'auteur revendiquait sa qualité; si d'autres avaient voulu accumuler les voiles, cet honnête homme les déchirait :

« Je suis Jésuite, c'est-à-dire religieux de la Compagnie de Jésus.

» Je n'apprends rien au plus grand nombre, mais je satisfais au besoin de ma conscience, au besoin de ma position et de ma liberté.

» Il y a d'ailleurs, en ce moment, trop d'ignominie et trop d'outrages à recueillir sous ce nom, pour que je ne réclame point publiquement ma part d'un pareil héritage.

» Ce nom est mon nom; je le dis avec simplicité : les souvenirs de l'Évangile pourront faire comprendre à plusieurs que je le dise avec joie. »

Ce fut un tumulte. Ceux qui reprochaient surtout aux Jésuites de se cacher devinrent les plus violents à poursuivre leur audace de vouloir paraître au grand jour. M. Martin (du Nord), qui avait proclamé du haut de la tribune sa ferme résolution de combattre une Congrégation qui, selon lui, n'existait pas, demanda avec une stupeur assez comique comment il pourrait maintenant défendre des gens qui démontraient le mouvement en marchant.

M. Cousin, un philosophe, mais pas un stoïque comme on sait, M. Cousin qui, à la Chambre des pairs, disait dans un mouvement dramatique : « Je n'hésite pas à me déclarer l'adversaire de cette corporation : il m'en arrivera ce qui pourra ! » — M. Cousin commença à craindre qu'il ne lui « en arrivât » quelque chose. Toutefois, le *danger* paraissant d'ordre moral, il reprit bientôt son aplomb.

Le public, un certain public, déraisonnait. Les catéchismes de Saint-Sulpice devenaient les conciliabules où les Pères distribuaient des poignards aux petits enfants. Et un homme d'intelligence, mais je n'ose dire d'esprit, dont au reste je tairai le nom par pitié pour lui-même et par déférence pour une mémoire qu'il a laissée moins odieuse, un écrivain des plus appréciés aux Tuileries imprimait ses diatribes contre « les hypocrites marchands d'indulgences, pourvoyeurs d'absolutions, monument vivant du mépris de la loi. Je vous repousse, s'écriait-il; vous m'apportez la peste ! » — On voit tout ensemble le ton de la polémique et la valeur des assertions.

Des réponses vengeresses des catholiques, je ne dirai rien, bien qu'elles aient été nobles et belles; il vaut mieux demander à un journal indifférent, le *Globe*, le jugement que ces fureurs appellent.

« Soyez donc plus francs et plus hardis. Allez droit au but et



ayez le courage de votre inconsidération. Osez dire aux évêques de France : Nos injures sont pour vous. »

Hélas ! après un demi-siècle, les temps sont-ils beaucoup changés ?

Le livre du P. de Ravignan, en mettant bien en relief la position des adversaires, coupait court aux trames obscures. Le 2 mai, à la Chambre, M. Thiers ouvrit le feu, porte-parole de l'opposition ; son habileté de tacticien parlementaire, son éloquence étudiée, son ardeur contenue, son adresse mordante, voilée de modération et de patriotisme, ne méritaient pour la forme que de l'admiration. Le gouvernement tomba dans son piège et ce redoutable petit homme força le ministère à dire ce qu'il ne voulait pas, à promettre ce qu'il savait ne pouvoir tenir. Le Cabinet se retrancha derrière une négociation amiable qu'il avait ouverte, prétendait-il, avec le Saint-Siège et dont il attendait tout profit.

— Mais si la réponse ne vous convient pas, vous passerez outre, cria impérieusement M. Thiers.

— Cela s'entend de soi-même, répondit M. Martin (du Nord) avec une bonhomie vraiment déconcertante pour la façon dont ces hommes d'État comprenaient l'honneur de leur parole et la bonne foi diplomatique.

Ces pourparlers, dont le ministère avouait publiquement ne devoir tenir aucun compte dans le cas où ses exigences seraient repoussées, étaient beaucoup moins engagés qu'il ne le disait. Voici ce qui s'était passé, et voici ce qui advint :

Dès le mois de février, M. Guizot faisait partir pour Rome, sous le couvert d'un voyage de touriste, M. Rossi ; en mars seulement il lui expédia des lettres officielles d'envoyé extraordinaire, notre ambassadeur, M. de La Tour Maubourg, restant toujours, bien que très malade, en fonctions.

Pellegrino Rossi appartient à ce groupe de personnages éminents dont la mort a racheté la vie et qu'il serait bien légitime de blâmer en telle ou telle circonstance de leur action publique, si le respect ne fermait aujourd'hui la bouche de la critique en face du sang répandu au pied des barricades de juin, au mur de la Roquette ou sur les marches du Capitole. — C'est en ce dernier endroit que M. Rossi devait tomber sous le poignard d'anciens complices, et rien dans sa longue carrière ne lui présageait l'honneur d'un pareil trépas pour la défense de la cause pontificale qu'il servait alors avec conviction depuis peu de temps.

Il faut se souvenir de ce 15 novembre 1848 pour voiler d'une excuse les démarches qu'il acceptait de mener tortueusement auprès de Grégoire XVI, à la fin de l'hiver de 1845. Il faut également ne pas oublier que cet enfant perdu de la politique était dans toute la force du mot un cosmopolite : né à Carrare, élevé à Pise, avocat à Bologne, professeur à Genève, il épousa en Suisse une Allemande, fut naturalisé à Paris et même créé pair de France (!) et, après avoir été ambassadeur de Louis-Philippe auprès de Grégoire XVI, redevint Italien et ministre de Pie IX auprès de l'Europe.

Cet homme incontestablement souple allait donc, pour la plus grande sécurité du ministère Guizot, solliciter du Pape quelque mesure contre les Jésuites français. Le cardinal secrétaire d'État partit comme par hasard pour sa villa d'Albano, le Saint-Père ferma sa porte, et les semaines s'écoulaient que cet avocat extraordinaire n'avait pu ouvrir la bouche, au grand amusement des nouvellistes de Rome. Il était tenace, et, au reste, de si graves intérêts ne se traitent pas seulement par le silence. Au commencement de juin, il faisait parvenir au cardinal Lambruschini une

note officielle où il sollicitait du Souverain Pontife une sorte de mise hors la loi des membres de la Compagnie de Jésus et leur incorporation en France au clergé séculier.

L'affaire devenait grave, elle se précisait : la patience de M. Rossi avait gagné de poser des questions en des termes où certains catholiques, non des moindres, trouvaient un accord possible. Probablement M<sup>gr</sup> Affre, certainement l'abbé de Bonnechose, alors supérieur de Saint-Louis-des-Français, estimaient meilleur à la paix de l'Église le sacrifice, même immérité, de quelques religieux. Cet optimisme leur était facile. La Congrégation cardinale des affaires extraordinaires ne le partagea pas.

La journée du 12 juin 1845 fut importante. A l'unanimité, les cardinaux déclarèrent sans fondement, sans justice et sans cause, la prétention du Cabinet des Tuileries qui ne formulait ni un grief précis, ni une raison de droit. Le Saint-Père approuva cet avis. Le secrétaire d'État, sur l'heure, notifia la sentence et l'approbation à M. Rossi. La journée n'était pas achevée que Rossi retirait sa note, et, dans un entretien immédiat avec le ministre du Pape, se déclarait prêt à accepter tout simplement les concessions volontaires de la Compagnie de Jésus : que les Pères se séparent d'eux-mêmes, et le ministère se contentera de cette marque de bon vouloir et de prudence silencieuse.

A qui revient la paternité de cette « combinaison » éclosée dans le salon du secrétaire d'État ? Est-ce au cardinal lui-même ? M. Thureau-Dangin le croit, tandis que Créteineau-Joly estime qu'il faut l'attribuer à Rossi. Le certain, c'est que les deux interlocuteurs étaient Italiens, d'esprit par suite fort délié et ennemi des ruptures brusques. Quel que soit celui qui ait trouvé le « joint », ils tombèrent d'accord pour le faire accepter.

Le 13 juin, l'idée paraissant une porte de sortie, deux cardinaux, au reste fort dévoués à la Compagnie, allèrent en entretenir le Père général. Grégoire XVI avait déclaré qu'il n'ordonnait rien, n'intimait rien, et laissait le supérieur libre d'agir au mieux des intérêts connexes de l'Église et de son Ordre.

Le 14, le P. Roothan, après une longue méditation, écrivait aux provinciaux de Paris et de Lyon : « Prenez sans éclat des mesures de prudence, réduisez le nombre des Pères résidents dans ces deux villes, sans léser aucun droit, dans votre pleine liberté ; écartez les prétextes aux attaques et donnez cet exemple de modération spontanée. » Le 21 juin, le P. Roothan crut devoir ajouter les noviciats aux maisons où le nombre des religieux serait diminué. M. Rossi déclara alors retirer toute autre prétention.

Les choses eussent suivi assez tristement mais pacifiquement une tournure normale, sans la supercherie du gouvernement de Louis-Philippe. Le 6 juillet, une note du *Moniteur* annonçait que d'ordre du Saint-Siège la Compagnie de Jésus, en France, était *supprimée*. Or, il n'en avait été question ni de près, ni de loin. On conçoit l'effervescence des esprits. Pressé de dire la vérité, chacun désavoua l'autre : le ministère, le *Moniteur*, l'ambassadeur. Les catholiques furent en un douloureux émoi, il fallut le temps et la vraie connaissance des choses pour calmer ce qui semblait l'abandon de religieux sans reproche. Les militants, comme Montalembert et Berryer par exemple, dont la parole résonnait encore à la tribune des Chambres, s'épanchèrent en amertume. Le triomphe railleur et méprisant des journaux révolutionnaires irritait cette plaie vive. Les plus modérés, par suite les plus sages, furent les Jésuites eux-mêmes, et parmi ces silencieux méritoires, ces soldats de la discipline coûte que coûte, le P. de Ravignan mérite d'être

loué plus que d'autres, puisque plus que d'autres il avait sonné la fanfare et porté le poids de l'action.

A travers le recul des temps, loin des passions, même légitimes, de la bataille, dans cet épisode de l'histoire religieuse en 1845, que voyons-nous?

Le Saint-Siège obtenir par son seul silence la paix de l'Église; les Jésuites éviter une persécution brutale, sauvegarder le fond de leurs droits et mériter la gloire d'une obéissance qui dérouté leurs calomniateurs; les catholiques ne rien perdre, ne rien compromettre et bientôt ne plus rien regretter: à l'opposition est arraché l'habile prétexte qu'elle avait fait naître; au gouvernement est enlevée l'arme dangereuse dont n'eût pas manqué de se servir sa faiblesse, j'allais dire sa lâcheté.

Et si une morale se doit tirer de l'aventure, Louis-Philippe la fournira: il avait déclaré avec assurance au Nonce: « Je ne risquerai pas ma couronne pour les Jésuites: elle couvre de plus grands intérêts que les leurs. » Deux ans après, le lendemain du 24 février 1848, cette brillante couronne couvrait vraiment peu de choses, et la petite barque des Jésuites, sauvée du grain, pouvait encore tendre ses voiles au vent de la liberté.

A savoir l'avenir, l'homme se mettrait sans doute moins en peine: la politique de Rome n'est pas toujours goûtée, pas toujours comprise, elle est toujours sage; comme la Providence, elle possède ses secrets, et comme pour elle aussi ils tournent à notre avantage. C'est une grande leçon et qui peut s'appliquer à plus d'un jour.

Le P. de Ravignan vit donc plusieurs de ses frères changer de domicile, lui-même quitta Paris pour un temps; tout se passa loyalement, et sans catastrophes. L'attaque avait été si bien une



X. Phot.

NOTRE-DAME DE PARIS

simple manœuvre parlementaire, qu'à la rentrée des Chambres, au mois d'octobre, personne de l'opposition ne s'avisa plus du

péril de la « société moderne »; et quand, en février 1847, un député plus naïf interpella pour savoir où en étaient les négociations du gouvernement avec Rome :

— Elles se poursuivent avec lenteur, répondit M. Guizot.

Et tout fut dit.

Cependant, de telles émotions ne traversent pas le cœur d'un homme généreux sans y creuser un sillon. La santé du P. de Ravignan vint à fléchir; il ne put monter en chaire pour prononcer son Carême de 1846 et la maladie le terrassa. A vrai dire, cette rude campagne de 1845 marque une étape dans son existence; elle sépare en deux sa vie religieuse; son grand travail de Notre-Dame s'arrête et son apostolat se continue plus silencieusement dans la correspondance, la conversation et le confessionnal.

## V

Pour lui ménager loin de ses occupations absorbantes le repos dont les médecins déclaraient la nécessité, ses supérieurs l'envoyèrent à Rome. C'était à la fin de 1847, il arrivait à temps pour échapper, sans le savoir, aux agitations de la révolution de 1848, en France; cette révolution le fit revenir dans son pays, et à peine était-il rentré dans Paris apaisé que Rome à son tour se souleva. Il aimait à bénir la Providence qui lui avait épargné deux fois, sous l'apparence de déplacements fatigants et incertains, les dangers de l'émeute.

Il évita de lui-même ceux de la politique. Il n'estimait pas que le prêtre, le religieux surtout, y puisse faire beaucoup de bien. C'est une opinion. Il déclina toute offre de candidature, se retranchant avec bonheur derrière les règles de sa Compagnie. La déception qu'éprouvait à la Chambre son émule, le P. Lacordaire, ne put que

le confirmer dans sa réserve, et c'est le Dominicain qui, plus tard, rendait hommage au sens du Jésuite :

« Il vit passer les révolutions comme le pâtre qui garde son troupeau dans les montagnes assiste aux tempêtes de la plaine. Tandis que d'autres couraient au bruit de la foudre, il se contentait de ne pas la craindre, et, continuant son œuvre sous l'œil de Dieu, il répandait autour de sa personne l'inviolabilité prédestinée à ce qui demeure au-dessus du temps. »

On le nomma à ce moment supérieur de la résidence de la rue de Sèvres et il commença son ministère en apportant ses soins aux cholériques. Peu après il entreprenait un voyage en Angleterre; à Londres il prodiguait sa parole avec effusion, pas toujours avec succès, en un pays moins ouvert qu'aujourd'hui au retour catholique.

L'année 1852 sonne en quelque sorte la fin de sa carrière oratoire; il évangélisait encore aux retraites du soir à Notre-Dame (1850 et 1851), couronnant dignement les conférences du Carême que Lacordaire reprenait, lui aussi, pour la dernière fois; il jettera un suprême éclat, en 1855, mais surtout pour le lieu où il se fera entendre : dans la chapelle des Tuileries où Napoléon III avait souhaité de voir venir l'illustre prédicateur.

Le P. de Ravignan fut lui-même : sobre, courtois, pressant, évangélique. Chaque dimanche, à la messe impériale de midi, il prêcha une demi-heure, sur les sujets élémentaires, « les seuls utiles, » disait-il. Ce fut la retraite selon saint Ignace, et la cour, sans le savoir, passa par les exercices de Manrèze. L'empereur, l'impératrice mirent beaucoup de grâce dans leurs remerciements. Pour l'orateur, il craignit ce ministère d'apparat, et, afin d'établir une compensation en faveur de l'humilité, il sortait du palais



comme on le sut plus tard, pour aller donner une autre retraite, chez les Petites-Sœurs des Pauvres, à une assemblée de vieillards toussant et crachant au point de couvrir sa voix et capables ainsi « de le bien remettre dans la vérité, s'il était tenté de vaine gloire. »



ÉGLISE DU GESU A ROME

Sa fatigue de parole engagea le Père général à lui mettre la plume en main : sur ses conseils, il entreprit d'écrire une histoire, je ne dis pas un parallèle, de Clément XIII et de Clément XIV, dans le but de réfuter un travail malheureux du P. Theiner sur le même sujet. Le grand nom de l'auteur et l'intérêt du débat attirèrent l'attention du public ; mais cependant sa renommée n'eût rien perdu à ne pas donner ce livre ; tout le monde peut écrire

de l'histoire, le nombre des véritables historiens est limité.

Le P. de Ravignan se retirait volontiers de la scène du monde, de plus en plus plongé dans les directions de conscience et les conseils d'une expérience éprouvée. Rarement la reconnaissance des cœurs lui fit défaut, plusieurs allèrent jusqu'à l'héroïsme et, autant que la discrétion permet de soulever le voile de ces sacrifices de la spiritualité des saints, c'est le moment de dire que, par deux fois; lors des graves maladies du Père, deux âmes qui brillent parmi les plus belles et les plus pures de ce siècle offrirent leur propre vie à Dieu pour la vie du religieux et la prolongation de son apostolat. Ce fut en 1846 et en 1852. La première héroïne de cette générosité était Alexandrine de la Ferronnays, qui voulut couronner, par cette immolation volontaire, son détachement absolu des biens de cette terre; elle expira en effet quelques semaines après s'être vouée à la mort, et le rétablissement du P. de Ravignan date de ce même instant. La seconde de ces sacrifiées sublimes fut la sœur Rosalie, et c'est tout dire.

Si son horizon montait toujours jusqu'aux plus hautes cimes, parce qu'il portait son ciel en lui-même, le cercle du P. de Ravignan ne dépassait plus les murs de son étroite cellule. Une table en bois blanc, deux planchettes pour soutenir quelques cartons et cinq ou six volumes, un chandelier de cuivre, une statuette en plâtre, un prie-Dieu avec le crucifix, un reliquaire, deux images, trois chaises de paille, une couchette de fer pliée chaque matin et roulée derrière un vieux paravent..... tels s'offraient son cabinet et son salon.

De la règle il voulait garder, comme un privilège, toutes les exigences, et on ne le vit solliciter de ses supérieurs qu'une seule exception : la faculté de cacher lui-même ses lettres et de les

recevoir cachetées; sa correspondance religieuse avec des personnes du plus haut rang, des membres des familles princières et régnautes, surtout la perte de temps qu'occasionnait chaque jour et plusieurs fois par jour pour des réponses pressées la recherche de son supérieur, étaient les seules raisons de sa demande. Et c'est avec un grand respect que cet homme illustre reçut une permission du *sigillum*, sans se douter de ce que ce trait pouvait avoir d'édifiant à nos yeux.

Cette correspondance apostolique était en effet très nombreuse. Avec une invariable exactitude et une sage lenteur, chaque matin il expédiait le courrier de la veille; le soir, on voyait sur sa table les lettres nouvelles rangées à gauche, et le lendemain, autant de réponses se trouvaient empilées à droite, tout billet confidentiel était brûlé aussitôt.

Sa grande action, en ce temps-là, fut dans les communautés : « Quand ses forces ne répondirent plus à son courage, dit le P. de Pontlevoy, au lieu de continuer à défricher le champ du monde, il se mit à cultiver le jardin de l'Église. » Le couvent du Sacré-Cœur, celui de la Visitation, le monastère du Carmel eurent tout son ministère. A la congrégation des enfants de Marie des dames du monde, il donna son règlement dont l'habile sagesse n'a pas eu à varier. D'abord les réunions eurent lieu dans le salon de M<sup>me</sup> Swetchine, puis dans la chapelle du Sacré-Cœur. Un livre entier et bien intéressant à écrire conviendrait pour le récit des saintes actions de dévouement, de prières, de sacrifices de la pieuse et toujours prospère réunion. Les instructions du P. de Ravignan faisaient les délices de ses auditrices et j'ajouterai de ses auditeurs, car parfois, derrière la porte entrebâillée de la sacristie, des illustres, comme le maréchal Saint-Arnaud, par exemple, ou M. de Salvandy,

ou le comte Molé, obtenaient la permission de prêter l'oreille à ces accents enflammés par l'amour de Dieu.

Il voyait en beau les âmes, mais il ne voyait qu'elles; du vague, du sentimental, il avait horreur; il repoussait toute minutie; il voulait bannir la contrainte, chasser les scrupules. éteindre l'anxiété. Pour lui-même, il agissait droit et rondement. L'humilité lui était, lui semblait naturelle; ses plus grands succès ne lui inspiraient rien de vaniteux; il a dit le pourquoi de sa sincérité sur ce point : « Je n'ai pas eu la pensée d'un moment de vaine gloire : Dieu était trop clair ! » — Après une station prêchée à Besançon, l'archevêque, le cardinal Mathieu, formulait ainsi son sentiment : « Voilà quarante jours que je viens de passer avec M. de Ravignan. je l'ai examiné de bien près, et je suis encore à me demander en quoi cet homme n'est pas parfait. »

S'il l'eût connu, ce jugement admiratif eût choqué le Père, il l'eût surtout étonné, car il était, au milieu de la reconnaissance d'autrui, en proie à de grandes tristesses intérieures. Le sentiment de son inaction relative lui pesait : à la cime de son âme, dans une région austère, il se résignait, mais depuis sa maladie, il gardait une insondable mélancolie. De mystérieuses tortures broyaient son cœur, la conviction de son indignité, le tourment du mieux et aussi l'incertitude de son ministère amoindri le déchiraient sans repos.

Cette obscurité dans l'épreuve est une des plus grandes douleurs de l'esprit de l'homme, et ceux que la volonté de Dieu n'a pas conduits à marcher dans ces ténèbres n'en sauraient comprendre le dur labeur. Chercher le devoir dans le travail, vouloir la paix et sentir l'inquiétude poursuivre graduellement ses ravages, n'y pas voir clair, ah ! en comparaison qu'est-ce que le plus âpre

travail dans la lumière, que sont les efforts, les sueurs, les batailles tête haute et drapeau au vent?

« A quoi sert donc de se soumettre, de se renoncer, d'obéir aveuglément? Où trouvé-je appui, direction, lumière? Nulle part.

« Je me suis ouvert sans cesse pour me vaincre, pour trouver la paix, pour rencontrer un cœur qui comprît et qui sympathisât à mes douleurs; j'ai épuisé les ouvertures de conscience, je me suis livré avec excès aux avis. Rien qui m'éclaire et qui me guide! »

Voilà ce qu'écrivait ce prêtre admirable et admiré. — Qu'ils sont lourds parfois, Seigneur, vos secrets!

Cependant, les jours suprêmes arrivaient. Le 21 novembre 1857, il prêchait aux Carmélites une retraite : ce fut la dernière. Le 3 décembre, fête de saint François-Xavier, il confessa au Sacré-Cœur, pour la dernière fois. Le 8, pour l'Immaculée Conception, il dit sa dernière messe. Il dut s'aliter, et sauf le rangement de ses papiers, il ne mènera plus désormais que le double travail de la prière offerte et de la souffrance acceptée.

La maladie d'un seul homme parut un deuil général. Rue de Sèvres, tout le Paris catholique accourait aux nouvelles, et, chacun disait quel service, quel bienfait, quelle direction ou quel conseil lui rendait la reconnaissance douce et lui faisait s'intéresser si fort à ce pauvre religieux. L'empereur, le nonce, l'archevêque voulaient recevoir un bulletin quotidien.

Dans sa cellule, le P. de Ravignan se contentait de s'oublier lui-même. Quand le mal s'aggrava, il eut à travers la douleur son sourire le plus doux : — Dieu soit béni, je craignais de ne pas souffrir! — Plus tard, il ajouta : — J'approche enfin; le jour va venir plus tôt que je n'avais espéré.

Dans la nuit du 25 février, il reçut la grande indulgence du

jubilé dont c'était alors le temps. Les prières des agonisants furent récitées; on lui en suggéra d'autres encore. — Oui, oui, bien volontiers. — Ce fut la dernière parole de cet homme d'obéissance, que cette vertu avait rendu peut-être plus grand que toute son intelligence et tout son talent.

Une émotion courut la ville et la foule s'en vint tout en larmes au *Gesù*. Une couchette de fer, six cierges, un grand crucifix, et sur ce lit funèbre, dans sa pauvre robe noire, la dépouille de celui qui avait rendu en services à sa mère l'Église les grâces qu'il en avait reçues.

Louis Veuillot, qui avait été jadis un ami intime, resté fidèle, trouva l'accent qui convenait :

« Il n'est plus; ce n'est pas une ombre qui s'efface, c'est une force que Dieu retire, c'est une lumière qu'il éteint; il y a de moins parmi nous un de ces hommes rares dont on pouvait dire: c'est un homme! — Quelle belle vie et qu'il eut bien raison le jour où, renonçant aux avances du monde, il s'engagea dans la Compagnie de Jésus. Il trouvait le sacrifice et avec le sacrifice la force, et même — quoi qu'il n'en fit aucun cas et qu'il n'en voulût point — la gloire; cette idole du monde était là, elle l'attendait malgré lui dans ce rude sentier du renoncement à soi-même, où il se jetait d'un si grand cœur. Et quelle gloire pure, brillante, sans remords, sans inquiétudes! Elle ne lui demanda pas un abaissement. En mourant, il la vit à son chevet, douce et sereine comme une sœur de ces vertus tutélaires: la pauvreté, l'obéissance, la chasteté. »

L'admiration et la reconnaissance publiques voulaient une pompe extraordinaire. Où serait-il mieux enseveli qu'au pied de cette chaire de Notre-Dame d'où sa bouche apostolique avait

ramené les âmes à la vérité? Mais le P. Provincial ne voulut consentir à cette manifestation trop brillante, sa sagesse prétendit sauvegarder l'humilité de ce religieux si religieux, et sur ses prières, on alla à Saint-Sulpice, la paroisse.

Pas une tenture, par une seule allusion délicate, seul un voile de crêpe entourait la chaire. La foule qui suivait ce cercueil des pauvres emplissait l'église, la place, les rues voisines. M<sup>sr</sup> Dupanloup était présent, il voulut parler, et son improvisation, toute d'ardeur et d'élan, fut trouvée moins éloquente encore que son émotion. *Defunctus adhuc loquitur*. Cela était vrai, et dans cette oraison funèbre, ce fut le mot que chacun voulut retenir, car, en face de ce cercueil, chacun l'avait ressenti.

Dans ce petit enclos du cimetière Montparnasse où le caveau de la Compagnie de Jésus renferme les corps de si nobles âmes, le P. de Ravignan attend la résurrection. Chaque fois que la piété funèbre conduit là les amis d'un de ces soldats du Christ, l'espérance est le sentiment le plus doux qui les accompagne en rendant des devoirs qui paraissent douloureux. Que ce soit dans une matinée d'hiver, où la neige blanchit le sol et quand souffle la bise, ou par un gai soleil de printemps, sous les ramures des arbres, au chant gazouilleur des oiseaux, le cœur se gonfle d'allégresse, encore que les yeux soient pleins de larmes, et la nature semble toujours sereine, car il n'est pas de saison pour l'immortalité.

Entre tous ces noms fraternellement groupés sous la croix, celui du P. de Ravignan brille sur la plaque de marbre, et sans amoindrir aucun autre mérite, il reste le symbole vivant d'un de ces prêtres qui font respecter la religion, d'un de ces talents qui rehaussent leur patrie, d'un de ces hommes rares qui honorent l'humanité.





VII

LE CARDINAL PIE





PISCOPUS *ego sum!* — Je suis évêque! A ce titre, je suis parmi vous le consul de la majesté divine, l'ambassadeur et le chargé d'affaires de Dieu. Si le nom du Roi mon maître est outragé, si le drapeau de son fils Jésus n'est pas respecté, si les droits de son Église et de son sacerdoce sont méconnus, si l'intégrité de sa doctrine est menacée, — je suis évêque — donc je parlerai, je tiendrai haut et ferme l'étendard de la foi, l'étendard de mon Dieu. Les pusillanimes pourront s'en étonner, les esprits d'une certaine trempe pourront même s'en scandaliser; c'est pourquoi j'ai voulu m'en exprimer librement dès aujourd'hui, parce que vous ne sauriez suspecter à cette heure l'abondance de charité qui déborde de mon âme.

» La paix! Oui, sans nul doute. C'est le désir ardent de mon cœur, c'est le besoin de ma nature, c'est l'inclination de mon caractère. Mais l'Esprit-Saint m'a enseigné que l'amour de la vérité doit passer avant tout autre amour, même avant l'amour de la paix : *Veritatem tantum et pacem diligite.* »

C'est ainsi que parlait, le 8 décembre 1849, Louis-Édouard Pie, évêque de Poitiers, en montant pour la première fois dans la chaire de sa cathédrale; toute la vie de ce grand serviteur de l'Église peut se résumer dans cette page où respirent une si noble dignité et une volonté si ferme de défendre la cause de la vérité. Voilà le

programme exact de son épiscopat, la règle immuable de sa conduite; et, lorsqu'on jette un regard sur les cinquante ans de sa vie sacerdotale, on admire l'invincible unité d'une existence tout entière consacrée à l'éducation des âmes, et de laquelle on peut dire mieux que de toute autre: *Qualis ab incepto*.

Cette noble figure restera certainement comme l'une des plus attachantes de l'histoire religieuse contemporaine; dans le recul du temps, elle prend un aspect plus imposant encore, et nos regrets d'une telle perte s'ajoutent à la reconnaissance qu'un catholique doit rendre à d'éminents services.

Toute existence au-dessus du vulgaire se distingue par des saillies qui lui sont propres, et malgré leur apparente diversité, les multiples côtés d'une vie humaine viennent aboutir à une idée maîtresse qui explique tout: ici nous sommes en présence de l'évêque tel que notre pensée le peut dignement concevoir: la noblesse de ses sentiments est si paternelle, la majesté de son caractère est si virile, l'orthodoxie de ses lumières est si éprouvée, qu'il faut bien reconnaître un pasteur parmi les pasteurs, et saluer celui que Pie IX déclarait « brave » entre tant de courageux prélats, et que Léon XIII considérait comme « son bras droit en France ».

Sans attendre les dernières années de son adolescence, Dieu semble avoir marqué d'une empreinte spéciale cette intelligence d'élite; les difficultés d'une position sociale plus que modeste tombent en présence d'une vocation dès longtemps désirée; les dangers d'une santé débile disparaissent à leur tour, et la tendresse d'une mère sait ajouter des sacrifices extrêmes aux premières privations qu'elle s'était imposées.

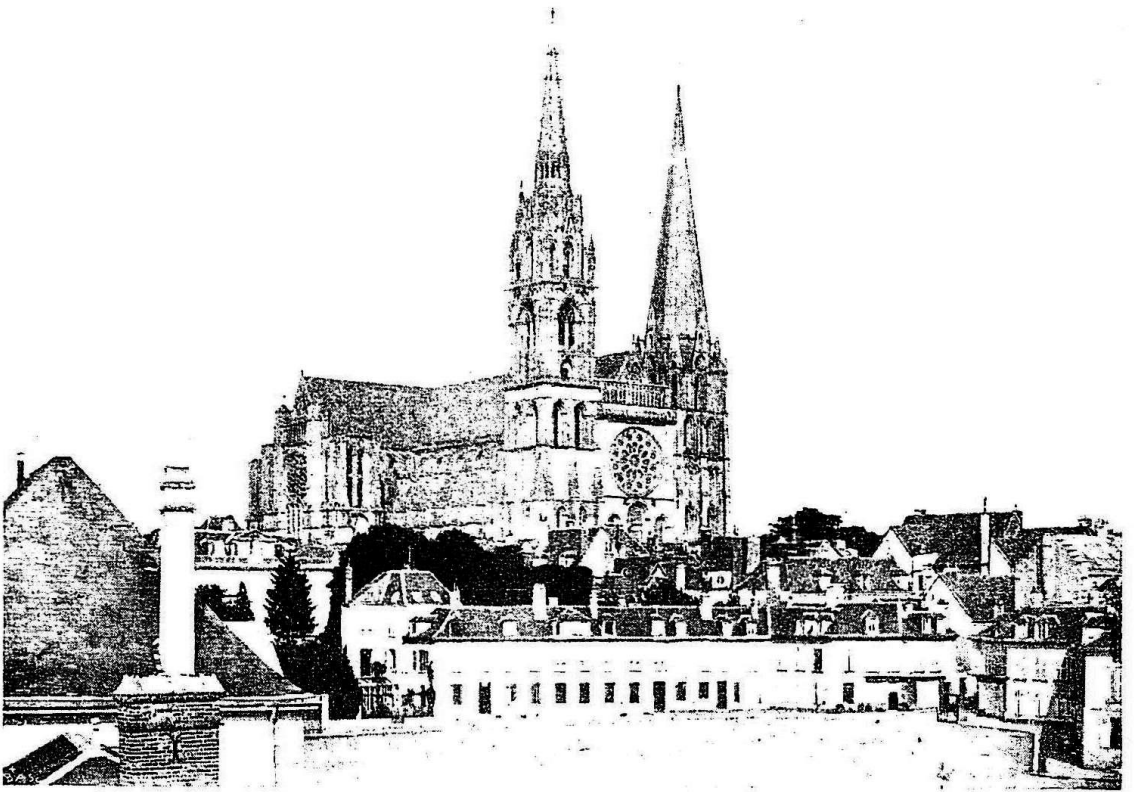
A l'ombre de cette cathédrale de Chartres qui demeure comme



LE CARDINAL PIF



l'une des plus pures manifestations de la victoire de l'ogive dans le fécond épanouissement de l'art chrétien au XI<sup>e</sup> siècle, au pied de l'antique statue pieusement vénérée de Notre-Dame de-Sous-Terre, nous voyons le jeune écolier, bientôt l'orgueil de ses maîtres, devenir le prêtre qui se donne sans réserve aux âmes qu'il



Phot. L. L.

## CATHEDRALE DE CHARTRES

veut gagner à Dieu. Les fortes études de sa jeunesse trouvèrent un appui plus solide encore au Grand Séminaire de Paris; ses qualités naturelles se développèrent sous une direction dont il garda jusqu'au dernier soupir le respect et la reconnaissance.

Il fit l'apprentissage de la vie sacerdotale sous la paisible houlette des messieurs de Saint-Sulpice, toujours ces « hommes vénérables par leur simplicité et leur savoir — dont parlait Fénelon — qui,

étrangers eux-mêmes aux dignités de l'Église, portent sans orgueil le mérite d'avoir préparé, depuis deux siècles, tout ce qui a le plus illustré l'épiscopat et le sacerdoce français. »

Après le stage du ministère pastoral auprès d'un saint prêtre de la plus haute valeur intellectuelle et de la plus entière fermeté de caractère, le jeune vicaire eut encore l'heureuse fortune de faire le noviciat de la vie épiscopale aux côtés d'un prélat digne des temps antiques, ce vieil évêque de Chartres, M<sup>gr</sup> Clausel de Montals, qui, à travers l'originalité de son caractère, fut pasteur dans le sens supérieur du mot, vigoureux dans la polémique, intrépide dans la résistance, et encore plein, dans sa mâle vieillesse, d'une belliqueuse franchise, qui commandait, même si on ne l'approuvait pas, le respect et la vénération.

Dès son entrée dans les Ordres, l'abbé Pie est fixé sur le cours particulier que prendront ses travaux : il a promptement reconnu l'inanité des erreurs contemporaines ; par l'étude de l'histoire ecclésiastique des premiers siècles, il puise aux sources de la tradition et se trouve par là même solidement armé contre les attaques des modernes contempteurs de la Révélation.

Son zèle se nourrissait d'ailleurs des enthousiasmes de son époque ; il arrivait sur la scène du monde à une heure où un rayon de jeunesse et d'espérance passait sur les cœurs catholiques ; ce grand mouvement de restauration des choses religieuses se portait sur toutes les branches de la science sacrée : histoire, art, liturgie, et tendait à nous rendre, dans sa pureté antique, la physionomie de la religion de nos pères.

Malgré sa modestie, l'éclat de son jeune talent eut bientôt franchi les bornes du diocèse de Chartres. Le charme d'une parole déjà servie par la sûreté de ses études dogmatiques et la connais-



sance de la Sainte Écriture attirait ses auditeurs et les captivait; on cite, comme l'un des plus grands succès oratoires de l'époque, le panégyrique de Jeanne d'Arc prononcé à Orléans (8 mai 1842), où il sut mettre en relief les vertus de sacrifice de la grande Française, et apporter à sa mémoire, non plus le très légitime mais insuffisant hommage d'une reconnaissance exclusivement patriotique; il y voulut joindre les chants de triomphe qu'accorde l'Église aux victimes d'un dévouement surnaturel.

C'était peut-être pour encourager un talent déjà mûr, mais c'était encore pour donner à l'administration de son diocèse un appui plein d'avenir, que M<sup>sr</sup> Clausel de Montals nomma l'abbé Pie vicaire général de Chartres (Janvier 1845), le préparant ainsi à des destinées dont il était déjà possible d'entrevoir la grandeur.

Aussi lui seul demeura-t-il surpris quand, malgré ses supplications au ministère, le siège de saint Hilaire lui fut confié avant l'âge de trente-quatre ans (Mai 1849), et qu'il vint prendre possession de cette terre de Poitou qu'il devait tant aimer et qui le lui rendit si pleinement. Terre de piété et de souvenirs, elle garde, dans un sol un peu dur, des ferments de sève catholique; pendant trente années, son évêque saura magnifiquement les mettre en œuvre en faisant briller la pure et radieuse lumière de ce flambeau sacré allumé depuis de longs siècles par sainte Radegonde et saint Martin.

Il sut, dès la première heure, captiver les cœurs par une affabilité, une tendresse, une dignité éminentes; la fermeté inflexible de ses principes n'enlevait rien à la grâce de son abord, son exquise bonté rehaussait la majesté de son caractère; aussi devint-il promptement, et demeura-t-il jusqu'à la fin, le plus estimé et le plus vénéré des pasteurs.

Il avait au service de la vérité une parole pleine d'urbanité et

de force; un critique expérimenté en a bien saisi toute l'énergique délicatesse quand il a dit :

« Sa conversation, étincelante d'esprit, merveilleuse d'à-propos, de variété, de grâce sérieuse, tenait suspendu à ses lèvres qui-conque venait le visiter dans son salon et dans son cabinet, accessibles à tous. Elle avait le miel des abeilles de l'Attique, au besoin elle en avait le dard; mais, sous sa parure éblouissante, la beauté supérieure et la plénitude vigoureuse de la pensée chrétienne restaient toujours visibles. On sortait nourri et ravi tout ensemble; et, ce qui ne gâte rien, on sentait que, sous l'influence de cette électricité de la parole, on avait soi-même mieux pensé et mieux dit que de coutume. »

Sa parole publique, appuyée fortement sur une robuste érudition, débordait encore de poésie, la nature se surnaturalisait sur ses lèvres ou sous sa plume. Une connaissance approfondie des sciences sacrées apportait à tout son discours une autorité invincible; son commerce assidu avec les Livres Saints lui donnait un à-propos et comme un sens secret pour trouver les applications les plus heureuses; il était, par excellence, l'homme de la Bible; on eût dit qu'il avait reçu ce don d'interprétation dont parle l'Apôtre : *Interpretatio sermonum*, et l'on comprend bien ce passage d'une lettre reçue de Rome : « Quels merveilleux textes vous savez trouver! Il faut qu'il y ait pour vous une germination de la Bible, au jour, à l'heure, au coup de soleil qui vous convient. »

Pour lui, ces qualités personnelles ne devaient jamais être que des armes de vérité et de justice, et c'est à s'en servir avec une persévérance sans relâche qu'il acquit les meilleurs titres à l'admiration du monde religieux dans la triple majesté de son sacerdoce : Père, apôtre et docteur.

Père! ah! certes, il l'était, et avec une tendresse qui tenait au plus profond des entrailles, quand il recueillait de misérables petits infirmes avec un soin touchant! Que de prêtres ont connu sa générosité discrète, que de pauvres communautés lui doivent le pain du corps en même temps qu'il leur distribuait si magnifiquement le pain de l'intelligence et de la vie! Dans ses visites pastorales, d'origine si modeste lui-même, il aimait causer avec les humbles, expliquant avec une douce charité une parabole de l'Écriture aux enfants et aux villageois, lui qui commentait avec tant de largeur les paroles saintes. Quelle ingénieuse charité pendant les tristes jours de l'invasion allemande, quand il changeait son évêché en ambulance et parcourait les vastes salles de son Séminaire transformé en hôpital pour les blessés!

Il ouvrait tout grands les bras de la miséricorde, et il n'a jamais failli à la parole qu'il prononçait en arrivant à Poitiers : « Le vieillard qui viendra heurter à la porte de son évêque ne trouvera qu'un fils; le jeune homme ne trouvera qu'un père. Que cette convention soit faite aujourd'hui pour toujours. » Et quant à ceux qui crurent que la bonté du pasteur se voilerait sous la majesté du pontife, « ils n'avaient vu que sa cuirasse sans sentir le cœur qui battait dessous. »

Trouverait-on un prélat d'une plus apostolique ardeur? Qui a mieux résisté aux efforts de l'impiété, qu'ils fussent déchaînés par la démagogie ou qu'ils vinssent du despotisme?

Ce serait un magnifique champ à parcourir que celui de ses multiples travaux de restauration religieuse : par ses soins, la Compagnie de Jésus revenait à Poitiers après de trop longues années d'absence; les portes de Ligugé, ce premier monastère de France fondé par saint Martin, s'ouvraient pour laisser entrer de nouveau

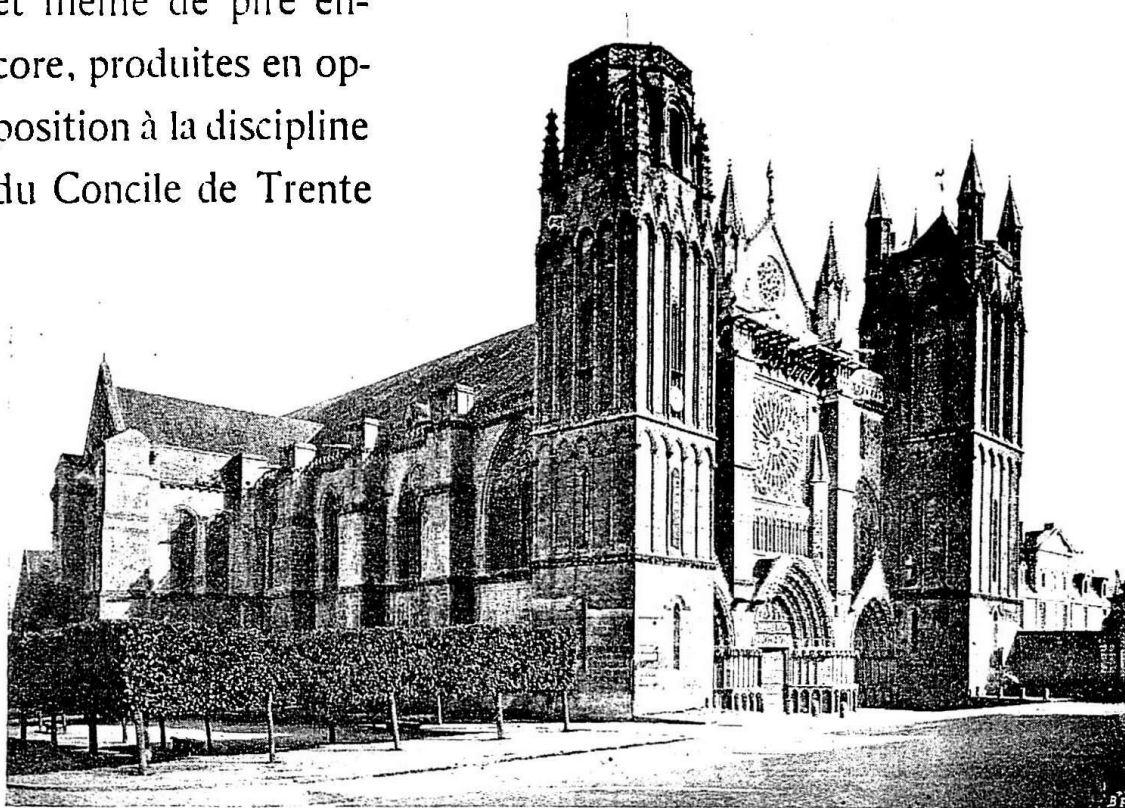
les enfants de saint Benoît; il fondait l'œuvre des missionnaires diocésains sous le nom d'Oblats de Saint-Hilaire; les chanoines de Latran, violemment chassés de Rome, trouvaient, grâce à lui, un asile près du sanctuaire de Beauchesne, sur cette terre de France qui bientôt après allait souffrir, elle aussi, de pareilles violences; saint Dominique voyait ses fils, appelés par l'évêque, créer à Poitiers une apostolique maison. Le Carmel, la Visitation, les Dames de Sainte-Croix et tant d'autres communautés connurent son dévouement à leur mission sainte; car son grand cœur, tout fortifié par une très profonde piété nourrie de foi et d'amour plutôt que très chargée de pratiques, aimait les Ordres contemplatifs qu'il regardait comme ses meilleurs auxiliaires auprès de Dieu. Mais son âme débordait en travaillant à l'accroissement de ses prêtres séculiers: il avait au plus haut point le respect et l'amour de l'esprit paroissial, et dans les six registres in-folio sur lesquels il écrivait chaque soir, en un style laconique, les actes épiscopaux de son ministère, on a pu constater qu'il avait consacré de sa main cent églises nouvelles dans son vaste diocèse.

Avec Pie IX, le monde catholique tout entier a salué dans M<sup>gr</sup> Pie le « successeur d'Hilaire », et saint Fortunat semble avoir écrit de lui aussi bien que de son illustre modèle quand il a laissé ces beaux vers:

*Doctor apostolicus vacuus ratione sobestas,  
Fontibus ingenii sitientia pectora rorans,  
Ritè sacerdotii penetralia jura gubernans.  
Hilaris famæ radios jaculabat in orbem.*

Un de ses soins les plus chers fut la réforme liturgique de son diocèse: justement persuadé de l'incontestable supériorité de la

prière publique sur la prière individuelle et également convaincu du sensible avantage procuré aux fidèles par la conformité de leurs oraisons avec celles de Rome, il fit rejeter, mais avec une juste et patiente prudence, ces formes vieilles à peine d'un siècle, infestées de l'erreur janséniste, et même de pire encore, produites en opposition à la discipline du Concile de Trente



N.D. Phot.

## CATHÉDRALE DE POITIERS

et aux constitutions du Siège Apostolique. Il avait pu étudier la beauté des cérémonies romaines dans cette glorieuse abbaye de Solesmes, boulevard de l'orthodoxie et de la science sacrée, et ses convictions étaient déjà formulées dans cette page éloquente dont le style rappelle les passages les plus brillants de Montalembert pour la même défense de l'art chrétien :

« Les mains qui ont déshonoré nos vieilles églises, abattu nos jubés, badigeonné nos ogives et replâtré nos voûtes d'ornements

à la Louis XV, ont aussi déchiré les plus belles pages de nos missels et de nos antiphonaires, remplaçant par de plates compositions modernes les mélodies antiques. »

Il eut une part prépondérante aux Conciles provinciaux que l'on vit se réunir sous la présidence du cardinal Donnet ; la fermeté de sa doctrine en fit un des membres les plus utiles, et, dans ces fraternelles entrevues, il préparait déjà les enseignements que sa plume distribuait à ses prêtres dans des circonstances solennelles.

Les instructions qu'il leur adressait et par eux, en même temps qu'à eux, à tous ses diocésains, resteront comme un monument de la science catholique élevé en face des faux dogmes des docteurs irréli-gieux. Toutes ces théories retentissantes mais éphémères, revêtues pour un jour d'une forme plus ou moins attrayante, tombent sous les coups du champion de l'Église : le déisme mitigé, l'athéisme sceptique, le naturalisme sous toutes les formes, sont attaqués de front et véritablement écrasés. Les conséquences funestes de ces doctrines sont déduites avec une implacable logique que les faits ne confirment que trop bien aujourd'hui. Quelle sérénité dans l'enseignement ! Quelle force dans la dialectique ! Quelle ampleur dans la discussion ! M<sup>gr</sup> de Poitiers parlait de préférence aux ecclésiastiques de son diocèse durant les retraites annuelles qu'il faisait en leur compagnie, vivant de leur vie, présidant leurs exercices, se mettant tout le jour à leur disposition. En grande simplicité il considérait les événements publics, de haut, à la lumière de Dieu. Sa parole vengeresse fortifiait les âmes hésitantes, et les bénédictions du Saint-Siège accroissaient encore l'autorité de ses protestations.

On peut croire que c'est là l'œuvre maîtresse de sa vie. Il convient d'y insister.

## II

Les *Synodales* « sur les erreurs du temps présent » furent — leur nom l'indique — prononcées en Synode diocésain devant le clergé réuni. C'était comme un cénacle où ne pénétraient ni le cri des journaux, ni les conversations de salon, ni les discours d'Académie, ni le choc violent des opinions, ni le bruit des affaires publiques. Toutefois, ces paroles théologiques devaient franchir les portes closes, et, à ce moment-là, causer la plus vive émotion. L'auditoire se multipliait, le ton de l'orateur n'avait pas à se modifier, et c'est toujours le médecin des âmes, l'éducateur des esprits, le « Docteur » que l'on entend. Il ne faut pas l'oublier pour bien comprendre et la voix et le geste.

Les trois *Synodales* sont de 1855, 1857 et 1862.

Les erreurs du temps présent! Le catalogue peut nous en être devenu familier depuis le *Syllabus*. Mais le *Syllabus* ne fut publié qu'en 1864, et l'évêque de Poitiers avait jeté le cri d'alarme avec cette spontanéité qui donne à la vigilance un mérite de plus. Au reste, un lien étroit unit ses actes à l'acte fameux de Pie IX. M<sup>gr</sup> Pie se trouvait en éveil contre les fausses philosophies de l'époque, par cela même que le Souverain Pontife l'avait dès longtemps désigné pour être de ceux qui fournirent à Rome des notes sur cette grave question. Il accueillit l'Encyclique de 1864 avec un respect encouragé; il n'avait donc pas dénoncé un péril imaginaire, puisque le pilote déclarait que le danger était précisément là où la vigie de Poitiers avait signalé le récif.

Les trois *Synodales* sont la proclamation et la défense d'un principe nié énergiquement par le xix<sup>e</sup> siècle, en cela héritier pratique du xviii<sup>e</sup>: le surnaturel.

L'épigraphe seule de la première Synodale pose la question en mettant nettement en présence les deux adversaires : « Une philosophie jalouse d'égaliser ses titres à ceux de la religion. » C'est au reste la parole précise de Pie IX dans une allocution du 9 décembre 1854.

L'évêque catholique combat le *rationalisme*, déification de la raison de l'homme, et par suite oubli volontaire et mépris pratique des droits de Dieu. Dans la société humaine, à côté du bien, de beaucoup de bien, le mal est puissant, les mauvais sont nombreux. Parmi les mauvais, on remarque les violents dont les convoitises sans frein aiment les moyens brutaux et, volontiers, emploient les procédés anarchiques. Il y a aussi les modérés; leur esprit cultivé se repaît d'orgueil, se joue en des procédés insidieux, et ceux-là sont particulièrement dangereux parce qu'ils rencontrent l'appui inconscient des intelligences molles, parfois la connivence plus ou moins avérée des pouvoirs publics.

Railleur de tout, le scepticisme, en désagrégeant sourdement l'édifice social, devient plus funeste que la violence; elle peut forcer une porte, abattre un mur, mais au grand jour, laissant ainsi au défenseur ou le temps d'accourir ou le moyen de réparer: les pierres sont renversées, dispersées, mais on les relève. Les beaux esprits dégradent, minent, fouillent le rempart, ils ne laissent que de la poussière.

Victor Cousin paraissait alors le représentant de cette doctrine énervée. De sa philosophie éclectique coulait la plus profonde indifférence à tout devoir, à tout honneur, à toute vertu. On en pouvait avoir, on pouvait n'en avoir point. Et depuis, les révélations des amis de ce chef d'école ont publié quelles défaillances intimes cachait, en effet, chez lui une façade austère.



Un coup d'œil sur ses livres suffit à le montrer; en sa prudente vieillesse de personnage officiel, il a beaucoup *retouché*, il n'a rien *rétracté*, au milieu de mille variations sa doctrine n'a pas varié en ce qui concerne le christianisme. Chez lui les négations antichrétiennes abondent: la foi conduit au mysticisme, le mysticisme à la folie; — le devoir est limité à la vertu humaine; — la sainteté est un idéal qui n'oblige pas; — la Trinité est un mythe, la Rédemption une invraisemblance; — l'Incarnation une impossibilité; — le miracle une jonglerie; — l'ascétisme un suicide.

Arrachant toutes ces fleurs d'hérésie, M<sup>SR</sup> Pie montre de quelles graines proviennent les herbes empoisonnées: Abélard a posé les prémisses, la Renaissance les étale dans les mœurs, Descartes les met en formule, Voltaire les vulgarise, les assemblées de la Révolution les traduisent dans les lois. Tous sont ligués contre le surnaturel. Les catholiques ont le devoir évident de fuir ce danger, le devoir s'impose plus pressant encore aux évêques de le signaler. Ils en seront blâmés peut-être? Qu'importe! « De tout temps il y eut des esprits ainsi faits qu'ils n'envisagent jamais la défense que comme un scandale ajouté à celui de l'attaque, et qu'ils unissent volontiers leur indignation à celle de l'ennemi quand les apôtres de la vérité s'efforcent de rendre leur voix aussi retentissante que celle des apôtres du mensonge. »

Cette faiblesse, dégénérant en lâcheté, a créé une maladie toute moderne: « le modérantisme ». La seconde Synodale porte le fer rouge dans cette nouvelle plaie. Les « modérés » ignorent l'Église, ils la veulent ignorer. Citoyens, ils prétendent ne pas dépendre d'elle; philosophes, ils se targuent d'indépendance vis-à-vis de ses dogmes; dans la vie privée, sa morale leur pèse et ils s'en affranchissent: « une religion naturelle leur suffit. »

Hélas! se déclarer indépendant, c'est pour l'homme se déclarer contre son Créateur : orgueil puéril, ingrat et bientôt châtié! La raison n'est forte que soutenue par Dieu. Les plus audacieuses chimères, proclamées avec délire, ont avorté depuis cent ans. N'est-il pas temps de voir clair? En dépit de l'histoire, on prétend faire dater des journées de la Révolution française les grandeurs de l'humanité. On prononce avec emphase un mot qui montre bien quel sens de combat et de violence s'y attache : les « conquêtes » de 89. Des conquêtes? Alors elles se sont changées en défaites, car les nouveaux dogmes n'ont pu atteindre les lois religieuses, les prescriptions de la conscience. Demain comme hier, le chrétien reste tenu aux mêmes obligations morales, et les droits de Dieu sur les gouvernements ne sauraient avoir diminué.

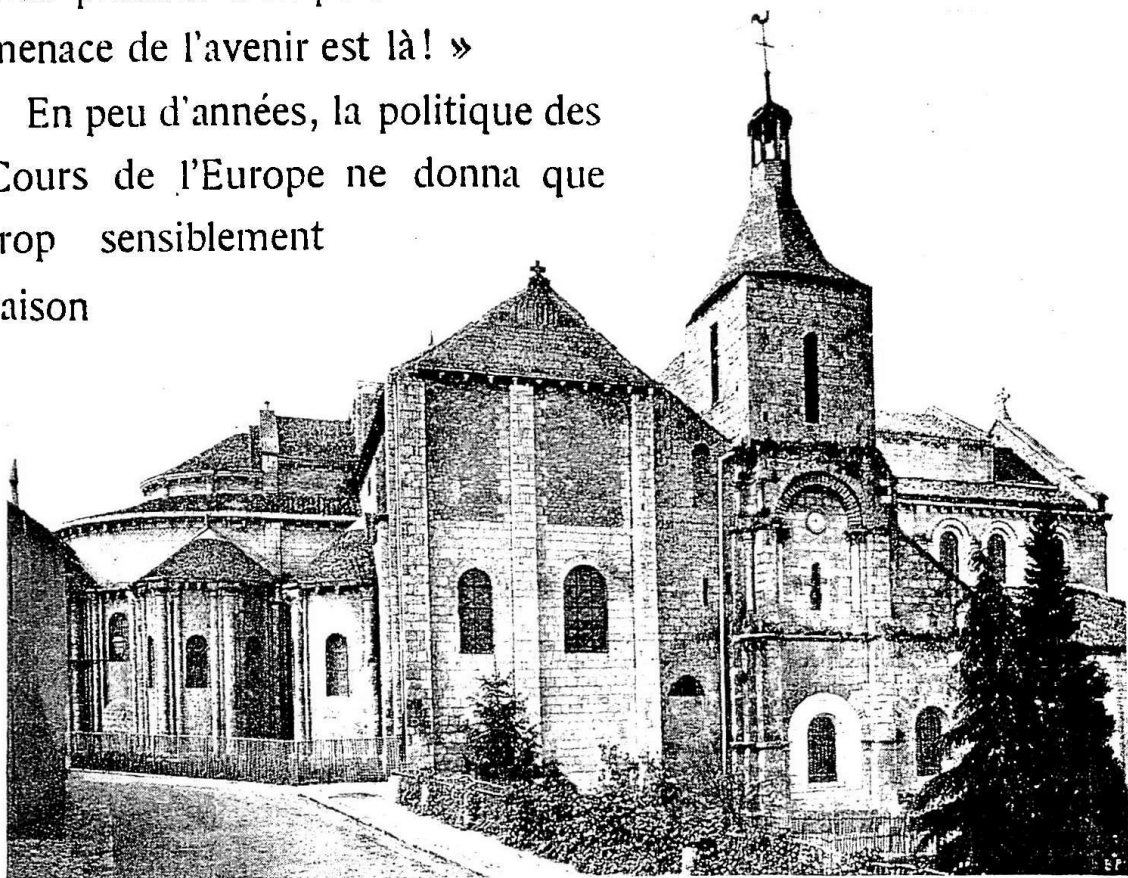
On enseigne le contraire; les événements donnent la réplique, et les conséquences ne sont point celles annoncées. Par prudence et assez hypocritement d'ailleurs, cet enseignement se proclame neutre. Il lui est impossible de garder cette mesure. Nécessairement ses programmes, en différant, deviennent hostiles, ils tombent dans l'athéisme.

Si quelques-uns de leurs répondants gardent une apparence plus respectable, s'arrêtant illogiquement à l'étape du déisme — tel Jules Simon, un des meilleurs, dans son livre *La Religion naturelle*, — c'est l'œuvre équitable d'un « chrétien qui oublie qu'il l'est », c'est la doctrine d'un philosophe « baptisé » qui ferme les yeux à la lumière, mais respire l'air vivifiant où il est né.

Le philosophe athée, voulant le paraître, le paraissant, on le trouve dans le sophiste Renan, rapsode élégant et insidieux dont la critique historique — servilement copiée de l'Allemagne — se glisse, fourbe et sournoise, et doucereusement hésite, s'en va,

revient, et revient encore pour semer l'hésitation, fuir la responsabilité, enfoncer le doute, engendrer la mort. C'est encore Quinet, au contraire tonitruant et brutal, criant sur les toits ce que Renan chuchote à l'oreille ; il veut poignarder l'Église que l'autre estime plus prudent d'empoisonner. « La menace de l'avenir est là ! »

En peu d'années, la politique des Cours de l'Europe ne donna que trop sensiblement raison



N.D. Phot.

ÉGLISE SAINT-HILAIRE, A POITIERS

à ce cri d'alarme. La guerre d'Italie, à laquelle fit suite le guet-apens de Castelfidardo, les outrages à la papauté, le mépris de son magistère, les menaces à son indépendance, la spoliation de son territoire : voilà, de 1859 à 1862, le bilan des circonstances douloureuses qui firent reprendre la plume à l'évêque de Poitiers.

Il écrivit la troisième Synodale. Il ne se croyait pas le droit de se taire. *Væ mihi si non evangelizavero*. Le silence eût été une complicité.

Après le rationalisme, après le modérantisme, il attaquait le naturalisme. L'erreur s'enchaîne comme la vérité; il retrouvait les mêmes adversaires, mais il planait au-dessus des personnes.

La constitution chrétienne des sociétés est de *droit*, disait l'évêque; elle n'existe plus de *fait*; l'intérêt des peuples est d'y revenir. A des degrés divers, et avec une vivacité graduée dans sa malice comme dans son danger, le naturalisme empêche cette restauration de l'ordre providentiel.

Ceux-ci, reconnaissant les droits de Dieu dans la vie privée — et ils s'y conforment pour eux-mêmes, — écartent ce surnaturel de la vie sociale. Peu d'esprits sont plus illogiques. Ceux-là veulent méconnaître ces droits dans les deux cas, ils n'ont cure d'une Providence chimérique, ils l'ignorent. D'autres la nient radicalement et arrivent à l'athéisme brutal, au renversement des lois de la société, à l'anarchie.

Ces derniers font peur, ils constituent un danger. Cependant, l'excès de leurs doctrines et surtout de leurs succès, en quelques jours momentanés au cours de chaque siècle, ouvre les yeux aux endormis.

La seconde catégorie, les orgueilleux, sont réfutables par le seul exposé de l'histoire religieuse : la Création, l'Incarnation, la Rédemption, la Résurrection sont des mystères, mais aussi des vérités tangibles, des vérités scripturaires, appuyées sur la tradition et les monuments les plus authentiques de l'histoire. Réfléchissez en comparant au panthéisme d'Hégel les doctrines chrétiennes : l'homme d'Hégel n'est pas Dieu, n'est pas même homme, il redescend jusqu'à la bête. puisqu'il serait *tout*. L'homme chrétien n'est pas Dieu, mais il participe à la divinité par l'Incarnation rédemptrice, il peut devenir un homme divin. Quelle chute ration-

nelle dans le premier système! Quelle élévation raisonnable dans le second!

L'ordre social chrétien n'est pas nécessairement l'antithèse de la société moderne. Tout n'est pas mauvais dans cette société : le progrès, la liberté, la civilisation, sont des mots qui signifient tantôt des erreurs ou des utopies, tantôt des idées saines, des résultats précieux dont les peuples sont justement jaloux. L'Église a le *criterium* infallible, elle parle, elle enseigne : le bon sens suffirait pour la comprendre. Mais les foules sont trompées par des termes équivoques. Au catholique on semble vouloir poser le dilemme : « Apostasie ou disparaïs ; » l'apostasie n'est jamais permise ; il faut espérer encore que, la conscience sauve, l'accord se fera, non par des concessions sans honneur, mais dans le respect de cette liberté dont beaucoup se parent, et que les lèvres chrétiennes seules peuvent invoquer avec sincérité.

Voilà ces trois *Synodales*. Sans qu'il ait cherché autre chose que l'accomplissement d'un devoir étroit, elles assurent à leur auteur un des premiers rangs parmi les apologistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. De Rome, de la part du Pape, le secrétaire des lettres latines pouvait le féliciter « d'avoir su concilier les égards de la prudence avec la force et la profondeur de la doctrine. »

Les juges avaient le droit de louer, les fidèles de s'armer de ces arguments mis avec bonheur à leur portée : « J'avais tout cela en moi, mais vous en donnez la prononciation, Monseigneur. Pour moi, je suis bien sûr maintenant que je tiens le serpent, et je saurai où trouver la queue, où trouver la tête, par conséquent où placer le pied. »

Après Louis Veuillot, combien pouvaient prononcer ces paroles de reconnaissance!

## III

C'est dans ce même amour de ses diocésains que M<sup>gr</sup> Pie protégeait leurs enfants contre les prétentions du monopole universitaire; il usait, dans la mesure du possible, des armes que lui laissait alors la loi de 1850. Bien qu'il n'eût jamais éprouvé pour elle l'enthousiasme de ses propres auteurs, il demeurait justement reconnaissant envers eux des bonnes intentions qui les animaient; craignant les conséquences de l'omnipotence de l'État dans un pays où le gouvernement change avec une terrible facilité, et tout en applaudissant aux premiers résultats heureux, son clairvoyant esprit apercevait déjà l'arme perfide qui nous menace aujourd'hui.

Tous ces grands coups d'épée qui faisaient autant d'irréparables brèches dans l'édifice des illusions modernes ne furent point portés sans irriter un pouvoir qui s'obstinait, par un faux point d'honneur, à garder en complice les portes de cette forteresse démantelée. Les luttes de l'évêque de Poitiers, à cette occasion, resteront célèbres; par la virile énergie de ses remontrances, il troublait le calme trompeur qu'un gouvernement voudrait toujours garder sur sa stabilité future; bientôt il eut à subir les mille vexations d'une administration hostile, chacune de ses paroles devenait justiciable de l'exégèse ingénieuse des commissaires de police et des gardes champêtres, et il ne pouvait plus prononcer en chaire le nom de Ponce Pilate ou d'Hérode, sans que la puissance publique s'empressât de conclure avec un à-propos plein d'humilité : « Hérode, c'est moi ! »

Et cependant, s'il combattait la politique impériale, ce n'était certes pas, malgré ses convictions royalistes, par un vulgaire et

étroit parti pris, mais pour les craintes que lui inspiraient ses faiblesses sociales. Dès 1852, il avait prononcé cette phrase profonde : « L'Empire, en amenant la sécurité, a emporté la sagesse. » Mais il s'était gardé avec une inébranlable patience et une certaine mélancolie des deux opinions adverses qui divisaient le clergé de France, ne partageant pas les grandes espérances des uns, tout en reconnaissant avec joie les premiers services rendus à l'Église ; — répudiant surtout les mesquines taquineries des autres, montrant ainsi que cette conduite n'est pas le secret du grand nombre et que l'âme qui le possède est une âme maîtresse d'elle-même.

« Il a plu à Jésus-Christ de me prendre dans la poussière pour m'élever au rang des princes de son Église, écrivait-il à un ministre de l'empereur ; je ne me sentirai digne de tout ce que Jésus-Christ a fait pour moi qu'autant que, pour ma part, je saurai me mettre au-dessus de la chair et du sang, pour plaider la cause de son Église ; et le jour où j'aurai pu, non seulement faire, mais encore souffrir quelque chose pour elle, serait le plus heureux jour de ma carrière épiscopale. »

Ce courage apostolique le préparait naturellement à la charité envers les personnes, et nul de ceux qui le connaissaient ne fut surpris le jour où il parla de l'empire détruit avec cette calme commisération : « Nous ne serons pas de ceux qui se respectent assez peu pour insulter aux tombés. Leurs noms, que nous taisions au temps de la prospérité, nous les prononcerions, s'il le fallait, pour demander aux hommes respect et silence envers l'infortune, à Dieu pardon et consolation pour le malheur et l'exil. »

La défense des principes n'est pas seulement périlleuse, elle est encore difficile parfois, car elle désoblige les idées ondoyantes des esprits ennemis du combat ; mais le courage du successeur d'Hi-

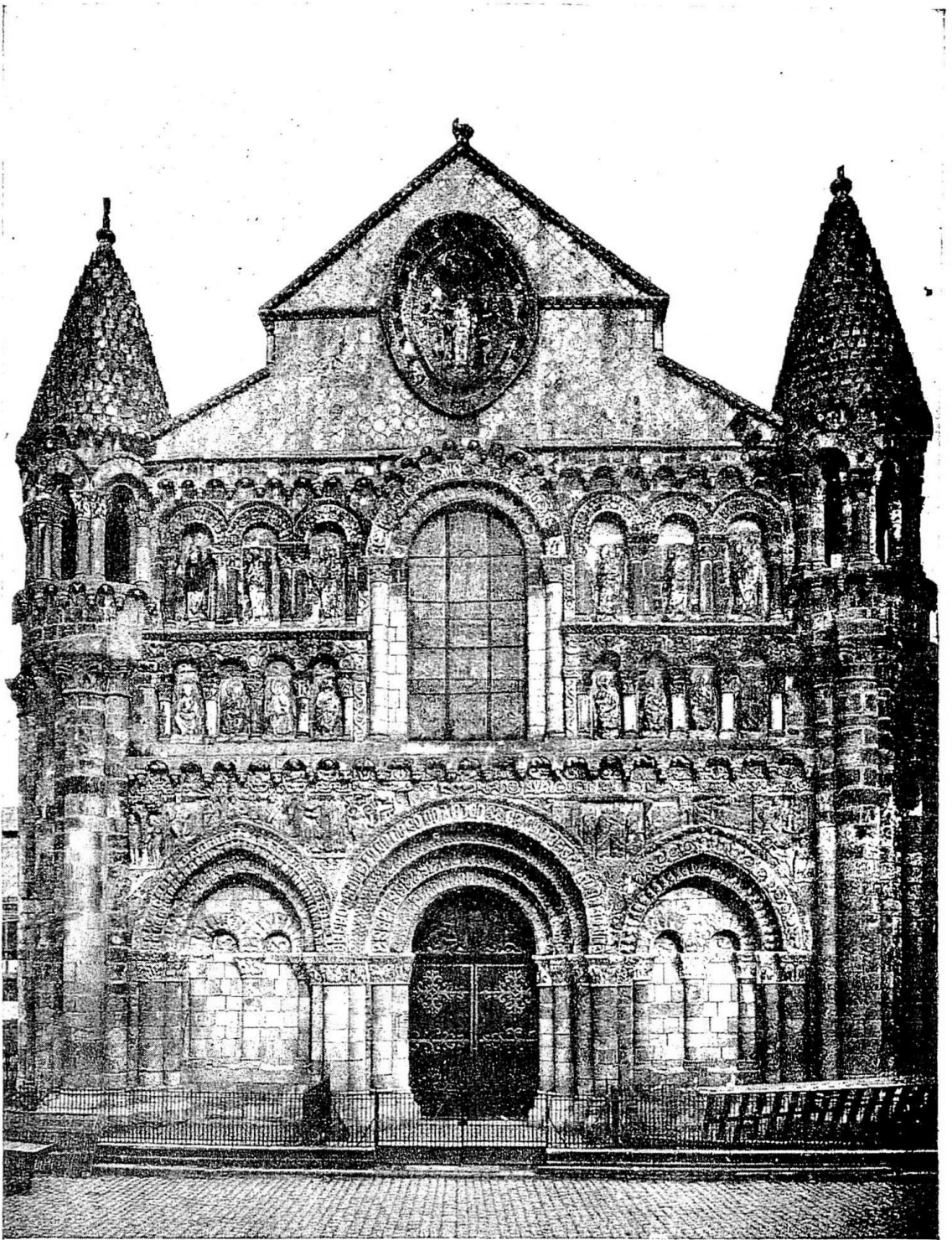
laire ne recule pas devant cette tâche pénible, et, au sein de conflits qui le désolent sans le troubler, nous le voyons conserver indivisiblement un respect de la vérité et un respect des hommes qui lui sont une force, comme ils sont encore pour nous un exemple.

Tandis que d'autres voulaient obstinément demeurer sur le terrain toujours contingent des libertés humaines, il se retranchait avec une confiance invincible dans le droit de la vérité absolue. Tout plein des grandes traditions romaines, nourri de la moelle même des Pères, il n'encourageait pas des « vérités de circonstance », et il estimait que ces « principes de 89 », que certains osent appeler un « programme de vie », ne sont que les germes empoisonneurs des nations qui vont périr.

Fidèle à la hiérarchie en toutes choses, il s'adressait aux prêtres dont il avait le soin, et si l'admiration universelle portait au loin les immortels enseignements de sa bouche, il n'en demeurait pas moins convaincu qu'un évêque « peut beaucoup en restant dans sa sphère diocésaine et qu'il pourrait moins s'il en sortait pour se produire ailleurs. » Dédaigneux pour lui-même des petits triomphes de brochures, craignant les joutes plus brillantes que solides dans les académies et les salons, c'est sur les remparts de l'Église, le bouclier de la tradition à la main, qu'il manie le glaive de la doctrine sans descendre de son siège de juge ni quitter sa chaire de docteur.

Cependant le pontificat de Pie IX s'avancait au milieu des contradictions des hommes et des bénédictions du ciel. Le glorieux Pontife venait d'attirer sur l'Église les miséricordes de Marie en augmentant la vénération des fidèles envers elle; il avait depuis porté les condamnations solennelles que l'irréligion des uns et la





ND. Phot.

NOTRE-DAME LA GRANDE, A POITIERS

faiblesse des autres rendaient nécessaires; et, tout préoccupé des maux grandissants d'une société en péril, il voulait donner au monde une base inébranlable qui pût résister au courant des opinions; il

convoqua donc ses frères au Vatican pour s'assurer de leur généreux concours.

Nul plus que l'évêque de Poitiers n'était préparé à ces grandes assises de la chrétienté : la confiance du Souverain Pontife, nous l'avons dit, l'avait dès longtemps désigné pour faire partie de cette Commission intime qui, par ses études, son expérience, ses travaux, rassembla les matériaux de la célèbre Encyclique *Quanta cura*.

Au Concile l'estime de ses collègues lui fit prendre place à la Commission la plus décisive : celle de la doctrine et de la foi.

On sait toute l'importance de son rôle pendant cette époque à jamais mémorable, et quel puissant appui son érudition vint apporter à l'éclaircissement définitif de la question de l'Infaillibilité. Mais sa réserve rehaussait encore l'ampleur de son talent, il avait toujours compris qu'à Rome toute individualité doit disparaître devant une personnalité unique, et qu'un évêque s'amoindrirait en acceptant le rôle, d'ailleurs assez singulier, de chef de parti, là où il ne peut y avoir d'autre chef que le Pape. Il se garda donc de s'inscrire pour ou contre les divers systèmes imprudemment discutés par l'opinion publique, laissant, pour une heure, le champ libre aux ergoteurs et aux dissidents ; tranquille sur l'action prochaine du Saint-Esprit, il se préparait, dans un religieux silence, à ses graves fonctions de juge, se contentant de prémunir les prêtres de son diocèse contre les erreurs gallicanes d'un ouvrage, depuis mis au pilon, et les prétentions hautaines d'un article de revue, tout en livrant à leurs méditations cette parole pleine de foi : « Daigne le Seigneur vous accorder à vous et à moi la grâce, comme disait saint Vincent de Paul, de n'avoir jamais été que du parti de la vérité, *avant* comme *après* les décisions de l'Église. »

N'était-elle pas bien « opportune » à mettre en lumière cette

vérité si consolante de l'Infaillibilité? A l'heure présente, elle constitue l'invincible aimant qui nous groupe tous autour de la chaire de Pierre. Dieu voulut particulièrement choisir, dans notre pays de France, trois hommes pour amener les esprits à cette unité catholique, trois enfants du peuple, mais de ce vrai peuple croyant et fidèle qui est une des forces vives du pays : l'évêque, le moine, le laïque : l'évêque, défenseur de la doctrine, protecteur de la foi, maître des fidèles ; — le moine que, dans un Bref à l'univers catholique, le Pape appelle « son ami dévoué », et qui remet l'antique prière en honneur chez une nation ayant désappris la langue de l'Église ; — le laïque, qui combat jour par jour, durant quarante ans, l'impiété et l'irréligion sur leur propre terrain, avec une ardeur vengeresse, et dont l'incontestable génie a bien mérité ce simple titre qu'en un jour de contestation il revendiquait avec une fière modestie : « Quelqu'un du peuple chrétien ! »

Après cette grande joie, il semble qu'aucun autre vent de bonheur ne doive souffler sur les jours si remplis déjà de M<sup>gr</sup> Pie.

La guerre apporte à son patriotisme d'inconsolables tristesses ; les amis tendrement aimés disparaissent peu à peu ; la vulgarité des événements et la petitesse des hommes lui causent un involontaire dégoût ; il va, du moins, demander à Dieu consolation et courage sur la tombe des martyrs de la rue de Sèvres, et garde un suprême espoir pour la France, en célébrant les nobles soldats tombés sous l'étendard du Sacré Cœur, comme les victimes expiatoires qui nous ont acheté un avenir meilleur.

Il eut surtout foi en cet avenir, en une heure de légitime espérance où son grand cœur avait cru que l'aube de jours prospères blanchissait déjà l'horizon politique ; son âme sacerdotale s'en réjouissait, car elle était ennemie d'un fatal indifférentisme ; elle

n'ignorait pas que les intérêts de l'ordre spirituel sont aussi en cause dans le choix et le jeu des institutions publiques, et que le prêtre, d'ailleurs citoyen de deux cités, ne peut s'en désintéresser par insouciance ou par lassitude.

Jadis il avait eu sur ce point un mot heureux : « Quiconque s'épuise à vous dire qu'il n'a pas d'opinion politique et que le mieux est de n'en pas avoir, termine rarement son discours sans vous démontrer qu'il en a une mauvaise, et qu'il veut vous la faire partager. »

Il est permis de noter une page presque ignorée de sa vie : Appelé un jour par la confiance d'un prince éminemment catholique à tracer le programme de la monarchie chrétienne, il se montra le digne conseiller de celui que la Providence nous laisse pleurer encore.

Rendre Jésus-Christ au monde qui s'en éloigne et faire briller les maximes du droit dans les constitutions des peuples avait été le grand espoir de sa vie. Dieu, qui lui enlevait tant d'anciennes affections, lui accorda cette consolation suprême de voir apparaître de jeunes soldats de la même cause sacrée, et ce fut avec une particulière bonté qu'il accueillit et salua les premiers champions de cette œuvre de régénération sociale qu'il estimait si nécessaire. Par deux fois, il reçut à Poitiers les représentants des associations ouvrières de France ; il fortifia de ses conseils le comte Albert de Mun dans son entreprise sociale tentée pour le salut du pays. Ce fut avec une joie paternelle qu'il vit porter à la tribune française ses éloquents revendications catholiques, saluant comme une aurore ces triomphes de la parole chrétienne dans les débats du Parlement.

Quand il eut mené le deuil de ses meilleurs compagnons d'armes, le ciel lui enleva cette mère pleine de mérites et d'années, qui,

maîtresse de sa maison avec autant de discrétion que de tact, restait son affection la plus douce depuis soixante ans.

Enfin, le grand coup qui atteignait l'Église universelle le trouva particulièrement sensible; Pie IX venait de retourner à Dieu, Pie IX le père, l'ami, l'inspirateur de l'évêque de Poitiers.

Il s'agenouilla avec une profonde espérance aux pieds de Léon XIII, et nul ne peut savoir combien étaient dignes l'un de l'autre le Pape et l'évêque qui savaient allier tous deux les temporisations de la charité aux hardiesses de la résistance.

L'éminente dignité de prince de l'Église vint ajouter un lustre suprême aux illustrations qui, déjà, lui faisaient une place spéciale dans le monde catholique; mais, comme si sa modestie eût voulu effacer, par une humilité plus grande, le légitime honneur que le Souverain Pontife lui décernait avec joie, le nouveau membre du Sacré-Collège voulut recevoir, en même temps que la pourpre cardinalice, l'habit du pauvre et séraphique saint François.

Ses voyages à Rome furent plus fréquents que jamais; il semblait voir lui-même les forces d'une vie consacrée au service de Dieu s'épuiser peu à peu, et quand, lors d'un voyage à Angoulême où il était venu prendre la parole devant une grande assemblée, quand la maladie terrassa, en une heure, cette existence précieuse (1), nul mieux que Léon XIII ne sut quelle perte faisait l'Église de France, car sa confiance et son affection venaient de lui réserver un rôle prépondérant dans la crise religieuse qui s'ouvrait déjà à cette date funeste du mois de mars 1880.

Et maintenant, s'il faut parler du mérite de son historien, de la valeur de son livre (2), il nous sera permis de constater combien

(1) Le 18 mai 1880.

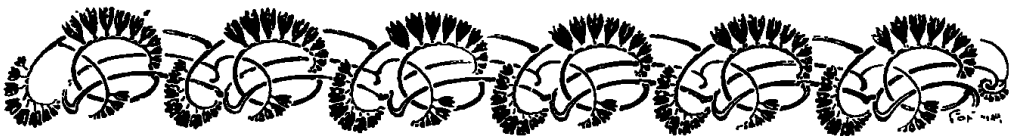
(2) M<sup>re</sup> BAUNARD. *Histoire du Cardinal Pie, évêque de Poitiers.*

le charme en est doux : on ne saurait adresser à M<sup>gr</sup> Baunard un plus bel éloge que de dire que son ouvrage est digne des grandes choses qu'il rapporte. Dans une sobre et impartiale vérité, il expose les faits de ces longues années d'apostolat avec une sûreté de jugement, dans laquelle on peut voir la légitime influence du commerce intime avec un grand cœur qui jette un rayon de son mérite et de sa gloire sur ceux qui l'ont aimé.

« C'est un livre de vérité, de respect et de paix, » écrit l'auteur dans sa préface ; M<sup>gr</sup> Baunard nous voudra laisser dire que c'est encore un livre de lumière. Le très solide monument qu'il a élevé à la gloire de cet illustre évêque est un des meilleurs résumés de la doctrine catholique, dans ses plus hautes et ses plus viriles applications ; une véritable synthèse de l'histoire religieuse contemporaine.

Livre de vérité et de respect, car celui qui en est l'objet n'eut d'autre passion en ce monde que celle de la sainte Église Romaine, qui est la grande école de la justice.

Livre de paix, de cette paix calme comme le droit, forte comme la vérité, féconde comme l'amour ; de cette paix invincible et triomphante, non pas tristement obtenue par des concessions plus ingénieuses que solides, mais d'autant plus chèrement aimée qu'elle est la juste récompense de généreux et persévérants combats.

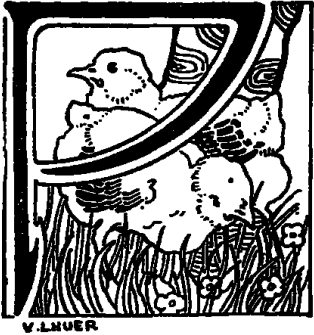


VIII

LES LETTRES DE LOUIS VEUILLOT







ARMI l'épanouissement quotidien des mémoires qu'on imprime, des lettres qu'on publie, des biographies qu'on découvre et des pensées qu'on encadre, au milieu de cette accumulation d'œuvres de jeunesse, et, hélas aussi! de productions d'un âge très mûr, à l'heure où l'histoire disparaît devant l'indiscrétion, où les commérages les plus mesquins remplacent la critique savante, il est malaisé de fixer légitimement l'attention du public, il est plus difficile encore de mériter son estime et de conquérir ses suffrages par le seul ascendant du génie, de la bonne foi et de la belle humeur.

Encouragé par l'intérêt malsain que la foule accorde aux puérités mystérieuses, il n'est pas si petit homme de lettres, si mince politique qui ne se croie en droit de rédiger pour la postérité des souvenirs, des révélations et des confidences. Joindre périodiquement les unes aux autres des phrases devient le seul objectif de cet écrivain, et provoquer le scandale son seul souci.

L'idée est absente dans ces têtes vides. Musset semble avoir deviné la plaie de la littérature actuelle :

Qui des deux est stérilité :  
Ou l'antique sobriété  
Qui n'écrit que ce qu'elle pense,  
Ou la moderne intempérance  
Qui croit penser dès qu'elle écrit? =

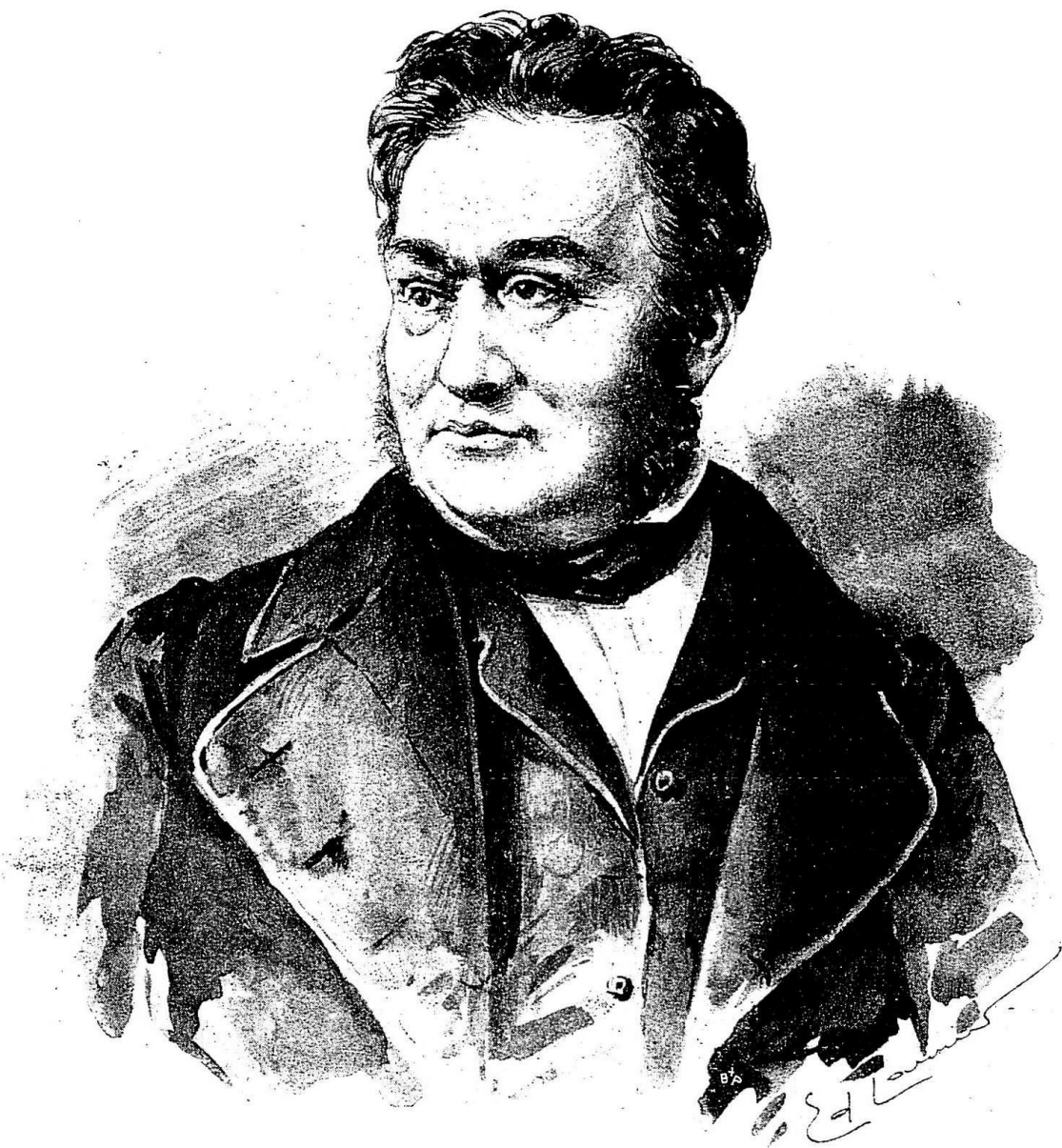
Heureusement, le bon goût a parfois sa revanche : il fait patiemment son choix silencieux, et conserve quelques fleurs choisies au milieu du tourbillon des feuilles mortes qu'emporte le vent d'automne.

J'ouvre ici un de ces livres rares qui, pour être plein de choses intimes, garde néanmoins l'attrait de la lecture de l'honnête homme et le charme de la sincérité du chrétien. Pas de confidences éhontées, point d'humilité orgueilleuse ; si j'osais me servir d'une expression familière, je dirais : point de pose. Mais le langage tout franc d'un homme de cœur qui, pendant cinquante ans, a écrit, au jour le jour, on peut dire à son insu, mais aussi à sa gloire, la plus attachante histoire d'une âme dans toute la simplicité de ses épanchements.

Certes, nul plus que moi n'admire en Louis Veillot le fier croyant, le catholique énergique, le défenseur de la vérité, le serviteur de l'Église ; mais je voudrais, en ce moment, fixer mon attention sur les qualités supérieures de son mérite littéraire, et ne pas même aborder un autre terrain que celui de ses lettres. Du reste, en juger une, c'est les apprécier toutes, et je prendrai la liberté de me limiter encore à sa correspondance avec M<sup>me</sup> la vicomtesse de Pitray.

Aussi bien, on retrouve là tous les mérites de cette plume féconde, et l'on peut goûter en peu d'instantes les qualités diverses de ce grand styliste, qui connaissait si bien les mille charmes de sa langue, et paraissait néanmoins ignorer l'insuccès de son difficile métier.

Il a dit quelque part, dans son parler pittoresque : « La langue française est une aiguille d'acier sans égale pour faire passer partout le fil souple et fort du bon sens » ; et, en effet, sa pensée



LOUIS VEUILLOT



trouve toujours l'expression juste pour caractériser un homme, exposer une situation, peindre un événement; la qualité maîtresse de sa voix fut une perception instinctive et comme infaillible de la valeur exacte des mots; or, il n'en est pas de plus rare.

Déjà entré dans la vie, il se donna la peine d'apprendre le latin. Cela seul suffit pour juger sa valeur de plume. Qu'on le veuille ou non, et sans nullement méconnaître les heureux services de nos formes locales, écrire en français, c'est, au fond, écrire en latin. Le sang et l'ossature de nos mots, leur tonalité, leur physionomie, tout cela dérive en grande partie de Rome, et, du jour où un écrivain perd de vue cette loi essentielle de notre langue, son talent d'artiste est diminué d'autant. A côté de la culture de l'antiquité, la connaissance des vieux maîtres français au rude et sain langage est nécessaire, et l'étude des modèles du xvii<sup>e</sup> siècle demeure indispensable. Louis Veillot — qui se plaisait parfois à faire revivre un mot ancien, auquel il rendait toute la fraîcheur de la jeunesse en lui conservant son parfum d'autrefois — a largement gardé l'originalité primesautière et la verve hardie du vieux temps; tout de même son culte pour le grand siècle lui a révélé les plus délicates finesses de cette belle langue que Bossuet parlait, que chantait Racine, qu'écrivait M<sup>me</sup> de Sévigné et que goûtaient si bien ceux qu'on appelait alors, avec une vérité qui fait image : les honnêtes gens.

Afin de le bien écrire, il faut comprendre la grandeur, la majesté, la noblesse de ce français élégant et pur, qui demande pour le parfaitement goûter des qualités qui ne tiennent pas seulement à la culture intellectuelle. L'auteur du *Parfum de Rome* avait senti toute la force d'un langage haut et ferme contre les basses attaques de l'irréligion; dans ses combats d'un demi-siècle,

ce fut là l'épée qu'il vint mettre au service de l'Église après l'avoir fait bénir par le Pape.

Au cours de ces quatre-vingt-quinze lettres, dont la première est datée du mois de mai 1854 et la dernière de la fin d'août 1870, pendant cette période de seize années si fertile en événements religieux et politiques, l'intérêt ne languit pas un instant, peut-être soutenu moins encore par la diversité des circonstances que par la variété du style.

Et cependant, rien ne sent moins l'apprêt, rien ne saurait être plus sincère ni plus simple.

On ne peut faire à cette correspondance le reproche adressé parfois, et avec quelque raison, à celle de M<sup>me</sup> de Sévigné d'avoir été, la grande, presque l'unique occupation de sa vie; pour Veillot, au contraire, c'est au milieu du labeur incessant de son journal, à travers mille affaires hâtives et urgentes, en quittant pour un instant la table où il venait d'écrire tant d'articles, de polir tant de livres; — à Paris, à Rome, à la campagne, au bord de la mer, en voyage, presque en diligence et en chemin de fer, c'est là que Louis Veillot rédige ces lettres attachantes par la forme, mais plus attachantes encore, s'il est possible, par le naturel, le sans-façon, j'ose dire le ton bon enfant qui les distinguent entre tant d'autres. Une phrase, souvent un mot jeté comme à la hâte, provoque le rire, console l'amitié, fortifie l'espérance, augmente la foi et n'oublie jamais la grande affaire de la vie : le service de Dieu.

Si nous considérons enfin ces lettres au point de vue « historique », nous voyons bien clairement quelle véritable et solide piété dominait tous les actes de Louis Veillot; combien il gardait peu de rancune à ceux qui l'ont combattu chaque jour avec

une persévérance parfois inexplicable; combien il pardonne, avec une indifférence écrasante, à certains qui feignaient de méconnaître des sentiments qu'une première intimité leur aurait cependant permis d'apprécier davantage.

D'une gaieté joyeuse dans la sérénité de son âme, d'une verve



SAINT-PIERRE ET LE VATICAN

intarissable dans l'épanouissement de son esprit, d'une ardente expansion dans la peinture de ses sentiments, ne craignant pas la rondeur de l'expression pour mieux buriner sa pensée, il lance, en même temps que les pensées les plus lumineuses, cent bagatelles charmantes, que la postérité placera à côté des meilleures pages de ses ouvrages de fond.

Il a caractérisé ses lettres et la légitimité de leur publication en refusant de les faire imprimer trop tôt, quand les destinataires

eux-mêmes l'en priaient avec instance pour fournir un aliment de plus à la caisse du Denier de Saint-Pierre.

« Il ne faut livrer au public que ce qui est écrit pour lui, disait-il, ou il faut attendre que celui qui a écrit soit mort, et que le mérite de l'écriture ait résisté au temps. L'agrément des lettres intimes consiste dans les choses intimes. Oter cela, c'est ôter tout. »

Il est donc utile de présenter brièvement cette « correspondante », qu'il se plaisait à nommer sa seconde sœur.

Olga de Ségur, aujourd'hui la vicomtesse de Simard de Pitray, a connu Louis Veuillot à Rome pendant l'hiver de 1852-1853, qu'elle passa, avec sa mère, au palais Brancadoro, chez son frère M<sup>sr</sup> de Ségur, alors auditeur de rote. L'amitié chrétienne et l'intimité même qui s'établirent dès cette époque entre la famille de Ségur et l'auteur de *Rome et Lorette* l'amènèrent plusieurs étés de suite au château des Nouettes, il y fit annuellement d'assez longs séjours et rencontra là M<sup>lle</sup> de Ségur, avant et après son mariage. La sympathie réciproque, l'estime mutuelle, l'admiration de la jeune fille, le respect de l'écrivain, tout contribua à former une affection délicate, se traduisant à la fois par une correspondance scrupuleusement fidèle et de fréquents voyages au château de Livet, terre appartenant à M. de Pitray, dont les bois touchent la forêt de Saint-Évrout, dans cette riante et fertile vallée de la Rille, une des plus belles de la Normandie.

J'ai hâte d'ouvrir ces lettres, les voulant gâter le moins possible de réflexions personnelles, et ne les relier entre elles que par d'indispensables commentaires.

En 1856, M<sup>lle</sup> Olga de Ségur venait d'être fiancée à M. le vicomte de Pitray; Louis Veuillot lui écrivait la lettre suivante, que de



toute façon j'aime à lire la première, car elle indique bien leur franche, loyale et ferme cordialité :

« Paris, février 1856.

« Chère Mademoiselle,

« Me voici de retour, et je veux avant toute chose vous souhaiter le bonjour. Je suis parti avec un vrai chagrin de n'avoir pu vous dire adieu, et durant toute ma course, qui s'est faite bride abattue, je n'ai eu d'autre chagrin que de ne pouvoir vous écrire. Je ne vous ai pas oubliée pourtant, ni vous, ni *lui*, puisqu'il n'y a plus moyen de penser à vous sans penser à lui, et de prier pour vous sans prier pour lui. J'ai donc dit au bon vieux saint que j'allais voir, qu'il ne s'agissait pas seulement de politique, et que, tout en faisant la guerre aux loups, il fallait encore prendre soin des agneaux et des colombes; que je lui demandais en conséquence une bénédiction toute spéciale pour un mariage qui me tenait extrêmement au cœur.

« Il m'a demandé si c'était le mien. J'ai répondu : « Mieux que » cela! Priez comme s'il s'agissait de ma sœur ou de ma fille. » Il me l'a promis, et il l'a fait. Quant à moi, dans toutes les églises que j'ai visitées pour la première fois, la bénédiction dudit mariage a été une des trois choses que j'ai demandées au bon Dieu. C'est une de mes grandes affaires, parce que nous vous aimons tous vraiment et fortement, d'une de ces affections bien plantées et bien cultivées qui poussent leurs racines dans le fin fond du cœur, et qui sont toujours en fleurs et en fruits.

« Vous vous aimerez bien : ce qui veut dire beaucoup et longtemps, *à la chrétienne*. C'est le grand secret du bonheur, quoi qu'il arrive; c'est le charme profond qui reste encore et que l'on sent

éternel, même quand le bonheur n'est plus. On dit que le bonheur n'est plus quand la mort a frappé sur ces cœurs qui n'en font plus qu'un et les a séparés. Mais c'est une erreur : le bonheur que Dieu a fait, et que l'on a voulu comme il le veut, est ajourné, il n'est pas détruit; la mort sépare et ne désunit pas. La douleur c'est l'amour, et cet amour-là est le bonheur. Je vous le dis, parce que je le sais; et je ne crains pas de vous le dire, très chère amie, parce que vous êtes chrétienne. Au milieu de vos joies si légitimes et si douces, vous ne craignez aucune pensée sérieuse, et je sais que les fanfreluches de la situation vous amusent sans vous enivrer. Vous nagez dans les bijoux et dans les dentelles sans vous laisser submerger, et il n'y a pas de magasin de nouveautés qui vous empêche de monter chez vos amis du troisième étage. J'en suis bien content pour nous et plus encore pour vous, et immensément content pour lui.

» J'ai eu un sentiment de joie des plus vifs, quand j'ai su que vous vouliez venir dîner, chez les mêmes amis de bas étage (qui demeurent si haut), avec votre inséparable. J'y avais songé : mais je crois que j'aurais eu la sottise de ne pas oser en faire la proposition. On a beau être un homme de talent, on a toujours un côté bête.

» Vous avez bien plus d'esprit que moi, et je vous en remercie. Ne tardons pas. Adieu, chère Mademoiselle; à bientôt. Vous vous êtes placée bien ingénieusement dans ma vie, dernière amie de ma jeunesse, première amie de ma vieillesse; en sorte que je vous aime tout plein, et qu'il ne faudrait pas qu'on fît des articles contre vous.

» LOUIS VEUILLOT. » (1)

(1) *Correspondance de Louis Veillot*, t. III, p. 252.

La veille même du jour où Olga de Ségur allait devenir M<sup>me</sup> de Pitray, elle recevait, avec un petit volume de saint François de Sales, ce billet de Louis Veuillot. On goûtera la délicate et gracieuse façon de l'envoi, et l'on comprendra mieux encore quels liens devaient unir ces intelligences élevées et ces cœurs généreux :

« Mardi de Pâques 1856.

« Chère Mademoiselle,

« Je me hâte de vous envoyer mon pauvre petit cadeau. Il est encore bon pour une jeune fille; quelques heures plus tard il serait indigne d'une grande dame; recevez-le comme il est offert, et que le cœur y mette le véritable prix.

« Remarquez la coïncidence et l'allégorie. Coïncidence : Vous recevez *l'Introduction à la vie dévote* au moment de vous introduire dans la vie de ménage. C'est pour dire que ces deux genres de vie peuvent et doivent marcher ensemble. Allégorie : La susdite vie dévote est reliée en chagrin, mais en chagrin de couleur gaie et tendre, ce qui signifie qu'elle a ses joies, et le tout est encadré d'or, pour exprimer que ce chagrin et cette dévotion sont le moyen d'acquérir une couronne, non plus de vicomtesse, mais de reine et d'impératrice, et encore mieux. Je pense que c'est mon relieur qui a trouvé ces belles choses, et elles font bien honneur à son imagination. J'en ajouterais d'autres non moins agréables, si je n'avais pas assez d'esprit pour me taire, dans un moment où mes radotages de vieux doivent nécessairement perdre de leur attrait. » (1)

Dans cette fraternité de bon ton, Louis Veuillot répandait l'esprit à pleines mains et ne laissait guère s'envoler une lettre sans y

(1) T. III, p. 254.

mettre le sceau de sa plaisanterie respectueuse, la franchise de sa gaieté. Voyez quelle ingénieuse manière de présenter une requête et de recommander un solliciteur; le détour peut paraître un peu long, mais qui s'en plaindra?

« Voilà ce que c'est que d'avoir de la vanité! On connaît les Ségur, on s'en vante inconsidérément; cela court, cela tombe dans des oreilles trop attentives, et l'on reçoit des requêtes dont on est ensuite bien embarrassé. Daignez lire la ci-jointe, qui vient d'une très sainte femme dont je m'étais jusqu'ici félicité d'avoir obtenu l'affection. Vous verrez comme elle cherche à se poser sur un des chemins de fer de M. votre père.....

» Vous remarquerez que l'homme est un garçon qui a eu l'esprit de prendre pour femme une fille sans dot qui lui plaisait. Non, Madame, il ne faut pas que l'homme qui a donné un tel exemple en soit victime; il faut, au contraire, qu'il ait fait une bonne affaire et que son orpheline se trouve, par vous, avoir une dot dans son pauvre petit tablier. » (1)

Son entrain ne le quitte pas, même lorsque les événements politiques ont brisé sa plume et que, réduit au silence pour avoir publié l'Encyclique *Nullis in verbis*, il s'en va, au mois de juin 1861, demander à Solesmes le repos et la paix.

« Je suis venu chez ces bons moines pour travailler un peu, prier un peu, pleurer un peu mes crimes, et entendre chanter les louanges du bon Dieu sur des airs que le P. Lambillotte n'a pas faits. C'est un motet que j'ai entendu il y a huit jours, chez les religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve, qui m'a poussé ici! » (2)

(1) T. III, p. 277. — 17 août 1857.

(2) T. III, p. 360. — 12 juin 1861.

Vous ne prendrez pas cette boutade trop à la lettre, n'est-il pas vrai? Ce n'est point seulement pour fuir cette musique théâtrale qui s'intitule « d'église », ce n'est point seulement l'amour du plain-chant qui l'a conduit à Solesmes; là, dans cette merveilleuse abbaye, riche des trésors de la sculpture, plus riche encore de la foi de ses moines et de l'immortelle renommée de son grand restaurateur; là, sur cette colline silencieuse et vivante, dominant les flots d'argent de la Sarthe, entre les nobles constructions de Sablé et les hautes futaies du parc de Juigné, on pense, on prie, on travaille; c'est dans cette petite chambrette de la tour des voyageurs qu'il a esquissé le *Parfum de Rome* et écrit des pages impérissables, soutenu, guidé, encouragé par son illustre et pieux ami. Sa gaieté ne l'abandonne pas, et le trait plaisant de la satire se fait jour dans ses lettres :

« Je vais à Matines, à Complies, à la grand'messe, — écrit-il. Je m'accorde seulement quelques méditations dans le jardin, qui est joyeux et plantureux, avec plusieurs lieues de vue et une rivière au bas, et quantité d'oiseaux gazouillants. Là, tout en ruminant mes canailles et stupides péchés, je croque des groseilles blanches, des fraises blondes, des cassis noirs. Croyez-moi, je m'arrangerais de cette vie à tout jamais, et je suis même assuré que j'étais fait pour cette vie. Hélas! hélas! que je me suis sottement défait! Mais je voudrais bien changer en réalité la forte plaisanterie que vous vous êtes passée, ô mère de famille! en adressant votre lettre à dom Louis Veillot, Bénédictin... Le Frère qui me l'a remise avait un petit fin sourire, comme pour dire : « Homme grave, vous avez encore par là-bas des amis bien » légers! » J'ai répondu à ce sourire; j'ai dit : « C'est une dame..... » — Ah! les dames! » Et son geste vous envoyait à fond de cale » du Purgatoire pour jusqu'à la fin des temps..... »

Il semble particulièrement inspiré par les imprévus de voyage et sait retracer de main de maître les épisodes qui les agrémentent. Dans une de ses excursions au château de Livet, il eut, à l'aller et au retour, une double rencontre; elles lui parurent mériter l'une et l'autre d'être rapportées. A peine rentré chez lui à Paris, il prend la plume pour esquisser à M<sup>me</sup> de Pitray l'importun qui lui avait maladroitement gâté cette première heure qu'on aime à passer en silence et seul avec soi-même, en quittant une maison hospitalière et amie :

« Jusqu'à Rugles, j'étais bien tranquille à côté d'un bon garçon qui lisait d'un air morne un livre de chemin de fer intitulé : *Les Femmes comme elles sont*. Il semblait consterné; mais sa douleur l'empêchait d'ouvrir la bouche, et j'étais bien heureux..... Mais voilà qu'un petit homme, moustache en scie, bien tenu, dégringole de l'impériale, où il était fort à son aise, se coule dans le malheureux coupé, qu'il change en caque, et me déclare tout droit, en entrant, que, n'ayant pas l'honneur de me connaître, mais m'ayant entendu nommer par le conducteur, il se donne le plaisir de venir causer. Madame, ce petit mâtin ne m'a lâché qu'à l'entrée de la gare de Paris, je veux dire l'entrée par où l'on sort. » (1)

Ce voyage en Normandie lui fut, en ce point, particulièrement funeste, car quelques jours avant ce retour pénible, il avait eu à se défendre de cette même importunité d'un voisin trop communicatif. Il s'en plaignait gaiement à sa sœur et lui en faisait une peinture pleine de vivacité et d'entrain :

« Après les premiers pleurs donnés à la séparation, tout a pris une couleur riante. Le soleil était charmant, le wagon bien com-

(1) T. III, p. 384. — 12 mai 1863.

posé : deux dormeurs, un liseur, et rien entre les quatre coins. A Conches, mon affaire s'est un peu gâtée. Un homme roux, gros, en casquette d'or, a pris place dans mon coupé.

» Il n'a pas osé m'attaquer jusqu'à Lyre, ce qui m'a donné le temps d'évacuer une trentaine de vers qui me tourmentaient depuis Évreux, et qui m'étaient nécessaires pour ma préface. A *Lyre*, donc, j'ai remis la mienne dans l'étui, et j'ai humainement allumé un cigare à la pipe du gros homme roux.

» Il est entré en conversation sur ce signe. Je comptais causer de la pluie et du beau temps, mais je vis bientôt que le malheureux me connaissait et que j'étais perdu. Il se trouva brave homme et intelligent comme la droiture. J'e lui fis un fort catéchisme, qu'il écouta bien, et qui dura jusqu'à Rugles, où il me quitta, en m'exprimant son bonheur.

» J'espérais que j'allais être seul et méditer jusqu'à Laigle sur la queue de Giboyer (1), car ce bon air et ces jolis paysages me montaient à la tête, et j'avais les esprits en mouvement. Voilà un paquet de graisse qui monte avec un air bête et des salutations de mauvais augure. Nous n'avions pas fait vingt tours de roue, qu'il me dit gauchement combien il se trouve heureux de voyager avec « une sommité ».

« Monsieur, lui dis-je, je suis une sommité enfoncée. — Monsieur, me dit-il, ça n'y fait rien, et on est tout de même bien aise de..... » Il avait une sacoche au flanc, un chapeau d'homme, quelque moustache drôle, des gants louches, un habillement noir.

(1) Au mois de décembre 1862, profitant de la suppression de l'*Univers* par décret impérial, Émile Augier donna sa comédie du *Fils de Giboyer*, qui attaquait les catholiques et notamment Louis Veuillot. Celui-ci répondit à la pièce par une brochure : *Le Fond de Giboyer*.

Je ne pouvais pas lui mettre une profession sur la figure. « Qu'est-ce que vous faites dans ce monde? — Monsieur, je suis chirurgien. » J'avais flairé quelque chose comme ça, mais il me restait des doutes. Je lui demandai si l'air du pays était bon pour les plaies. Il me répondit qu'il était ce qu'on appelle chirurgien *dentaire*, qu'il soignait les plaies de la bouche, et il m'en nomma plusieurs; qu'il guérissait les cancers de la mâchoire et faisait l'ablation des os maxillaires, qu'il était répandu parmi les châteaux, et il me nomma plusieurs comtesses et marquises, et même une duchesse, dans la bouche desquelles il entre comme chez lui; mais je ne pus lui faire avouer qu'il arrache des dents. Il ne le voulut point. « Enfin, lui dis-je, vous arrachez les dents? » Il me répondit que la chirurgie de la bouche est une branche très importante de l'art, et qu'il a épousé la fille d'un médecin fameux, longtemps professeur au Caire, et qui a fait des ouvrages. Il se répandit de là sur le mauvais esprit des peuples, sur leur ingratitude envers ceux qui les secourent; il me fit un bel éloge du clergé, qui fait cas non seulement du talent et des services, mais de l'homme; il dit plusieurs belles maximes sur l'Être suprême; mais il n'avoua pas qu'il arrache des dents. Cet orgueil mal placé me consola d'être poète. Au moins j'ai l'humilité d'en convenir. » (1)

Il faisait, en effet, bon marché de la gloriole, et la modestie sincère lui était plus facile qu'à aucun homme célèbre; à propos des nombreuses visites que lui rendait en foule le clergé pendant un voyage dans le Midi en 1858, après la condamnation du pamphlet *l'Univers jugé par lui-même*, il écrivait gaiement à M<sup>me</sup> de Pitray :

(1) *Correspondance*, t. II, p. 222. — 5 mai 1863.



« Ah! Madame mon amie, si j'avais plus d'agrémens de visage, que deviendrais-je? Et que Dieu est bon de m'avoir fait cette beauté d'écumoire qui amuse tant le *Charivari*. Je frémis en pensant à mon sort, dans le cas où les dames viendraient à m'admirer autant que les curés. On mettrait du sucre dans mes poches, et des pots de confitures dans celles de mes diligences, et je finirais par être épousé. » (1) Il avait la fierté de l'écrivain; Dieu lui avait donné une plume, il prétendait la garder libre, et l'amour de son métier ne lui permettait pas d'accepter d'autre situation; il ne voulait même pas que les catholiques lui assurassent l'avenir, et quand l'*Univers* fut brutalement supprimé en 1860, il refusa dignement la souscription que M<sup>me</sup> de Ségur souhaitait organiser en faveur du polémiste sacrifiant sa fortune à ses opinions. Il appelait cela : « se donner un faux air de Lamartine. »

C'est qu'en effet il ne craignait pas sa peine; le travail l'avait toujours trouvé prêt à son moindre appel, et il déployait la vigueur de ses facultés à cette besogne d'écrivain acceptée d'une amoureuse ardeur :

« Je travaille à cinq ouvrages en ce moment, et j'en fais réimprimer trois autres. Je m'enfonce là-dedans. Je ne me borne pas à corriger, j'ajoute; je ne me borne pas à ajouter, je conçois. Il me pousse un sixième ouvrage, et avec une telle violence, que je m'y mets sur-le-champ. Ah! quelle enjôleuse que la muse! Qu'elle est douce et cruelle et despote! Non, il n'y a pas de pire femme à aimer! » (2)

Elle ne le trahissait pas, cette muse. Quand, assis à sa table, il traçait sur le papier l'expression toute vive de son ardente pensée, il se sentait plus maître de lui que jamais, et, sous l'enveloppe

(1) T. III, p. 283. — 8 août 1858.

(2) T. III, p. 409. — 4 avril 1866.

poétique de certaines tournures de phrases, on retrouve cette marque caractéristique de ce qu'il appelait son « épée », de la plume qui se plaisait à la prose parce qu'elle convient mieux à la lutte et au combat :

La prose, mâle outil et bon aux fortes mains (1).

« Dans ce beau partage des dons qui font l'artiste, je n'ai reçu qu'un maigre lot. Tel qu'il est pourtant et même sur l'ingrat terrain où mon ingrat instrument s'exerce, j'ai plus d'une fois goûté la joie de l'art. J'ai senti que je servais, j'ai senti que j'aimais, j'ai senti que j'ouvrais des esprits et des cœurs et que j'y laissais quelque chose de bon. Et dans d'autres rencontres j'ai senti que plus d'un ennemi injuste et arrogant se retirait, emportant une marque vengeresse. Et je crois, en vérité, que je n'échangerais pas contre les rentes les plus victorieuses cette pauvre plume qui ne m'a pas toujours trahi. »

Sa correspondance pourrait-elle ne pas porter, elle aussi, le cachet de cette perfection littéraire? Il a des pages d'un burin si délicat, qu'elles permettent peut-être d'apprécier l'écrivain de génie mieux encore que tant de passages ciselés que ses lecteurs ont goûtés dans ses livres; car ici le temps ne permet pas d'arrondir la phrase ni de polir l'expression.

Il goûte si heureusement la jeunesse de la nature et l'attrait des choses antiques, que la plus agréable description est toujours au bout de sa plume. Voici comment, à M<sup>me</sup> de Pitray, en Normandie, il écrivait sous le toit de ses autres amis (2), en Bourgogne.

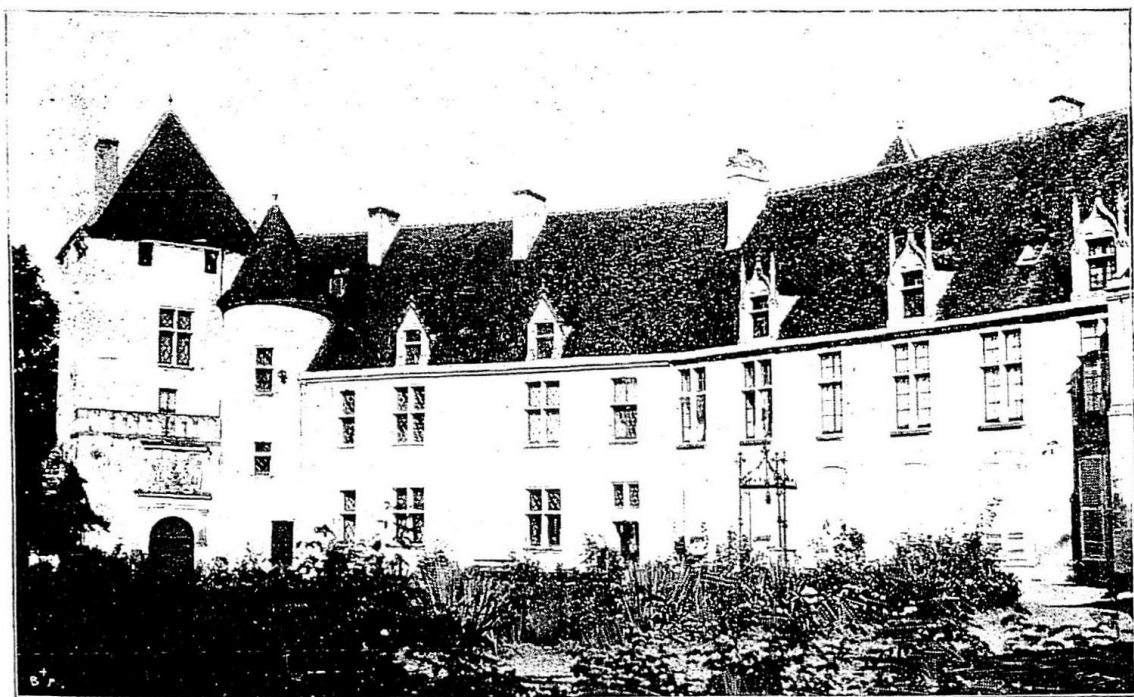
« Le château d'Époisses est charmant. Il y a des tilleuls en fleurs,

(1) *Satires*.

(2) Le comte et la comtesse Charles de Guitaut.

des buis, des roses et un tas de curiosités et de vieilles paperasses. Nous venons de lire une collection d'autographes de M<sup>me</sup> de Sévigné, du grand Condé et d'autres anciens amis de la maison. J'habite la chambre du grand Condé.

« La chambre du grand Condé n'est pas mal située pour un



CHATEAU D'ÉPOISSES

homme de plume. Il y fait frais, il y a du silence, et l'on y trouve à peu près ce qu'il faut pour écrire. »

Cet Époisses, de si grande mine, lui tenait au cœur, et la première fois qu'il s'y rendit, sa lettre revint toute embaumée d'un agreste parfum qui nous pénètre encore. A-t-on jamais dit plus simplement des choses si douces ?

« Époisses (Côte-d'Or), juin 1858 (1).

« ..... J'ai été escorté de la foudre jusqu'à Montbard, une foudre mouillée qui rafraîchissait un peu l'air et qu'on n'entendait pas.

(1) Cette lettre est adressée à M<sup>lle</sup> Élise Veillot. *Correspondance*, t. II, p. 126.

A Montbard, ma voiture m'attendait, en gants blancs. Sous un ciel nettoyé et magnifique, j'ai fait quatre lieues dans l'odeur des foins coupés, au chant de l'alouette et de l'Angélus, voyant tous les apprêts du lever de l'aurore, et c'est charmant. Elle a commencé par tirer ses rideaux, et elle a jeté sur la terre un petit sourire d'un bleu rose, qui a tout animé. Soudain, se sont dessinées les collines, les arbres ont poussé, et les champs, peu à peu, sont devenus verts et blonds, de noirs qu'ils étaient.

» Puis l'aurore a ouvert sa fenêtre et passé la tête. J'ai vu tout son visage. Il est agréable. C'est une physionomie pâlotte, mais souriante, fraîche, avec une teinte de mélancolie : figure-toi sœur Olga dans une minute d'attendrissement. Quelques étoiles restaient, par-ci, par-là, dans sa coiffure de nuit. En tombant sur la terre, elles devinrent des ruisseaux et des fleurs. Elle fit sa toilette et se pommada de tilleul et de foin, avec une pointe de sureau : c'est son parfum du moment. Son haleine est fraîche, elle vint jusqu'à moi et me donna une sensation de froid, que j'aurais voulu vous envoyer dans nos taudis de la rue du Bac. Elle s'éclairait de plus en plus, et la terre de plus en plus se réjouissait de la voir : tout s'animait, les oiseaux éclatèrent en chansons, et me firent souvenir de faire ma prière comme ils faisaient la leur.

. . . . .

» Époisses est un très beau reste de château fortifié, entouré de deux enceintes, à demi gothique, bâti dans un pêle-mêle singulier ; grand seigneur comme Rostopchine, bon enfant comme Ségur, plein de portraits, de livres, de blasons, de charmantes ferrailles ; la cour est un jardin, le pays est un parc ; l'église et le presbytère sont dans la première clôture, le curé a les cheveux roux et lit *l'Univers*. »

Tout lui est motif pour lever son regard vers le ciel, et ses lettres — elles mettent si bien à nu le fond de son cœur et l'intime courant de ses pensées — révèlent tous les trésors de sa foi de chrétien.

Je trouve là le secret de son style, qui possède les qualités catholiques : la clarté, le trait, la couleur, le mouvement, l'esprit, l'émotion. Parler de Rome, du Saint-Père, de l'Église, du Sauveur des hommes, donne aussitôt à la pensée un tour plus noble et plus pur, tant il est vrai que l'esprit, tout comme l'âme, gagne à ce fréquent et délicieux commerce avec les choses saintes; la foi agrandit le cercle étroit de notre intelligence bornée.

Il aime Rome, et il la voudrait faire aimer; il exprime à M<sup>me</sup> de Pitray toutes ses craintes d'être inférieur à sa tâche :

« Hélas, je peins une chose qui s'en va. Cette Rome que nous avons tant aimée, bientôt elle n'existera plus. Dieu en fera une autre, que nos neveux trouveront belle; mais notre vieille Rome, la vieille Rome de notre jeune temps, celle-là ne sera plus. » (1)

Là-bas, en effet, se trouvait pour lui le berceau de sa naissance à la vérité; à Rome il avait ressenti les suprêmes angoisses du doute, et, réconcilié avec son Dieu, qu'il ne connaissait pas encore, mais qu'il n'avait jamais méconnu, il goûta les premiers élans de la joie qui inonde le cœur de ceux à qui la grâce rend la patrie perdue.

Dans son merveilleux langage, Rome avait montré à son esprit toute l'énergique vitalité de sa paix, de sa force, et il comprit aussitôt comment le Souverain Pontife est le centre providentiel de tout l'édifice chrétien. De cette rencontre avec le Pape — cet homme à qui il pouvait dire : « Mon Père! » et qui lui répondait :

(1) T. III, p. 358. — 14 mai 1861.

« Mon fils ! » — il garda un impérissable souvenir ; son enthousiasme se répandait aussitôt dans sa correspondance avec une douceur de tendresse et d'expansion.

Il ressentait au suprême degré l'émotion des cérémonies religieuses, son cœur s'y dilatait à l'aise dans un fervent colloque avec Dieu.

Rien n'effaça jamais le sillon des courtes joies de sa vie de mariage, où, après huit années de bonheur, il perdit en quelques semaines sa femme et ses trois filles aînées ; ce ne serait pas connaître Veillot tout entier que d'oublier ses lettres au temps de son immense douleur. Je sais peu de sentiments aussi résignés exprimés avec plus d'émotion sincère et de simple grandeur.

On sent bien véritablement là toute la puissance de la grâce sur un cœur fidèle, et qui ne devinerait dans cette abnégation le secret de sa force et l'explication d'une providentielle bénédiction de Dieu ? Elle a permis que cet écrivain de talent fût autre chose et plus encore qu'un admirable écrivain, et que, n'ayant rien à regretter dans son œuvre, il pût laisser après lui tant de livres, dont toutes les pages attestent, avec l'ardent amour des âmes, le culte de la seule vérité.

Quand un homme, à genoux près des tombes de ses enfants, peut écrire de telles choses, cet homme est un grand chrétien !

« Nous sommes en ce monde pour expier, pour souffrir, pour mourir. Je remplis ma vocation et je solde mon compte de pécheur. Si ce n'était pas Dieu qui envoyât les épreuves, et s'il ne tempérerait pas sa justice par sa miséricorde, on y succomberait. Mais c'est Lui qui agit, et l'obéissance n'est pas seulement possible, elle est douce. Cela semble difficile à croire ; cela est pourtant, et je le sais.

» Trois minutes avant de mourir, l'enfant a pris de mes mains le crucifix qui a reçu les derniers baisers de sa mère; elle l'a porté à ses lèvres, elle a souri en tendant ses petits bras vers le ciel.

» Nous l'avons conduite au cimetière avec un beau cortège de douze Petites-Sœurs des Pauvres. Durant sa maladie, je l'avais vingt fois offerte à Dieu pour être Petite-Sœur des Pauvres ou pour mourir tout de suite : car la voyant aux portes du ciel, je n'aurais pas voulu la faire redescendre dans la vie à la triste condition d'en subir les souillures.

» Nous l'avons mise dans le tombeau de sa mère, à la place que j'avais réservée pour moi. C'était tout ce que je possédais de terre en ce monde; je ne l'ai plus. Me voilà pauvre jusque-là, Dieu merci. Prie Dieu que je garde à jamais dans mon cœur tout ce que j'y ai maintenant, et j'aurai à le remercier durant l'éternité entière des grâces dont il m'a comblé.

» Adieu, mon ami. Vive Jésus! Vive sa croix! » (1)

Je m'arrête, voilà l'homme. A travers le talent on reconnaît le cœur généreux, l'âme ardente, l'ami dévoué, le soldat plein de gaieté, le polémiste plein de verve, mais sans rancune, surtout le chrétien fidèle dans sa foi, robuste dans sa piété, inébranlable dans son espérance.

J'avais formé le dessein de ne parler que de son mérite littéraire, et me voici entraîné à faire l'éloge de ses vertus.

Ceux qui l'ont lu, ceux-là l'ont aimé, et ils gardent au cœur la reconnaissance qui convient pour ce grand homme dont la parole n'a jamais frappé en vain les esprits sans prévention.

Sa plume a touché tous les genres, effeuillé toutes les fleurs de

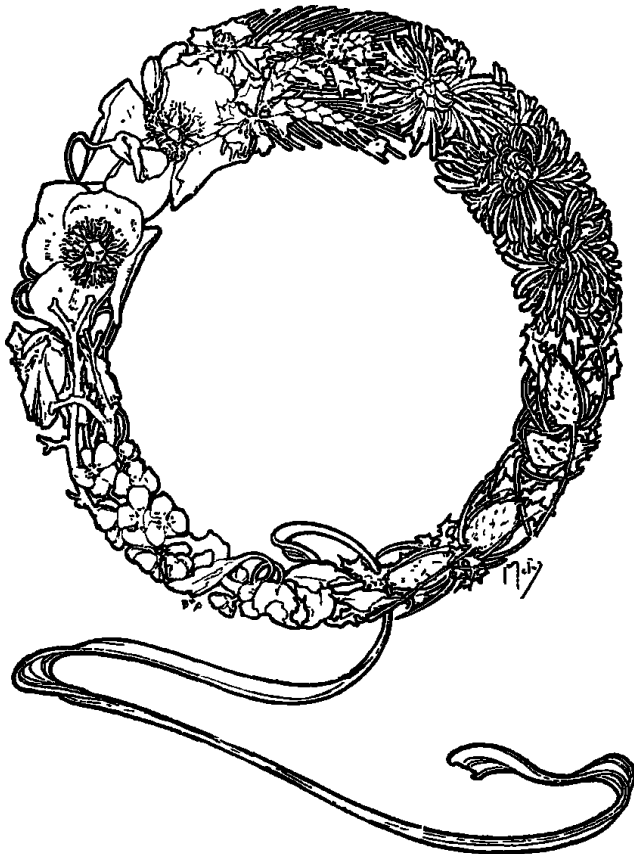
(1) T. I, p. 323. — Août 1855.

la poésie, goûté à tous les parfums de la vérité, répandu tous les rayons de la foi; il égaye parce qu'il a un rire honnête; parce qu'il est aimable, il charme: il émeut pour n'avoir que de la sincérité dans ses accents :

*Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.*

Les témoignages du monde catholique permettent d'apprécier en lui la justesse de ce mot du P. Lacordaire : « La gloire vient du cœur, comme les grandes pensées! » Et en quittant ses livres on se souvient tout naturellement de la réflexion de la Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier. » (1)

(1) *Des Ouvrages de l'Esprit.*

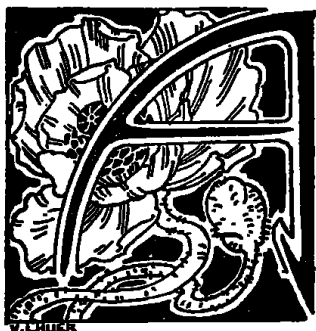




IX

SOLESMES. ET DOM GUÉRANGER





QUELQUES lieues du Mans, en descendant le cours paisible de la Sarthe, vous apercevez sur la droite une haute futaie aux voûtes ombreuses; quatre tourelles d'ardoises jaunies par le temps la dominant; petit îlot de pierre enseveli dans cette mer de verdure : c'est Juigné et son parc.

Des collines aux flancs tout émaillés de fleurs viennent mourir dans la rivière, et confondent leurs grands tapis gazonnés avec les tigelles des nénuphars. La Sarthe, dont les flots transparents veulent justifier leur nom celte : « couleur d'argent », forme cent courbes gracieuses et semble quitter comme à regret ces beaux lieux.

A l'un des détours de la rivière, on laisse derrière soi la forêt, avec ses teintes vert et or, qui lui seyent si bien, mais le spectacle nouveau que l'on admire captive tout entier.

Sur la rive gauche, dont la couleur noire est parsemée de veines rougeâtres, se dresse fièrement la haute terrasse de Solesmes; les murs du couvent apparaissent tout à coup, dominant le fleuve, et les vieilles assises de cette retraite de la science semblent surgir des flancs mêmes de la colline, bloc de granit dont le faite serait un joyau ciselé.

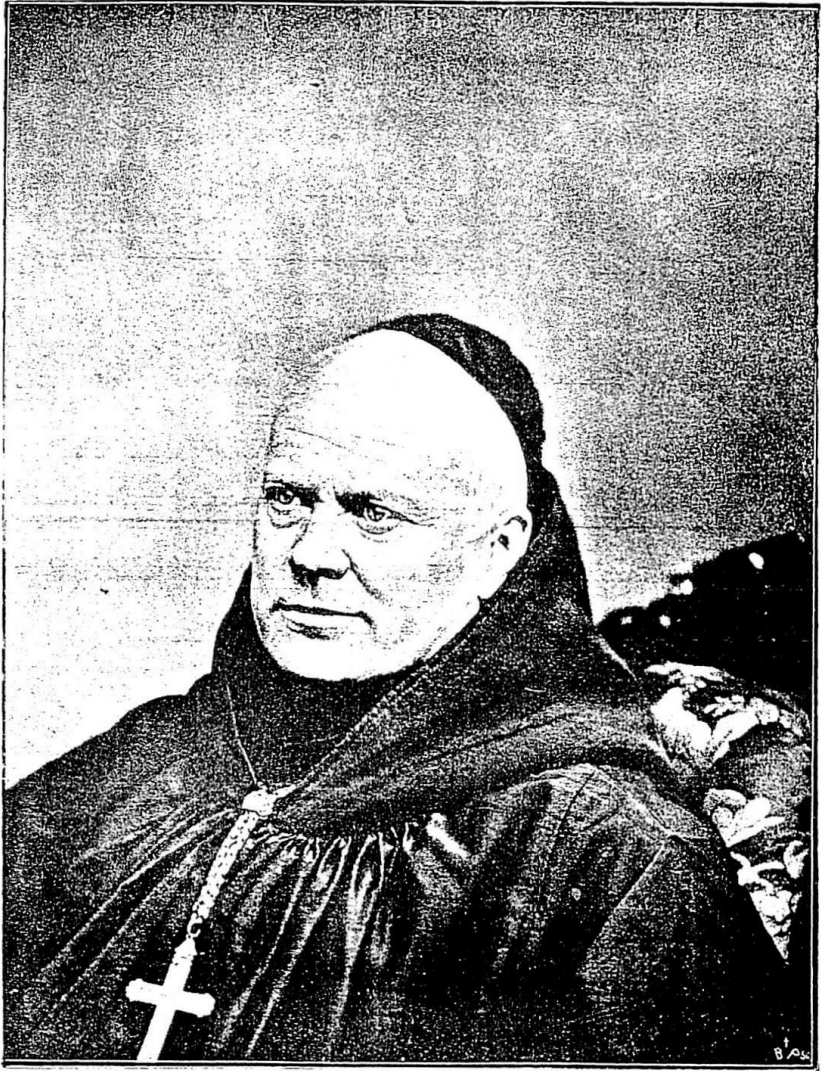
Solesmes est la glorieuse demeure bénédictine de la prière et du travail, dont le nom est inséparable désormais de celui de Dom Guéranger.

C'est lui qui a fait de son couvent une abbaye célèbre, jadis

prieuré vénéré des Saboliens, mais sans réputation pour l'étranger. C'est à lui que nous devons une grande partie de l'abbaye actuelle, après qu'il eut sauvé des attentats de la bande noire et du vandalisme d'un administrateur ignorant les restes merveilleux que nous admirons encore, acquérant ainsi la double reconnaissance de la religion et de l'art.

L'architecture du couvent n'offre rien de particulièrement remarquable dans sa partie moderne, sauf peut-être une haute tour que son élévation même fait paraître plus étroite et qui est l'asile hospitalier offert aux visiteurs. On songe tout naturellement ici aux séjours de Louis Veillot et à sa verve de brave homme, de bon chrétien et de noble esprit. Que de lettres étincelantes datées de la cellule des étrangers! « Il ne faut pas qu'un homme marié contemple de pareils spectacles, disait-il en souriant, ils lui feraient trop envie! » « Quels beaux offices! Je suis consolé de tout, sauf de ne pas vous voir..... On est avec Notre-Seigneur au réfectoire aussi bien que dans l'église. »

En avril 1865, il y vint longuement travailler au *Parfum de Rome*; son âme y sentait en même temps les parfums de la nature: « Les arbres bourgeonnent, les haies fleurissent, les violettes embaument..... J'ai découvert un chemin d'herbe où je voudrais bien vous conduire: d'un côté les ajoncs tout d'or, de l'autre les prunelliers tout d'argent. » Et encore: « Rien de plus joli que le beau temps de Solesmes; les prés sont verts, les arbres verts, la rivière verte: le ciel arrive parfois au bleu italien. Il y a bien dans le lointain un sifflet de chemin de fer, mais il ne siffle que par certain vent, et deux ou trois coups seulement par jour..... En revanche, la cloche ne se tait pour ainsi dire pas; la nuit, c'est le rossignol qui tient le dé. »

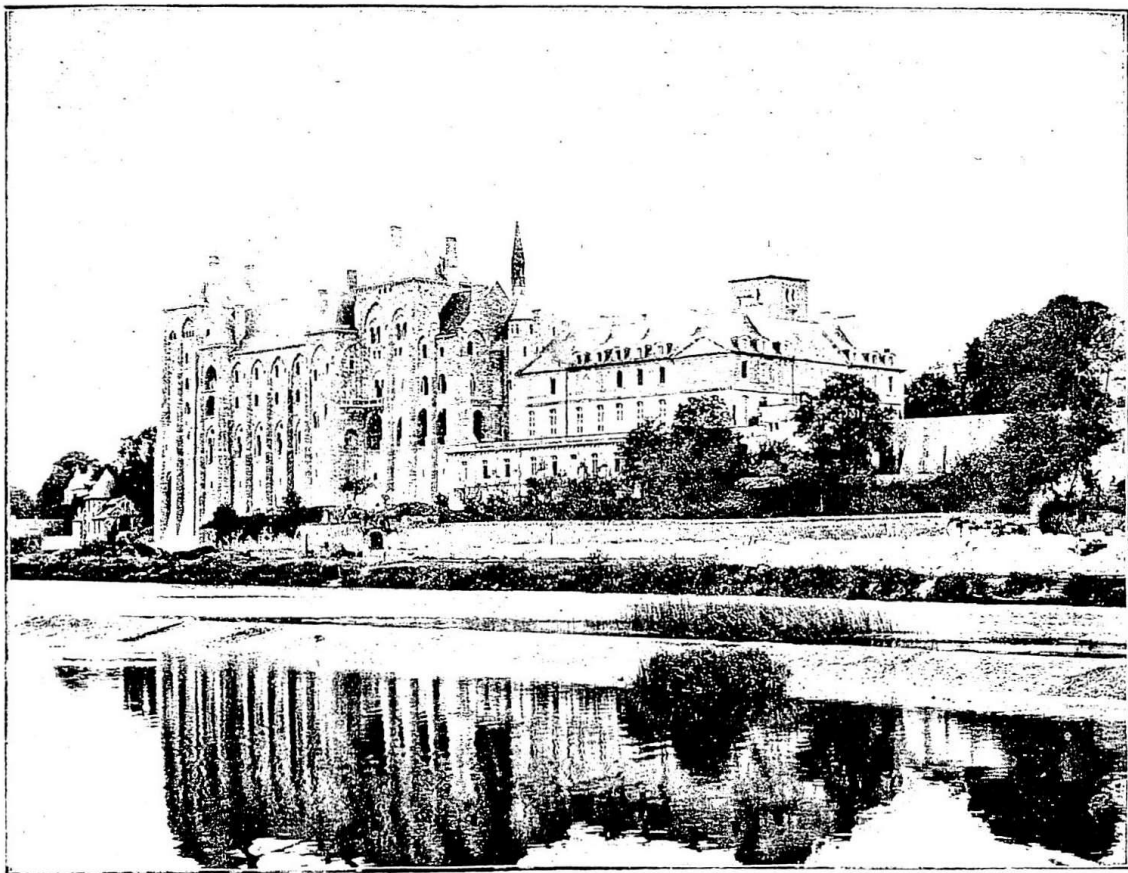


DOM GUÉRANGER, ABBÉ DE SOLESMES



Et, dans le cadre charmant, il sait placer la figure de celui dont la science et la vertu animent le vieux cloître : « Le Père abbé est plein d'aménités, de naïvetés, de soudainetés et d'anti-quités. »

Une cour d'entrée toute fleurie, avec une cage immense où



SOLESMES

croassent des corbeaux apportés du Mont-Cassin, précède la « clôture ».

Une grande galerie carrée, entourant une fontaine et un terrain, sur laquelle donnent la salle du Chapitre et les deux chambres de l'évêque du Mans lorsqu'il vient visiter les moines, forme pour ainsi dire le point central de la maison. Là, des escaliers étroits conduisent aux cellules, les plus pauvres et les plus

froides qu'on vit jamais; mais que sert le confort à qui possède si près de soi les richesses de la science et de l'art? En effet, à Solesmes, deux choses effacent tout: la bibliothèque et l'église.

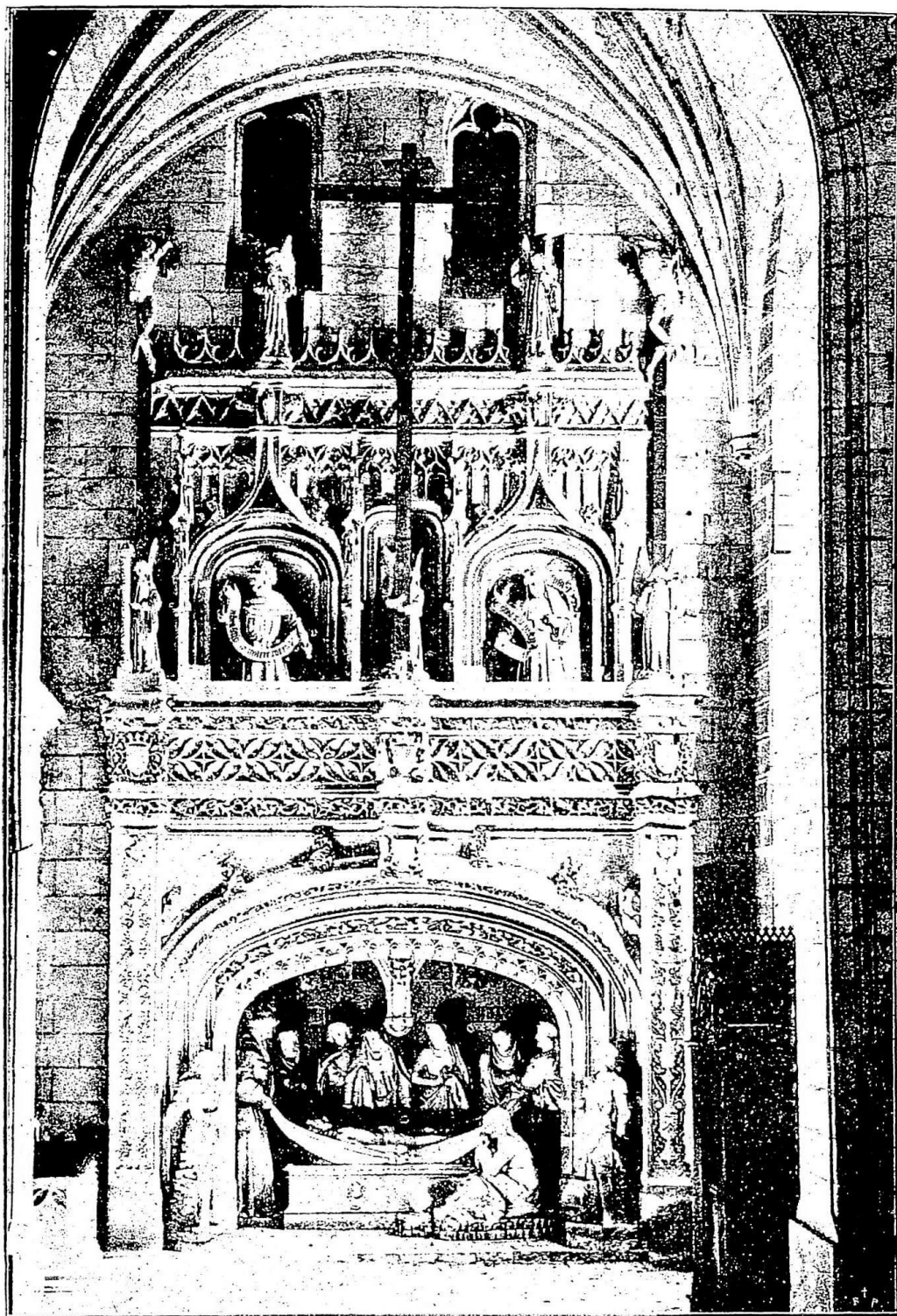
La bibliothèque, collection de livres savants, précieux, introuvables, dont la perle est la fameuse Bible polyglotte du cardinal Ximénès, arsenal de ces érudits défenseurs de la vérité, dont les travaux, selon la grande parole de l'un des plus fameux d'entre eux, « comprennent tout le domaine ouvert à l'intelligence de l'homme, pourvu qu'il soit dirigé pour l'avantage de la religion. »

La chapelle, merveille de sculpture, qui arrachait des cris d'admiration à David enfant, et qui ravit l'œil par la finesse de ses dentelles comme par la beauté de la conception.

C'était jadis une basilique à trois nefs; aujourd'hui, on a agrandi le chœur devenu trop étroit pour les nombreux moines qu'avait réunis l'appel de Dom Guéranger. Dans ce nouveau chœur les Bénédictins viennent psalmodier les offices. Effet très saisissant et à la fois très pittoresque que ces grands capuchons noirs s'inclinant profondément à chaque *Gloria Patri*. Si un moine commet une distraction, s'il entonne trop tôt ou trop tard un verset, il se lève aussitôt et va s'agenouiller au milieu du chœur, où il reste tant qu'un coup de baguette du Père abbé, frappé sur le pupitre, ne lui a pas permis de regagner sa stalle.

Les sept voûtes sont disposées en croix latine. Le maître autel n'a pas de tabernacle. Au centre, se dresse une crosse dorée qui suspend une colombe d'argent où se trouvent renfermées les Saintes Hosties. Un cordon de soie permet de faire descendre la colombe au moment de la Communion. Vieille coutume qui précéda l'institution des tabernacles. De chaque côté du chœur se





LES SAINTS DE SOLESMES : LE TOMBEAU DU CHRIST

trouvent les deux chapelles qui renferment les fameux « Saints de Solesmes » et qui forment les bras de la croix.

A droite, le tombeau du Christ.

Huit statues composent ce beau groupe. La figure touchante de Marie-Madeleine frappe principalement, joyau de ce chef-d'œuvre par la grâce et la vérité de son attitude, comme par la douleur qu'expriment ses traits. Un peu en avant du tombeau, deux soldats juifs, absolument mutilés; ce malheur est dû à la piété plus profonde qu'éclairée des Saboliens, qui crurent de leur devoir et de leur honneur de venger sur ces Israélites de pierre les tourments que la Synagogue avait fait endurer au Messie.

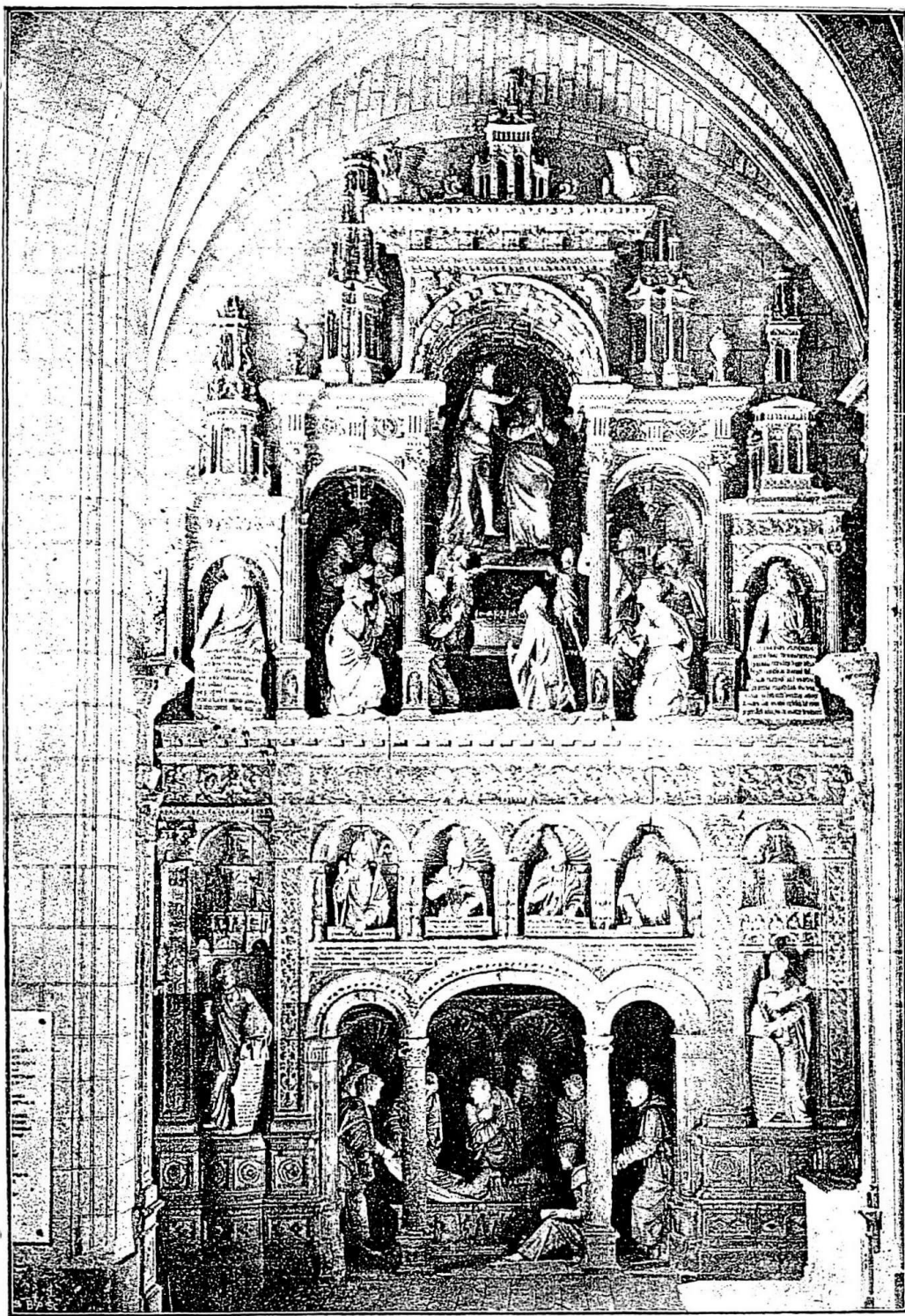
Au-dessus de la grotte aux huit personnages, se dressent les trois croix du Calvaire : celle du milieu est vide, car le Fils de Dieu repose dans son tombeau; sur les deux autres, les deux larrons.

Dans la chapelle de gauche, la sépulture de la Vierge.

C'est de beaucoup la merveille de l'abbaye, et l'admiration n'est pas exagérée lorsqu'elle prétend que ce monument est incomparable.

Saint Pierre et saint Jean rendent les derniers devoirs à la Mère de Dieu; d'autres personnes entourent également cette Vierge, si chastement et si gracieusement drapée dans sa robe de pierre, parmi lesquelles un fils de saint Benoît qui n'est autre que Jean Bougler, dont nous aurons à parler bientôt; que l'on ne blâme pas cet anachronisme touchant, pieux et si fréquent à l'époque de la Renaissance : il cache une aimable idée. On remarque également une « Pamoison » de la Vierge, une Assomption, et Jésus parmi les docteurs : trois groupes d'une perfection achevée.

L'art chrétien a enfanté des œuvres supérieures dans cette chapelle bénédictine; rien n'est plus touchant, plus pathétique que la Madeleine, plus chaste, plus vrai que la Vierge, plus inspiré que saint Jean, plus ferme que saint Pierre. Et si l'on descend dans les détails, les costumes variés sont d'une finesse exquise : la robe de



LES SAINTS DE SOLESMES : LA SÉPULTURE DE LA VIERGE

Joseph d'Armathie est couverte de broderies d'une délicatesse infinie; l'œil ne se lasse pas d'admirer la puissance de la conception comme l'ensemble harmonieux; la légèreté des supports présente

un charme de plus, et l'on demeure ébloui par une quantité d'arabesques, de colonnettes, de pilastres et de rinceaux.

On a cherché, par des remarques savantes, à attacher à telle statue un nom réel; mais que l'artiste ait voulu représenter René d'Anjou ou Jean d'Armagnac, l'admiration n'est pas moins vive, et l'œuvre, même détruite, vivrait dans le souvenir charmé de ceux qui ont eu le bonheur de la voir.

Sur la galerie couverte s'ouvre également le réfectoire, grande salle aux murs lambrissés de chêne, conservée intacte, et où tombe sans cesse une eau limpide dans une grande vasque de marbre noir.

Une longue terrasse domine la Sarthe, et un jardin contigu laisse apercevoir, sous des voûtes de verdure qui rendent plus charmante encore la perspective, les puissantes murailles du château de Sablé.

Solesmes a traversé bien des vicissitudes, et les événements si nombreux et si divers qui forment l'histoire du Maine sont venus ajouter un chapitre de plus à ses annales.

Peu de temps après l'an 1000, Geoffroy, seigneur de Sablé, séduit par l'heureuse situation de la colline de Solesmes ou Soulesmes, résolut de fonder un prieuré pour le « rachat de son âme et de celles de ses parents »; il pensa appeler des fils de saint Benoît. La cérémonie eut lieu en grande pompe, et une charte de fondation relate tous les personnages présents.

Solesmes existe. Dès lors, son histoire se déroule, soit humble, calme et pieuse dans ses fastes particuliers, soit plus mouvementée et plus mondaine, mêlée aux événements de la contrée.

C'est Guillaume le Conquérant qui confirme son existence et les donations faites. C'est Hoël, évêque du Mans, qui, contraint

par les luttes civiles de quitter sa ville épiscopale, y trouve un refuge assuré; c'est le Pape Urbain II, prêchant la croisade, qui s'y arrête. Pendant la guerre de Cent Ans, l'abbaye eut à traverser de mauvais jours: une partie du monastère fut brûlée. Ces désastres se trouvèrent réparés par la munificence de René d'Anjou, le bon roi René.

Les principaux prieurs avaient été à cette époque: Guillaume Patry et Hélie de Voude, fameux par leur science théologique; Philibert de la Croix, — il bâtit la grande voûte de la chapelle; Mathieu de la Motte, — il éleva une partie des bâtiments de la clôture; Philippe Moreau de Saint-Hilaire, qui fit exécuter la belle sépulture du Christ; enfin Jean Bougler, le grand prieur de Solesmes. Infatigable, les travaux les plus multiples le trouvèrent toujours prêt. Il fit rebâtir le cloître, la sacristie, l'aumônerie, la bibliothèque; éloquent, il attirait par sa parole les campagnes voisines; érudit, il professait lui-même le droit canon et l'hagiographie aux jeunes religieux. Sa douceur pour les petits ne l'empêchait pas de se montrer courageux en face des puissants. Rencontrant sur le pont de Sablé un farouche baron contre qui il avait défendu la juste cause de l'abbaye: « Moine, dit l'arrogant châtelain, si je ne craignais Dieu, je te jetterais dans la Sarthe. — Seigneur, répondit en s'inclinant Jean Bougler, si vous craignez Dieu, je n'ai rien à craindre. »

Mais sa gloire véritable et son éternel honneur, c'est d'avoir enrichi Solesmes de la chapelle de la Vierge.

On raconte qu'un soir trois voyageurs frappèrent à la porte du monastère, en demandant l'hospitalité. Ils visitèrent le lendemain la chapelle où se trouvait la « sépulture du Christ ». Jean Bougler leur fit part de son ardent désir de lui donner un pendant en l'honneur de Marie. Les étrangers étaient des artistes et s'of-

frirent à lui. S'il en faut croire la tradition, chacun travaillait à une même statue, montrait son ébauche au prieur qui choisissait la meilleure et faisait briser les deux autres. De ce travail plein d'ardeur et de ce soin jaloux devait naître cette œuvre si belle que nous avons tenté de la décrire.

Quels étaient ces artistes? Mystère. Les uns attribuent les sépultures de Solesmes à Germain Pilon, d'autres à Michel Colomb, mais l'histoire est muette sur ce point. Il est fort possible qu'ils fussent étrangers, bien que la manière italienne qui caractérise leurs statues ne soit pas une preuve manifeste de leur origine, car le génie de l'Italie avait, à cette époque, traversé les Alpes et inspirait des artistes bien français.

Jean Bougler, ayant exercé cinquante et un ans le gouvernement prioral, s'endormit dans la paix du Seigneur, et fut enterré dans cette chapelle de « Notre-Dame la Belle » qui fut sa gloire.

Hélas! après lui, la commende, la plaie horrible des couvents qui vint fondre sur la société monastique au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, n'épargna pas Solesmes. Les misères des guerres de religion ajoutèrent une triste page à l'histoire de l'abbaye, qui ne fut préservée que comme par miracle de l'incendie des huguenots.

Le fils de Colbert, Jean-Baptiste, marquis de Torcy, aida les moines à réparer la « clôture » qui tombait en ruines et leur distribua de généreuses aumônes.

Enfin, la réforme des Ordres religieux put rendre au couvent la paix de la prière et du travail jusqu'au moment de la tourmente révolutionnaire. Lors de la Constitution civile du clergé, les Bénédictins se virent dépouillés de leur vieille abbaye, qui fut vendue comme bien national.

Heureusement, un honnête habitant de Sablé s'en rendit acqué-

reur, et il eut le bonheur et le courage de la préserver des atteintes de la Convention comme des souillures de la bande noire.

Enfin, en 1833, l'abbé Prosper Guéranger, fils de Sablé, dont l'heureuse enfance avait grandi sous ces voûtes désertes, rentra avec cinq autres religieux dans l'antique demeure des Bénédictins.

Il avait vingt-huit ans, et Dieu l'appelait à de grandes choses par la voix mystérieuse du sentiment de l'esthétique et du culte de l'antiquité. Il appartenait à la grande école de la tradition et de la logique : il n'estimait pas que la lumière divine fût une ombre pour l'intelligence humaine; il sacrifiait tout à la vérité et n'adorait pas le doute.

Les ruines du vieux cloître avaient pénétré son esprit de respect pour les « moines », la lecture du Missel romain transporta son cœur d'enthousiasme pour la « liturgie ». Il avait rencontré le chemin de sa vie : un religieux qui travaille, qui prie, qui chante, c'est un Bénédictin. L'idéal de Prosper Guéranger trouva sa pleine réalisation en 1837 : en offrant à Rome son premier hommage, à son tour il en recevait le premier bienfait.

Il publiait les *Origines de l'Église romaine*; Grégoire XVI érigeait son monastère en abbaye, et, l'affiliant au Mont-Cassin, proclamait la *Congrégation de France* héritière de Cluny.

Pauvres de tout, ces nouveaux moines étaient riches d'espérances ; leur chef, la veille seul et ignoré, n'entreprenait pas moins que la rénovation totale de la liturgie falsifiée de son pays. La prière de l'Église lui paraissait l'arme la meilleure à donner aux soldats blessés de la religion, et l'unité du rite le moyen le plus doux et le plus efficace pour grouper sous un seul Pasteur les troupeaux dispersés.

La défense de la tradition commence nécessairement par l'at-



taque et l'abandon des coutumes intermédiaires. La lutte fut ouverte : les *Institutions liturgiques*, en sonnant la charge, réveillèrent beaucoup d'intelligences assoupies. A ses risques et périls, Dom Guéranger avait posé les principes du retour de la France à la prière catholique; il en continua l'exposition et le commentaire avec un sens exquis du surnaturel. Contre des résistances acharnées, il garda, le premier coup de clairon donné, le silence de la force; contre des contradicteurs honorés parfois d'un haut caractère, il ne prononça plus une parole pour hâter prématurément des décisions dont l'épiscopat dans sa conscience et le Saint-Siège dans sa sagesse étaient les juges.

Laborieux en sa cellule silencieuse, il appelait de ses souhaits et préparait de ses travaux le triomphe de l'unité; trente-cinq ans suffirent pour faire porter des fruits au grand arbre sorti de la petite graine plantée par ses mains. Il nourrissait les âmes d'un ouvrage qui a renouvelé peut-être la piété française, l'*Année liturgique*, son œuvre de prédilection, et aussi son titre le plus populaire à notre reconnaissance. Quand le premier volume fut publié en 1841, on fit peu d'attention à ce modeste in-12 qui n'avait d'autre prétention apparente que d'aider quelques femmes pieuses dans la prière. Dix-sept ans s'écoulèrent avant qu'une nouvelle édition devînt nécessaire, mais les cœurs trouvèrent une saveur et une force inconnues dans cet aliment : ce n'étaient plus les pensées et les sentiments d'un homme qui leur étaient suggérés, c'était la voix même de l'Église qui parlait à leur âme.

Pour avoir distribué cette manne liturgique à la patrie française, Dom Guéranger n'oubliait pas le troupeau spécial que la Providence lui avait confié. Ce lui fut une grande joie d'hériter des mains de son ami M<sup>gr</sup> Pie du monastère de Saint-Martin à Ligugé.



Quelle tradition renouvelée ! Ses conseils aidèrent à la fondation d'une autre branche de l'Ordre de Saint-Benoît en Allemagne, qui depuis a essaimé en Belgique et au Tyrol. Plus directement encore, il contribua à l'établissement d'un prieuré bénédictin à Marseille. Et, tout proche de Solesmes, il voyait s'élever la maison des filles de Saint-Benoît comme le complément de sa famille monastique et le rejeton béni de ses efforts religieux.

Les mérites scientifiques de ses enfants lui causaient un autre bonheur. La liste serait longue de leurs études, et beaucoup d'eux ont laissé des noms respectés dans le monde des lettres, de l'histoire et de l'hagiographie. Ne pas déchoir était pour les descendants des Mabillon et des Montfaucon un succès véritable : ils ont encore apporté leur tribut au patrimoine d'honneur de leurs ancêtres, et la pourpre du cardinal, venant honorer Dom Pitra, jetait sur tous les moines de Solesmes un lustre glorieux, dont leur fraternité pouvait se réjouir sans faire souffrir leur modestie.

Cette église de Solesmes, dont les beautés avaient éveillé en son cœur les premières émotions qui l'avaient fait prêtre, moine, écrivain, liturgiste, Dom Guéranger parvint à la restaurer, l'orner et l'agrandir. Encore une joie sainte.

Le Concile du Vatican, auquel, par sa santé, il ne put assister en docteur, le trouva tout armé pour la polémique. La *Monarchie pontificale*, qui semblait écrite pour les disputes d'un temps, demeure une œuvre de lumière et de vérité. Les *Lettres* au P. Gratry restent la défense éternellement forte d'une passagère et malencontreuse attaque contre le bon sens et le bon droit.

Ce champion, qu'on se représenterait sous le casque et la cuirasse, gardait dans son froc de moine l'attitude du pacifique penseur. Voyez cette figure que le burin de Gaillard nous a con-

servée : le front est haut pour les pensées sublimes, la bouche entr'ouverte pour les hymnes divins ; l'oreille semble attentive aux concerts des chants mystiques, l'œil surtout laisse filtrer un regard d'une infinie douceur, tempérée par une finesse paternelle. Rien de sec ni de dur, rien même de belliqueux ni de combatif, sauf peut-être les larges épaules, faites pour porter le poids du choc et soutenir la résistance du fardeau des jours.

Ce moine d'humilité, de piété, de ferveur et d'ardeur posséda une « vie heureuse », lui aussi,

Dans ma lutte laborieuse,  
La foi soutint mon cœur charmé ;  
Ce fut donc une vie heureuse,  
Puisqu'enfin j'ai toujours aimé.

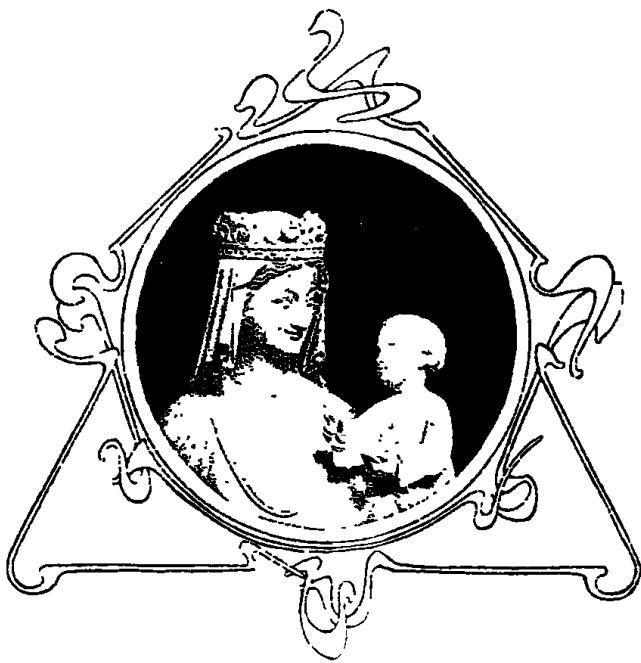
Et cette parole confiante, qui ne se trouve à l'heure de la mort, l'heure suprême des comptes à rendre, que sur les lèvres des modestes et des convaincus, Dom Guéranger la proférait avec un tendre espoir.

Le « Chevalier de sainte Cécile », comme l'appelait le commandeur de Rossi, venait de mettre la dernière main à une forte ébauche de la vie de la Sainte, lorsque Dieu le jugea digne de recevoir la récompense de ses travaux. Il continua ses fonctions jusqu'au dernier jour, voulant, disait-il, « mourir debout comme saint Benoît. »

En plein hiver — mais pour monter sans doute dans les parvis où la mélodie sacrée qu'il avait tant aimée ici-bas fait du ciel un printemps éternel — le dernier jour de janvier 1875, il partit. Comme il arrive aux humbles, la louange enfoura son lit funèbre d'un concert qui l'eût profondément surpris.

Il fallait bien saluer dans cet *Abbé* l'un des plus grands soldats de l'Église au XIX<sup>e</sup> siècle, et, en fin de compte, parmi d'autres mérites, reconnaître qu'à son influence la France devait son retour à la splendeur de l'unité liturgique; Pie IX le proclamait en termes reconnaissants.

Telle est cette abbaye de Solesmes, la fille retrouvée du père des moines, saint Benoît. Située dans une campagne fertile, renfermant d'incomparables trésors bibliographiques, enrichie des merveilles de l'art, riche encore de la gloire impérissable de son restaurateur, elle est bien la demeure que l'on souhaite pour ces infatigables et doux travailleurs, les Bénédictins, dont le nom est comme le synonyme de la science même.

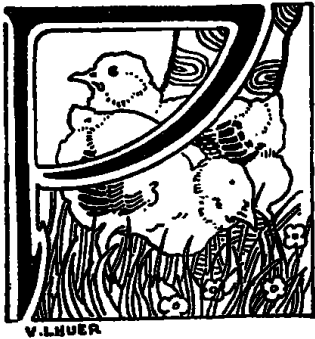




X

MONSEIGNEUR DE LA BOUILLERIE





EU de jours après la naissance du duc de Bordeaux, plusieurs dames de la cour, parmi lesquelles les duchesses de Damas et de Charost, la princesse de Talmont, Mesdames de Talaru, de Clermont-Tonnerre, de Montmorency, d'Uzès, d'Harcourt, de la Tour-du-Pin, vinrent trouver M<sup>me</sup> la duchesse de Berry pour obtenir son patronage en faveur d'une œuvre nouvelle qu'elles sollicitaient l'honneur de lui présenter.

« Madame, lui disaient-elles, ce sont des gardes du corps que nous désirons donner à votre fils. »

Connue sous les noms de : l'Œuvre du 29 septembre, de Saint-Michel, ou des « sujets de province », elle avait en vue les intérêts les plus sacrés : le recrutement sacerdotal, et dans des conditions particulièrement touchantes qui ne manquèrent pas de captiver la mère du jeune prince. La pensée première avait pris naissance dans l'esprit de M<sup>lle</sup> Aline de Saisseval, la fille de cette fidèle amie de Madame Élisabeth qui n'était nommée, à la cour de Louis XVI, que la « céleste Saisseval ». Une note écrite de la main de la fondatrice indique l'importance du but poursuivi :

« L'œuvre est instituée pour offrir au Seigneur la fleur du plus pur froment prise dans toute la France, c'est-à-dire des enfants nobles qui joindraient à la vocation ecclésiastique une grande piété, de l'esprit naturel, enfin tout ce qui semblerait marqué du sceau de Notre-Seigneur, et choisi par lui pour son sacerdoce. On a formé le dessein de diminuer le mal, en procurant à des enfants

pauvres, mais tirés de la première classe de la société, le moyen de suivre leur vocation au ministère des saints autels. On espère par là que ces jeunes clercs, nés de familles honorables victimes de la fidélité et de l'honneur, porteront dans leurs sublimes fonctions cette noblesse de sentiments, ce désintéressement de vues qu'ils tiendront de la naissance et de l'éducation. »

Le comte d'Artois. (il donnait chaque année 6 000 francs sur sa cassette particulière « pour célébrer sa reconnaissance de la naissance de son petit-fils ») et les personnes les plus distinguées de la cour accueillirent avec grande faveur l'œuvre qui, de 1820 à 1830, distribua près de 500 000 francs pour l'entretien de ces jeunes gens. La bénédiction divine sembla particulièrement s'arrêter sur les nobles âmes qui répandaient ainsi leurs généreuses aumônes, et garantit de toute défaillance les prêtres dont les premiers pas furent l'objet de tant de prévoyance et de sollicitude.

Parmi les fondatrices les plus zélées se trouvait la comtesse de la Bouillerie (Anne Mérite de Foucault), (1) femme du pair de France, intendant général de la Maison du roi.

La Providence, qui a promis de récompenser le verre d'eau donné au mendiant de la route, n'est pas avare envers ceux qui travaillent à la sanctification des autres, et tout particulièrement envers les cœurs fidèles qui ont en vue l'honneur du sacerdoce et la gloire du sanctuaire. M<sup>me</sup> de la Bouillerie avait encouragé bien des vocations naissantes ; elle reçut l'honneur de donner à l'Église un des siens, et la pieuse ambition qu'elle avait formée ne fut pas déçue : même au moment des succès mondains de son troisième fils, elle répétait : « François sera prêtre ! » avec toute l'espérance

(1) 24 février 1780. — 10 décembre 1859.





MGR DE LA BOULLERIE



d'une chrétienne et toute la conviction d'une mère attentive; et celui-ci lui rendait encore, bien longtemps après, le témoignage public de sa reconnaissance : « Ma mère avait été pour moi l'ange de Tobie; elle m'avait, dès mon enfance, dirigé vers l'autel; et c'est elle aussi qui m'y avait ramené. *Me duxit et reduxit.* »

Cette grande dame, d'un goût délicat, d'une grâce toute sérieuse, ferme en sa tendresse, versait sans effort dans l'âme de ses enfants une piété douce comme la sienne. Heureuses les jeunes intelligences à qui Dieu a réservé l'inestimable bienfait — que rien ne peut remplacer — de l'éducation maternelle; à l'heure si grave où l'adolescent devient un homme, les malheureux qui furent privés de ces chaudes vigilances sentent toujours en eux quelque chose de fragile, et gardent une mélancolie qui se retrouve souvent dans l'agitation de leur pensée frappée d'un éternel regret. Les enfants de M<sup>me</sup> de la Bouillerie n'eurent point à déplorer cette privation; tout au contraire chacun d'eux aurait pu dire, mieux encore que Lamartine : « Mon éducation était toute dans les yeux plus ou moins sérieux et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère. Les rênes de mon cœur étaient dans le sien. » (1)

L'offre faite aux autels d'un fils destiné à briller dans le monde ne fut pas sans récompense, même ici-bas, et François de la Bouillerie est venu jeter sur un nom justement respecté un éclat nouveau que rien n'effacera, car ce que touche l'Église de Dieu reste immortel.

Il a pris rang parmi nos évêques contemporains qui ne furent pas seulement des écrivains de mérite, des orateurs éloquents, des administrateurs habiles — qualités enviabiles, quoique en partie

(1) LAMARTINE, *Confidences*.

secondaires — mais dont l'élévation du caractère, rehaussée par la pureté de la doctrine, fut l'honneur de leur temps comme il doit être encore l'exemple du nôtre.

## I

François-Alexandre-Marie Roulet de la Bouillerie, qui fut évêque



L'ÉLYSÉE

de Carcassonne, archevêque de Perga et coadjuteur de Bordeaux, naquit à Paris, le 1<sup>er</sup> mars 1810, au palais de l'Élysée, où habitait son père, trésorier de la Couronne.

Les habitudes chrétiennes de sa famille, la distinction des personnes qui fréquentaient la maison paternelle, l'instruction

qu'il reçut dans la célèbre « petite communauté » de M. Poiloup, rue du Regard, tout contribuait à développer les dispositions qu'il avait reçues en naissant. La faveur royale se plaisait à récompenser la fidélité de ses parents, et rendait complètes ces premières années de bonheur.

L'entrée dans la vie lui fut douce; son cœur prit là, sans doute, cette habitude d'aimable expansion que l'on retrouvera chez l'auteur du *Symbolisme de la nature*, et à un degré plus haut encore dans les pages délicieuses des *Méditations sur l'Eucharistie*. Son

caractère affable portera à jamais l’empreinte de ces débuts sans larmes et le parfum de ces fleurs sans épines; sa piété le conduira, comme par une pente naturelle, vers la douce adoration du Dieu du tabernacle, et les souvenirs de sa jeunesse lui resteront toujours chers, car aucune ombre ne vint voiler l’aurore de ces jours sereins.

Au reste, ce fut une belle et féconde époque que ces dernières années de la Restauration où, malgré leurs impudences et leurs mensonges, les auteurs de la « Comédie de quinze ans » ne troublaient pas (pas assez, hélas!) la quiétude des esprits. Le prince était noble, gracieux et bon, le désir du bien animait les pouvoirs publics, les fonctionnaires étaient respectables, la magistrature était intègre, la religion, officiellement protégée, pouvait espérer en l’avenir, l’honneur des armes françaises brillait avec éclat, un souffle de sincérité et d’enthousiasme animait la littérature, et la présence d’un enfant royal, héritier de la plus ancienne maison de l’Europe, salué à sa naissance par les acclamations des peuples, semblait assurer la paisible durée d’une prospérité qui répandait l’abondance dans toutes les classes de la société.

On sait quel coup de tonnerre retentit brusquement dans ce ciel bleu; les conséquences de l’orage furent d’autant plus profondes, qu’une imprévoyante confiance n’avait pas ménagé le moindre abri. La tempête tordait la couronne de France avec une telle violence que Dieu ne permit pas qu’on en pût réunir les fleurons; la rafale n’épargna aucun des serviteurs de Charles X. Le comte de la Bouillerie était à Saint-Cloud, au poste d’honneur, aux côtés du roi, qui put se consoler de l’abandon de ses proches par la fidélité de ses amis. Mortellement inquiet sur le sort des siens, fuyant à la hâte le château royal de Meudon, il accompagna son

maître dans sa marche digne et fière vers la terre d'exil, et ne consentit à s'éloigner de sa personne qu'à l'heure suprême où le vieux monarque quitta le sol français.

Les soleils de juillet, qui devaient tout mûrir, avaient tout desséché : l'année 1831 fut lugubre ; l'effroi était partout ; les pillages succédaient aux émeutes, et chaque jour était marqué par ce que, dans la langue bizarre d'alors, on appelait « un mouvement ».

Quand, en 1832, la duchesse de Berry, trompée par l'élan même de sa vaillance personnelle, dans une tentative courageuse mais follement préparée, essaya de soulever la Vendée, un frisson d'enthousiasme anima les cœurs restés fidèles ; le temps manqua pour rallier efficacement les soldats de cette chevaleresque équipée : le clairon de la Pénissière jeta un cri d'alarme, qui fut en même temps un chant d'adieux. — François de la Bouillerie du moins l'entendit ; il se mettait en marche au moment où un ministre et un juif se trouvaient d'accord pour le prix de la trahison ; elle fut poussée jusqu'aux dernières limites sans que le malheureux qui la proposait parût comprendre l'infamie qu'il y a à vendre

Une fille des rois dont on fut le valet.

François était découragé, malade, brisé par le deuil récent de la mort de son père, quand il revint à Paris. Heureusement pour son esprit, il fut saisi par le tourbillon des salons, qui avaient alors un attrait intellectuel dont nous ne pouvons que déplorer l'absence au milieu de nos banales conversations d'aujourd'hui. Le mouvement des belles-lettres suivait son cours avec une impétuosité sans égale ; les passions politiques cédaient même le pas aux questions littéraires ; bien des années après, M. de la Bouillerie retraçait encore les impressions qui l'animaient à cette époque : « Nous

vivions en une sorte d'atmosphère sonore où chaque parole était un chant, où le moindre écho apportait une rime. » Un petit volume de poésie, aujourd'hui introuvable, imprimé à grandes marges, avec d'immenses en-tête, des pages blanches à profusion pour arriver, selon la mode du temps, à faire un in-octavo avec la matière d'une plaquette, fut le médiocre bagage de François de la Bouillerie dans ces combats lyriques.

Pour le reste, il fréquentait assidûment les salons du faubourg Saint-Germain : chez la duchesse de Rauzan, la comtesse de Circourt, la marquise de Bellissen, M<sup>me</sup> Swetchine. Il suivait là, avec tout le brillant de son intelligence et l'ardeur de ses convictions, le mouvement religieux qui s'accroissait chaque jour davantage et auquel il devait personnellement donner une ferme et sûre direction quelques années plus tard, dans le lot délicat du département des œuvres qui lui échut à l'archevêché de Paris.

Il aimait le monde ou, pour mieux dire, ces réunions agréables que l'on pouvait alors appeler avec raison « la société » ; la distinction de sa personne l'y faisait rechercher, son esprit naturel y brillait, son penchant pour les beaux-arts y goûtait des raffinements délicats ; — mais un cœur généreux ne veut pas faire des amusements de la vanité la règle de sa conduite, et ces délassements ne trouvent leur raison d'être que lorsque le travail les a préalablement justifiés.

Il suivait avec émotion les premières conférences de Lacordaire ; les grandes vérités de la religion, redites à son cœur dans une langue incomparablement séduisante qui changeait la méthode de la chaire sacrée, lui rappelaient, sous une forme toute neuve, les enseignements de sa mère et l'affermisssaient de plus en plus dans la voie du bien. Ce courant catholique imprima à sa jeu-

nesse une alerte et vigoureuse allure, comme les leçons de son enfance et les exemples de la maison paternelle avaient lentement mais sûrement formé son âme pour les autels. Il ne nous a pas semblé inutile de fixer les points principaux de ces premières années, car les impressions du matin de la vie ne s'effacent jamais, et qui veut connaître l'homme doit savoir ce que fut l'enfant.

## II

A l'un de ses derniers voyages à Rome, le cardinal Pie résumait les sentiments dont se sent pénétré le cœur du chrétien hôte de la Ville Éternelle, toujours riche de son ciel d'azur, de ses traditions et de ses monuments :

« Nulle part on ne trouve un air plus pur et plus doux à respirer. Parce que c'est le séjour de la vraie doctrine, c'est aussi celui de la vraie charité, qui se traduit par une bienveillance dont on se sent aussi honoré que touché. »

C'est dans ce centre de politesse et de piété, si propre au développement de la vie de l'âme, que M<sup>me</sup> de la Bouillerie envoya son fils. Il était digne de comprendre et de goûter la poésie de la grande Rome : tout l'y enchantait. Dans aucun lieu du monde les conversions n'ont été plus nombreuses; la grâce y exerce un empire souverain; la douceur du climat, la multiplicité des souvenirs, la pompe liturgique sont autant de voix éloquentes qui parlent à l'âme émue. « C'est ici que l'homme se connaît fils de Dieu, » disait noblement Louis Veillot. François de la Bouillerie n'avait pas besoin de se convertir, mais il était nécessaire que son cœur se fixât sur les choses de la vie avec gravité. Rome décida de sa destinée. Il n'est pas imprudent de penser que les longues espérances de sa pieuse mère l'avaient attendu là et préparaient cette



heure décisive. Une confession au P. de Villefort lui révéla des clartés infinies : il se releva prêtre de désir et de volonté.

Déjà il suivait les cours du Collège Romain, et son esprit avait goûté les premiers éléments des pures doctrines théologiques; résolu à se donner à Dieu, il n'eut point de peine à se livrer tout entier à ces sérieuses études, qui furent la lumière de toute son existence. « O Sainte Église de Rome, écrivait M. de Maistre, tes doctrines purifient la science de ce venin d'orgueil et d'indépendance qui la rend toujours dangereuse et souvent funeste..... Tout ce qui pouvait t'anéantir s'est réuni contre toi, et tu es debout; et comme tu fus jadis le centre de l'erreur, tu es depuis dix-huit siècles le centre de la vérité. » (1)

La netteté des principes de l'évêque de Carcassonne venait de là; son frère, le comte Henri, qui le connaissait bien, pour partager ses pensées en suivant la même route, attribue à ces premières études la droiture de ses convictions.

« Pendant que les hommes au milieu desquels il avait vécu précédemment à Paris cherchaient, à mesure que la maturité de l'âge se faisait sentir, à entrer dans la vie politique, mon frère se formait, dans la méditation et la retraite, dans l'étude approfondie des Saints Pères, près du tombeau des apôtres Pierre et Paul, une doctrine et des principes.

» Son talent littéraire ne fit que s'y accroître; ses traditions de famille s'y raffermirent; et tout l'ensemble de ses idées y puisa une fixité et une sûreté de direction qui furent assurément l'un des principaux mérites de sa vie sacerdotale et de son épiscopat.

» Ces convictions fortes et tranchées apparaissaient peu dans le

(1) *Du Pape.*

cours, d'ailleurs fort modeste, de sa vie publique, parce qu'il n'était pas dans sa nature d'être agressif et militant. Elles n'en étaient pas moins là, servant de base à toutes ses inspirations personnelles. Convictions puisées dans les fermes traditions, soutenues et éclairées par un travail assidu, et visant toujours un but net et précis : telles enfin qu'on en rencontre très rarement de notre temps. »

Le jour de Pâques 1841, il disait sa première messe à Sainte-Marie Majeure, avec une émotion si vive que les assistants racontent qu'il eut peine à accomplir le rite sacré de la consécration. Rome l'avait formé : il allait retourner en France pour y déployer son zèle et y jouer le rôle que la Providence lui destinait. « Ces vocations sacerdotales chez les privilégiés de la naissance, de l'éducation et de la fortune sont doublement précieuses : d'abord parce que nul ne peut en suspecter la sincérité ; ensuite parce qu'elles donnent au clergé contemporain les modèles de ces manières exquises, de cette élégance et de cette politesse de langage, de cette délicatesse de nuances qui rendent la vertu plus persuasive, sans la rendre moins pure ou moins forte. » (1)

A peine l'abbé de la Bouillerie déployait-il à Paris la jeune ardeur de son apostolat, que le nouveau pasteur du diocèse, M<sup>gr</sup> Affre, l'appelait à l'archevêché, afin qu'il exerçât cet empire de la vertu alliée à la distinction.

Celui que la cour de la monarchie de juillet appelait couramment « l'Auvergnat », et que Louis-Philippe traitait de « pierre brute des montagnes », était malaisément accepté par l'aristocratie parisienne, où ses allures un peu frustes faisaient contraste avec l'éminente distinction de son prédécesseur, M<sup>gr</sup> de Quélen. Son

(1) A. DE PONTMARTIN, *Nouveaux samedis*.

esprit, par contre, fort distingué, eut le rare bon sens de vouloir remédier à ce qui lui manquait; il résolut de s'adjoindre un ecclésiastique possédant les qualités extérieures lui faisant défaut, et qui saurait pénétrer dans des milieux fermés devant lui.

Plus tard, M<sup>gr</sup> de la Bouillierie a décrit lui-même son « évêque » gêné dans le monde, dont il n'avait ni les allures ni le goût, mais, dans son intérieur, d'une ouverture et d'une simplicité d'enfant. Peu accessible aux entraînements; d'ailleurs lent et timide par nature, mais courant au-devant du devoir, si pénible qu'il fût. « Personne n'a moins compris l'héroïsme de son héroïque mort, personne n'y a vu plus clairement un grand devoir accompli. » (1)

Jeté de plain-pied dans l'administration d'un si vaste et si difficile diocèse, l'abbé de la Bouillierie exerça sans faiblir un ministère où l'habileté d'un plus âgé aurait fléchi. Il ne fut inférieur à aucune des tâches délicates qui lui furent confiées.

Nous pouvons saluer en lui un des premiers chefs et l'un des plus zélés promoteurs du mouvement des œuvres qui font aujourd'hui la force des catholiques, et qui embrasse, pour les défendre, tous les intérêts religieux.

Quand la Providence eut ouvert un champ plus vaste à l'évêque de Carcassonne et au coadjuteur de Bordeaux, sa pensée se reportait encore avec bonheur vers ses années d'apostolat modeste et de dévouement quotidien où, confondu avec les humbles de la grande ville, il se reposait de ses fatigues près des souffrants et des pauvres en une nuit d'adoration en présence du Saint Sacrement.

Époque ardente et belliqueuse, jours d'efforts généreux et de fière espérance. Alors M<sup>gr</sup> Parisis portait vaillamment le poids des

(1) *Autobiographie.*

revendications de l'Église, et soutenait les fidèles dans leurs luttes pour la liberté de l'enseignement; Lacordaire jetait la jeunesse frémissante d'enthousiasme qui entourait sa chaire, dans les bras du P. de Ravignan; Montalembert conquérait les plus beaux fleurons de sa couronne oratoire autant par l'énergie de sa parole que par le charme de sa personne; le grand retour à l'unité liturgique s'accroissait, et l'abbé de Solesmes rendait à son pays le type de ces moines qui en avaient été l'honneur; Louis Veuillot, créant en France la presse religieuse, y soutenait, y vulgarisait, si je puis ainsi dire, de sa voix éloquente toutes ces grandes causes, tandis que les regards du monde entier se tournaient vers Rome pour saluer le jeune Pontife qui ne faiblissait pas plus sous le poids de l'injustice des hommes qu'il n'avait fléchi sous les adulations tentatrices des révolutionnaires libéraux.

Ce furent de belles années de combat à ciel ouvert, où l'on aurait rougi d'un compromis ou d'une réticence. Ceux qui les ont vécues ne les regrettèrent pas; car la lutte, c'est la vie!

Dès le début, M<sup>gr</sup> de la Bouillerie s'était consacré au culte qui demeura par excellence le grand attrait de sa piété: la dévotion à la Sainte Eucharistie.

Lorsque les précieux souvenirs gardés de Rome lui revenaient à l'esprit, sa pensée aimait à se fixer sur la chapelle du couvent des religieuses Sacramentines, au mont Quirinal, où il avait passé de longues heures d'adoration. Il revenait tout émotionné, et son cœur lui faisait souhaiter pour sa patrie les grâces que la Ville Éternelle sollicite pour toute la chrétienté.

En effet, « au milieu du silence de sa solitude, Rome se tient nuit et jour prosternée devant Celui qui donne aux nations la vie surnaturelle dont il est la source. Épouse et mère, elle ne cesse

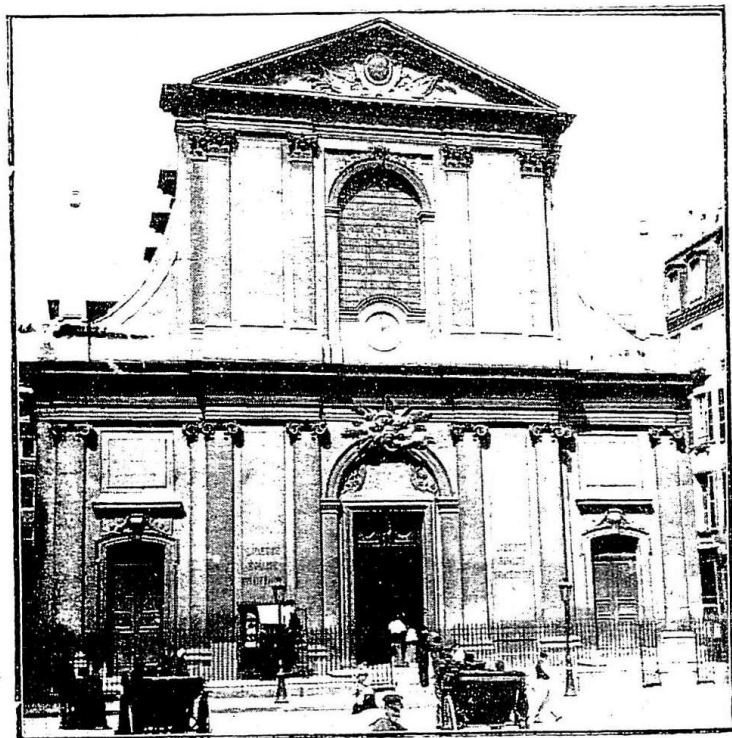
d'offrir à Dieu des prières et des larmes, afin qu'il lui plaise de répandre ses lumières sur les aveugles, ses miséricordes sur les coupables, ses bénédictions sur tous les hommes, enfants de leur commune tendresse. C'est Monique à Milan, c'est Antoine au désert, c'est Moïse sur la montagne sollicitant des conversions et des victoires et les obtenant; ou, pour mieux dire, c'est le christianisme avec son dogme tout à la fois si lumineux et si constant de la réversibilité des mérites; c'est Rome, enfin, revêtue de l'apostolat de la vérité et honorée du sacerdoce de l'expiation. A cette mission nouvelle, trop peu connue des nations, la mère des Églises ne fait point défaut: depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier, le Saint Sacrement reste nuit et jour exposé sur les autels, et, nuit et jour, il est entouré d'adorateurs. » (1)

La pensée d'établir à Paris les prières des Quarante Heures était également venue à une personne d'une éminente piété, M<sup>lle</sup> de Mauroy. Sur le conseil du P. Rosaven, elle alla trouver l'abbé de la Bouillerie, et leur zèle commun résolut de réveiller sans retard le culte du Saint Sacrement dans l'esprit des fidèles, un peu endormi par les sèches coutumes jansénistes, vivantes encores par un reste d'habitude. Cette nécessité frappait tellement le jeune vicaire général, qu'elle lui « semblait le principal objet que dût se proposer sa vie sacerdotale. »

Le récit des essais, des premiers triomphes, du succès définitif et complet, nous entraînerait trop loin, même l'âme du lecteur dut-elle goûter une joie toute chrétienne à sentir la main de Dieu bénissant les efforts de ce petit cénacle de pieux adorateurs. Les traverses ne manquèrent pas non plus, mais la présence à l'arche-

(1) M<sup>sr</sup> GAUME, *les Trois Rome*, t. III.

vêché d'un avocat si persévérant ne fut pas sans aider au renversement des obstacles. Toutes les églises de Paris adoptaient successivement cette coutume, au grand bénéfice de la piété des fidèles et au grand avantage de l'esprit paroissial. Notre-Dame des Victoires, déjà embaumée de la vertu de M. Desgenettes, fut le



NOTRE-DAME DES VICTOIRES

premier sanctuaire qui ouvrit ses portes au petit bataillon des adorateurs de nuit. Qui redira les ineffables espérances de ces chrétiens à genoux devant le tabernacle, éclairés par la lampe du sanctuaire brillante au milieu des ténèbres et implorant la miséricorde de Dieu pour cette grande ville livrée tout

ensemble à la torpeur de l'indifférence et au sommeil matériel qui venait d'envahir les demeures de ses habitants? Oh! oui,

La nuit sombre  
Étend son ombre.

Mais les prières ferventes touchent un Dieu qui triomphe à son tour des consciences appesanties, en même temps que son soleil perce l'épaisse obscurité de ses rayons vainqueurs :

C'est le grand jour  
Des splendeurs de l'amour (1).

(1) *Petits Poèmes*, par M<sup>ER</sup> DE LA BOUILLERIE, VI.

M. de la Bouillerie, qui avait été victime de la catastrophe de 1830, fut le témoin de l'effondrement de 1848. Son esprit faisait un rapprochement instructif; mais, s'il s'inclinait devant la justice divine, son cœur de prêtre n'était inspiré que par la miséricorde. Il comprit que le châtement qui atteignit les coupables devait être aussi un enseignement pour les autres; il estimait que « Dieu marche à ses desseins par des voies que le monde ignore, » et que, le lendemain comme la veille, « la religion est la seule base possible des sociétés. » (1)

Celui que l'on appelait déjà l'*Apôtre de l'Eucharistie* ne fut pas éloigné de l'archevêché par le nouveau prélat, mais la différence de vues, d'éducation et de sentiments ne permit pas des rapports bien étroits avec M<sup>sr</sup> Sibour, qui, arrivé à Paris en pleine agitation démagogique, « empressé de conquérir à la religion des hommes qu'emportait le mouvement, ne sut pas assez défendre son zèle évangélique de l'entraînement vers les idées et le régime de la démocratie, comme il ne sut pas, le lendemain, le défendre contre l'entraînement vers le césarisme et l'empire. Cette affectation de faire litière de tous les anciens partis laissait trop voir l'inclination à servir les nouveaux. » (2)

L'archevêque de Paris publia un mandement où il érigeait l'abstentionisme en système pour des hommes qui, tout en étant d'abord les ministres de la cité de Dieu, n'en sont pas moins les fils et les serviteurs de l'autre (3).

(1) *L'Univers*, numéro du 24 février 1848.

(2) Mgr BAUNARD, *Histoire du cardinal Pie*, t. 1<sup>er</sup>, liv. II, ch. 3.

(3) On sait que l'opinion de M<sup>sr</sup> Sibour fut presque universellement blâmée par les membres de l'épiscopat français. M<sup>sr</sup> Pie s'éleva contre le dogme de la neutralité politique dans son mandement de Carême de 1851; le vieil évêque

L'abbé de la Bouillerie avait souffert en silence; il voulut mettre fin à cette situation fautive, résigna ses fonctions d'archidiacre et, avec le titre de vicaire général honoraire, se consacra aux œuvres, dans le service desquelles il appréciait chaque jour davantage les laïques qui mettaient au service de Dieu leurs talents, leur temps et leur fortune (1).

Nommé évêque de Carcassonne le 6 février 1855, il alla prendre possession de son siège à la grande joie de ses diocésains, qui attendaient avec impatience ce pasteur dont on leur avait justement vanté l'aménité; — et au vif regret des catholiques parisiens, qui perdaient un apôtre et un ami précieux.

### III

Le nouvel évêque ne se faisait aucune illusion sur les difficultés qui, à notre époque, attendent le chef d'un diocèse; mais il était armé pour la lutte et formé par Rome pour la victoire. Il voulait être le père de tous et ne se refusait pas à tendre une main secourable à l'erreur et au mal repentants; quel pontife chrétien a jamais oublié qu'il est le ministre d'un Dieu de paix? Mais il n'en concluait pas à la nécessité d'une fautive charité, faite pour décourager les efforts des catholiques qui creusent le sillon du bien dans le champ des bonnes œuvres.

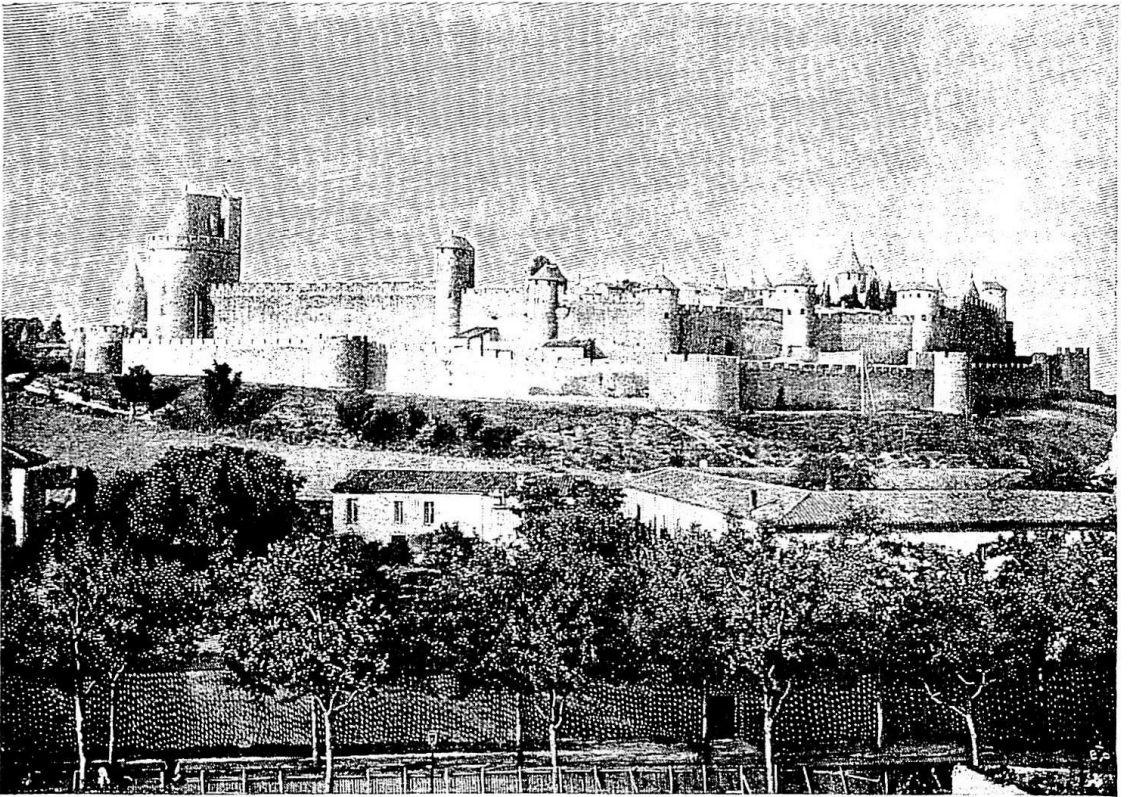
Oh! comme il aimait, au contraire, fortifier la persévérance de ces âmes fidèles en butte aux injustices de l'impunité et aux calom-

de Chartres adressa aux prêtres de son diocèse une rectification de l'Instruction de son métropolitain. L'éclat donné à cette polémique par celui-là même qui l'avait provoquée dut certainement la lui faire regretter plus tard, d'autant mieux que les feuilles révolutionnaires d'Italie osèrent bien le couvrir d'éloges.

(1) Armand de Melun, Georges de la Rochefoucauld, Augustin Cochin, etc.



nies du modérantisme! Il ne trouvait pas leur zèle trop vif, leur apostolat trop ardent; il ne craignait pas que leur dévouement compromît les intérêts de la religion. Général d'armée, il estimait au moins utile de grouper sa troupe, et de soutenir en personne les combattants; promettre la paix à des ennemis toujours en armes lui semblait propre à énerver les forces chrétiennes, dont



CARCASSONNE

Dieu lui avait confié le redoutable dépôt. Écoutez les fiers accents de sa parole :

« De tous les maux qui peuvent désoler ici-bas l'Église de Jésus-Christ, nul n'est plus à redouter que le mutisme des pasteurs. Leur parole seule maintient la saine doctrine, l'accomplissement de la loi, la pratique des vertus chrétiennes; mais surtout elle est l'unique force qui résiste aux puissances du siècle, quand elles

se lèvent en frémissant contre le Seigneur et contre son Christ. Tant que les pasteurs élèvent la voix, tant qu'ils répètent avec les apôtres : « Nous ne pouvons pas ne pas parler, » le troupeau est en sûreté. Pour que l'Église n'ait rien à craindre, je ne demande pas que les loups cessent de hurler, mais je demande que les chiens aboient. »

Durant les longues années de son séjour à Carcassonne, malgré la multiplicité de ses visites pastorales et le nombre des œuvres qu'il fonda ou se plut à développer, il se créait des loisirs pour son travail de cabinet.

C'est pendant ces heures réservées qu'il écrivit des pages charmantes, tout à la fois délices de l'esprit et force du cœur. Le livre du *Symbolisme de la nature* — il l'appelait son livre — fut composé sous les rayons du soleil du Midi, en face des grands aspects de la mer, sur ces côtes méditerranéennes dont la végétation luxuriante ne s'éloigne pas de la flore des pays chauds. Quand il ébaucha son *Commentaire du Cantique des Cantiques* en parcourant les villages de son diocèse au milieu des campagnes du Roussillon, balayées par le mistral et baignées de lumière, il pouvait douter par instant qu'il fût dans les vallons de la Samarie ou sur les rivages de la Judée. La nature elle-même faisait de lui un commentateur inspiré des Écritures, et il rapportait volontiers son texte à sa dévotion favorite du Saint Sacrement.

Les élans de son âme de prêtre s'étaient épanchés surtout dans les *Méditations sur l'Eucharistie*, chef-d'œuvre de piété sérieuse et d'amour élevé, qui a porté un coup terrible aux mièvreries ridicules des « bons petits livres ».

A notre époque tout s'apprécie par le succès, et chiffrer le nombre des exemplaires d'un livre équivaut à une critique de sa

valeur; tout en repoussant ce *criterium* bon pour les productions du roman moderne, dont tout le monde parle aujourd'hui et dont on ignore le nom demain — il est permis de constater que ce genre de triomphe n'a pas même manqué à M<sup>gr</sup> de la Bouillerie. Ces pages, à la fois si douces et si viriles, ont trouvé des lecteurs enthousiastes, et cette œuvre demeurera un des plus grands succès de la librairie religieuse contemporaine (1).

Sa parole parlée n'était pas moins remarquable que sa parole écrite; l'élévation de la pensée était servie par une phrase souple, harmonieuse et pleine; ses succès de prédication datent de la première heure de sa carrière sacerdotale. Il savait trouver Dieu partout, et mille réminiscences des Livres Saints donnaient à sa langue une force et une ampleur dont le secret semble un peu perdu en notre siècle de lectures faciles et d'études superficielles. Aussi combien ses instructions, ses mandements étaient-ils goûtés de ses prêtres! Ils y puisaient la science sacrée dans une forme lumineuse et convaincante. Ils ne l'aimaient d'ailleurs pas moins pour la bonne grâce de son accueil et le charme paternel de ses relations; la distinction de sa personne, manifestée en toutes choses, rendait plus précieux encore le naturel d'un abandon qui n'était jamais plus grand et plus affectueusement intime qu'avec eux.

Être bon était un besoin de sa nature délicate, il goûtait mieux que personne l'affection et donnait son cœur à ceux qui l'approchaient. Cette famille ecclésiastique était pour lui l'image de sa propre famille, qu'il chérissait d'une dilection touchante; les siens, selon son mot, formaient « tout un petit diocèse dont il était le très heureux pasteur. »

(1) Le premier tirage livré au public fut épuisé en quelques heures; aujourd'hui, on a déjà publié la 68<sup>e</sup> édition.

N'en pas parler serait oublier un des traits caractéristiques de la figure que nous tentons d'esquisser. Des mains pieusement intelligentes ont conservé les allocutions prononcées par lui aux diverses cérémonies qu'il présidait en chef de famille, non moins qu'en évêque; — pendant quarante ans, il fut le véritable pontife de tous les siens, et il prodiguait avec joie sa présence aux baptêmes, confirmations, mariages, prises de voiles..., avec la même simplicité qu'il était prêt à donner dans l'intimité un conseil ou une direction.

Les vacances qu'il passait fidèlement chaque année dans l'Anjou étaient pour lui un repos, mais aussi une source de forces; comme l'oncle de Bayard, le bon évêque de Grenoble, « oncques en sa vie il ne fut las de faire plaisir à ung chascun. » Mais là non plus son zèle n'était pas inactif: avec un tact infini il savait conduire chaque chose à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes; on se relevait plus fort après la bénédiction qu'il avait coutume de donner chaque jour à la prière du soir faite en commun dans la chapelle du château; le parfum de cette piété sereine se répandait de proche en proche et gagnait, en l'embaumant, toute la contrée.

Ces journées de septembre étaient les seules qu'il se réservât; toute l'année il était sur la brèche, et le temps auquel il a vécu ne lui permettait guère le repos: il prit part à tous les grands actes de piété, de protestation, de défense que les événements provoquèrent chez l'épiscopat français; il dénonça les maximes matérialistes qui trouvaient, hélas! indifférence ou approbation silencieuse de la part du gouvernement impérial; il n'attendit pas Mentana pour élever la voix en faveur de la souveraineté pontificale; il avait protesté dès Castelfidardo et loué ceux qui tombèrent en martyrs de la loyauté.

Vivant sous le regard de Dieu, il estimait que les revers d'une cause ne changent rien à sa justice; faisant peu de cas des triomphateurs du jour, il jugeait que la fumée de leur vie disparaîtrait promptement de l'horizon. Il saluait la publication du *Syllabus* comme la délivrance des consciences hésitantes et troublées: il répugnait à accommoder les enseignements de l'Église au gré des maximes du siècle, et comme il avait goûté en évêque les grandes manifestations de la chrétienté pour la canonisation des martyrs japonais et les fêtes du centenaire de saint Pierre, c'est en évêque qu'il accueillit la nouvelle du Concile du Vatican.

En partant il disait à ses prêtres: « Si vous apprenez qu'au Concile le dogme de l'infaillibilité doctrinale du Pape a été proclamé, sachez que votre évêque aura signé le premier. »

Pour lui, la sagesse de l'Église devait faire son œuvre sans se troubler des vaines chicanes des hommes, et, avant de connaître l'issue des délibérations, il pensait bien que l'Esprit-Saint ne permettrait rien d'« inopportun ». Aussi ne voulut-il prendre aucune part aux discussions anticipées; quoiqu'il fût, aussi bien que beaucoup d'autres, préparé à ces graves questions théologiques, il se renferma dans le silence; s'il le rompit, une seule fois, ce fut, à la sollicitation de ses collègues, dans une lettre au Saint-Père, pour obtenir la présence au Concile des Abbés sans juridiction épiscopale; soucieux en cela, comme en toutes choses, des coutumes traditionnelles de l'Église, et heureux de ne pas voir écarter le savant Dom Guéranger.

C'était sans doute son peu d'aptitude pour les finesses du parlementarisme qui l'empêchait d'apprécier le soin qu'on mettait à diviser par avance les membres du Concile en majorité, minorité, et parti du juste milieu. Mal rompu avec le jeu des assemblées

délibérantes contemporaines, peut-être aussi manquant de confiance dans leur efficacité, il était en défiance contre ces distinctions, ces réunions, ces sous-entendus extra-conciliaires auxquels il refusa avec obstination de s'associer. Cette manière de voir eut l'avantage de ne lui faire commettre aucun acte hâtif; prêt à s'incliner devant la vérité, il n'éprouva aucune désillusion d'amour-propre personnel en entendant définir solennellement la croyance de toute l'Église.

Son cœur et sa science le portaient également avec amour vers la chaire de Pierre et il en soutint avec bonheur les prérogatives sacrées.

« L'histoire redira quelle part publique et secrète il eut dans ces délibérations si sages, si patientes, si dignes de l'Esprit de lumière et de force qui anime l'Église. Nous avons été le témoin ému et consolé de ses labeurs, de ses prières et de ses larmes; nous étions près de lui lorsque, au milieu des éclairs qui sillonnaient le ciel assombri, et des coups de la foudre qui retentissaient, en présence de Pie IX, en face des reliques de saint Pierre, toutes les voix de l'Église réunies de l'Orient, de l'Occident, du Septentrion et du Midi acclamaient la tradition catholique; nous nous souvenons avec quel ferme accent, avec quelle note vibrante le *Placet* tomba de ses lèvres et le *Te Deum* jaillissait de son âme, débordant de foi et d'allégresse sur ce Sinaï nouveau, heureux de voir l'Arche tutélaire de la vérité dominer les eaux du déluge et les catastrophes qui menacent les sociétés de guerres désastreuses et du socialisme grandissant. » (1)

Aujourd'hui la soumission totale à la volonté de l'Esprit-Saint

(1) M<sup>re</sup> MERMILLOD, *Oraison funèbre de M<sup>re</sup> de la Bouillerie*.

a justement fait disparaître toute catégorie et toute école. On aime parfois à louer ceux qui s'honorèrent en abandonnant leurs idées — c'est le triomphe de l'obéissance. Il ne saurait paraître moins juste de saluer ceux qui n'eurent jamais besoin de rien désavouer pour l'honneur de leur vie et la gloire de leur sagesse; — c'est le triomphe de la vérité.

Les épines entourent les roses; le ciel a voulu qu'ici-bas, du fond de la coupe, la goutte d'amertume pût toujours monter à la surface pour troubler le breuvage. En descendant la colline du Vatican, où il venait de goûter les joies de l'évêque, M<sup>sr</sup> de la Bouillerie reprenait le chemin de la vie, doublement frappé dans ses affections les plus chères comme parent et comme Français. Il n'avait pas eu la consolation d'assister aux derniers moments de son frère aîné, mort au mois de mars 1870; il voyait, par contre, mais sans pouvoir les amoindrir, les malheurs de la patrie. L'envahissement de Rome par les Piémontais navrait son cœur et le conduisait à un douloureux rapprochement avec le siège de Paris.

Il parut vouloir endormir sa douleur dans l'activité de sa vie : multipliant les œuvres et moins que jamais épargnant ses peines, quand la Providence lui donna une tâche nouvelle qu'il accepta avec générosité, estimant que la fatigue ne serait pas moindre ni le labeur plus léger. Le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, gouvernait encore vaillamment sa vaste province, mais ses forces diminuaient et, après un demi-siècle d'épiscopat, il cherchait une main plus jeune qui, devant aider la sienne, vînt, sans retard, soulever le fardeau des sollicitudes pastorales. Demandé par lui, M<sup>sr</sup> de la Bouillerie fut désigné par le Saint-Siège et agréé par le gouvernement.

C'est toujours un rôle difficile et parfois aussi une tâche ingrate

que d'être le second, surtout quand dix-huit ans on fut le premier; mais « l'archevêque de Perga possédait à un haut degré le tact, qui, dans un poste élevé, permet de se subordonner à la pensée et à la volonté d'autrui sans rien abdiquer de ce qui fait la dignité personnelle, et cette modestie qui s'efface afin de ne laisser paraître dans l'action que l'autorité qui inspire et Dieu qui bénit. » (1)

Il se tailla un rôle spécial auprès des catholiques bordelais par ses prédications multipliées, ses visites fréquentes, la direction paternelle des communautés religieuses.

Il étendit le cercle de son activité plus loin encore, et se trouva mêlé aux œuvres dont la nécessité semblait, depuis la guerre, plus visible et plus opportune. Il se plaisait particulièrement à encourager l'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, dans les rangs de laquelle les siens tenaient une place distinguée (2).

Ses sympathies allaient à ces hommes chez qui il retrouvait la noblesse des convictions et la fermeté des principes qui avaient fait l'honneur de sa propre vie; il leur disait un jour :

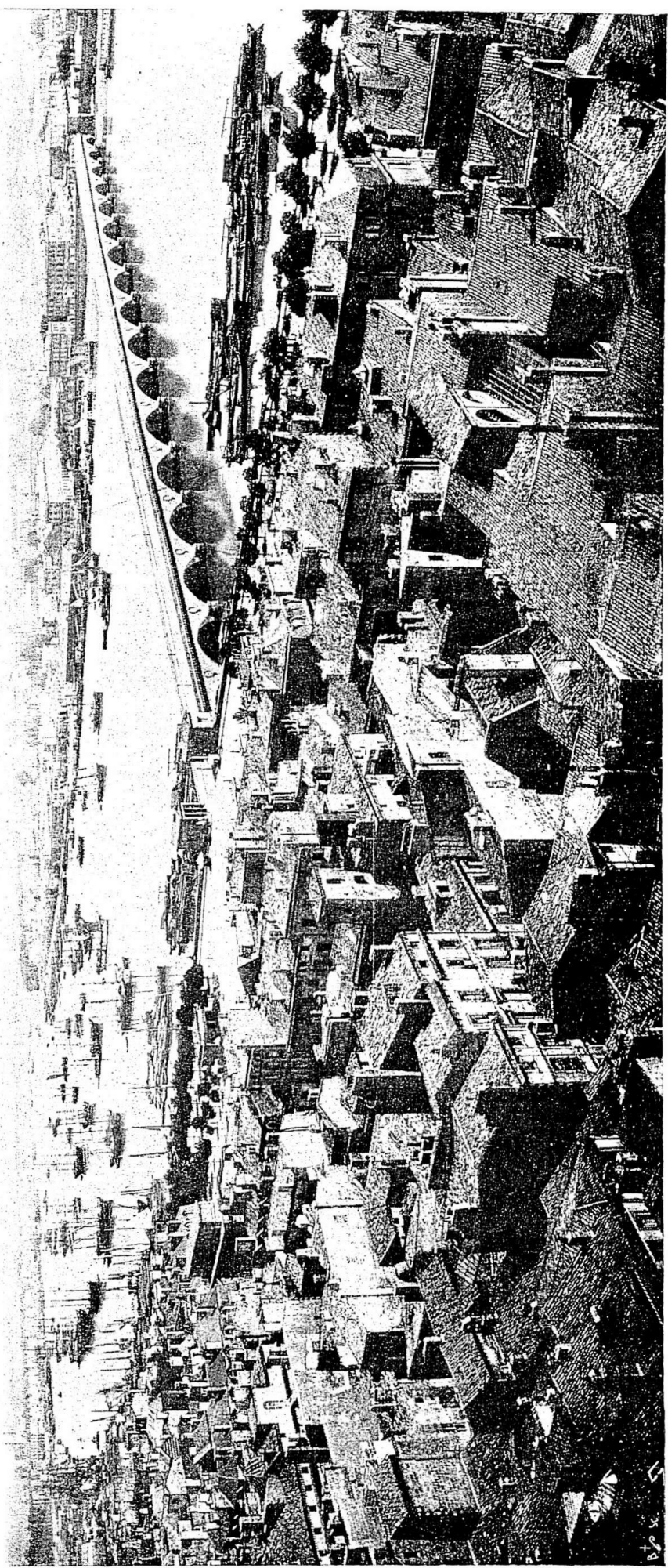
« Ma bénédiction vous est acquise, ainsi que celle de tous les évêques, et la raison en est que vous faites véritablement une œuvre qui est l'œuvre du salut des âmes. Vous vous sauvez vous-mêmes, Messieurs, vous sauvez ceux à qui vous vous dévouez, et en conséquence vous méritez à tous les titres notre bénédiction la plus complète. »

Il ajoutait encore : « Vous voulez l'association de toutes les classes dans un même sentiment de charité et de services mutuels.

(1) M<sup>re</sup> MERMILLOD, *Oraison funèbre de M<sup>re</sup> de la Bouillerie*.

(2) Son cousin, le baron Joseph de la Bouillerie, fut président du Comité de l'œuvre, dont faisait également partie son frère, le comte Henri de la Bouillerie.





Phot. L. L.

BORDEAUX



Je dis l'association et non pas la confusion, car votre œuvre repose sur l'un des grands principes sociaux : la hiérarchie sociale. Ce sont les classes qui s'unissent mais ne se confondent jamais. On prétend aujourd'hui que c'est une sorte d'antagonisme monstrueux qu'il faut détruire à tout prix. C'est justement l'opposé. La hiérarchie sociale est la garantie la plus sûre de la paix et de l'avenir du pays. »

Il avait compris la nécessité de ramener à Dieu les foules populaires déçues par la Révolution; plein d'une juste défiance pour les palliatifs économiques, il savait que l'Église, mère de la vérité, peut être aussi la dispensatrice du bonheur matériel. A ceux qui disaient : « Les mœurs ont changé, » il répondait : « Moi, je m'imagine que la religion chrétienne est une sève si puissante que, à huit et neuf cents ans de distance, elle peut faire, au XIX<sup>e</sup> siècle, un arbre portant des fleurs et des fruits comme au X<sup>e</sup>. » La question ouvrière lui paraissait donc devoir fixer avant tout le dévouement des catholiques.

Il salua comme une grande espérance pour la religion le jour où la tribune française entendit revendiquer fièrement les droits de Dieu en face des soi-disant droits de l'homme, et il voulut accorder à ce nouveau Montalembert l'appui d'une bienveillance qui ne se démentit jamais. Avec son ami le cardinal Pie, auquel l'attachait une parfaite communauté de vues en théologie comme en politique, il eût volontiers signé la lettre que l'illustre évêque de Poitiers adressait en cette occasion à M. de Mun :

« Avoir parlé des droits de Dieu souverain maître, c'est avoir posé le texte dont tous vos discours subséquents feront l'application au détail des choses. Avoir inauguré ce langage devant l'ennemi est un premier triomphe; avoir donné la note vraie à une

majorité d'amis est un mérite plus grand encore.... Vous avez ouvert le feu, la bataille se continuera, et on ne se battra plus dans le vide. Tous les journaux sans distinction de couleurs célèbrent votre parole. Dieu soit béni! Il en tirera sa gloire! »

Les graves difficultés qui, depuis, ont surgi en France entre les pouvoirs publics et l'autorité religieuse, le trouvèrent prêt. Il aimait à rechercher dans le passé les enseignements nécessaires au temps présent. Tantôt il trace, dans un tableau achevé, ce que fut « un grand évêque dans un mauvais siècle » (1), tantôt il indique le rôle immense de l'Église dans l'éducation de la jeunesse d'autrefois (2); il proteste en faveur de la liberté des associations, de la liberté d'enseignement; aucun zèle ne lui fait défaut, aucune propagande ne lui est étrangère.

Ses rares loisirs étaient consacrés aux questions théologiques, il faisait de saint Thomas son étude constante. Nous avons trop de motifs pour nous récuser sur l'examen de pareilles matières; mais chacun le peut remarquer : quand parut l'ouvrage capital sur *l'Homme d'après saint Thomas*, à l'archevêque de Perga, les éloges les plus autorisés vinrent de Rome (3).

Tant d'activité de corps et d'esprit épuisait ses forces sans lasser son courage; il accepta la présidence des œuvres eucharistiques fondées par M<sup>gr</sup> de Ségur. C'est ici sans doute que Dieu l'attendait.

Les prémices de son sacerdoce avaient été pour le culte du Saint Sacrement, les dernières ardeurs de son zèle furent consacrées au

(1) Préface de *l'Histoire de M<sup>gr</sup> Christophe de Beaumont*, par le R. P. REGNAULT.

(2) Préface de *L'Instruction primaire avant la Révolution*, par M. l'abbé ALLAIN.

(3) Léon XIII le félicitait spécialement; le cardinal Zigliara, après avoir lu son manuscrit, le réputait un des meilleurs thomistes; il recevait un bref pontifical et fut nommé par le Saint-Père l'un des premiers membres de l'*Accademia romana di S. Tomaso d'Aquino*.

développement de la dévotion envers l'Eucharistie. Toute son âme, toute sa vie était là.

En vaillant champion, sans vouloir déposer ses armes, il tomba la poitrine face à l'ennemi; dans un suprême effort d'énergie, il parla une dernière fois la veille de sa mort (1), ne voulant s'arrêter que pour l'éternel repos.

Auprès du Dieu juste et bon, il alla chercher la triple récompense promise au chrétien qui sert fidèlement la vérité dont il est le soldat, au prêtre qui fait aimer le Seigneur dont il est le ministre, à l'évêque qui maintient la doctrine dont il est le gardien. Il avait dès longtemps considéré sans crainte le moment décisif, sans forfanterie non plus, car les meilleurs restent les plus modestes, mais sa vertu lui donnait confiance; le cœur et les yeux fixés en haut, il priait déjà dans les tabernacles éternels.

« La mort nous donne bien plus qu'elle ne nous ôte : elle nous enlève le monde qui passe, les vanités qui nous ont trompés, les plaisirs qui nous ont séduits; mais elle nous donne les ailes de la colombe pour voler et nous reposer..... J'ai entendu une voix qui m'appelait : Monte maintenant plus haut, *ascende superius*, et j'ai volé jusqu'au sommet du rocher. Voilà le nid que j'ambitionne, voilà la montagne où il est bon que je reste; voilà la demeure que j'habite, car je l'ai choisie pour toujours. » (2)

(1) Le 8 juillet 1882.

(2) *Méditations sur l'Eucharistie*, V, Les trois Colombes.





XI

MONSEIGNEUR BERTEAUD





# I



EST un nom à retenir parce qu'il fut grand parmi les illustres de l'épiscopat de France, et que, hélas! il pourrait s'entourer peu à peu de la brume de l'oubli à mesure que ses contemporains disparaîtront. Tel est le sort funeste de l'orateur : la foule s'est écoulée, l'émotion s'amoin-drit, l'impression diminue, le souvenir s'altère et la génération nouvelle en vient jusqu'à perdre la mémoire de l'onde sonore qui n'a pas frappé son oreille charmée.

Peu de mots résument cette vie; il est même bien difficile de fixer les dates précises d'une existence longue, mais identique; puissante, mais volontairement cachée; féconde dans sa paix. *Transivit benefaciendo*. C'est beau, c'est court.

Celui dont je parle naquit à Limoges à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dès qu'il fut à l'âge de comprendre, il choisit pour sa route le chemin du Séminaire, appréciant que le sacerdoce est, par essence, la carrière du dévouement. Il avait l'intuition de la doctrine, et tout aussitôt qu'il étudia la constitution de l'Église, en un temps d'absolu gallicanisme, il fut « romain ».

Professeur à dix-neuf ans d'élèves dont beaucoup étaient ses aînés, prêtre à vingt et un, il dut, par excès de travail, s'arrêter brusquement dans ses propres études. Après 1830, chanoine de Limoges, il monta en chaire et de suite conquit une place particu-

lière par l'originalité entraînante de sa parole. Il prêcha des Carêmes, même à Paris, tout en demeurant prophète en son pays. En 1842, presque à son insu et certainement à sa surprise, il fut nommé évêque de Tulle. Il vint s'asseoir sur ce siège sans hésitation ni allégresse; pendant trente-six ans, il gouverna son diocèse sans en sortir, sauf motifs graves, vivant simplement au milieu de son peuple et pour son peuple, « bon pasteur » n'ayant que le souci des âmes qui lui sont confiées.

De lui, il nous est parvenu le texte précis de deux mandements et les extraits certains de trois discours. Or, nul parmi ses frères de l'épiscopat n'apparaît avec un éclat oratoire plus majestueux, s'il est vrai que l'éloquence est faite de la force de la vérité et du charme de l'harmonie.

Il prit part au Concile du Vatican. Il rentra dans son cher diocèse. L'âge le contraignit à la retraite; mais il était de ceux que l'inaction fatigue; il mourut de ce repos forcé en la fête de l'un des plus vigilants gardiens de la parole divine que Jésus a confiée à la terre : saint Athanase, le 2 mai 1879.

De l'évêque de Tulle nous ne saurions rien de plus si, à côté de ce modeste laborieux, volontairement confiné en sa province, la Providence n'avait placé une bouche sonore que pendant quarante ans la France catholique entendit avec tressaillement et profit.

*Le Parfum de Rome, les Historiettes et fantaisies, les Lettres de Louis Veillot, ses Mélanges,* sont pleins de ces traits de flammes empruntés au puissant évêque et mis en relief par le grand écrivain.

Là, oui, vous verrez cette figure originale, vous entendrez cette voix majestueuse, le contact de cette flamme apostolique gagnera votre âme et vous sortirez haletant, presque oppressé, certainement



MONSIEUR BERTEAUD



ravi de ce commerce délicieux avec de si nobles cœurs au service d'une si noble cause.

Écrire la vie de M<sup>gr</sup> Berteaud à la manière habituelle est impossible; encadrer entre des dates précises cet esprit audacieux et primesautier ne se peut pas. Un ecclésiastique de mérite, le supérieur du Petit Séminaire de Brive, M. l'abbé Breton, a tenté d'une certaine manière l'entreprise; ayant bien connu son héros, il a voulu fixer quelques-uns de ses traits. Il nous donne un livre parfaitement intéressant, où des pages émues vibrent de ses souvenirs, dans un style fort, élevé, souple, hardi, qui garde l'empreinte du grand homme qu'il a fréquenté (1). Mais ce n'est pas une histoire, ce n'est pas une vie; on ne résume point quarante années de discours, on n'endigüe pas la cascade du torrent.

Son titre n'est pas rigoureusement exact: l'évêque de Tulle ne fut pas « un évêque d'autrefois », pas plus qu'un évêque d'aujourd'hui; il ne fut même pas, au sens précis, un évêque de son temps, il fut lui-même; sa méthode aurait déplu chez un autre, et ses manières eussent détonné en un milieu différent; il est unique, il est original, il est admirable, il est singulier, il pique la curiosité, il la retient, il fait songer, il impressionne, il émeut, il captive, il subjugue; Dieu lui a départi des dons étranges et il les emploie, magnifiquement, à faire aimer Dieu.

Personne ne dira mieux que lui sa manière et son but. Écoutez sa première lettre pastorale :

« Chaque jour, l'évêque répandra sur la contrée les vérités, comme le soleil y verse ses flots. Par la pluie brillante du soleil, la terre fleurit; par la vérité répandue, le champ des âmes s'émaille

(1) *Un évêque d'autrefois, M<sup>gr</sup> Berteaud, évêque de Tulle.*

de couleurs diverses. Cette province est à l'évêque, il a sous son sceptre les montagnes, les vallées profondes, les plaines larges. Dieu se charge de mettre les herbes aux campagnes et les grands arbres sur les cimes, les lianes aux rochers, les petites fleurs aux prairies. Mais il y a les âmes, nobles voyageuses, qui font des haltes de quelques jours dans ces résidences terrestres. Dieu se fie à l'évêque du soin de la glorification de sa créature d'élite ; pas une âme ne sera vêtue de beauté, nourrie de vérité, éclairée du flambeau invisible, que l'évêque ne se soit mis à son service. »

On comprend qu'en son vol sur ces hauteurs l'évêque de Tulle n'ait jamais beaucoup aimé ce qu'il appelait avec un ironique dédain « l'administration ». Pour lui, le pasteur devait régir l'Église de Dieu « avec son âme, non avec des papiers. »

## II

Et il se mit en route ; infatigable à pied, à cheval, en voiture, prêchant partout. Il ne rencontrait pas un enfant, un berger, un laboureur, sans lui adresser la parole. De ces entretiens toujours touchants, parfois sublimes, le modèle nous a été conservé dans les « Petits voyages » d'*Historiettes et Fantaisies*. En sa simplicité, rien n'est plus beau. Ces visites étaient faites lentement, à petites étapes, sans avoir curé du temps, certainement sans souci de la peine, à soixante-quinze ans comme à quarante, au milieu des beautés agrestes et sauvages. « Il vient, disait Louis Veuillot, il chante Dieu, et le désert fleurit ! »

Et quel cadre à ces courses apostoliques, à travers le pays des « douces montagnes » !

« La haute partie du Limousin tire son nom de la rivière bien nommée *Corrèze*, coureuse. Elle court. Elle prend son élan,

bondit et se remet à courir. On pourrait aussi l'appeler chanteuse ; elle ne court pas sans chanter. Lorsqu'elle s'élançe pour franchir un obstacle ou lorsqu'un rocher du bord veut l'arrêter, sa robe verte s'entr'ouvre, il en jaillit des perles ; la coureuse les laisse et elle court. Elle s'enfonce sous les berceaux des châtaigniers, elle tourne au flanc des hautes collines, elle caresse les grandes herbes, courant, dansant, chantant ; et les bestiaux la regardent courir. Oh ! la belle coureuse ! Et elle va toujours, preste et contente ; et nous ne pouvons nous retenir de lui jeter des genêts fleuris, des bruyères, des mauves pour qu'elle les emporte. A quelle fête vas-tu si joyeusement ? Prends du moins ces parures ! » (1)

M<sup>gr</sup> Berteaud, chantre et poète, goûtait jusqu'au fond de l'âme ce paysage fait par Dieu pour placer le roi de la création. L'homme l'attirait, l'homme surnaturalisé par l'onction sacerdotale le retenait. Comme il aimait les membres de sa famille cléricale, « ses petits », suivant la tendresse audacieuse de sa parole ! Et si l'art de gouverner un diocèse consiste surtout à entretenir dans le cœur des prêtres l'esprit de foi et le zèle du salut des âmes, peu d'évêques sans doute l'ont su davantage et l'ont mieux pratiqué.

« Nous étions bien persuadés qu'il était le plus éloquent, le plus savant, le plus saint des évêques, ou plutôt qu'il était unique au monde. Il ne se lassait pas de nous voir, de nous parler ; il était heureux, nous étions ravis. » — Voilà leur témoignage.

Cet apôtre aimait le peuple. Il a donné un jour cette admirable définition de la noblesse : « la durée de l'être. » Dans le peuple, il aimait surtout le paysan :

« Vous êtes nobles et beaux ; vous êtes au milieu de vos champs

(1) *Historiettes et fantaisies.*

comme des dieux; les anges vous contemplant avec admiration, car vous êtes les soutiens du monde. Quand votre bras se balance au-dessus des sillons pour y jeter le blé, Dieu vous regarde avec amour et vous prépare ses bénédictions. C'est vous qui donnez aux hommes le pain de chaque jour, vous qui donnez à Dieu le pain et le vin dont il fait son corps et son sang. Personne ne vous a précédés sur la terre que vous cultivez, vous êtes les anciens du peuple. Si vos robustes bras se refusaient au labeur quotidien, c'en serait fait, malgré les savants et les industriels, de la civilisation et du monde. Restez dans vos campagnes, vous êtes des privilégiés, car vous n'avez qu'à lever les yeux pour voir Dieu, sa toute-puissance et sa bonté; vous savez que Dieu est votre maître et votre père, et vous attendez tout de Lui. »

Aussi, quelle popularité! Le départ de sa ville de Tulle pour ses tournées épiscopales était un spectacle touchant et plaisant. La foule des pauvres envahissait l'évêché et s'attachait aux pas de son bienfaiteur, avec des accents si enthousiastes et si élevés que les voisins apprenaient, au bruit, l'absence prochaine de l'évêque. « On tient la foire dans la cour de Monseigneur » était le mot traditionnel. Et lui se pliait à toutes les exigences de ces malheureux, ses amis, avec une bonté dont il avait l'habitude, car il ne franchissait jamais en moins d'une heure les 500 mètres qui séparaient l'évêché de la cathédrale, entouré, pressé, supplié, par ses « clients ».

Il donnait, il donnait toujours, largement, royalement, comme le patriarche qui répand le bien-être et la vie à sa tribu. Il ne savait pas être économe; à son sacre il n'avait pas juré de pratiquer cette vertu.

Main ouverte, table ouverte, son hospitalité était légendaire; de tous ses prêtres il voulait être l'hôte bienveillant et attiré; souriant, cordial, affectueux, il ne devenait sévère et presque rébar-



batif qu'en recevant des hésitations en face de ses offres, des refus à l'annonce de ses libéralités.

Sa loyauté ne comprenait pas les réticences; il n'admettait même pas qu'on eût des scrupules de discrétion; il s'en offensait et sa franchise le laissait voir. Cette franchise était la marque originale de son caractère. Original, il l'était d'ailleurs sans arrière-pensée et beaucoup.

Il avait ses défauts : on le trouvait à bon droit inexact. Il n'ignore pas le prix du temps, mais il n'aime pas le régler sur une horloge. Il avait ses « manies » : le tutoiement; il l'adressait à ses prêtres, jeunes ou vieux, et aussi à tout le monde, ce qui était moins naturel, souvent moins bien compris. Pour nous, qui n'avons pas connu M<sup>gr</sup> Berteaud et sa manière, le procédé nous laisse hésitants. Sa familiarité était paternelle, mais absolue; si un ecclésiastique témoignait une réserve : « Pour qui me prends-tu? Pour un préfet? » Il avait aussi le goût excessif du patois (qu'il parlait mal d'ailleurs, paraît-il); il voulait absolument qu'on prêchât en patois dans toute la campagne, et à cette langue lourde et pâteuse du Limousin, il prêtait d'admirables qualités que sa riche imagination habillait des plus brillants paradoxes.

« C'était bien l'homme le plus étrange que l'on puisse voir et le plus éloquent, et nullement ridicule ni risible à travers ses formidables excentricités. »

Louis Veillot parle ainsi, et Louis Veillot le connaissait bien; il existait une telle affinité d'esprit et de cœur entre ces deux chrétiens de France, serviteurs de l'Église de Rome et soldats de Jésus-Christ! Pour caractériser l'éloquence de l'évêque de Tullé, il disait : « un torrent perpétuel qui jette des graviers d'or. » Et bien souvent, il allait recueillir lui-même ces sables précieux, il les passait

au tamis de son goût littéraire, au crible de sa croyance fidèle.

A Tulle, il était l'hôte de M<sup>gr</sup> Berteaud, et l'accompagnait dans ses tournées à travers vallons et plaines; ou à l'évêché, entamait de ces longues et suaves causeries au coin du feu où l'esprit pétillait comme le bois dans l'âtre, et où les plus graves problèmes de la religion, de l'Église, de la patrie étaient abordés avec l'ampleur de la sûre doctrine et la finesse de la franche gaieté.

Aussi à Rome, lors des grandes assises du Concile, ils se retrouvèrent avec une joie commune. Ah! qu'ils aimaient le Pape, tous deux! *Il mio predicatore*, disait Pie IX en parlant du bon M<sup>gr</sup> Berteaud. Et celui-ci, chantant partout et toujours la « gloire de Pierre », répandait les trésors de sa parole ardente, imagée, flamboyante dans le décor magique de la ville des Césars et des Papes, qui, loin d'éteindre par son contraste cette langue apostolique, rehaussait l'éclat de cet homme des âges de foi.

Il avait eu un mot charmant pour annoncer le Concile : « Un Pontife parle; il a *envoyé un sourire à ses frères*, et le monde catholique, ramassé dans ses plus illustres chefs, s'élance et bondit dans la Ville Éternelle. » Que son bond à lui avait été joyeux, et spontané, et libre au pied de la chaire de Pierre!

Prince de l'Église, en contact quotidien avec les saints et les docteurs, il n'était à Rome ni étranger, ni surpris. Ces grands problèmes dogmatiques le trouvaient prêt. Il vivait de la tradition et de la doctrine.

En tout, résolument, pour point de départ, il prenait les données de la foi. Il n'admettait pas qu'on pût les discuter; il trouvait presque étrange qu'on les prouvât. Art, histoire, politique, science, philosophie, il ramenait tout à Jésus-Christ; il faisait tout comparaître au « jugement du Verbe ». Le miracle? Mais il est permanent,

il est partout. Lorsqu'une cause surnaturelle intervient visiblement dans l'histoire d'un peuple ou dans la vie d'un homme, il y a moins là un événement extraordinaire qu'une révélation accidentelle de l'ordre caché des choses.

Il accueillait facilement, droitement, les pieuses légendes, convaincu que tout est ordonné : les phénomènes naturels comme les événements sociaux et jusqu'aux moindres actes des plus humbles des paysans ; il voyait toujours le Créateur à travers le voile des créatures. Et comme le but de la parole chrétienne, c'est de persuader la vérité, il estimait que la légende y peut servir autant que l'histoire.

Aussi la nature lui semblait le « cadre fait par Dieu pour sa vivante image ; au milieu des champs, sur les montagnes, dans les vallées, l'homme adore Dieu, le chrétien monte vers Dieu et répand sur tous les objets l'éclat de sa gloire. »

### III

On a pu remarquer déjà combien la forme de sa parole avait une allure personnelle, particulière, ce qu'elle contenait de fermeté et de puissance. Cette langue pleine d'une audacieuse simplicité ne s'apprend pas sur la terre ; il faut plus que de l'esprit pour la parler couramment. Ses débuts avaient toujours quelque chose d'impétueux, son improvisation valait les phrases les plus étudiées : on entendait tour à tour les leçons des Pères, les maximes des saints, les échos de l'histoire, les légendes des cloîtres, les prières de la liturgie, toutes les voix de la Tradition, tous les chants de la poésie.

Le geste accompagnait le ton : « il tenait du prophète », dit l'abbé Breton ; il en possédait l'enthousiasme soutenu. L'inspira-

tion soudaine, l'apparence de désordre, les mouvements imprévus, les contrastes heurtés, l'accent familier et sublime, tout éclatait en coups de tonnerre. De sa bouche sortaient les locutions impérieuses, et non seulement du haut de la chaire, mais dans l'intimité de la conversation.

Au reste sa conversation n'était qu'un long discours : à table, dans son salon, dans son cabinet, en voyage, en promenade, il parlait, il enseignait ; Lamartine, sans y songer, l'a défini :

..... Il chantait comme l'homme respire ;  
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,  
Comme l'eau murmure en coulant.

Son sujet était éternel ; il s'était donné son programme : « Quand l'évêque parle, c'est un père qui entretient ses enfants. L'évêque est la bouche du Verbe. Sa bouche doit toujours être prête et docile aux insinuations du Verbe. Dès que les fidèles s'approchent de lui, il faut qu'il parle, qu'il proclame la vérité, qu'il chante le Verbe et qu'on l'écoute. »

Rempli de cette vérité, chargé de la distribuer, l'objection l'étonnait toujours ; bientôt elle l'irritait, mais sans faire obstacle : le torrent, un moment retenu, bondissait plus haut : « L'objection, c'est une sorte d'outrage à la lumière, c'est le cri négateur de Satan. »

On devine qu'il n'avait nulle tendresse pour les maximes modernes du libre examen ; et son antipathie s'étendait à tout ce qui constitue les errements, même les habitudes ou les transformations du siècle présent. Il ne supportait pas qu'on prostituât ce grand mot de *progrès* à des choses qui n'ont d'elles-mêmes aucune valeur et qui souvent servent à dégrader l'homme au lieu de le rendre meilleur. « L'Église n'est pas chagrine ; elle ne frappe

pas d'anathèmes les moyens temporels, disait-il, mais chaque chose à sa place! »

Il ne trouvait point que les chemins de fer, par exemple, fussent à la leur; il les détestait pour des raisons hautes et superbes comme toutes ses inspirations, parce que « ces caisses accumulées que la vapeur emporte » écartent les foules de l'évêque. Il disait ces choses avec sa manière délicieuse.

« Devant la machine porteuse du voyageur moderne, que toute âme humaine s'éclipse et se tienne à distance! Ces inventions veulent l'espace nu d'hommes, de regards et de cœurs. Le voyageur est condamné à vivre dans le silence et le vide; il n'est salué de personne; il ne peut lui-même dire un salut à ceux qu'il aime davantage. Il n'a sur ces routes infernales que les vedettes inquiètes, semées de loin en loin dans des guérites enfoncées, avec leur guidon, disant la mort ou la licence de passer. »

Ne criez pas au paradoxe; vous savez ce que l'évêque réprouve. Écoutez ce qu'il regrette :

« La croix était à tous les angles des vieux chemins, la croix théologique, *crux theologica*. Le pauvre, le malade, la veuve, l'orphelin, en rencontrant ce symbole du sacrifice et de l'amour, se souvenaient que la vie présente est un chemin qui mène au ciel. Ils levaient les yeux vers la croix, ils y voyaient leur Dieu souffrir et mourir pour eux et ils étaient consolés. Nos chemins de fer n'ont pas de croix; où mènent-ils donc? Qui nous le dira? Sur ces chemins, plus rien désormais pour le pauvre que le spectacle des jouissances du riche. »

Le modernisme — qui n'étale en effet que le renouveau de l'iniquité païenne — lui était en horreur. Il ne se laissait pas prendre à la piperie de la *Science* athée : « Ah! vous croyez, disait-il du

haut d'une chaire parisienne, que nous changerons de langage parce que vous avez sans cesse à la bouche ce mot : la science ! que vous n'entendez pas. Au Christ, dites-vous, le mystère, l'inconnu, le rêve ; à nous la lumière, le monde, la réalité ! Allons donc ! le Christ est la vérité, toute la vérité, et la création est un texte à sa gloire dont la science épèle une à une les syllabes d'or. » .

La vérité immuable, qu'une découverte nouvelle ne vient pas amoindrir, ou infirmer, ou renverser, c'était celle-là qu'il proclamait. Il exaltait ses serviteurs et chantait leur bonheur, leur bon sens et leur gloire. Quel éclat de tonnerre dans l'humble chapelle des pauvres Carmélites « qui sont déchaussées pour marcher comme les anges » :

« Ils disent que vous ne marchez pas, que vous êtes assises et immobiles ! Les bienvenus qu'ils sont à dire cela ! Les assis, ce sont eux, ces oiseaux, qui, dans une cage, vont d'un barreau à l'autre, descendent, montent, s'agitent et n'avancent pas. Ainsi sont les captifs de cette geôle qui est le monde, ceux qui ne veulent pas être les affranchis du Christ. Ils ont les pieds chaussés, chaussés de peaux de bêtes ; leurs pas sont lourds. Je les compare à cet aveugle de l'Évangile qui était assis et mendiait au bord de la voie où passait le Christ, où passent ceux qui suivent le Christ, *sedebat secus viam mendicans* ; les voilà : ce sont des mendiants assis.

» Mais pour vous, vous marchez, vous montez, vous montez sans cesse. Vos pensées vont à Dieu, vos cœurs y tendent, votre vie s'exhale en lui comme un encens : vous avancez dans la lumière ; vous êtes les vraies vivantes parce que vous êtes les vraies croyantes ; vous vivrez. Vous vivrez, et, en attendant, vous vivez de la vie véritable, et les splendeurs éternelles luisent déjà sur vous. »

Demeurons là. Quand notre heureuse fortune nous met à l'oreille de tels accents, laissons à notre silence le soin de la louange qui leur convient; rarement on trouble sans regret le cristal du lac, on commente toujours avec indiscretion la voix de l'âme.

#### IV

M<sup>me</sup> Craven ne faisait point difficulté d'avouer que, dans son admirable *Récit d'une sœur*, les pages les plus émouvantes ne lui appartenaient pas. De tout cœur elle reportait sur Albert, Alexandrine, Eugénie, Olga, sa mère, son père, le mérite de cette éloquence chrétienne, ne gardant pour sa plume que le talent — très réel — de l'avoir placée dans son cadre.

Sans doute, M. l'abbé Breton ne voudra pas se montrer plus exigeant; et il ne trouvera pas mauvais que dans sa forte étude historique sur M<sup>gr</sup> Berteaud, on ait goûté surtout les passages où l'évêque de Tulle prenait la parole.

On aimait à l'entendre, et l'on trouvait seulement que ses lèvres n'étaient pas assez souvent ouvertes. Le récit de son existence pastorale n'offrait qu'un intérêt de famille; sa voix s'élevait sur les hauteurs et distribuait les mots qui vont à l'âme de tout un peuple.

C'est donc une heureuse pensée d'avoir fait suivre sa *Vie* de ses *Discours*.

Utile, indispensable, féconde, l'entreprise était aussi délicate. Comment fixer l'insaisissable? M<sup>gr</sup> Berteaud, qui avait beaucoup parlé, n'avait rien écrit. A bon droit son « éditeur » pouvait craindre de trahir lui-même l'admiration qu'il vouait à l'évêque de Tulle. Des discours avaient été recueillis par des interprètes, reconstruits par leur mémoire enthousiasmée, mais après tout personnelle. Les analyses avaient toujours été impossibles. « Et, ouvrant la bouche,

il parla ainsi..... » était tout le compte rendu qu'on en avait jamais pu faire.

Cependant, M. l'abbé Breton nous donne dix-huit discours, plus ou moins complets, plus ou moins fragmentaires. Il a été aidé dans sa besogne filiale par ceci d'heureux que certains auditeurs de grand mérite eux-mêmes avaient jadis ramassé les riches débris de ces paroles d'or : Louis Veillot, l'abbé Charles Gay, dom Pitra, M. Chantrel, l'abbé Davin. Presque tous les discours qui nous sont offerts ont paru, en leur temps, dans les colonnes de l'*Univers*; et ce n'est pas un mince service rendu par le journal que de les avoir fixés au vol. Toutefois, qui va les chercher dans des collections poudreuses, vieilles de trente, de quarante ans?

En voici la liste et les indications nécessaires à mieux comprendre le sujet et les circonstances dans lesquelles il a été traité.

Le premier fut prononcé en l'église Saint-Gervais, à Paris; l'*Univers* d'alors publia plusieurs fragments; c'est une causerie sur les devoirs du chrétien et la gloire qui l'attend au Paradis quand il aura quitté cette terre, œuvre très belle de Dieu, toutefois passagère et bornée. Voilà l'idée, mais rien qu'à vouloir la résumer, on sent l'impossibilité de condenser ces mélodies qui valent par leur tour original et leur accent.

Tout le monde ne pouvait goûter la saveur de cette voix théologique; cependant, à Poitiers, dans la ville du vaillant docteur qu'était le cardinal Pie, les oreilles et les esprits se trouvaient préparés à recevoir cette nourriture solide.

Aussi M<sup>gr</sup> Berteaud vient-il avec plaisir dans l'antique cité de sainte Radegonde et toujours accepte-t-il de monter en chaire. Le 16 janvier 1859, il prêche le panégyrique de saint Hilaire; l'*Univers* le recueille par la plume d'un rédacteur comme on a la bonne for-



tune d'en trouver rarement : le savant dom Pitra, le futur cardinal. Puis, par deux fois, dans l'humble chapelle du Carmel, il prêche la vêtue de deux Sœurs qui prennent l'habit de sainte Thérèse (13 août 1859); il explique le sens de la profession religieuse (15 novembre 1861), et c'est encore une âme d'élite qui fait l'office de secrétaire : le saint abbé Gay, plus tard évêque d'Anthédon.

Au second volume du *Parfum de Rome*, on peut lire ces passages enflammés.

Il allait à Tours pour les fêtes du tombeau retrouvé de saint Martin; le 11 novembre 1861, il ravissait les foules, et M. Chantrel reproduisait ce qu'il pouvait de cette magnifique improvisation pour l'offrir aux lecteurs du *Monde*, car en ce temps-là l'*Univers* était suspendu par décret impérial, et le nom de Veillot demeurait proscrit. Si Poitiers attirait M<sup>GR</sup> Berteaud pour son pasteur, on devine combien Rome le subjuguait pour son pontife.

Nous le voyons, en l'année 1862, y faire un long séjour (c'était pour la première fois et à l'occasion de la canonisation des martyrs japonais, qui eut lieu le jour de la Pentecôte). Il avait dû prêcher en route, jusque sur le bateau qui l'amenait de Marseille à Civita-Vecchia; à Rome il ne put se soustraire davantage aux demandes pressantes. Il prononça trois discours, le 10 mars et le 20 juin à Saint-Louis-des-Français, le 15 mai au Colisée; le *Monde* (19, 20 et 21 août) donna une analyse, mais Louis Veillot était parmi les auditeurs, et il mit toutes les gouttes odorantes de ces senteurs divines dans le *Parfum* :

« Le temps était sombre, il pleuvait par intervalles. Néanmoins, la foule accourut. L'immense arène se trouva presque remplie de prêtres, de soldats, d'hommes et de femmes de toute condition et de toute patrie. On fit le chemin de la croix. Une grande

partie de la foule répondait avec un accent plein de sincérité et d'émotion. La pluie cessa. Le temps devint plus sombre. Un grand silence s'établit. L'évêque était debout sur le *palco*. Le discours de l'orateur roula sur le mystère de Rome et du monde, le mystère des deux cités qui luttent ici-bas pour le partage suprême et définitif. Il les peignit l'une et l'autre en traits pleins de grandeur. »

L'homme qui a évangélisé les foules rentre dans son diocèse pour confirmer les petits enfants; c'est la Première Communion à Tulle (21 mars 1863). Il bénit le mariage, à Saint-Philippe du Roule, du baron de Chamborant, et les témoins méritent bien d'entendre de nobles vérités sur les devoirs de la famille chrétienne; ces témoins, c'est Lamartine, et M<sup>gr</sup> Berteaud, complimenté par lui sur la grâce de sa parole, de répondre au grand poète : « Vous étiez bien un peu là-dedans ! » Ces témoins, c'est M. de la Guéronnière, encore dans toute la fâcheuse célébrité que lui ont valu ses brochures sur la question romaine, et qui dut éprouver quelque embarras à ce contact d'un « apôtre » si peu soucieux des grandeurs politiques. L'aumônier de Saint-Cyr, l'abbé Davin, publia dans *l'Enseignement catholique* cette allocution, plus tard répandue en brochure.

L'évêque de la Corrèze revint sur les bords de la Seine; il prêcha à Saint-Eustache pour la Dédicace des églises et pour l'adoration perpétuelle. Le *Monde* lui ouvrit ses colonnes : l'excellent et bon juge qu'était le savant Léon Gautier note l'admiration de tous et son émotion personnelle dans la *Revue du Monde catholique* : « Chrysostome est à Paris. Il a ouvert ses lèvres d'or, il a parlé, et depuis plusieurs jours nous sommes convoqués aux fêtes que donne cette parole. Un grand poète et un grand théologien sont montés dans la chaire de vérité. »

L'an suivant, il revient encore et il déduit les conséquences de cette triple harmonie : l'Eucharistie, l'infailibilité de Pierre, la nécessité de sa liberté.

Le 24 septembre 1867, au vingt-cinquième anniversaire de sa consécration, il prêche dans sa cathédrale « la mission de l'évêque » et sa vie répond bien à sa parole, comme la reconnaissance de son peuple répond à sa tendresse pour lui.

« ..... Puissè-je, humble et vieil évêque, étudier en bénissant et bénir en étudiant jusqu'au dernier rayon de mes yeux,



SAINT-EUSTACHE DE PARIS

jusqu'au dernier geste de ma main, jusqu'à la dernière étincelle de ma pensée. Puissè-je enfin arriver au lieu où l'on n'étudie plus et où l'on bénit toujours, où l'on jouit du Dieu de toute science et de toute bénédiction. Tout est à vous, mes frères, nos études, nos prières, notre ministère, nos sollicitudes, nos années robustes, nos années blanchies, nos nuits ainsi que nos jours, pour vous conduire là, tous les troupeaux du Christ, avec tous leurs guides et tous leurs pasteurs. »

Vint l'époque du Concile. M<sup>gr</sup> Berteaud fut des premiers à répondre à l'appel de Pie IX, lui qui avait déjà si délicatement

traduit en d'harmonieux accents la convocation et la réunion de cette grande assemblée.

Pendant cette année de 1870, il prêcha dix ou douze fois dans différentes églises de Rome au milieu d'un concours prodigieux d'auditeurs avisés et charmés. Sa voix ne se prêtait qu'à la défense de l'orthodoxie la plus pure, et l'originalité théologique de son langage séduisait. Un des plus impressionnants de ces sermons fut reproduit dans un fascicule de propagande que Louis Veuillot illustra d'une préface. Ce discours est sur le Pape; sur quoi alors et dans ce lieu pouvait-on parler d'autre? Il fut prononcé le 16 janvier 1870 à Saint-André *della Valle*.

Si Rome en fête pouvait bien inspirer M<sup>gr</sup> Berteaud, la France en deuil ne devait pas moins lui arracher des accents vibrants. Vers la fin de l'année terrible, le 24 janvier 1871, il bénissait dans sa cathédrale un drapeau, et sa patriotique parole réchauffait les cœurs. Sous les voûtes de cette même église de Tulle, en mars 1871, il donna une allocution qui était une chaleureuse protestation en faveur du Saint-Père prisonnier et dépouillé.

Une homélie sur la Transfiguration (10 mars 1871) et des paroles au pèlerinage de saint Antoine de Padoue à Brive (3 août 1874) terminent la liste trop courte des discours qui nous sont conservés.

## V

Nous l'avons dit, et on le comprend facilement : comment fixer cette parole sonore, vivante, jaillissant spontanément de l'âme?

« Il s'abandonnait toujours à l'inspiration du moment. Une fois évêque, il n'a jamais préparé un discours au sens vulgaire du mot, et sans doute il n'aurait pu le faire. Ce n'était pourtant pas un improvisateur. Il parlait de l'abondance d'un esprit qui

s'épanche en toute occasion et sans effort, parce qu'il est plein et alimenté par l'étude et par une méditation constante.

» De geste et de ton il tient d'un prophète ; il en a l'enthousiasme soutenu, l'inspiration soudaine, l'apparent désordre, les mouvements imprévus, les contrastes heurtés, l'accent familier et sublime, les effusions de tendresse et les éclats de tonnerre. » (1)

Il se dépeint lui-même à son insu mais à sa grande ressemblance, dès ce premier discours de Saint-Gervais le 22 juin 1856 : « Les chrétiens ont un front plus beau que les autres hommes ; leurs lèvres s'expriment avec une aisance, une dignité, une majesté qui est propre à un Dieu voyageur ; leur œil a des mélancolies



SAINT-GERVAIS DE PARIS

sublimes et des manières de regarder qu'on ne rencontre nulle part ; leur oreille aime à entendre les sons qui tombent du ciel. »

Sans oser prononcer le mot de *monotonie*, les gens mal disposés prétendaient qu'il disait toujours *la même chose*. Eh ! sans doute, mais cette même chose c'était la vérité, et la vérité est

(1) Abbé BRETON. Introduction.

unique, et la vérité, comme l'amour, en redisant toujours le même mot, ne se répète jamais.

La parole de l'évêque de Tulle était « parfumée » du nom de Jésus-Christ; il en chantait les douceurs, les grandeurs, la suavité, la force.

Pour les incrédules et les infidèles, il priait, c'était son devoir; avec eux il ne discutait point. Il ne leur parle pas; il s'adresse aux croyants, « aux fils de la lumière, aux fils de la foi. » Il interprète les Écritures, en possession du don de lire dans l'Évangile la vérité de tous les temps.

Sa forme est allégorique, il affectionne les paraboles, il y excelle; tout naturellement, elles se placent sur ses lèvres. Sa parole est toute en images parce que sa pensée est toute en contemplations. A sa nature simple, droite, candide, les comparaisons agrestes plaisent et conviennent. « La plupart de ses images — Léon Gautier en fait la remarque — sont empruntées aux champs. Il aime surtout à parler des fleurs, et en particulier des roses. Ces mots : « parfums odorants, embaumés » reviennent cent fois dans chacun de ses discours. Il ne se lasse pas de les appliquer à l'éternelle Vérité qui est pour lui le parfum éternel. Il a le talent de rajeunir les vieilles métaphores comme des pièces de monnaie qu'on aurait fait splendidement reluire. »

Cette forme, il s'en souciait moins que du reste; il laissait l'imprécation jaillir, la théologie monter; et comme il était plein des Livres Saints et des plus forts génies de l'esprit religieux, il se trouvait toujours à la hauteur de son sujet. Il le dominait même le plus souvent, et généralement il était sublime.

A un ton ferme, il joignait un accent de persuasion; il prenait tout de suite contact avec son auditoire, et par là il le pénétrait,

le soutenait, le subjuguait ; on sortait instruit et convaincu, après avoir été suspendu à ses lèvres ; n'est-ce pas là le but suprême de l'éloquence ? M<sup>gr</sup> Berteaud y comptait, et sa modestie avait confiance dans ce succès. Prêchant le panégyrique de saint Martin, à Tours, il reportait à ses auditeurs le mérite du bien qu'il était persuadé de faire à leurs cœurs :

« C'est vous, mes frères, qui gouvernez la langue qui vous parle ; vous en êtes l'âme ; vous n'êtes pas des auditeurs passifs, vous êtes des auditeurs actifs. Les païens avaient fait un livre sur l'art d'écouter, mais que s'échangeait-il alors entre l'orateur et l'auditeur ? Des paroles de diamant, oui, mais des paroles vaines. Dans l'Église de Dieu, il ne descend de la chaire que des paroles sacrées, et je conçois que des chrétiens et des chrétiennes, délivrés par le baptême, illuminés par le catéchisme, fortifiés par le pain eucharistique, je conçois que de tels auditeurs aient une large part dans les choses qui leur sont dites. Ainsi donc, il y aura ce soir, sans doute, quelques paroles inspirées par vous et bonnes à plusieurs d'entre vous. »

Un pareil enseignement est de tous les temps aussi bien qu'il s'applique à toutes les circonstances de l'heure présente. L'exposé de ces vérités simples et graves est, chez l'évêque de Tulle, toujours semé d'allusions aux événements contemporains : c'est Pierre qu'il chante et c'est de Pie IX qu'il parle ; c'est la grandeur de l'œuvre divine qu'il proclame, et il rappelle ses devoirs à la France du second Empire ; ce sont les beautés du ciel qu'il déroule, c'est à ses diocésains qu'il s'adresse. Pour mieux dire, il semble entrer dans le domaine des faits contingents, et les éclaire de cette lumière supérieure faite pour chacun et pour tout.

Ses discours, vieux de presque un demi-siècle, sont d'aujourd'hui.

d'hui. Et voilà pourquoi je souhaite de les voir entre toutes les mains catholiques. Ah! que ces accents apostoliques auraient certainement d'écho dans notre clergé contemporain! Qu'ils pénètrent dans nos presbytères de campagne, dans la bibliothèque de nos Séminaires, qu'ils entrent dans le cabinet de travail de nos évêques. Ce sont des modèles, et faits pour donner à nos esprits alanguis des aliments robustes, pour faire jaillir dans nos cœurs déprimés des lueurs d'espérance.

Voilà qui est la vérité et la vie; et nous avons soif de vérité, nous qui nous mourons.

Mais quelle page ouvrir de ce volume, quel sujet aborder plutôt qu'un autre? J'ai peur, en choisissant, de choisir mal et de ne pas savoir trouver l'accent nécessaire qui va droit à mon lecteur. Si telle était ma mauvaise fortune, qu'il n'impute qu'à moi son impression diminuée, qu'il prenne le livre lui-même et qu'il lise, qu'il s'approche de la fontaine et qu'il boive; il montera à la vérité, comme Montaigne voulait qu'on arrivât à la science: par des routes « gazonnées et doux fleurantes ».

Je cite donc, bien au hasard, mais, je l'espère, non sans à propos.

Voici le tableau de la création du monde et de la noblesse de l'homme :

« Nous ne sommes pas sortis de la race animale, nous ne sommes pas la dernière fleur de je ne sais quelle tige fangeuse, née d'abord dans les ruisseaux, transportée plus tard dans les forêts et enfin apparue dans l'homme. Non, toutes les races étaient venues. Dieu les avait créées dédaigneusement, avec une parole rapide et presque inattentive; il avait fait les troupeaux de lions, il avait fait les espèces d'oiseaux, les bandes azurées des poissons. Quand il s'agit du corps de l'homme, l'Esprit-Saint nous dit qu'il



prit un peu de limon dans ses doigts. Par son corps, l'homme voit et sent les choses externes; il jette son âme au dehors. Qu'est-ce qu'une parole d'homme? C'est mieux que le grand cri de l'aigle, mieux que l'harmonie des philomèles des bocages, mieux que le rugissement des lions, mieux que les grands bruits de la nature organique; c'est une âme qui se traduit, qui jaillit par les lèvres; nos lèvres, c'est la traduction de l'esprit, et nos yeux, c'est encore la traduction de l'âme. » (1)

L'homme créé se divise en deux partis : celui de la force et celui de l'amour. L'antinomie des deux sociétés éclate après le passage du Christ :

« Les gladiateurs venaient, saluaient César avec élégance, s'étudiaient à plaire en tombant. C'était la chute de la race. Ils sortaient de l'école où l'on enseignait l'art de prostituer la vie humaine au gré de la force brutale, ils passaient, humbles et vaniteux, devant l'empereur, et mendiant un regard. *Morituri te salutant*.

» Mais voici de nouveaux venus, ils sont nourris de lumière, ils marchent comme des dieux, ils ne viennent pas mourir, mais conquérir l'impérissable vie. C'est la race qui se relève, ce sont les immortels; ils saluent, non César, mais le Christ; le Roi qui demeure, non l'empereur qui passe; l'esprit, non la matière; la liberté, non l'esclavage. Ils meurent et l'immortalité s'échappe pour vivre. » (2)

Le Pape, le Vicaire du Christ, dirige, conduit, enseigne, protège et sauve ce troupeau choisi, l'élite du genre humain.

« Nous faisons partie d'une magnifique assemblée : Pierre la

(1) Discours à l'église Saint-Gervais, à Paris.

(2) Sermon au Colisée.

préside et, comme aux premiers jours, le prince des apôtres ouvre la bouche. Il n'a jamais cessé de rester debout, il n'a jamais été bouche close. Elle n'est pas fermée, cette lèvre radieuse ; battue, blessée, meurtrie, tant qu'on voudra, elle sonne et résonne toujours ; elle dit, elle chante, elle affirme le Christ, le Verbe Incarné, la doctrine de vérité, la grâce, les sacrements. Salut, belles valves d'or où passe le saint bruit, les syllabes infinies, le Verbe de Dieu ! L'Église est ivre, son ivresse dure depuis dix-neuf cents ans, elle est ivre de lumière et d'amour. Oh ! qu'elle fait bien, cette buveuse céleste ! Grâce à cette ivresse elle nourrit les pauvres, elle console la souffrance, elle instruit l'ignorance, elle ordonne les familles, elle fonde les sociétés, elle fait les saints, elle béatifie le ciel et la terre. » (1)

L'évêque de Tulle ne glorifie pas seulement le vrai, il perce aussi le faux de sa lance de docteur, et, quand l'occasion s'en présente, sans saisir les armes de poids, il manie l'épée légère de la finesse et de l'ironie. Ce devait être un piquant spectacle que de l'entendre, en présence des sommités littéraires du Paris de 1864, saisir au vol et comme en se jouant les vaniteux de l'athéisme, les pédants de la négation et, d'un tour de main, les déshabiller de leurs oripeaux académiques pour les écraser sous le ridicule du simple bon sens :

« Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de leurs critiques et de leurs vaines sottises contre le Christ notre Dieu. Les Pères de l'Église ont, dès longtemps, fait bonne justice de ces impies en les comparant à une troupe de mauvais garnements, établis au sommet d'une montagne, qui soufflent de toutes leurs joues et

(1) Sermon à Saint-Louis-des-Français.

répondent à ceux qui leur demandent ce qu'ils font là : « Nous » éteignons le soleil ! » (1)

Il avait le droit de parler ainsi, cet homme de doctrine, de science, de talent et de dévouement.

« Je suis un vieillard, disait-il, j'aime Dieu, la France et le génie. » Et pour cela il voulait Dieu servi, la patrie honorée et le talent surnaturalisé par un labeur digne de son Créateur. Cette France, dont il vit les défaites en frémissant, comme il la comprenait grande et noble, dans sa mission providentielle !

« Elle n'est pas née ici ou là, par hasard, dans ce décret militaire d'un conquérant et dans ce plan machiavélique d'un Sénat envahisseur : elle est née de la victoire miraculeuse de Tolbiac et du baptême de Clovis et de ses Sicambres par l'évêque Rémi, la nuit de Noël. Elle est apparue avec la blanche tunique du bain régénérateur, brillante sur ses forts membres de l'onction du chrême, et allant fièrement recevoir, dans ses mains durcies à l'épée, et baiser, de ses lèvres faites pour l'éloquence, le pain eucharistique. » (2)

Ces accents transportaient la foule qui en écoutait les vibrations généreuses; ne pouvons-nous croire que le même enthousiasme saisisait les lecteurs attentifs et intelligents? Ne sommes-nous pas en un temps où de telles pensées ont leur écho assuré dans les cœurs qui souffrent, attendent et espèrent? Parce que je le crois, je reviens à mon souhait de voir, entre beaucoup de mains sacerdotales et laïques, ce volume des *Discours* de M<sup>GR</sup> Bertheaud; le culte des grandes idées et le service des grandes causes y trouveraient un égal profit.

(1) Bénédiction nuptiale à Saint-Philippe du Roule.

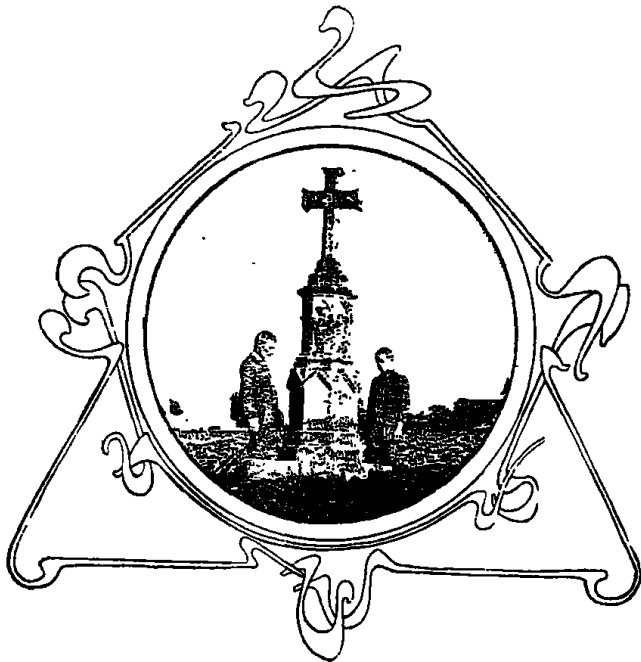
(2) Sermon sur l'Eucharistie prêché à Saint-Eustache.

Non, « l'orateur » n'est point un discoureur agréable, ou instruit, ou subtil; il n'est même pas un charmeur; ce ne peut être qu'un apôtre. Alors l'air sonore porte dans les esprits la flèche des idées.

M<sup>me</sup> Swetchine devinait cette force : « Il y a des paroles qui valent les meilleures actions, parce qu'en germe elles les contiennent toutes, et lorsque le regard, l'accent leur sont fidèles, ce n'est plus la terre, c'est la révélation de l'infini. »

Berryer la proclamait par expérience : « C'est par le cœur qu'on est éloquent, et le cœur ne vibre que sous la juste estime de soi-même. Les subtilités ingénieuses, les ressources brillantes de l'esprit peuvent étonner et captiver un moment; mais les émotions profondes, mais la parole ferme et pénétrante ne partent que d'une âme loyalement inspirée, loyalement convaincue. »

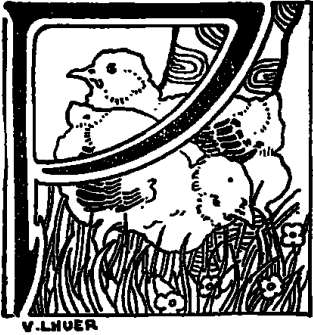
D'un mot, saint Matthieu en avait révélé le secret : *Ex abundantia cordis os loquitur.*



XII

MAURICE MEIGNEN





ARMILes Français à qui l'on peut donner ce grand nom d' « homme d'œuvre », il n'est personne qui n'ait connu Maurice Meignen. Sa modestie avait beau s'ingénier, sa réputation devançait sa présence aux réunions d'une assemblée

catholique et, s'il pouvait à son gré passer d'abord inaperçu, il suffisait que son nom prononcé le désignât à l'attention de ses voisins, pour qu'on entendît s'élever ce murmure sympathique fait d'admiration et de respect : « Ah ! c'est lui ! »

C'était un humble, c'était un saint. C'était l'homme d'une idée ; et la persévérance donne une force que le génie n'apporte pas toujours aux efforts de l'activité humaine. S'oubliant volontairement lui-même, il ne perdait jamais de vue le but qu'il avait assigné à sa vie : la régénération des ouvriers victimes des maximes antichrétiennes de la Révolution.

M. Victor de Marolles a raconté cette existence d'un si simple mérite, en s'inspirant de son modèle ; pénétré des lettres qu'il lisait, des faits qu'il rapportait, des souvenirs qui lui revenaient en foule, il a donné à son récit un cachet de modestie qui rehausse son talent ; il s'efface si bien qu'on chercherait l'auteur si on ne le devinait à quelque trait heureux, à quelque réflexion sage prouvant qu'il parle de ce qu'il sait bien et qu'il a craint seulement de dérober l'attention de son lecteur au détriment de son héros.

Voici donc un ancien magistrat, grave par tradition, et de plus

« sociologue » (comme on dit maintenant), érudit, sévère par habitude et par goût, qui raconte cette existence austère.

Un poète eût aussi bien pu la chanter, tant elle offre, sous une apparence de candeur, des côtés pittoresques, tant elle nous révèle des sentiments tout ensemble généreux et délicats.

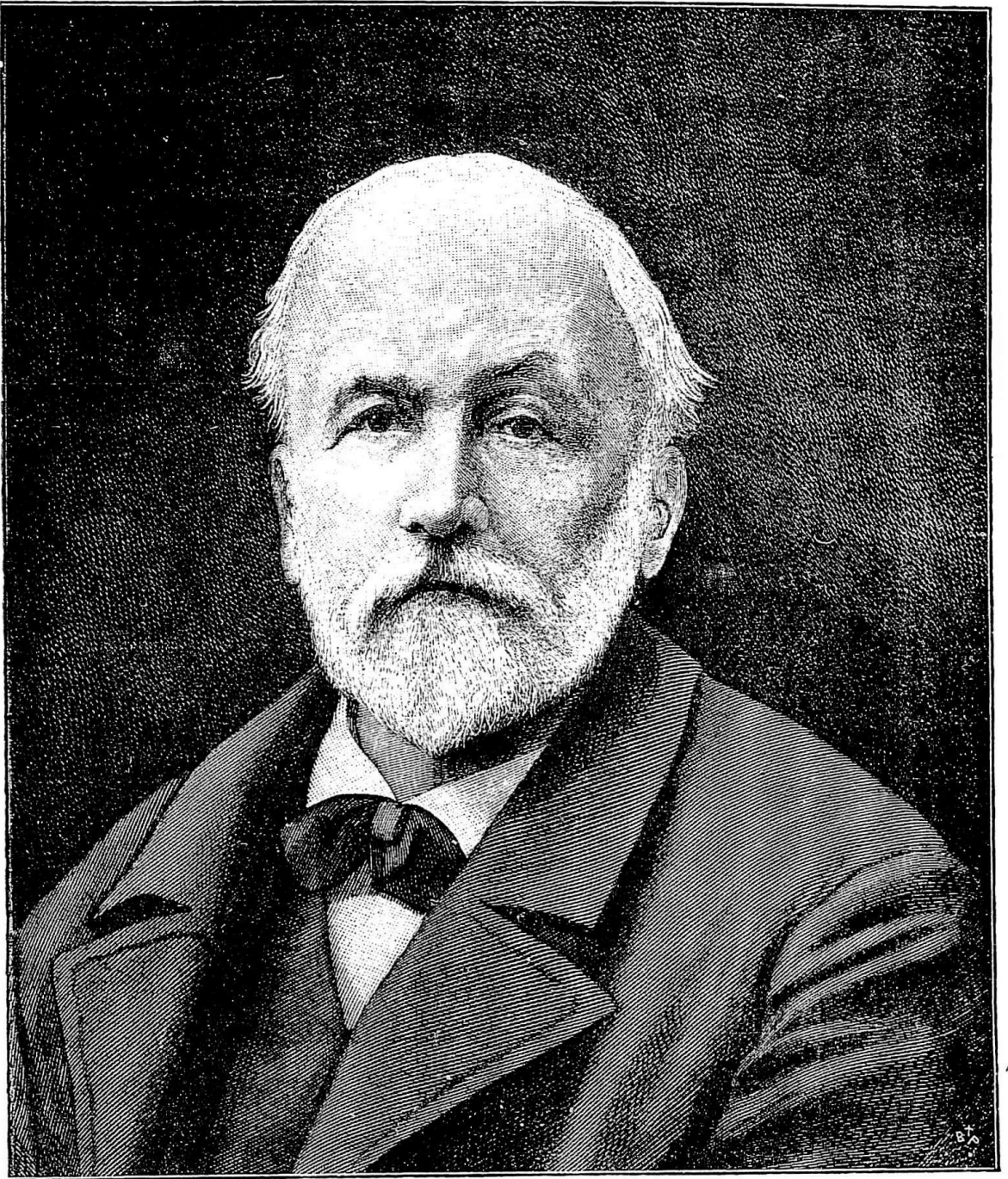
Avec son humilité, sa discrétion, son art de se tenir sur la réserve, on dirait presque sa timidité, M. Meignen était une figure essentiellement parisienne. Il aimait son vieux Paris, le Paris de la Cité, le Paris de Notre-Dame. Il le savait par cœur et le visitait en connaisseur, quand ses études et ses recherches l'entraînaient dans les anciens quartiers ou au long des quais. Il rapportait toujours de ces excursions à travers les âges quelque souvenir utile, quelque récit intéressant ses chers ouvriers, et c'était plaisir de les voir, formant cercle autour de lui, suspendus à ses lèvres, recevoir cette culture de l'intelligence qui fut un de ses secrets pour former les âmes.

Il était né à Paris, en 1822, rue de la Ferronnerie, et il fut baptisé dans cette vieille paroisse des rois de France, Saint-Germain-l'Auxerrois, où, cinquante ans plus tard, il revenait pour tenir la première réunion du Comité de l'œuvre des Cercles catholiques.

Comme son grand-père, son père était peintre. Ils ont laissé un nom dans les arts, sans que la fortune ait accompagné leurs efforts; la gêne vint même attrister leur vieillesse. Le jeune Maurice, qui avait reçu des siens des leçons de peinture, apprit encore d'eux la résignation; et son adolescence eut à traverser des jours sombres, sans doute pour que sa pitié envers les malheureux pût plus tard s'appuyer sur ses souvenirs personnels :

*Non ignara mali, miseris succurrere disco.*





MAURICE MEIGNEN



Pour soutenir son père infirme, sa mère fatiguée, son frère plus jeune, à quinze ans il se fait un gagne-pain de son crayon.

Il a raconté plus tard ces pénibles débuts dans un livre trop peu connu, les *Sauveurs du peuple*; ces pages sont attendrissantes et pénètrent le cœur d'une émotion mélancolique. La souffrance morale s'accrut quand, le pain quotidien lui étant assuré par un petit emploi de bureau, il lui fallut abandonner ses rêves d'artiste. Ce fut sans doute le sacrifice le plus dur qu'il fit au bien-être de la famille.

Qui le croirait? C'est là, dans cette vie de bureaucrate, sous le règne de Louis-Philippe, que son âme s'éleva vers l'idéal chrétien. A la même heure, confiné, lui aussi, pour les mêmes généreux motifs, dans un emploi quelconque de l'administration, Louis Veillot laisse sa pensée planer plus haut, et en dépit de la besogne terre à terre, fonde le journalisme catholique. Jamais pareil souffle n'avait traversé les couloirs des ministères.

Cet idéal à peine entrevu, plutôt soupçonné, Maurice Meignen le rencontra subitement dans les Conférences de Saint-Vincent de Paul. Sous la direction d'un homme de bien avec qui il noua alors une amitié que tout fit grandir jusqu'à leur mort, il goûta les mâles douceurs de la charité chrétienne. M. Le Prévost fut son guide, un second père. Le jeune catholique, pratiquant et zélé, se jeta avec l'élan de ses vingt et un ans dans la carrière de l'apostolat. La Conférence de Saint-Sulpice l'accueillit; il en devint bientôt l'âme et le modèle. Ces souvenirs, il les a rappelés dans ses notes sur M. Le Prévost; comme les pages consacrées à sa jeunesse, elles sont délicieuses et pénétrantes, émaillées à chaque pas de ces fleurs embaumées par le parfum de la piété.

« Un soir, dans une réunion d'étudiants du quartier latin, alors

très émus des troubles du Collège de France et de ses attaques violentes contre l'Institut des Jésuites, on prononça devant moi pour la première fois le nom de la Société de Saint-Vincent de Paul, dont on louait fort les jeunes membres qui allaient au domicile des pauvres leur porter eux-mêmes des secours. En entendant parler de ces jeunes gens et de leurs bonnes œuvres, je me sentis aussitôt frappé au cœur, j'éprouvai un moment d'indicible joie et une voix me dit intérieurement : « Voilà ce que tu cherchais. »

» Ainsi ce fut au milieu d'une chambre d'étudiant que la voix du Seigneur parla à mon âme. Ce fut le point de départ d'une nouvelle vie, ou plutôt d'une véritable existence, car jusqu'alors je n'avais pas vécu. Cette impression, au lieu de s'effacer aussi rapidement qu'elle avait été vive et instantanée, ainsi qu'il était ordinaire chez moi, fut si profonde qu'elle m'inspira quelque temps après une démarche qui décida de ma vie entière. »

« ..... Ceux qui n'ont jamais vu une séance de la Conférence présidée par M. Le Prévost à cette époque ne peuvent s'en faire une idée; jamais Conférence n'a été présidée comme celle-là. Elle ne durait guère plus d'une heure, malgré les affaires nombreuses qu'on y traitait. Aucune délibération ne s'y prolongeait. Les secours matériels ne prenaient que le temps indispensable. Pendant la distribution des « bons », qui était assez longue à cause du grand nombre de confrères et de familles secourues, les membres causaient ensemble, très librement, mais modérément, et la plus grande intimité régnait entre eux.

» Les demandes de secours en argent donnaient l'occasion d'exposer la misère touchante de certaines familles. Le compte rendu des œuvres générales en faveur des pauvres, ou projetées, ou établies, ajoutait un intérêt toujours nouveau à la séance; mais

l'attrait principal de la Conférence était la parole de son président.

» D'une rare distinction et d'une facilité merveilleuse, elle s'élevait à une puissance de persuasion invincible et souvent à une réelle éloquence. Enflammant les cœurs de l'amour des pauvres,



M. LE PRÉVOST

les rendant accessibles à toutes les ardeurs de la piété la plus élevée, sans jamais sortir du naturel et de la simplicité, il savait unir les éléments divers de cette grande Conférence par les liens de la plus étroite charité; il l'animait de son zèle pour les entreprises

parfois les plus hardies sans jamais faire le prédicateur ni quitter le ton du parfait homme du monde. Son lumineux bon sens et sa haute prudence lui gagnaient les esprits graves. Sa cordialité affectueuse et expansive attirait la jeunesse. Il avait avec tous la grâce la plus exquise, l'aisance la plus parfaite, les convenances les plus dignes. Il avait pour chacun une parole aimable, un mot du cœur, parfois aussi un mot pour rire, car cette Conférence, la plus pieuse et la plus chargée, n'était pas la moins gaie; on se sentait, pendant cette heure trop courte, sous un charme indéfinissable. On en sortait l'âme toute remplie et débordante de fraternelle charité.

» La plupart de ses membres, après la séance, ne se quittaient pas, s'en allaient ensemble et par groupes, ayant peine à se séparer. On se promenait en toute saison longtemps ainsi, avant de retourner à sa demeure. Nul des confrères de cette époque n'a perdu le souvenir de ces belles réunions et de ces amitiés incomparables. Aucune, en effet, ne saurait égaler celle qui se cimente au sein des bonnes œuvres, dans la communication des sentiments les plus élevés de l'âme humaine, comme l'amour de Dieu et de ses frères.

» Telle était l'atmosphère que l'on respirait dans cette étonnante Conférence. Moi qui n'avais vécu que parmi des hommes absorbés par la vie matérielle et les intérêts les plus vulgaires, j'étais transporté de ce spectacle, et j'essayerais vainement de rendre les sentiments que j'éprouvais. J'étais fasciné, ébloui comme l'aurait été un pauvre païen arraché à la vie toute matérielle de la Rome antique, et transporté tout à coup au milieu de ces réunions des premiers chrétiens qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et dont l'union admirable arrachait aux païens ce cri qui sera toujours vrai dans l'Eglise : « Voyez comme ils s'aiment ! »

Ah! le beau temps! A côté du matérialisme universitaire et bourgeois, alors que Toussenel pouvait justement dénoncer *les Juifs, rois de l'époque*, tout le monde chrétien de France était en enfantement; et ce mouvement parallèle, qui nous a laissé des exemples si difficiles à imiter, a marqué, dans l'histoire de ce siècle, les jours les plus purs, alors que tout semblait revivre sous la bénédiction divine, et que l'aurore d'une régénération sociale par l'Église semblait luire à l'horizon de l'Europe.

Jours passés que chacun rappelle avec des larmes,  
Jours qu'on regrette en vain, aviez-vous tant de charmes?  
Et les vents troublaient-ils aussi votre clarté?  
Ou l'ennui du présent fait-il votre beauté?

M. Meignen ne se lassait pas de se reporter à ces débuts, et de s'appuyer sur le souvenir de ces heures d'espérance enivrante.

« ..... Ce qui me charmait par-dessus tout dans le monde religieux et charitable, c'était l'œuvre de Saint-François-Xavier pour les ouvriers. Les séances avaient lieu dans les caveaux de Saint-Sulpice, creusés et appropriés par les ouvriers eux-mêmes et élégamment décorés de moulages des chefs-d'œuvre de l'art chrétien. Ces réunions d'hommes sous ces voûtes souterraines reportaient aux mœurs d'un autre âge. Suspectes au gouvernement, elles étaient sous le coup d'une persécution semi-officielle, qui commençait avec le réveil des institutions et de la vie catholiques. C'était un attrait de plus. Les séances étaient pleines de vie. Les ouvriers non gagnés encore par la Révolution accouraient en foule vers les prêtres qui leur faisaient entendre les accents les plus chaleureux du dévouement chrétien. On avait dû doubler les séances, et avoir deux réunions mensuelles au lieu d'une. Le chant

y était mâle et imposant. Les orateurs étaient ardents et convaincus, jeunes et pleins de foi. Parmi eux, le plus acclamé était l'abbé Ledreuille, qui se multipliait et parlait dans plusieurs réunions le même soir ; ces Sociétés ouvrières catholiques, à leur aurore, faisaient présager une grande rénovation populaire. Le prêtre y



SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

tendait la main à l'ouvrier, qui la prenait avec confiance. Je partageais cet entraînement, et j'y voyais la réalisation de mes vieux rêves socialistes, mais par le Christ et son Église. M. Le Prévost était heureux de cette facilité d'enthousiasme naturelle aux cœurs jeunes, mais il croyait devoir parfois le mo-

dérer. Quand il me voyait trop ému par une parole plus exagérée que vraiment convaincue, il me disait tout bas : « Prenez garde : cela ne part pas du cœur, mais vient de la tête. »

Ayant compris toute l'importance de l'apostolat, il voulut être apôtre. M. Le Prévost nourrissait, dans la méditation et la prière, le dessein de fonder un Institut religieux composé d'hommes voués aux œuvres charitables, un Institut qui tînt le milieu entre le religieux et l'homme du monde, ainsi qu'au temps de la chevalerie on avait fondé des Ordres de moines-soldats. N'ignorant pas



la défiance que le prêtre inspirait trop souvent au peuple aveuglé par les préjugés et l'ignorance, il pensait que l'action laïque était nécessaire pour pénétrer dans les masses. Il voyait là, en ses rêves, les vrais *moines* du XIX<sup>e</sup> siècle. Maurice Meignen reçut les premières confidences de ce grand projet, au cours des longues promenades faites ensemble, le dimanche, sous les bois des environs de Paris. Dans ce calme de la nature, au milieu de ce plein air dont ils étaient habituellement sevrés, leur âme s'ouvrait aux douces contemplations, à la perspective du bien à accomplir, des cœurs à conquérir pour Dieu.

« M. Le Prévost traçait d'avance le portrait du Frère de Saint-Vincent de Paul, cet humble serviteur des pauvres qui n'a pour lui ni la dignité du sacerdoce ni la majesté de l'habit religieux, et qui, vêtu d'un costume vulgaire, s'en va, confondu dans la foule, ne se considérant jamais que comme un auxiliaire et se tenant aux dernières places. Point d'éclat, point de claustration, point de vastes établissements, point de renom dans la chaire, dans l'enseignement ou les lettres; la modeste besogne de chaque jour, les tâches aussi ingrates que nécessaires, tout ce dont les autres ne veulent pas; la régularité de la vie commune au milieu des mille soins des œuvres actives, le dévouement obscur envers les pauvres et les faibles : telles étaient les perspectives que M. Le Prévost découvrait aux yeux de son compagnon de promenade, et elles furent les séductrices par lesquelles il prit son cœur. » (1)

(1) La Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul est devenue, par la force des choses et la volonté expresse du Saint-Siège, une Congrégation sacerdotale. Son Supérieur général est prêtre, ainsi que les Supérieurs locaux et les principaux administrateurs. Les frères laïques font les mêmes vœux et participent aux œuvres du prêtre, dont ils sont les auxiliaires dévoués.

L'Institut fut fondé le 12 novembre 1847, le jour où M. Le Prévost lut à deux humbles compagnons, qui y jurèrent obéissance, le règlement qu'il avait médité. C'était à Grenelle, dans une paroisse difficile, où le curé, prêtre intelligent et instruit, leur donna entière latitude pour l'établissement des œuvres, tout en doutant fort de leur succès.

Les événements de 1848 les émurent sans les troubler; le 9 juillet, au lendemain des journées de juin, avec une sainte audace, ils ouvraient un « patronage ».

Maurice Meignen venait d'orienter sa vie. Élever les enfants du peuple, les soutenir jusqu'à l'âge d'homme, et, plus tard, dans les cercles catholiques — alors on n'osait pas encore rêver ce couronnement — les grouper dans une organisation copiée sur ces vieilles traditions corporatives qui les avaient fait, pendant des siècles, honnêtes, libres, honorés. Il avait vu tout cela et désormais il appliquera au perfectionnement de l'œuvre régénératrice ce que Dieu lui a donné d'intelligence et de cœur.

Un homme d'un zèle ardent et qui a pratiqué mieux que personne l'apostolat populaire, l'abbé Timon-David, a dit :

« L'idée première des œuvres de jeunesse est aussi ancienne que l'Église. De tout temps on prodigua des soins spéciaux aux enfants et jeunes gens, espérance de l'avenir : les moyens seuls ont varié, selon les besoins et les tendances de l'époque. »

C'est fort exact et fort juste.

Dans cette carrière, M. Meignen allait gagner ses éperons. Mais il fit tant de choses qu'on ne saurait tout dire, et il les fit toutes si simplement, avec une telle régularité, qu'on tomberait dans la monotonie en les voulant raconter. Il eut des joies et des douleurs; de ces heures d'espérance qui guérissent de tous les mécomptes,

de ces traverses aussi qui montrent aux « hommes d'œuvre » qu'ils sont des instruments inutiles, quoique nécessaires.

Vingt ans s'écoulèrent ainsi, jusqu'en 1870, en des logis différents et avec des phases diverses. Alors l'homme « bienfaisant » constatait le fait de la pauvreté, il la secourait selon ses moyens, répandant des consolations ou des aumônes, sans remonter aux causes de tant de maux. La guerre, la Commune, la défaite, les désastres firent un éclat à réveiller les plus sourds. De bons esprits allèrent plus loin : ils virent dans la désorganisation produite par la Révolution l'origine du désordre social qui caractérise les temps modernes, et, tout en reconnaissant l'excellence des œuvres de charité, se préoccupèrent des remèdes généraux rendus nécessaires par l'état de trouble qui ébranlait le monde.

M. Meignen, même en un temps où l'individualisme s'affichait comme un dogme, avait prévu cette rénovation. Par une succession d'œuvres distinctes, mais dirigées dans un même esprit et vers un même but, il avait voulu prendre l'enfant dès son entrée à l'atelier, le suivre dans le développement de son intelligence et de son travail, le conduire jusqu'à l'âge viril, lui ménager l'appui de la famille professionnelle jusqu'à ce que lui-même devienne chef de famille ; établir des institutions corporatives appropriées aux différents besoins de la vie de l'ouvrier.

Ses efforts avaient donné l'alarme à certaines intelligences engouées des chimères libérales. Parler de la banqueroute de la Révolution, regarder comme un idéal une organisation privilégiée, ne pas s'extasier devant la puissance sans entrailles de l'industrie moderne, toucher à l'arche sainte de l'économie politique et du laisser-faire : que de crimes ! M. Meignen fut attristé de ces ignorances, mais il ne s'en émut pas ; il attendait, en les pré-

parant, des jours moins inintelligents des besoins du peuple, et ce fut en l'année 1871 qu'il rencontra enfin des âmes chevaleresques, capables de comprendre, résolues à exécuter.

On sait comment, dans un salon du Louvre où ils étaient de service, auprès du gouverneur de Paris, entre le capitaine René de La Tour du Pin et le lieutenant Albert de Mun eut lieu la première rencontre avec M. Meignen. Celui-ci montra la nécessité de donner non plus de l'argent, chose encore nécessaire, mais du dévouement personnel, chose plus difficile. Il y avait du reste des traditions qu'il suffirait de faire revivre, et nul ne s'étonnerait de voir deux gentilshommes aller au peuple, la main tendue.

Je ne m'aviserai pas maladroitement de raconter cette scène, qu'un des trois interlocuteurs a retracée avec une émotion communicative. Le récit de M. de Mun est une page historique qui a soulevé déjà bien des enthousiasmes, suscité des vocations « sociales » et fera comprendre à ceux qui la liront la noble audace de ces Français, de ces croyants.

« L'homme de Dieu était là, debout, entre ces soldats qui l'écoutaient tout émus. Le visage enflammé d'espérance et de foi, il leur disait que la patrie n'était pas perdue, et que, pour la sauver, il n'y avait qu'à la rendre chrétienne; que le peuple était bon, plus égaré que coupable, plus facile à convertir qu'on ne le pensait: il ne fallait, pour cela, qu'aller à lui et lui parler à cœur ouvert; mais qu'au lieu de lui tendre les bras, ceux qui avaient charge de son âme et de son corps se détournaient de lui avec terreur. Il disait encore que le passé de ces ouvriers si misérables aujourd'hui répondait de leur avenir, que la Révolution les avait réduits en esclavage en détruisant leurs vieilles coutumes et en les détournant de leurs antiques traditions. Et alors sa voix devenait plus pressante :

on eût dit, tandis qu'il racontait la vieille gloire des artisans français, qu'il en passait un reflet dans ses yeux.

» Puis il parlait de son Cercle, humble fondement, disait-il, d'une œuvre gigantesque qui serait l'œuvre du salut, et enfin, levant les mains au ciel, il s'écriait dans un accent sublime : « Mais, je suis » seul ! Et que puis-je faire ?  
 » Ah ! si vous veniez avec  
 » moi, si nous trouvions  
 » encore quelques hommes,  
 » nous ferions la conquête de  
 » la France, et nous la jette-  
 » rions aux pieds de notre  
 » Dieu ! »

» De la salle où l'entretien se passait, les yeux avaient pour tout horizon les ruines amoncelées du palais des Tuileries. Dieu avait ainsi

permis que ces lamentables restes des grandeurs du siècle renversées en un jour par la barbarie populaire servissent de cadre à ce plaidoyer fait en faveur du peuple au nom du devoir social des classes élevées. » (1)

Sans se dissimuler l'immensité du travail, ces trois hommes se jetèrent résolûment dans l'avenir, j'allais presque dire dans l'inconnu, par la seule conviction qu'il y avait quelque chose à faire. Parole éternellement juste pour les œuvres qu'on entreprendra et qui est la condamnation des hésitants et des paresseux.



COMTE ALBERT DE MUN

(1) Comte ALBERT DE MUN, *Discours, Questions sociales*, p. 8.

Et maintenant, irai-je refaire par le détail l'histoire de ces trente années? Redire comment on répandit dès le lendemain dans toute la France un *Appel aux hommes de bonne volonté*? (1) Quelle émotion s'ensuivit? La fondation d'un cercle catholique à Belleville, citadelle de la Révolution, suivie de huit autres cercles à Paris et de plusieurs centaines en province? Et surtout ce mouvement des « classes dirigeantes » marchant vers le peuple et proclamant la nécessité de remplir leur devoir social, puisqu'on demandait à la « classe ouvrière » de ne pas rejeter le sien.

Personne n'a oublié ces heures fécondes : ni ceux qui depuis lors ont gardé dans sa fidélité leur serment, ni les plus jeunes qui s'inspirèrent, dès que leur âge le leur permit, de ces exemples, ni les timides qui s'effrayaient, ni les révolutionnaires qui comprirent mieux que personne le péril pour leurs doctrines, ni les détracteurs endormis dans leur scepticisme égoïste, ni surtout les transfuges qui, par lassitude, faiblesse ou jalousie, s'éloignèrent quand, l'enthousiasme étant refroidi, on se trouva en face du devoir sans gloriole.

M. Meignen a connu toutes ces phases d'une œuvre qui faisait sa joie et soulevait son espérance. Ni les trop prompts succès, ni les échecs imprévus, ni les abandons, ni les défaillances, ni le bruit dont s'effarouchait si fort son humilité, rien ne l'ébranla, rien ne l'atteignit. La contradiction retrempait son zèle, sans pouvoir diminuer sa confiance.

(1) Il était signé de : LÉON GAUTIER, professeur à l'école des Chartes ; BON DE GUIRAUD, député de l'Aude ; ÉMILE KELLER, député du Haut-Rhin ; C<sup>1</sup><sup>e</sup> DE LA TOUR DU PIN CHAMBLY, officier d'état-major ; MAURICE MEIGNEN, directeur du Cercle des jeunes ouvriers ; C<sup>1</sup><sup>e</sup> ROBERT DE MUN ; C<sup>1</sup><sup>e</sup> ALBERT DE MUN, officier de cavalerie ; ARMAND RAVELET, avocat à la Cour d'appel ; PAUL VRIGNAULT, chef de bureau au ministère des Affaires étrangères.

« C'est un pacte juré, disait-il en parlant des règles rédigées au début de l'œuvre; c'est l'*acte d'union* signé entre l'association de la classe dirigeante et l'association de la classe ouvrière, entre les Comités et les Cercles, les Corporations et les Syndicats; c'est



Cliche Desclée.

#### CHAPELLE DU CERCLE MONTPARNASSE

quelque chose comme le serment de la sainte Union entre les Corporations et la noblesse catholique au xvi<sup>e</sup> siècle pour la défense de la religion et de l'État, l'*acte d'union de la Sainte Ligue*. »

L'Œuvre des Cercles était, justement, à ses yeux l'instrument choisi par la Providence pour réparer les erreurs égalitaires. Aussi, avec quel enthousiasme il applaudit au fameux discours de

Chartres, où le comte Albert de Mun arracha d'une main impitoyable les bandelettes du libéralisme qui ligottait la France amoindrie! Avec quelle ardeur il travailla à faire sortir du cercle catholique le germe des associations qui y avait été couvé! Groupements professionnels, réunions de patrons chrétiens, organisation de la propriété corporative, droits du métier, registres des statuts — toutes questions qu'il servait de la plume, de la prière et de l'exemple. Sur ce terrain, aucun labeur qui le rebutât, aucune fatigue qu'il refusât de prendre. Il écrivit sur la « Liberté du Travail » un rapport qui restera comme la plus intransigeante réfutation des principes de l'économie politique libérale. Et quand un grand mouvement de protestation contre la banqueroute de 1789 s'éleva d'un bout de la France à l'autre, en l'année du Centenaire de la Révolution, dans un discours sobre de phrases, mais rempli de faits, il montra comment, en la nuit du 4 août, le mouvement national, faussé et trahi, avait perdu son véritable caractère.

Malgré le bien que de semblables actes publics pouvaient produire, il préférait demeurer dans l'ombre. Vivant pour ses ouvriers du cercle Montparnasse, il ne les quittait guère, et ceux-ci trouvaient ses conseils, dont ils étaient avides, dans leurs réunions du cercle, comme dans les pèlerinages pieux et les promenades de délassement qu'il se plaisait à faire en leur compagnie.

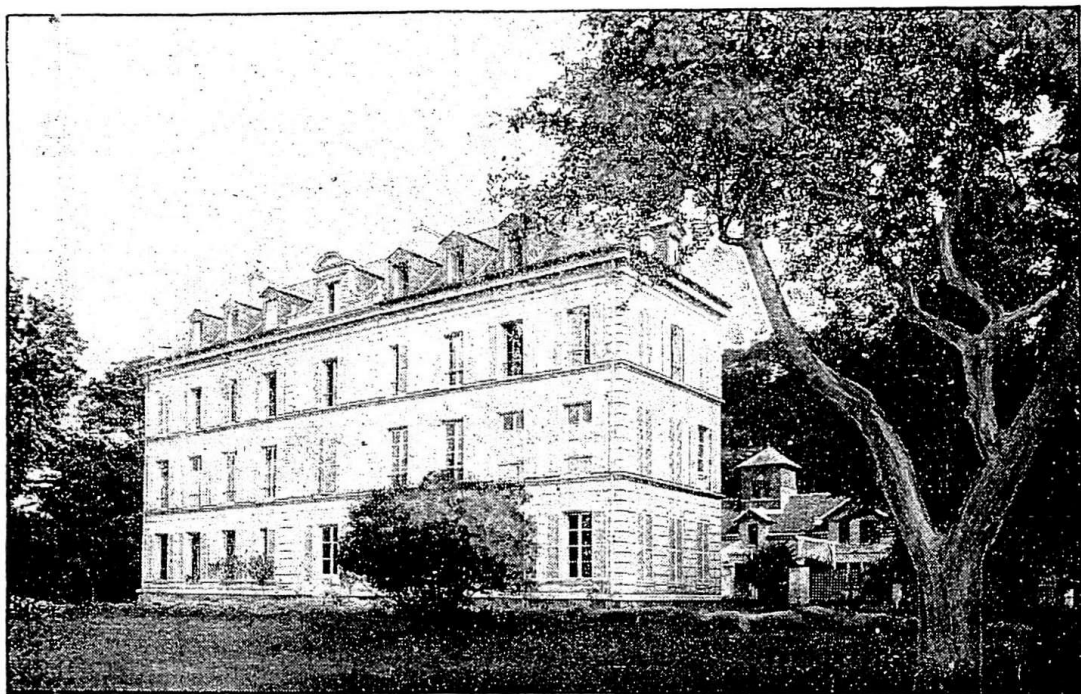
Rome l'avait attiré plus que toute autre ville et, quand il le pouvait, quand il le devait plutôt, il y accompagnait les siens.

Au premier pèlerinage de 1887, il y donna une preuve d'humilité qui ne fut alors connue que de bien peu de ses amis et qui le peint tout entier.

Il était indiqué pour porter la bannière de l'Œuvre à l'audience



du Saint-Père, et devait se tenir près du trône pontifical pendant le défilé des pèlerins. L'idée d'être ainsi placé en évidence lui fut insupportable. Il écrivit à M. de Mun une longue lettre, où il disait qu'étant le dernier survivant des trois fondateurs de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, il devait donner l'exemple de l'humilité, que sa place était à la tête de son Cercle et non sur les marches d'un trône. Il terminait en offrant sa



MAISON DE RETRAITE DE CHAVILLE

démission de gardien de la bannière. Bien entendu, sa démission ne fut pas acceptée. Mais il était décidé à se retirer de ce Comité qu'il aimait tant, plutôt que d'accepter un honneur qu'il estimait excessif (1).

Cependant il était bien à sa place pour entendre de près, de très près, dans cette audience du 16 octobre 1887, les paroles de

(1) V. DE MAROLLES, *Maurice Meignen*, ch. xvii.

Léon XIII daignant répondre à l'adresse que Sa Sainteté avait permis à M. de Mun de lire, au nom des 2000 pèlerins, patrons et ouvriers, réunis dans la salle Ducale :

« L'intervention et l'action des pouvoirs publics ne sont pas d'une indispensable nécessité quand, dans les conditions qui règlent le travail et l'exercice de l'industrie, il ne se rencontre rien qui offense la moralité, la justice, la dignité humaine, la vie domestique de l'ouvrier ; mais quand l'un ou l'autre de ces biens se trouve menacé ou compromis, les pouvoirs publics, en intervenant comme il convient et dans une juste mesure, feront œuvre de salut social ; car, à eux, il appartient de protéger et de sauvegarder les vrais intérêts des citoyens leurs subordonnés. »

Voilà bien, formulée par la bouche la plus auguste, les vérités économiques dont M. Meignen portait en lui les vieilles espérances. Cependant, en se réjouissant de les entendre, son humilité aurait eu peine à s'avouer que ses propres actions en avaient devancé la publique et solennelle expression (1).

Oh ! oui, c'était un modeste !

Et c'est pourquoi, sa vie si occupée, si remplie aux yeux de Dieu, demeurerait peut-être moins brillante aux yeux des hommes. Il fallait faire effort, non pour découvrir le bien accompli, mais la main qui se cachait en secourant toutes les faiblesses, en aidant

(1) L'Œuvre compte, en 1901, 157 Cercles dans 103 villes ; 127 Syndicats d'arts et métiers ; 109 Syndicats agricoles avec 48 Caisses de crédit ; 57 Syndicats professionnels de femmes, 34 Associations de mères de famille. — Sans insister sur le mouvement d'idées sociales suscité par elle, sans faire ici autre chose qu'une allusion à la part prise par le comte Albert de Mun dans les discussions et les réformes économiques, on remarquera l'application de ses méthodes et surtout de ses principes dans presque toutes les créations actuelles où le dévouement des catholiques qui ont des loisirs s'adresse aux travailleurs.

toutes les bonnes volontés. Il est vrai qu'on la devinait bien vite et qu'une seule fréquentation avec cette grande âme laissait, dans l'esprit, dans le cœur de son auditeur, une trace lumineuse dont le rayonnement ne s'éteignait plus.

Quand il mourut, au mois de décembre 1890, les sanglots des ouvriers parlèrent éloquemment pour lui. Le cortège funèbre se changea en un triomphe; et dans la Maison de retraite de Chaville, sur cette tombe qui enfermait tant de nobles pensées, tant de saints désirs, et aussi tant de mérites accumulés depuis un demi-siècle, la seule voix célèbre qui devait plaire à l'amitié et à la reconnaissance de M. Meignen résuma sa vie :

« Il fut au milieu de nous, pendant dix-neuf ans, le modèle vivant; n'ayant, quelles que fussent les difficultés et les épreuves, ni une parole de découragement ni une heure de faiblesse, conseiller toujours fidèle et toujours prêt, n'imposant jamais ses avis mais ne les refusant jamais. Constamment occupé de s'effacer et de disparaître, pourtant, quand il le fallait, dans nos réunions intimes ou dans nos grandes assemblées, quand les esprits semblaient ébranlés, quand il croyait qu'on pouvait un moment douter des ressources de l'âme populaire, de la fécondité du dévouement chrétien, ou que l'hésitation, les retours de l'égoïsme, le calcul des intérêts humains menaçaient de refroidir les cœurs — alors, il se levait avec l'impétuosité d'un jeune homme, laissant la passion qui le remplissait emporter sa parole, et jetant à ses auditeurs un de ces appels ardents qui les subjuguèrent au premier mot. N'acceptant dans nos rangs, lui qui les avait formés, que la dernière place, lorsqu'il consentit enfin à recevoir un titre d'honneur, il n'en voulut pas d'autre que cette garde de notre bannière qui exprimait si bien son rôle et sa mission parmi nous, à lui qui fut,

en effet, le gardien vigilant de nos traditions, des promesses de notre origine et de l'idée fondamentale de notre Œuvre, que la croix et sa devise triomphante montrent écrite sur notre drapeau. » (1)

Ces paroles publient vraiment le secret de l'existence d'apostolat de M. Meignen, elles la caractérisent et, sans exagération, elles l'honorent. C'est ainsi seulement qu'elles pouvaient lui plaire, surtout en ce séjour céleste où la vertu ne traîne plus au talon le gravier de l'orgueil et où Dieu couronne d'une manière éclatante l'abnégation et l'humilité.

(1) C<sup>te</sup> ALBERT DE MUN, Allocution prononcée aux obsèques de M. Maurice Meignen, 19 décembre 1890, *Discours*, t. IV, p. 307.



XIII

HERVÉ BAZIN





L'OCCASION me fut souvent offerte de voir Hervé Bazin; son *Manuel d'Économie politique* m'était, comme pour tant d'autres, un guide précieux; j'avais applaudi ses conférences, lu avec intérêt ses brochures politiques, avec émotion son *Jeune Homme chrétien*; dans la dernière année de sa vie, que nous espérions longue encore, des rapports plus étroits resserraient nos liens de confraternité dans l'œuvre des Cercles: je croyais le connaître tout autant que je l'estimais; et de fait, en rendant hommage à son talent, à son dévouement, à son zèle, je l'ignorais! Je ne pouvais saisir le principe supérieur de cette force caché par sa modestie.

Aujourd'hui, ma respectueuse estime n'a pu grandir, mais je le connais mieux. Je dois cette sorte de révélation à la lecture de sa vie (1). Voici bien longtemps qu'un pareil livre ne nous avait été donné, et dans la discrétion d'une forme sobre, élégante et sincère, une plume amie, dont je ne veux pas ici lever le voile ni trahir le mystère, nous apporte les plus précieux exemples que pouvaient recevoir les « hommes d'œuvres », dont Hervé Bazin fut le modèle.

Oui, le modèle; et je ne crains pas de dire qu'aucune figure n'est plus sympathique, aucun cœur plus généreux, aucun caractère plus élevé parmi les catholiques de ce temps.

(1) *Hervé Bazin, Un homme d'œuvres.*

Tombé en pleine lutte, les armes à la main, au milieu de sa carrière, il n'avait pas senti le poids des années, à peine celui des désillusions, peser sur ses espérances; mais, fût-il mort trente ans plus tard, l'esprit refroidi par les glaces de l'âge, jamais son cœur n'eût connu les calculs qui affaiblissent ou les hésitations qui énervent. La flamme de cette ardeur, c'était l'enthousiasme produit par la foi.

Au jour où il saisit son épée, il va la déposer sur l'autel pour qu'elle y soit bénite; il fait passer son amour de l'Église dans sa volonté, il traduit dans ses actes ses résolutions. Pour arriver à la plénitude de la foi, le plus court chemin et le plus sûr est d'en accomplir les œuvres, selon l'éternelle parole du Maître des hommes : « Celui qui fait la vérité vient à la lumière. »

Tel il nous apparaît, à vingt ans, dans sa chambrette d'étudiant à Paris, tel vous le trouvez le matin même de sa mort, sans déclin dans l'intervalle : la grâce de Dieu soutenait son mérite; il avait acheté son secours surnaturel par la plus difficile des victoires, celle que l'on remporte sur soi-même, sur les passions de la jeunesse.

« Et que sont les examens, l'avenir, la carrière future, les questions d'argent, écrivait-il plus tard, à côté de cette grande affaire de la pureté et de la dignité de la vie! »

Aux cœurs sans souillures, la route est sans fondrières :

*Vitam præsta puram,  
Iter para tutum.*

On peut suivre dans cette âme de bonne volonté la progression continue du travail divin, et c'est sans doute par sa fidélité de tous les instants au plan de Dieu que cet enfant né dans un coin





HERVÉ BAZIN



rustique de l'Anjou, élevé dans un lycée, orphelin de bonne heure, exposé à toutes les séductions d'une liberté hâtive, devint peu à peu, en suivant une ligne ascensionnelle ininterrompue, un vaillant apôtre de Dieu et de l'Église, un soldat sans peur, sur lequel on pouvait compter et qui ne rêvait, quand Dieu l'a rappelé, que de se jeter toujours plus avant, toujours plus loin dans la mêlée.

Il faisait partie du Paris des esprits « où l'on travaille, où l'on pense fiévreusement à l'avenir, où l'on s'entoure de plus de livres qu'on n'en peut lire, où l'on se passionne pour des thèses de science, de littérature, de politique; où les diverses facultés d'une âme jeune, sollicitées toutes ensemble dans cet incomparable milieu, se développent, s'affermissent et donnent à l'homme la joie profonde de se sentir vivre pleinement par tous les côtés à la fois. »

La soif intellectuelle le dévore : il suit des cours de droit, des répétitions d'économie sociale, des conférences de théologie, il est rapporteur d'une réunion littéraire; et, voulant voir marcher de front l'action et l'étude, il enseigne le catéchisme aux petits ramoneurs, s'inscrit dans la Société de Saint-Vincent de Paul, s'inscrit au Cercle du Luxembourg, accepte d'être secrétaire du Conseil de la Sainte-Famille. A Notre-Dame, il court entendre les prédicateurs en renom; au Palais-Bourbon, les orateurs en vogue; il s'en va faire cortège au convoi des hommes célèbres afin d'honorer leur mémoire. Le dimanche, à Saint-Sulpice, à la messe des étudiants, vous le trouvez chantant dans les chœurs; le soir, il prend des leçons de musique; aux jours de vacances, il admire les maîtres, dans les galeries du Louvre. Entre temps, il annote Tocqueville et lit Joseph de Maistre. C'est vraiment « l'âge encyclopédique ». Il a mis sa vertu sous la protection du travail et le travail sous la sauvegarde de la foi.

Plus d'un étudiant chrétien retrouvera dans ce tableau ses impressions de jeunesse, et son souvenir se reportera avec émotion vers ces jours d'étude et d'ardeur où le monde lui semblait trop petit, les années trop courtes pour ses entreprises; le talent d'Hervé Bazin lui manquait sans doute, mais les mêmes convictions faisaient battre son cœur, les mêmes enthousiasmes soulevaient son âme, il apercevait l'avenir à travers les mêmes espérances.

N'est-il pas maintenant superflu de raconter par le détail la vie d'Hervé Bazin? En connaîtrait-on mieux son cœur? Que les événements forment l'utile et très agréable trame de sa biographie, c'est à merveille, et rien n'est plus attachant; mais nous en avons déjà le secret, puisqu'il a été fidèle aux serments de sa jeunesse. Vingt lignes suffiraient pour la résumer.

Licencié en droit et sa thèse passée, il revint à Angers, où il avait résolu de s'inscrire au barreau. Il se maria très jeune, à vingt-deux ans, et continua de travailler le doctorat, qu'il voulait obtenir. Dans ces études, il s'appliqua surtout à détruire, par de consciencieuses recherches, les préjugés ou les erreurs qui auraient pu se glisser dans son esprit. L'histoire, pour laquelle il avait toujours eu une grande passion et qui, avec la musique, avait partagé son cœur pendant sa vie de collègue, fut reprise et revue sur tous les points dangereux. Mais c'est surtout l'Église qu'il suivit dans sa marche à travers le monde. Cette étude devint l'objet continuel de ses pensées. Elle l'accompagnait à la messe, où il lisait avidement les Évangiles, les Épîtres et les Actes des Apôtres.

Parmi les serviteurs de l'enseignement libre, il a été ouvrier de la première heure, et son nom marquera dans la féconde restauration de nos vieilles Universités.

Dès que la loi de 1875 eut complété celle de 1850, abandonnant

l'idée d'une autre carrière, et en hâte revendant une charge qu'il venait d'acheter, il voulut se consacrer entièrement à l'Université d'Angers.

Le professorat lui convenait d'ailleurs à merveille. Il était naturellement clair, précis, suivant toujours les grandes lignes sans s'embarrasser des détails, et il possédait cette chaleur communicative d'une âme ardente, qui donnait de l'intérêt même aux aridités du droit. Le barreau ne l'avait jamais beaucoup séduit; les affaires n'étaient point son fait; la restauration chrétienne de son pays occupait de plus en plus toutes ses méditations, et ses facultés ne prirent vraiment tout leur essor que lorsqu'il se sentit ouvrier, pour sa part, dans le travail de relèvement de nos traditions catholiques et françaises.

Mgr Freppel lui fit confier la chaire d'économie politique. C'était une mission périlleuse que d'aborder cette science nouvelle en tant que science, avec sa terminologie spéciale, ses lignes encore indécises, ses cadres incomplets, capable de bien des utopies, mais susceptible aussi de beaucoup de conquêtes heureuses.

Sans se laisser porter par le courant de l'optimisme qui entraînait entre deux rives escarpées les savants qui le précédaient, il plaça résolument la croix sur la voile de son navire. Économiste chrétien, il ne voulut pas emmailloter son enseignement des bandelettes du libéralisme; l'Église n'était pas restée muette sur ces graves problèmes: il demanda à l'Église ses solutions.

Comme il était savant, il était modeste, et ce n'est pas lui qu'on eût vu, pédagogue revêché, méconnaître les efforts des hommes de bonne volonté qui se dévouent au salut du peuple bien qu'ils n'aient point, pour lui parler, une robe de professeur et un bonnet carré.

Français, il a gardé jusqu'à la dernière minute son respectueux attachement à l'héritier de nos rois; il a soulevé, de sa parole ardente, la foule des grandes villes et fait frémir d'espoir les vieux soldats des guerres vendéennes, communiquant à tous la flamme de cette fidélité allumée dans son cœur même avant qu'il partît saluer sur la terre étrangère Henri V exilé. Mais quand, sur le cadran du monde, sonna l'heure fatale qui marquait la fin de notre monarchie très chrétienne, loin de croire que l'horloge était brisée parce que le doigt de Dieu arrêtait une aiguille, il sentit que le mouvement marchait toujours, et son oreille attentive entendit avec bonheur des vibrations nouvelles dont le son était aussi net, aussi clair, aussi profond. La cause de l'autel demeurait tout entière après l'effondrement de la cause du trône.

« Je n'ai plus à mon arc qu'une corde qui résonne, disait-il, celle du *catholicisme*. Quant à l'enthousiasme politique, c'est différent; on n'a d'enthousiasme politique qu'une fois dans sa vie.

» Ce qu'il faut, c'est constituer ici, comme en Allemagne, ce qu'on appelle un *centre* catholique, organisé politiquement. C'est là mon idée chérie, que je mûris à l'heure actuelle. » (1)

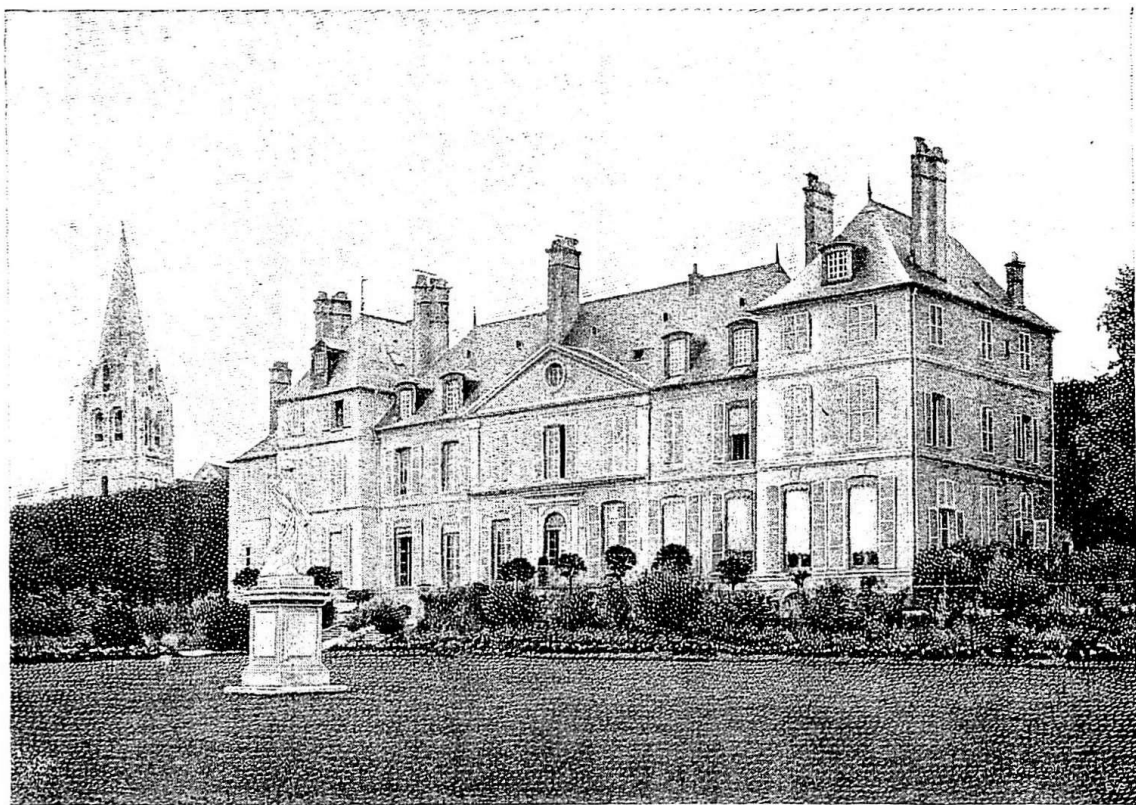
Il se jeta dans la lutte avec une ardeur renouvelée; et si un tel soldat nous avait été laissé, on le compterait aujourd'hui parmi ceux dont l'intelligente initiative va au peuple et dont la respectueuse fidélité suit l'Église.

Personne n'avait mieux compris la force du groupement corporatif, et l'action de l'œuvre des Cercles lui paraissait providentielle; il ne s'en taisait pas :

« On a critiqué sur tel ou tel point l'œuvre des Cercles, comme

(1) Lettre du 10 novembre 1883.

on critique toute chose humaine, mais on n'a jamais osé dire qu'elle n'avait pas fait de bien. C'est tout ce qu'elle voulait : faire du bien ! Elle a été à la fois un ciment pour l'union des hommes, un aiguillon pour les classes dirigeantes et une pierre d'attente pour un nouvel édifice social. Que d'hommes avant elle ne faisaient rien, ni pour Dieu ni pour leurs semblables ! Maintenant ils tra-



CHATEAU D'ATHIS

vailent, ils agissent avec zèle et joie. Quand une œuvre a obtenu ce résultat, on peut dire qu'elle a bien mérité de l'Eglise et de la patrie. »

C'est dans une retraite, à Athis, que s'étaient noués ces liens de confraternité dont son cœur aimant savourait tout le charme ; il l'écrivait à sa famille, dans une simplicité pleine de poésie :

« Je suis aux portes du ciel ; j'ai l'âme ravie..... Figurez-vous

un parc couvert d'arbres, d'aubépines en fleur, avec de longues allées qui montent et descendent, et des rossignols qui chantent, et un joli petit vent que j'entends murmurer sous ma porte. Placez en pensée, dans ce jardin, des saints, de vrais saints, pas en plâtre, qui marchent, qui disent en groupe le chapelet, qui s'agenouillent devant les statues de la sainte Vierge, et deux religieux, le P. Hubin et le P. Clair, qui dirigent la retraite..... Ici on s'anéantit. Les pensées frivoles s'enfuient. On plane au-dessus du sol, et on voudrait se rapprocher de Dieu, qu'on voit mieux. Je n'aspire qu'à une chose : connaître mon devoir ; il me semble que je le ferai. »

Il l'a connu et il l'a fait. Il est allé aux ouvriers, il s'est penché sur leur détresse, il a pris leur main dans la sienne, et comptait « parmi ses meilleures » les soirées qu'il consacrait à les écouter et à les instruire.

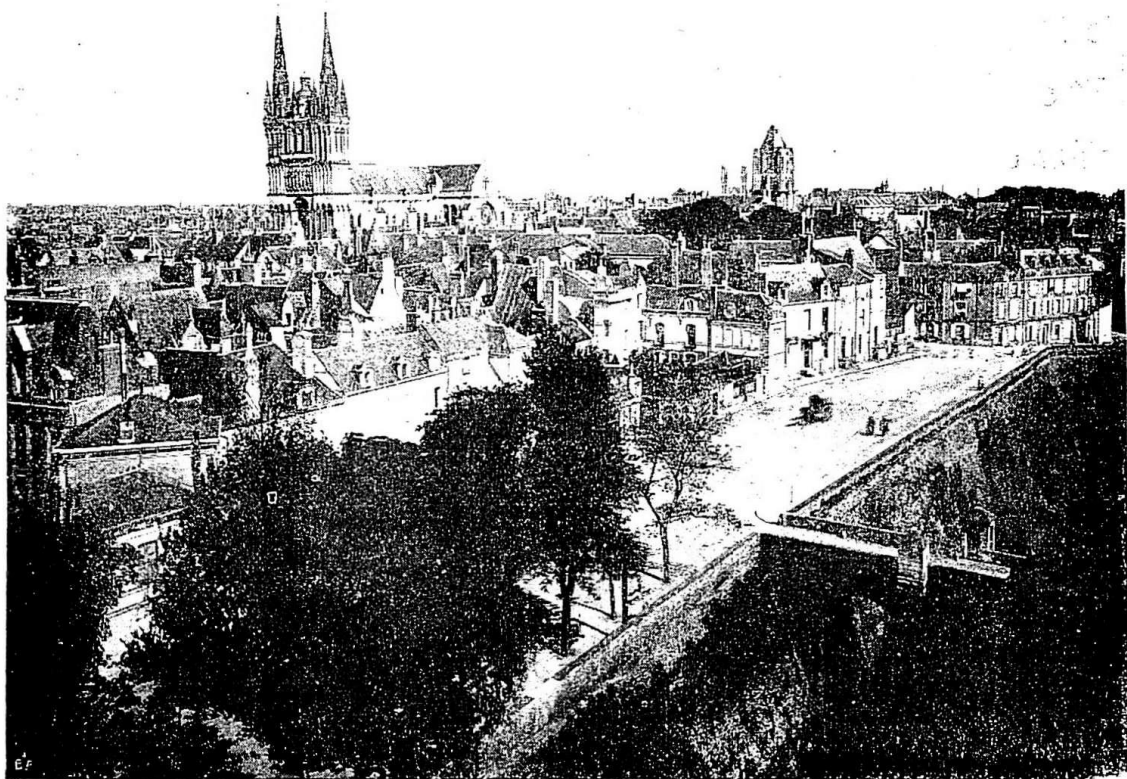
Ces brillantes corporations d'Angers, toutes jeunes dans leur manteau neuf, sont en partie son œuvre ; du moins, il a dépensé ses forces à leur résurrection. Il a rencontré l'estime, la confiance, l'affection de ces travailleurs, et se montrait justement fier de sympathies que seul l'amour conquiert et que le dévouement seul retient.

Tout cela c'est sa couronne, mais ce n'est pas son mérite. Sur tout autre terrain, il eût pu gagner des palmes aussi belles, car il portait en lui le ressort qui fait le caractère, et les caractères dominant les circonstances, les hommes et le temps. Son mérite, c'est d'avoir répondu à l'appel de Dieu aux jours de sa première jeunesse et d'avoir été fidèle à ce serment de la vingtième année. Succès du professorat, triomphes oratoires, conquête des cœurs, développement des œuvres en sont la récompense et la consé-



quence nécessaire. Et voilà pourquoi cette vie est un exemple, car si tous ne sont pas appelés à ces triomphes pour la vérité et la justice, tous, par leur vocation de chrétiens, sont tenus d'y concourir.

Que le livre de sa vie soit donc entre les mains de la jeunesse, elle est faite pour comprendre l'accent et répondre à l'appel de ce



N.D. Phot.

## ANGERS

croyant; quand on lui parle de générosité, de dévouement, de sacrifice, elle entend ce langage.

Hervé Bazin savait que le professeur qui se borne à instruire les intelligences n'accomplit que la partie technique de sa tâche. A l'enseignement il a voulu joindre l'apostolat et, prêchant d'exemple, il a entraîné ses auditeurs dans les régions les plus

élevées : celles du sacrifice. On lui confiait des étudiants, il rendait des hommes.

Assez jeune pour parler en ami, assez expérimenté pour s'exprimer en maître, sur la voie royale de l'honneur catholique (et il n'en est pas d'autre) il a planté le drapeau des convictions, soucieux seulement d'être suivi. Il allait au devoir, sachant qu' « aucun calcul, aucune crainte, aucune habileté, aucun désir ne doivent prévaloir contre lui; que c'est le seul moyen de réussir, encore que toutes les apparences soient contre le succès. » (1)

Et certes, notre temps est assez troublé pour laisser à cette *conviction* du triomphe final quelque mérite.

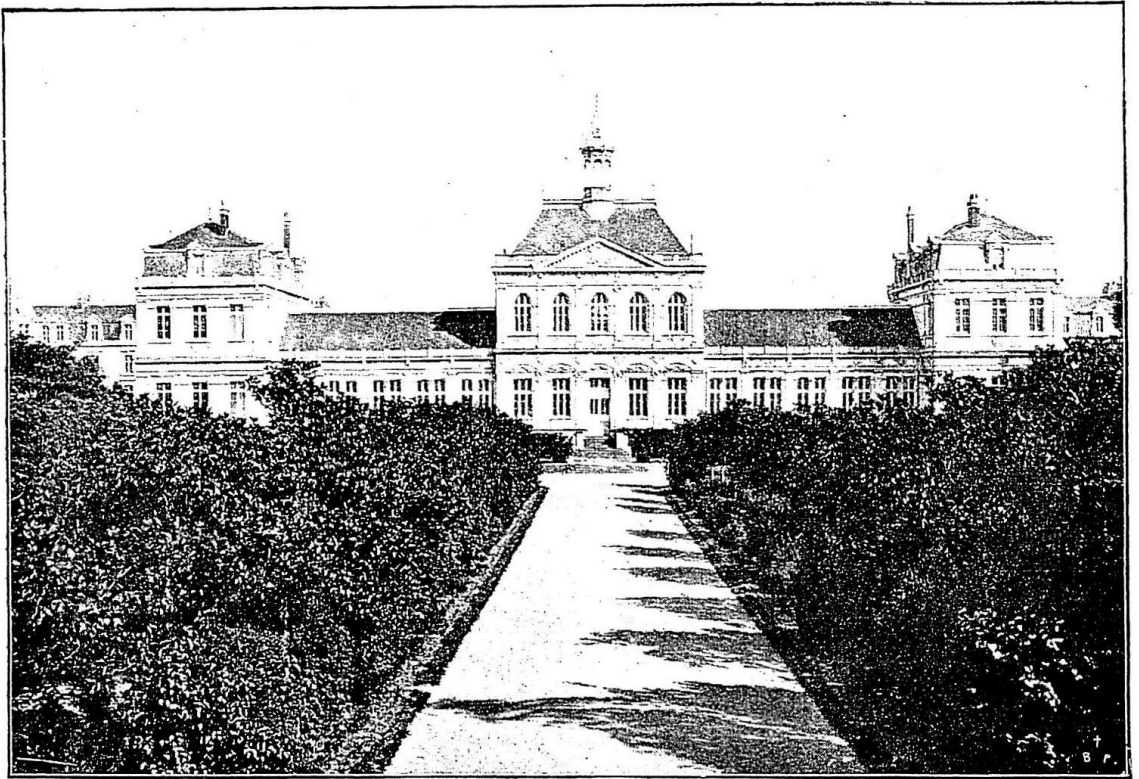
C'est en pleine activité morale et physique qu'il fut atteint pour la première fois du mal qui devait l'emporter deux ans plus tard. Sans que rien dans sa santé pût le faire prévoir, il se sentit frappé tout à coup, au sortir d'une séance du Conseil municipal, d'une congestion cérébrale. Dans cette attaque légère en apparence, il n'avait pas perdu connaissance un seul instant, il ne souffrait pas, et son esprit, qui avait conservé même au moment du danger toutes ses activités, ne demandait qu'à reprendre ses chers travaux. Mais quelle épreuve ne dut pas être pour ce vaillant, pour cet homme d'œuvres, pour ce père de famille qui n'avait pas encore quarante ans, cette gêne de tous les instants qu'il conserva dans la jambe et dans le bras, cette mort, à brève échéance désormais, sur laquelle il ne se fit aucune illusion!

« J'ai failli, le 14 mars dernier, écrivait-il à un ami, arrêter ma course aux deux tiers de la vie. Dieu ne l'a pas permis et il m'a relevé. Je le bénis de m'avoir laissé au milieu des miens, auprès

(1) Lettre de Lacordaire à Mme de Prailly.

de ma femme et de mes enfants, qui ont encore besoin de moi, et, si je le prie de me rendre le libre usage de la main et de la parole, c'est avec cette restriction que je ne les emploierai jamais qu'à son service et au service de la France. »

Sans se montrer novateur téméraire, il tournait les yeux vers le vingtième siècle avec la préoccupation de préparer la génération



L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE D'ANGERS

naissante aux luttes de ces jours prochains. Cinq mois après sa mort, des assises solennelles réunissaient à Paris les délégués de toutes nos provinces. Cette manifestation avait reçu par avance l'adhésion la plus chaude d'Hervé Bazin, dont les idées en faveur de la décentralisation étaient fortement arrêtées. Comme il eût applaudi aux accents du comte Albert de Mun, se tournant lui aussi vers les hommes nouveaux de cette grande réunion :

« C'est pour la jeunesse que nous travaillons et que nous usons nos forces : c'est à elle qu'il faut parler, pour lui léguer des idées et lui donner des espérances, car elle vit de l'espoir dont elle porte en elle le dépôt sacré et qui lui découvre l'horizon du lendemain ; elle ne vit pas du regret des choses qu'elle n'a pas connues. S'il lui faut apprendre à respecter les souvenirs qui s'enfuient derrière elle, il faut aussi la comprendre et l'aimer assez pour sentir que sa tâche est de marcher en avant, non de s'asseoir sur les débris du passé.

» Le temps qui se déroule dans son évolution providentielle la sollicite sans cesse : c'est à nous de lui donner, par le sentiment profond des principes qui ne changent pas, par la fidélité aux lois immuables du christianisme, par le culte réfléchi de la tradition et des coutumes de nos ancêtres, la force nécessaire pour répondre à l'appel de son siècle et le conduire, suivant ses besoins, aux destinées que lui réservent d'inévitables transformations.

» Jeunes gens, regardez en face ces transformations qui s'appêtent ; armés de vos principes, entrez courageusement dans ce grand mouvement social qui emporte les peuples, entrez-y avec les idées de l'avenir. Échappez aux vieux cadres où s'étiolerait votre ardeur, aux conventions, aux dogmes économiques qui emprisonneraient votre initiative.

» L'idée qui mérite qu'on s'engage à la découverte du xx<sup>e</sup> siècle, c'est la foi, la foi indomptable dans le christianisme, qui a vaincu le paganisme de Rome, qui a civilisé les barbares, qui a pétri le vieux monde, qui a fait la conquête du nouveau monde, qui va partout portant la doctrine de l'Évangile, l'appliquant aux mœurs, aux lieux, aux circonstances, et qui saura bien, si nous avons confiance en lui, trouver pour le xx<sup>e</sup> siècle, sans rien répudier de

ses besoins et de ses aspirations, la forme et les institutions qui pourront lui donner la paix et la justice! » (1)

Tout l'apostolat d'Hervé Bazin se trouve résumé dans ces éloquentes paroles. La France, l'avenir, le peuple, l'Église, les âmes, ce sont les causes immortelles; et quand on les sert comme il les a servies, elles laissent sur une mémoire le reflet de leur impérissable grandeur.

Le 8 janvier 1889, à la fin d'une journée pleine de bonnes œuvres, après avoir, de 4 à 6 heures, présidé sa Conférence Saint-Louis et développé devant ses chers jeunes gens la grandeur de l'irrésistible mouvement d'association, il fut frappé tout à coup d'une seconde attaque et mourut le lendemain matin au petit jour.

Le concours immense de gens affligés parlait bien haut à ses obsèques. A cette heure-là l'écho fidèle redit ce que fut l'existence de celui qui s'en va.

Et n'est-ce pas aussi un résumé touchant de cette courte et déjà si pleine carrière que le testament d'Hervé Bazin? Sa plume traduisait pour ses enfants, ses élèves, ses amis, ce que sa parole ne pouvait plus leur dire; ce souvenir par delà la tombe revêt toujours une autorité plus grave, une force qui semble déjà tenir de l'éternité. Ces accents d'émotion pourront toucher, devront atteindre bien d'autres encore que ceux qui ont connu l'homme chrétien dont je parle; deux passages suffiront pour prouver qu'il avait l'étincelle, car, après dix ans, les mots pétillent encore et flamboient sous les cendres amassées.

« ..... Mes chers petits enfants, vous m'avez donné beaucoup

(1) Discours du comte Albert de Mun à la clôture des Assemblées provinciales de France, 26 juin 1889.

de consolation. Aimez Dieu, l'Église, le Pape, votre mère, et ce pauvre peuple de France que les méchants ragéent. Priez, travaillez, soyez les apôtres du bien. J'espère que Dieu appellera quelques-uns d'entre vous à son service. Si vous entendez sa voix, volez à son appel. Dans votre cher couvent, priez chaque jour, soir et matin, pour la délivrance de l'âme de votre père. Demandez pour lui une indulgence plénière dès le lendemain de sa mort, et recommencez souvent, souvent. Si vous restez dans le monde, donnez-y l'exemple. Soyez des soldats du Christ, des vaillants. N'ayez pas de respect humain. Que l'on vous voie courageusement, franchement et très simplement catholiques, comme si vous viviez au XIII<sup>e</sup> siècle. Mettez toute votre intelligence au service de la religion. Comment un Français chrétien pourrait-il vivre dans l'indifférence et dans l'inaction, quand 30 millions de Français, peut-être catholiques de nom, vivent loin de Dieu? Donnez-vous aux œuvres ouvrières et sociales.....

» ..... Jeunes gens chrétiens de l'Université et de la Conférence de Saint-Louis, restez pieux, purs, vaillants; travaillez et combattez pour l'Église et la patrie. Aimez surtout la pureté! Tout est là. Donnez un souvenir à votre ancien professeur et directeur qui vous aimait tant, et priez pour le repos de son âme. A son tour, il demandera à Dieu de vous donner la persévérance dans la vertu..... »

La persévérance dans la vertu, quelle belle devise! Elle peut en vérité servir d'auréole au front d'Hervé Bazin.

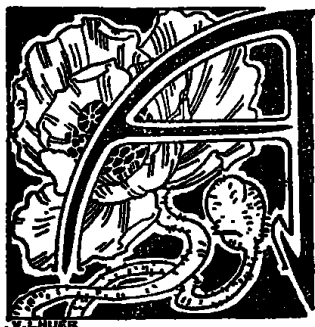


XIV

MONSEIGNEUR SAUVÉ







U mois de janvier 1896, après l'Avent qu'il venait de prêcher à Saint-Louis des Français, M<sup>gr</sup> l'évêque de Tarentaise était reçu en audience particulière par Léon XIII. Au cours des paroles échangées, le nom de M<sup>gr</sup> Sauvé fut prononcé, et le Saint-Père, avec un empressement plein de feu et de bienveillance, de répondre très cordialement :

— Ah! le brave Sauvé! Je me souviens bien de lui; c'est un ami de Rome!

Nul doute que ce témoignage si honorable n'ait été reconforter d'une façon très particulière, sur le lit de douleur où il devait si prochainement mourir, M<sup>gr</sup> Sauvé, prélat de la maison de Sa Sainteté, premier recteur de l'Université catholique d'Angers, ancien consultant du Pape au Concile du Vatican.

Un ami de Rome! Grand mot pour un catholique qui le mérite, éloge complet pour le prêtre qui le reçoit des lèvres mêmes du Pape.

M<sup>gr</sup> Sauvé l'a mérité et l'a reçu.

C'était une nature impressionnable et tendre, qui a vibré à toutes les grandes causes de son temps, avec générosité, spontanéité et courage. Il était, non des moindres, de ce groupe d'âmes choisies, rehaussant le talent par la modestie et la droiture de l'esprit par la droiture du cœur, soldats respectueux de Pie IX, ou pour mieux dire du Pape, ces « ultramontains » qu'il est plus simple de nommer tout bonnement les catholiques tout court. et

que l'histoire rangera, au XIX<sup>e</sup> siècle, derrière les trois têtes de colonne françaises des bataillons romains : le cardinal Pie, dom Guéranger et Louis Veuillot.

Il était né sur une bonne terre, et à une heure d'apaisement social, proche le bourg de Pontmain, en 1817, dans une famille profondément chrétienne où la piété lui fut naturelle et facile dès l'enfance. Pour suivre une carrière honorable, il choisit la médecine, que ses grands-pères avaient exercée. Fréquentant d'abord les hôpitaux de La Rochelle et de Paris, il voulut ensuite étudier le droit; et à Rennes, il suivit les cours de la Faculté. Mêlé par l'esprit aux choses intellectuelles de son temps, poète à ses heures, il entra plus encore dans le mouvement religieux de l'époque : congréganiste de la Sainte Vierge, membre des conférences de Saint-Vincent de Paul, propagateur zélé auprès des soldats, charitable auprès des pauvres. Lorsqu'il eut reçu son diplôme de licencié et subi avec succès sa thèse, il jeta un regard sérieux sur la vie et demanda à Dieu son chemin.

Une retraite à la Trappe du Port-du-Salut, à la fin de 1838, le persuada de sa vocation religieuse; mais où l'exercer?

C'est alors qu'il traversa une phase très douloureuse, très angoissante, et où les hésitations multipliées amenèrent des variations diverses. Son âme tourmentée aspire au bien, au mieux, et à ce mieux il court avec spontanéité, avec audace, presque avec imprudence.

En huit années, il entre et sort, au moins par la pensée, dans dix maisons différentes; le voici au Grand Séminaire du Mans, il y reçoit la tonsure et les Ordres mineurs; il rêve de se ranger, à Solesmes, sous la houlette de dom Guéranger qui rassemble ses premiers moines, ou de rejoindre à Rome le P. Lacordaire au



MONSEIGNEUR SAUVÉ



couvent de la Quercia dans la troupe des jeunes Dominicains français.

La Compagnie de Jésus ne répond-elle pas encore mieux aux exigences immédiates de la société moderne, et les « constitutions » de saint Ignace ne sont-elles pas plus vivantes que les règles rajeunies de saint Benoît et de saint Dominique? M<sup>GR</sup> Sauvé le croit un moment; le lendemain, il songe à entrer chez les Passionnistes; nous le retrouverons bientôt à Saint-Sulpice, puis professeur de théologie, et quand il a été ordonné par M<sup>GR</sup> Affre, il nous faut le suivre au pays natal où, vicaire de la cathédrale de Laval, il se donne au ministère de paroisse.

Certaine de sa vocation, son âme est incertaine de sa destinée. Le sentiment qui, en apparence, le pousse au hasard, c'est le goût de l'état religieux. Il cède à l'attrait et va frapper à la porte du noviciat de Châlais. Le 17 septembre 1846, il reçoit du P. Lacordaire l'habit de Saint-Dominique; mais sa santé débile le chasse de cet asile qu'il avait cru définitif; et il revient à Paris, prêtre libre, partageant les regrets qu'il laisse derrière lui, n'ayant plus qu'une certitude, c'est que l'homme est une cire molle entre les mains de Dieu.

Chose singulière, à la même heure où il traversait des doutes si cruels, il fortifiait victorieusement chez les autres la vocation sacerdotale et démêlait l'appel exact du Seigneur pour toute âme qui n'était pas la sienne. C'est lui, par exemple, qui décida alors de la vie religieuse du P. Ducoudray, le futur martyr de la Commune; écho chez son ami de ces conseils de prudence qu'il hésitait à suivre quand il les recevait des vétérans du sacerdoce.

Pieux, régulier, austère, désintéressé et fervent, il ne lui manquait, suivant le mot très juste de Lacordaire, que « l'énergie de la constance. »

Il partit à l'Université de Louvain parfaire ses études de philosophie ; pendant quatre années, sur les bancs de l'école, il demeura un travailleur obstiné, en même temps que sa parole lui conquérait dans la chaire une place tout de suite remarquée. Il voulut couronner à Rome sa longue et laborieuse formation cléricale : de 1852 à 1855, avec le titre de chapelain de Saint-Louis des Français, il complétera son bagage théologique à la Minerve, au Collège Romain, à l'Apollinaire, par une étude assidue de saint Thomas, que lui révéla le Père (depuis cardinal) Guidi.

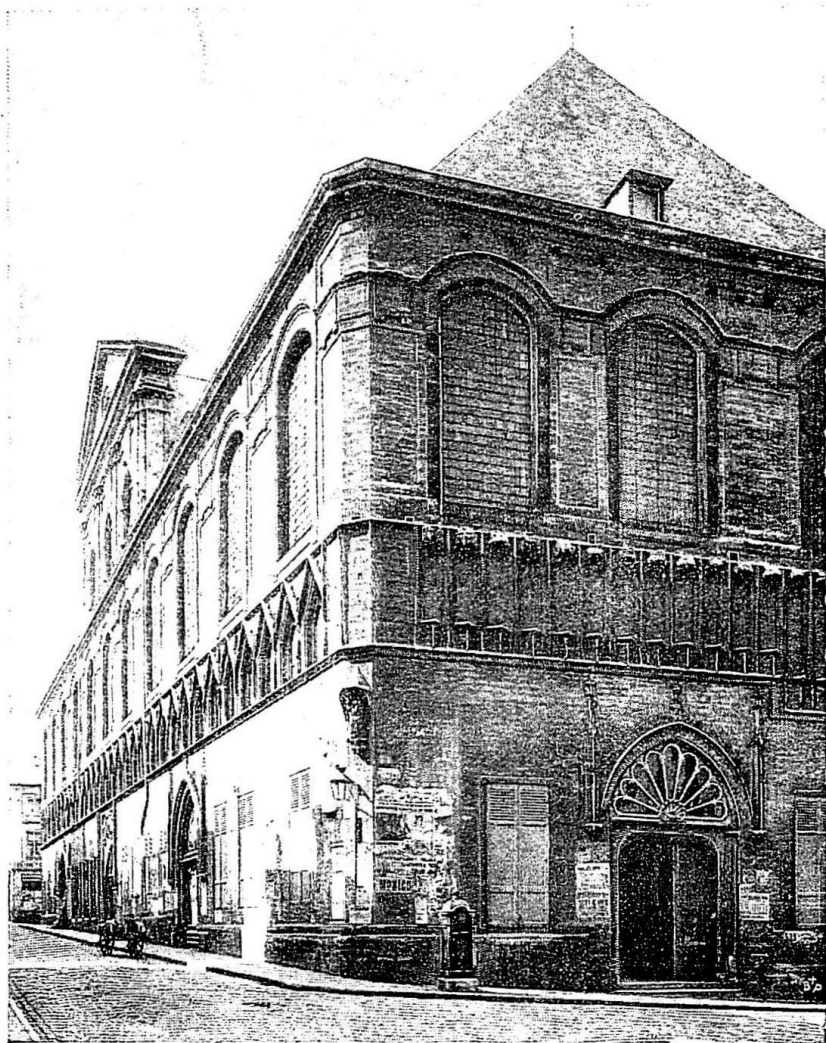
Non seulement le savant Dominicain lui donna la clé des œuvres du Docteur angélique, mais il fit passer dans son intelligence l'enthousiasme qui l'animait, et fixa dans le vrai l'esprit essentiellement philosophique mais un peu flottant dont il était doué.

Pendant ce séjour dans la Ville éternelle, l'abbé Sauvé noua plusieurs de ces amitiés « romaines » que le temps resserre davantage parce qu'elles ont été scellées dans un commun amour pour les choses qui ne meurent pas. Tous les menus faits de ses relations et de sa vie sont charmants ; il se lia étroitement avec M<sup>gr</sup> de Ségur, alors auditeur de Rote, et avec M<sup>gr</sup> de Mérode, en ce temps-là aumônier militaire ; le « culte du Pape » aurait suffi à rapprocher ces trois prêtres que des goûts élevés, leur distinction et leur sentiment des beautés de l'art réunissaient constamment.

Il goûtait de Rome non seulement ce qui en assure la majesté et l'éclat, mais aussi ces mille détails de la vie quotidienne qui en constituent le charme très pénétrant et le très doux parfum : les dévotions populaires, les vieilles traditions, les usages pittoresques, car la savante théologie porte avec bonne humeur sur ses robustes épaules la piété des âmes candides. Il aimait les rosaires,

les *triduum*, les pèlerinages, le cierge qui brûle devant la Madone; au pied de la statue du *Bambino*, il priait dévotement à l'*Ara Cœli*; l'heure de l'*Ave Maria* le pénétrait chaque soir de cette émotion mélancolique et tendre qu'apporte la double impression

de la chute du jour qui tombe et de la présence de la Reine du ciel qui demeure. Il se promenait avec respect au Colisée, il visitait les sanctuaires, respirait la bonne odeur d'immortalité des martyrs; et après avoir salué, dans les catacombes, les noms glorieux des « témoins » du dogme, il



N D. Phot.

#### LES HALLES UNIVERSITAIRES A LOUVAIN

s'arrêtait à écouter au coin d'une place le hautbois des *pifferari* qui en chantait les légendes.

Car c'est là Rome, avec ses classiques splendeurs sans doute, et ses bronzes et ses galeries, et ses basiliques et ses palais, et ses cloches d'airain, que l'on va chercher et que l'on trouve; mais

aussi, mais surtout avec ses pans de murailles et ses marbres dorés que le lierre soutient en y suspendant des nids qui gazouillent, et d'où tombent, sur le flanc de la colline, au détour du chemin, des mélodies que l'on n'attendait pas.

A tant aimer Rome, on se rencontre avec ceux qui la défendent et la servent. M. Sauvé eut cette bonne fortune d'entrer en relations avec M<sup>gr</sup> Berteaud, le très éloquent et très ardent évêque de Tulle, avec M<sup>gr</sup> Pie et avec Louis Veillot.

Ce dernier a donné de leur intimité des détails marqués de sa griffe incomparable ; personne ne savait dire comme lui les choses avec la finesse de l'esprit.

Dans la libre allure de sa correspondance comme dans l'apprêt littéraire de ses livres, l'illustre écrivain goûte et loue la science théologique, la doctrine sûre, la personne aimable, la fermeté de principes, la modestie de caractère de l'abbé Sauvé.

Il a placé dans un cadre « que la rouille et les vers ne détruiront pas » le portrait de son ami.

Ouvrez le tome premier du *Parfum de Rome* :

« L'abbé Henri, instruit, simple, affectueux, incapable de déguiser sa pensée, fait pour déconcerter la haine.... Homme d'esprit, d'un esprit innocent et charmant comme son âme, très éveillé sur les choses de l'art, poète sensible à la beauté merveilleuse des Livres Saints. »

Et plus tard, aux jours du Concile il viendra tracer une nouvelle esquisse de l'un de ceux qu'il appelait « citoyens de Rome par le baptême et par le cœur » :

« Français sans ruban rouge, Romain sans liseré violet, il est *Monsieur l'abbé*, tout simplement. Toute sa vie, il n'a fait que ramasser du latin, de l'histoire, du droit canon, de la philosophie



et de la théologie, et ce que l'on amasse avec cela : des esprits et des âmes. » (1)

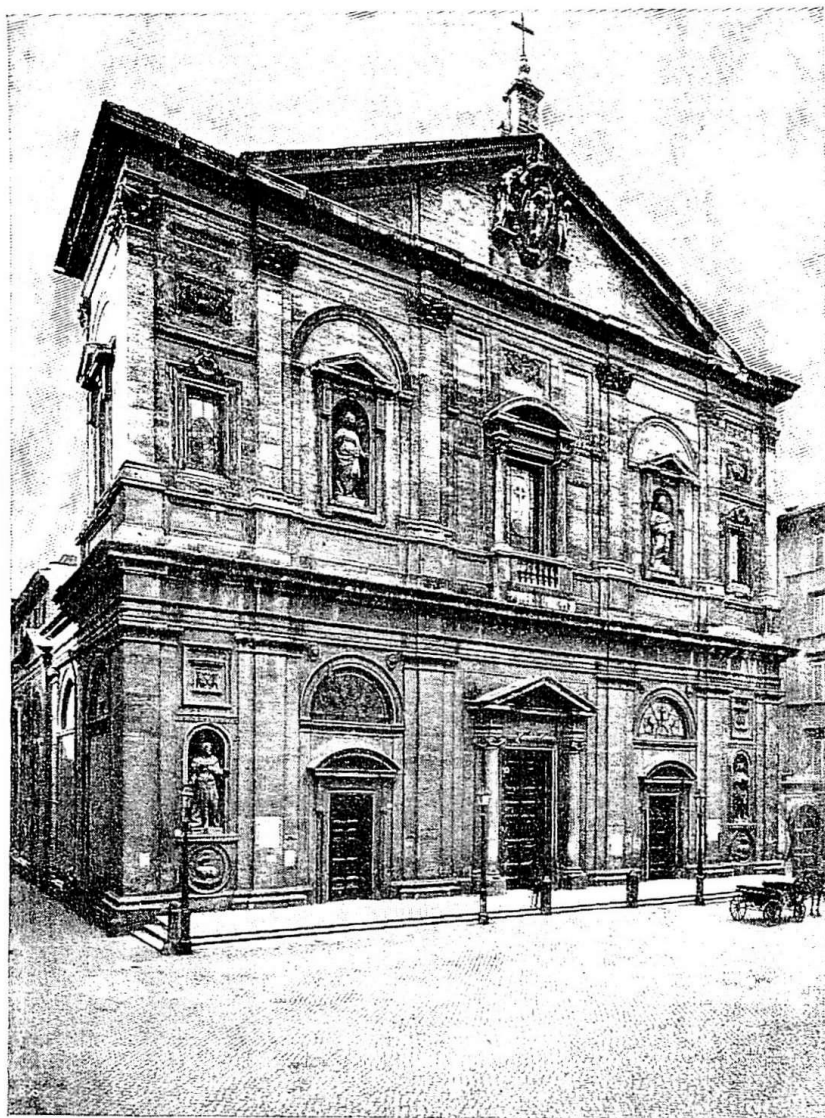
Armé comme nous le savons pour les conquérir, M. Sauvé s'avancait à leur rencontre, sur tous les chemins. Il était revenu en France, et presque aussitôt (1856) avait été nommé chanoine théologal du nouveau diocèse de Laval. Pendant vingt ans, il prêcha sans connaître la fatigue et la lassitude ; et ses auditeurs ne les éprouvèrent pas non plus. A toutes les grandes solennités, il apportait le régal savoureux de sa parole ; dans sa longue carrière de prédicateur, il aimait à traiter les fondements de la foi, la révélation naturelle, l'harmonieuse synthèse des dogmes catholiques, les bienfaits qu'ils prodiguent à l'esprit et au cœur de l'homme ; il paraphrasait avec amour le symbole, il était le chantre du *Credo*. Ses sermons présentent une explication complète de la religion. Toujours appuyé sur saint Thomas, son maître et sa lumière, il voyait loin, parce qu'il regardait de haut.

Il prend part à tous les mouvements des cœurs catholiques de son temps, en contact constant avec les épreuves de l'Eglise : après Castelfidardo, il prononce l'oraison funèbre des zouaves ; il trouve, par une brochure : *Pie IX dans la voie du Calvaire*, des applications frappantes aux douleurs du Souverain Pontife. Il accourt avec une joie filiale aux fêtes de la Papauté : en 1862, pour la canonisation

(1) *Rome pendant le Concile*, t. 1<sup>er</sup>.

Je rappellerai aussi la page délicieuse qui termine les *Historiettes et fantaisies* : « Une fête de village. » Le corps de sainte Crescentia, martyre chrétienne, avait été retrouvé à Rome. Louis Veillot sollicita du Saint-Père le don de ces reliques pour l'église du Tremblay, au diocèse d'Angers. Pie IX l'accorda, et, dans une chasse offerte par la plume du grand écrivain, la translation eut lieu avec une pompe particulière. L'abbé Sauvé prononça le discours, dont Louis Veillot rapporta les passages principaux.

des martyrs japonais, quand Rome vit groupés autour du Pape 323 cardinaux et évêques, 4 000 prêtres, 100 000 fidèles. Il revient encore, au dix-huitième centenaire de la mort glorieuse du Prince des Apôtres; plus tard il y conduira les pèlerinages de son diocèse,



SAINT-LOUIS DES FRANÇAIS A ROME

ou prêchera le Carême à Saint-Louis des Français.

Il y viendra d'un élan enthousiaste, surtout aux jours historiques du Concile et pour y jouer un rôle bien honorable: désigné, dès 1868, comme consultant de l'une des dix grandes Commissions préparatoires (*Discipline ecclésiastique*), il

est nommé théologien pontifical au Concile même.

Heureux de respirer largement dans la ville par excellence de la doctrine, de fouler le sol où ont abondé les théologiens et les savants, il prend sa place dans l'armée de l'orthodoxie la plus pure;

il combat à son heure, avec des armes courtoises mais vengeresses; contre les fantaisies académiques d'un religieux célèbre, il écrit *Saint Thomas et le Père Gratry*, et les *Réflexions d'un théologien* pour rectifier les assertions que s'était cru permises M<sup>gr</sup> l'évêque d'Orléans vis-à-vis de M<sup>gr</sup> l'archevêque de Malines.

La définition de l'infailibilité pontificale réjouit son cœur et récompense sa foi. Sa nomination de consultant de la Congrégation de l'*Index* manifeste l'estime que Pie IX a fait de sa science et de sa vertu.

En France, une campagne nouvelle vient de s'ouvrir : la liberté de l'enseignement supérieur est en jeu; que d'efforts pour conquérir un droit qui semblerait si naturel! Quand il est reconnu enfin, les juges les plus autorisés désignent l'abbé Sauvé pour occuper le premier poste de la première Université fondée par les catholiques. Et, nommé prélat domestique de Sa Sainteté, M<sup>gr</sup> Sauvé, recteur de l'Université d'Angers, remplit une charge que sa science rend grave et son aménité gracieuse.

Jusqu'à ce que l'âge vienne arrêter son ardeur, pendant sept années il dirige cet important établissement où il occupe en outre la chaire de droit naturel. Si, en 1882, il retourne à Laval prendre une pieuse et studieuse retraite, ce n'est pas pour s'abstraire du grand mouvement qui emporte les esprits. Mais pendant que beaucoup d'intelligences superficielles se laissent ballotter, avec des désespoirs puérils, à tout vent de doctrine, il marche d'un pas ferme entre les précipices des événements politiques et les abîmes des crises religieuses.

C'est que, de plus en plus, depuis vingt ans, il occupe une place distinguée dans le monde de la philosophie. Jadis, il avait, à Pérouse, visité l'évêque de cette ville et échangé avec lui de longs entretiens

sur la nécessité pour l'enseignement catholique de marcher dans le sillage de saint Thomas. Cet évêque est devenu Léon XIII; et l'on sent la joie de M<sup>gr</sup> Sauvé à voir réaliser par la parole pontificale leur commun espoir. Il est donc entré à pleines voiles dans cette renaissance, sage mais ferme, de la méthode scolastique, et son propre mérite est reconnu par les distinctions significatives qui lui sont conférées : il devient « Référendaire de la signature pontificale », membre de l'Académie romaine de Saint-Thomas, sur la présentation du cardinal Zigliara et du cardinal Joseph Pecci, — et de l'Académie des Arcades.

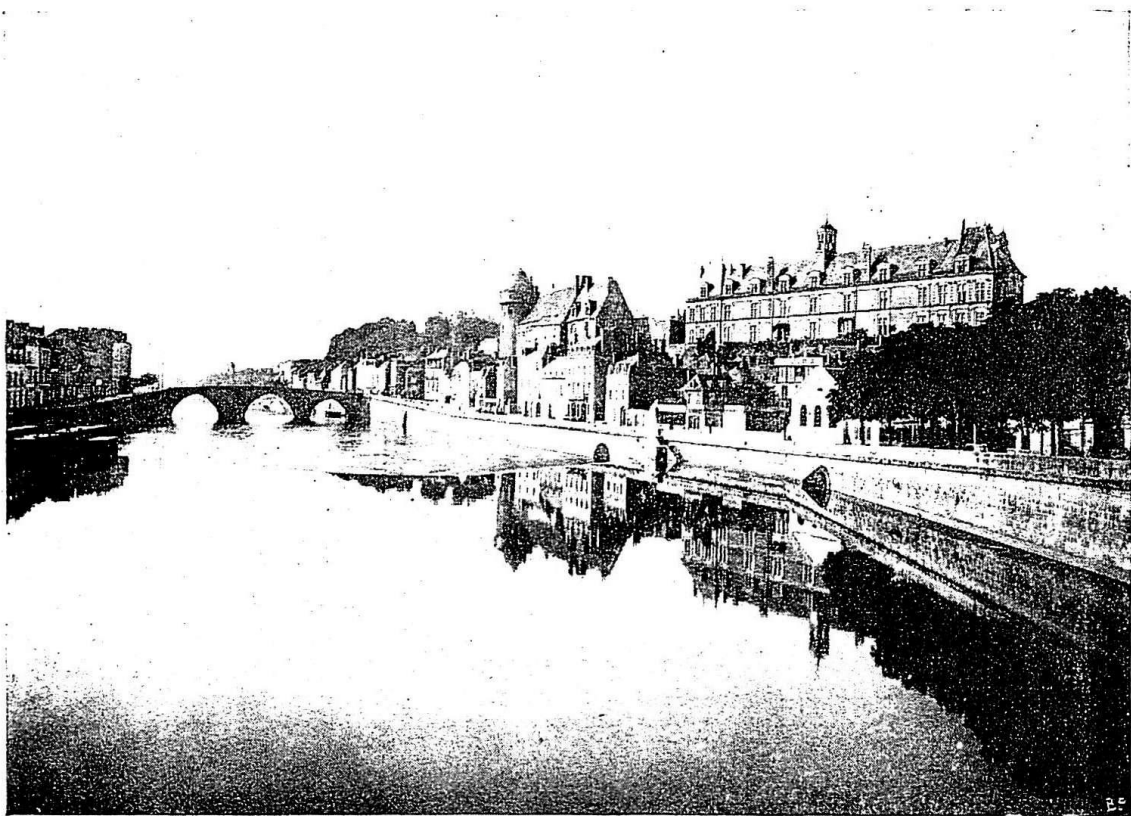
Dans son cabinet d'étude, il prépare d'importants travaux : nourri de la lecture du cardinal Pie, il exprime la forte moelle de cette substantielle doctrine en des résumés qui font la lumière à leur tour. Chevalier de la philosophie thomiste, il écrit des articles toujours modérés, mais toujours distingués sur la *Somme*, saluant les nouveaux et nombreux soldats d'une cause dont il se trouvait en quelque sorte le précurseur puisque, dès 1865, il voulait fonder un recueil analogue à celui qui, vingt ans après, devait être la *Revue thomiste*.

Ses études sur le libéralisme sont si remarquées qu'on en demande la communication au Vatican, et cela à l'heure même où se prépare l'Encyclique *Immortale Dei* sur la Constitution chrétienne des Etats. Coïncidence dont on comprend toute la valeur. Il publie, après des recherches minutieuses et des retouches multiples, un livre qui s'impose à l'opinion des gens sérieux : *Questions religieuses et sociales de notre temps* (juillet 1887), et on a pu dire que c'était là le testament scientifique de l'auteur.

Toujours jeune de volonté et de zèle, son esprit prend part aux grandes affaires de nos dernières années : il donne à une *action*

catholique, tous ses vœux, toute son adhésion. Peut-il se tromper, en « s'en rapportant volontiers à ceux qui, *avant tout*, s'orientent sur le Pape? » Il est certain de marcher au but, car il déclare et prouve que « le Pape est sa boussole ».

Lui qui, dès 1876, publiait dans l'*Univers*, sur l'indifférentisme politique, des maximes que Dom Chamard a cru devoir reproduire



ND. Phot.

## LAVAL

textuellement dans ses *Annales ecclésiastiques*; lui qui avait rompu contre le gallicanisme plus d'une lance, il ne pouvait que souscrire avec toute la fière logique d'un théologien orthodoxe à l'Encyclique adressée le 16 février 1892 aux catholiques de France.

Il voyait bien que notre faiblesse politique venait de notre division et de notre entêtement à faire triompher avant tout, sur le terrain électoral, chacun notre préférence dynastique, pendant que

les ennemis de la religion, maîtres de la place, se complaisaient en des représailles générales dont souffrait de plus en plus la religion.

Sacrifiant pour l'avantage commun (il possédait la tradition royaliste) ses propres sentiments, il comprenait si bien ce rôle dicté par le bon sens et enseigné par le Pape, qu'il exhortait, sans qu'il en fût besoin sans doute, *l'Univers* à se libérer de toute attache avec un parti, si respectable et respecté fût-il, pour garder ce poste nécessaire du journal catholique par essence, c'est-à-dire sans faiblesse passagère ni compromission d'aucune sorte.

Ces généreuses pensées, généreuses parce qu'elles commandaient des sacrifices, soutenaient sa vieillesse, par ailleurs attristée d'avoir vu partir avant lui les amis et les maîtres de la phalange où il avait si constamment servi : le cardinal Pie, M<sup>gr</sup> de Ségur, Louis Veuillot, M<sup>gr</sup> Freppel ; après de longs mois de souffrances, il put les rejoindre, et, au commencement de mars 1896, Dieu le réunit à tous ces bons serviteurs de l'Eglise qui avaient défendu l'intégrité de sa doctrine en un temps d'affadissement des intelligences et d'énervement des volontés.

Cette vie très forte, très doctrinale, très pure, on la retrouvera d'une façon bien insuffisante dans les lignes qui précèdent. Il faut aller la chercher dans les deux volumes que M. l'abbé Barrier consacre à une mémoire qui lui fut particulièrement chère (1).

Là, avec une chaleur toute communicative, un zèle pieux, de l'érudition, une doctrine ferme, l'auteur a retracé la carrière si remplie de celui qui fut son maître, mais en l'entourant, en

(1) *Un ami de Rome et du Pape au XIX<sup>e</sup> siècle, M<sup>gr</sup> Henri Sauvé*, par l'abbé GUSTAVE BARRIER.

même temps, de tous les éclaircissements qui lui donnent de la saveur et du relief. Les phases de la vie religieuse de la France pendant cinquante ans sont marquées avec une plume sûre d'elle-même parce qu'elle est sûre de sa foi. Depuis le très excellent livre de M<sup>gr</sup> Baunard sur le cardinal Pie, où cette méthode est suivie, je ne crois pas que beaucoup d'études historiques religieuses apportent une somme de renseignements plus complets et mieux vérifiés que celle-ci. A un grand nombre d'approbations autorisées, le cardinal Perraud ajoutait la sienne, en précisant la bénédiction qu'il donnait à un travail si instructif « sur le mouvement doctrinal accompli dans notre Eglise de France pendant une partie de ce siècle. »

Le grand mérite de M<sup>gr</sup> Sauvé, c'est d'avoir mêlé sa carrière à tout le bien réalisé sous la bannière des principes romains; et celui de son biographe, c'est d'en avoir scrupuleusement suivi les traces.

Je dis scrupuleusement, car il n'est nom prononcé, opinion émise, date citée ou fait en question que M. l'abbé Barrier n'accompagne d'une note exacte et précise. Son livre en prend une allure très vigoureuse et nous laisse l'espoir qu'un début si consciencieux dans la biographie ecclésiastique contemporaine nous assure un historien capable de mener à bien les travaux qu'il entreprendra. Les lettres catholiques peuvent saluer un nouveau venu arrivé pour leur honneur et leur triomphe. Que M. Barrier continue ses recherches et garde sa méthode. Les événements à raconter ne lui manqueront pas.







XV

LE PÈRE DE L'HÉRMITÉ





est des noms qui surnagent dans l'histoire et que tous connaissent comme d'instinct; Pierre l'Ermitte est de ceux-là. Vous n'avez qu'à citer ce moine : toute l'épopée des croisades défile sous vos yeux, et vers le tombeau du Christ, sur les routes d'Europe et les sentiers d'Asie, un peuple en marche apparaît dans sa foi guerrière et son enthousiasme religieux.

L'Her mite ou l'Ermitte, était-ce son nom de famille ou la désignation de son état? Peu importe; un quasi-contemporain, Guillaume de Tyr, écarte la difficulté : *Petrus qui et re et nomine cognominabatur Eremita*. Je m'en tiens là, et en lui laissant un air de mystère qui ne déplaît pas, je salue la réalité historique ou la personnification légendaire de cet enfant de l'Église jetant sur les misères des peuples d'alors un rayon du ciel, apportant l'élément de la générosité et du sacrifice dans ce qu'un diplomate vénitien du xvi<sup>e</sup> siècle appelait le jeu de ce monde, *il gioco del mondo*.

Appartenir plus étroitement à ce grand homme est un honneur qu'on peut rechercher. On comprend que l'on ait passionnément prétendu le compter parmi ses ancêtres (il avait été marié avant d'entrer dans le cloître), et une famille française, digne au reste par ses sentiments de la gloire qu'elle revendique, soutient ce droit avec quelque raison.

— Je ne reçois des ordres que du roi, répondait fièrement le comte de l'Hermite aux émeutiers de Limoges, en 1830.

Son fils, celui dont nous allons parler, ne dérogeait pas en disant mieux encore :

— Je ne reçois d'ordres que de Dieu !

Tout jeune, Marc de l'Hermite (il naquit à la fin de janvier 1829) se sentit de l'attrait pour les choses de l'Église, et il appartient à ces enfances privilégiées qui se dirigent tout naturellement vers le Séminaire comme vers la maison destinée à abriter leur vertu et à former leur zèle. Ce sont de ces âmes douces qui donnent à Dieu leur pensée non sans mérite mais sans combat. Humble, recueilli, il entra dans une Congrégation nouvelle et modeste : les missionnaires Oblats de Marie, que l'abbé (depuis Monseigneur) de Mazenod avait fondée en Provence et qui déjà essaimait dans différentes provinces pour prêcher et convertir. Leur noviciat de Notre-Dame de l'Osier dans la plus gracieuse partie du pittoresque Dauphiné lui ouvrit ses portes, et longtemps il parlait avec enthousiasme de ce cadre de bois, de vallons, de prairies, de ruisseaux, qui avait embelli ses premières années de vie religieuse et porté plus spontanément encore vers le ciel son esprit et son cœur.

Prêtre au mois de septembre 1851 et par les mains du fondateur même de la Congrégation, le P. de l'Hermite se rendit sur-le-champ à Bordeaux où leur petite communauté s'installait, et le lendemain de son arrivée, il repartait prêcher une mission dans une paroisse des environs. Il se montra ce qu'il devait être toute sa vie : d'éloquence sobre, persuasif avec simplicité, d'une orthodoxie impeccable que sa modestie rendait pénétrante chez les esprits les moins dociles.

Placé sous le patronage direct de la Sainte Vierge, le missionnaire



LE R. P. DE L'HERMITE



eut toujours l'heureuse fortune de vivre auprès des sanctuaires de Marie. A tous les pas de son existence sacerdotale on rencontre un pèlerinage, et sa dévotion lui rendait très chers ces lieux particulièrement bénis, consacrés à la Mère de Dieu.

Les Oblats sont nés aux pieds de Notre-Dame de la Seds, à Aix; ils se sont développés à l'ombre de Notre-Dame du Laus; novice à Notre-Dame de l'Osier, ordonné à Notre-Dame de la Garde, débutant à Notre-Dame de Talence, le P. de l'Hermite, prêcheur à Notre-Dame d'Arcachon, quitta le Bordelais pour aller passer, dans la Sologne, les années les plus actives de sa carrière auprès de Notre-Dame de Cléry.

## II

Supérieur de la communauté et en même temps curé de la paroisse, il déploya à Cléry toutes ses qualités, et, dans des circonstances parfois délicates, toutes ses vertus.

Son biographe (1) a tracé un tableau détaillé de ces huit années de labeur, d'ardeur et de succès. Succès acquis au prix de beaucoup de travail, parfois d'une certaine diplomatie, toujours de constance, et plus encore d'abnégation et de charité.

Tout d'abord le nouveau supérieur ne *voulait* pas être curé; il y voyait des inconvénients, il y soupçonnait des dangers. S'inclinant devant un ordre formel, il remplit heureusement cette tâche pour laquelle il n'avait que répugnance, ne se sentant pas la vocation. Les événements prouvèrent que son humilité l'avait trompé.

(1) *Le P. de l'Hermite, des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, par le P. MARIUS DEVÈS.

Son cœur, au contraire, l'avait porté avec enthousiasme et dès la première heure vers le pèlerinage.

C'est, en effet, un lieu célèbre.

L'œil du voyageur aperçoit de loin Notre-Dame de Cléry, dominant la plaine dont elle semble la souveraine. Son architecture se dessine dans les airs comme le témoignage de grands souvenirs et de grands noms. L'histoire a gravé des pages mémorables au flanc de cette collégiale qui a eu le privilège de contempler une succession de faits chers à la France et qui conserve, mutilée par les révolutions, malgré ses malheurs, un air de majesté qui commande la vénération.

Elle enlève la pensée vers les siècles de foi, aux grandes époques des pèlerinages. « Chacun apportait sa pierre et son aumône pour agrandir les proportions de ces sanctuaires qui appartenaient à tous et qui s'ouvraient à toutes les afflictions comme à tous les repentirs. » Telle est l'église de Cléry, une des gloires de l'Orléanais, fameuse pour les dons royaux de Louis XI, le concours empressé des peuples, la fureur des protestants, l'impiété des Jacobins, et dont le nom vole aux extrémités de la France, chanté par nos vieux trouvères :

Orléans, Beaugency,  
Notre-Dame de Cléry,  
Vendôme.....

Le P. de l'Hermitte se jeta à plein cœur dans la *résurrection* de ces gloires évanouies. Il parla, il écrivit, il multiplia les démarches en faveur de ce vénérable sanctuaire, et ses peines filiales furent bénies par Marie, en ce jour du 8 septembre 1862, où, au milieu de 20 000 fidèles, en présence de huit arche-



vêques et évêques, la statue vénérée fut couronnée solennellement.

Tout ne demeura pas toujours si doux dans le ministère de sa paroisse; appréciant la valeur intellectuelle de son évêque, admirant son activité et son habileté, le P. de l'Hermite goûtait à des degrés moindres le caractère autoritaire et, par suite, malgracieux de M<sup>gr</sup> Dupanloup. Il y eut des heurts. Quelles âmes un peu indépendantes n'en souffrirent pas, de ce fougueux prélat? Les démêlés furent de plus d'un genre; les uns doctrinaux, d'autres administratifs. Un des plus graves éclata à propos de l'*Univers*.

Le P. de l'Hermite envoyait parfois quelque article au journal qu'il considérait comme « le journal de l'épiscopat ». M<sup>gr</sup> Dupanloup en prit ombrage. Sans droit et, dans l'espèce, sans justice, il adressa de vives remontrances au curé de Cléry. Celui-ci était avant tout missionnaire, il en référa à ses supérieurs. La lettre suivante (27 septembre 1858) montre l'âpreté enveloppante des attaques.

« Vous connaissez l'antipathie de M<sup>gr</sup> Dupanloup pour l'*Univers*. Cette antipathie est portée à un point dont vous n'avez pas d'idée. Monseigneur d'Orléans revient à la charge, toujours *sub secreto*, me disant à mi-voix qu'il demande le sacrifice du désabonnement à toutes ses communautés. Pour avoir la paix, qui serait impossible sans cela, j'ai promis d'en finir, car il faut donner l'exemple de l'obéissance aux évêques. Ma promesse tombait surtout sur le sacrifice que j'ai fait de ne plus écrire dans ce journal. Monseigneur comprend aussi le désabonnement. Qu'il est odieux pour notre communauté de renoncer à un journal reçu dans toutes nos maisons! Mais si j'ai promis de désabonner la communauté pour éviter mille tracasseries qui nous rendraient ici la position intenable, je

n'ai pas promis de ne pas lire l'*Univers*; et, à moins de défense de mes supérieurs, mon intention est de continuer à procurer à mes Pères la lecture d'un journal qui nous tient mieux que tout autre au courant des nouvelles religieuses. »

Ce fut M<sup>gr</sup> de Mazenod lui-même qui répondit à son cher enfant :

« Faut-il bien céder à l'inconcevable injonction qui t'est faite par l'autorité que tu dois respecter, et dont tu exciterais le mécontentement et peut-être la colère si tu ne te rendais pas de bonne grâce à ces insinuations que tu peux regarder comme des ordres? Tu ne dois pas te mettre en opposition avec l'évêque du diocèse où tu résides à la tête d'une de nos communautés. Il faut subir cette sorte de violence pour éviter un plus grand mal. »

Tout naturellement, le P. de l'Hermitte s'inclina. S'il repoussait les doctrines libérales, cet épisode ne lui fit peut-être pas goûter davantage les procédés des libéraux. Il comprit qu'en pareille rencontre le droit lui-même gagne à posséder la forme et qu'il y a justice à déployer du tact, de la bonne foi et de la courtoisie pour deux.

Cette marche se trouvait sans doute la meilleure, car les nuages s'étaient dissipés lorsqu'il fut appelé loin de ce diocèse un peu difficile.

### III

C'est en Provence, à Aix, à la tête de la maison-mère des Oblats, qu'on le plaça, vers la fin de l'année 1863. Au cours de l'été 1865, il s'en vint à Rennes, traversant de nouveau la France entière, pour diriger la fondation nouvelle que son Ordre créait au centre de la Bretagne.

« Je n'ai, mon Révérend Père, d'autre volonté que la vôtre, » écrivait-il au Supérieur général en apprenant ce brusque dépla-

cement. Il se peignait tout entier dans cette réponse, avec son caractère éminemment religieux, humble, désintéressé et prêt à tout faire sans parti pris, sans respect humain, sans retour sur lui-même.

Dans ces conditions on travaille utilement à la vigne du Seigneur, et si la récolte devait être mince, on n'en aurait ni dépit ni découragement. Quelle force pour



N D. Phot.

LA TOUR CHARLEMAGNE ET L'ÉGLISE SAINT-MARTIN DE TOURS

qui manie des hommes sans autre souci des événements!

Un nouveau changement, au bout de deux années encore, trouva donc le P. de l'Hermite tout prêt; il partit pour Tours, mais en même temps qu'il prenait le supérieurat de la maison, il devenait l'un des deux provinciaux de son Ordre.

A Tours, il rencontrait chez l'archevêque un « frère », puisque M<sup>gr</sup> Guibert était un Oblat lui aussi. Le contact avec cet esprit si

sobre, si clair et si fin ne pouvait qu'être des plus profitables. A bonne école, le P. de l'Hermite apprit beaucoup, et, apprécié lui-même par l'archevêque, qui détestait le bruit et l'agitation, il gagna toute son affection et sa confiance.

Après des années d'apostolat, ils eurent à traverser de concert des mois difficiles. La guerre de 1870 créait des devoirs douloureux et nouveaux. A Tours, au tombeau de saint Martin, le P. de l'Hermite devenait le chapelain des milliers de soldats accourant s'impressionner de l'exemple du vieux légionnaire de Rome, et puiser du réconfort auprès du plus grand thaumaturge des Gaules.

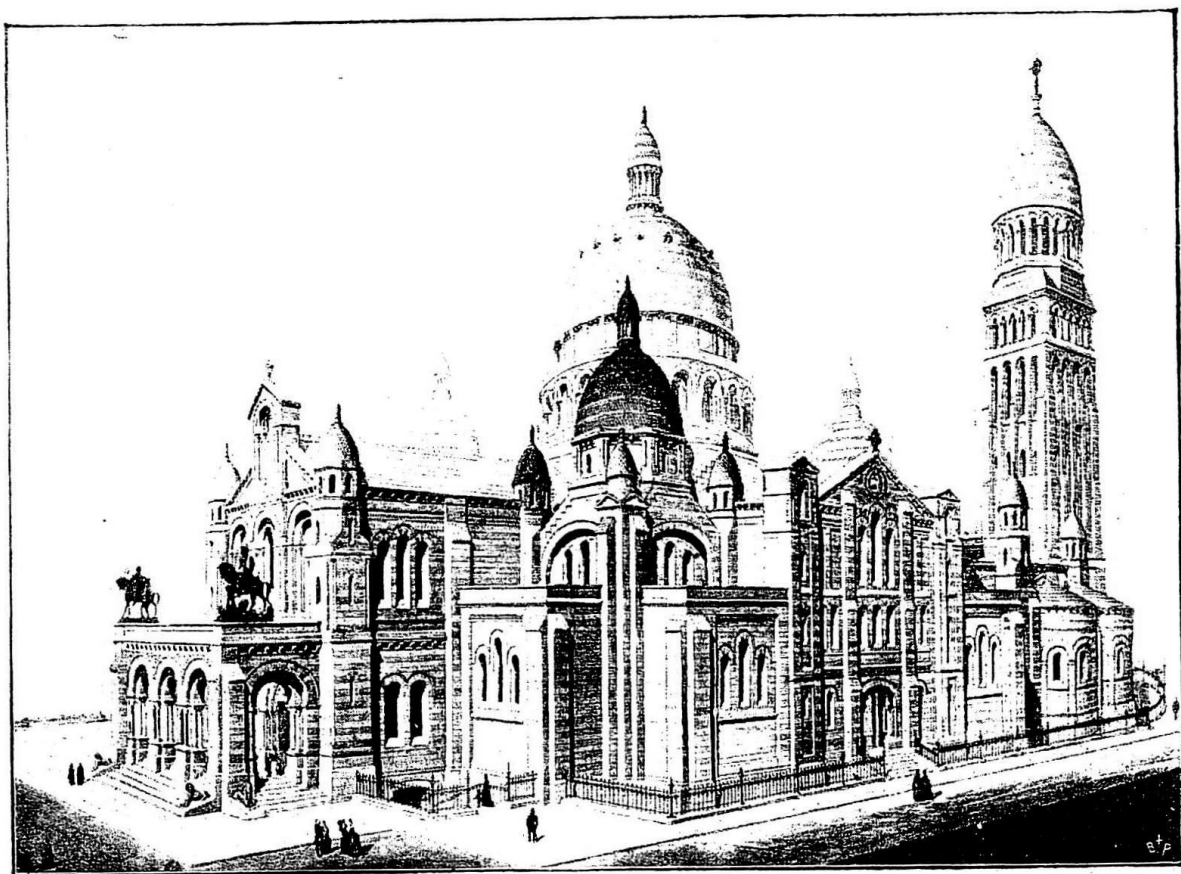
Le patriotisme saignait et se réjouissait tout ensemble de ces élans et de ces épreuves. Mais le religieux gardait sa sérénité dans les angoisses : « C'est bien l'heure, disait-il, de voir toutes choses au point de vue de la foi et de la vérité. »

Le cardinal Guibert, quand les événements le permirent, aima retrouver à Paris son ancien compagnon de Tours. Nommé assistant général, ce dernier vint se fixer pour sa dernière étape sur les bords de la Seine, à l'ombre de Notre-Dame.

C'était à l'heure où l'espérance animait les catholiques de France ; après les désastres de la guerre étrangère et les hontes de la guerre civile, un sentiment de repentir, de recours à Dieu, de régénération sociale s'était emparé des esprits droits. On peut dire que tout ce qui nous reste à l'heure actuelle d'énergie et d'organisation date de ces jours de salutaires, patriotiques et chrétiennes réflexions.

Les frères du P. de l'Hermite avaient un rôle particulier à remplir, et leur devoir devenait pressant quand ils acceptaient la mission d'être, à Montmartre, les chapelains du Vœu national. Retenu par ses autres charges en dehors de cette fonction spéciale, l'assistant général s'intéressait à la marche de l'œuvre réparatrice et tutélaire.

Mieux que personne, il pensait que ce n'est point une vaine humiliation que l'on impose à la France en burinant au frontispice de la basilique le mot de repentir. Ceux-là sont plus purs, ceux-là sont plus grands qui savent, dans la franchise d'une âme loyale, reconnaître les fautes pour les éviter à l'avenir, qui mettent sous



BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE

les pieds la vanité pour lever vers le ciel un regard de soumission et d'espérance, et qui, l'ayant teint une première fois dans leur sang, estiment devoir laver une seconde fois dans leurs larmes le drapeau de la patrie.

Pour le prêtre dont nous parlons, il déploya dans son apostolat parisien un zèle dont beaucoup d'entre nous gardent le respectueux souvenir. Nous avons vu cette figure austère, souriante en

même temps, calme, sereine, ce front haut, ces yeux pénétrants, cette bouche large qui laissait un libre passage aux paroles de la vérité.

La grande affaire du P. de l'Hermitte était la direction des consciences, et, par une intuition secrète des besoins de son époque, il partageait également son temps entre les riches et les pauvres. Son confessionnal était assiégé; il excellait, paraît-il, dans les conseils aux femmes du monde, parce qu'il avait compris le danger créé pour elles par leur rang social lui-même.

« Il y a beaucoup de générosité et d'ardeur dans le caractère parisien; ce qui manque le plus, c'est la sûreté de doctrine à cause du mouvement mondain si trompeur où les âmes sont plongées malgré elles, et dans lequel il est si difficile de savoir séparer des idées modernes ce qui est encore la vérité, ce qui est déjà l'erreur. »

Il multipliait les retraites, les conférences, et poussait avec une ardeur apostolique ses pénitentes à la visite des pauvres. Que de tableaux touchants et navrants il leur faisait alors apercevoir de leurs yeux, et quelle sagacité du remède nécessaire à notre crise sociale, dans ce contact entre la souffrance du petit et la charité du grand!

Pour lui, il aimait l'un et l'autre d'une égale tendresse de père, il repoussait avec indignation l'écho de la jalousie et de l'avarice qui murmure à l'oreille du riche que le pauvre est ingrat, vicieux et trompeur; il reconnaissait avec admiration le mérite de qui suit les inspirations de la charité ou les règles de la justice, et il saluait d'une affectueuse estime ceux qui donnent de leur temps, de leur esprit ou de leur or.

Serviteur des œuvres, spectateur des grandes réunions catho-

liques, il préférait les premières aux secondes; sa modestie s'effarouchait de prendre une place en vue dans les assemblées, et son expérience toute pratique l'amenait à considérer avec quelque impatience des résultats médiocres après les plus chaudes résolutions. Peut-être sur ce point était-il un peu trop défiant et exigeant; peut-être appartenait-il, en sa qualité d'homme d'action, à l'école du cardinal Guibert qui définissait un Comité « une grande table autour de laquelle on discute de petites choses. »

S'il discutait quelquefois (et j'ai souvenir de l'avoir entendu parler avec autorité et sagesse dans ces réunions de travail et d'œuvres), il agissait surtout.

« Je vais partout cherchant les âmes! » était un de ses mots habituels, et il en a tant trouvé, tant relevé, tant sauvé, qu'on doit croire qu'elles lui auront à leur tour fait un cortège royal le jour où il est monté vers les tabernacles éternels et s'est trouvé en face du Seigneur.

C'était un homme sérieux, qui prenait la vie par le côté sincère et qui, dans la simplicité même de son caractère, de son cœur et de son apostolat, a su échapper à ce qui ravale aujourd'hui les plus riches natures, je veux dire la banalité.

Sa surprise eût été grande si on lui avait annoncé que sa mémoire dût passer à la postérité. Et cependant il en ira ainsi : son nom, déjà illustre, recevra un éclat nouveau pour avoir été porté par un pauvre religieux oublieux de lui-même, car parmi les secrets de Dieu il n'en est pas de plus clair que le succès de l'abnégation et de la modestie.

On pourrait presque intervertir le sens du *sic vos non vobis* de Virgile : le plus petit soldat de l'armée de l'Église, travaillant pour Dieu et ses frères, travaille en même temps, à son insu, pour lui.





# BIBLIOGRAPHIE

---

## I

FRANÇOIS DESCOTTES. — *Joseph de Maistre avant la Révolution. Souvenirs de la vie d'autrefois. 1763-1793.* 2 vol. in-8°. Picard, Paris, 1893.

JOSEPH DE MAISTRE. — *Correspondance*, t. III, IV et V. in-8°. Vitte et Pérussel, Lyon, 1884.

## II

P. PRALON. — *Paul de Magallon, capitaine et hospitalier.* 1 vol. in-8°. Société de Saint-Augustin, Lille, 1893.

MAXIME DU CAMP. — *La Charité privée à Paris.* 1 vol. in-12. Hachette, Paris, 1886.

GEOFFROY DE GRANDMAISON. — *La Congrégation, 1801-1830.* 1 vol. in-8°. Plon, Paris, 1890.

P. DELAPORTE. — *Vie du P. Rauzan, fondateur et premier Supérieur de la Société des Missions de France.* 1 vol. in-8°. Lecoffre, Paris, 1870.

## III

M<sup>gr</sup> RICARD. — *M<sup>gr</sup> de Mazenod, évêque de Marseille. 1782-1861.* 1 vol. in-8°. Poussielgue, Paris, 1892.

## IV

A. DE PONTMARTIN. — *Souvenirs d'un vieux Critique.* t. 1<sup>er</sup>. 1 vol. in-12. Calmann-Lévy, Paris, 1887.

## V

M<sup>gr</sup> BAUNARD. — *Le vicomte Armand de Melun.* 1 vol. in-8°. Poussielgue, Paris, 1893.

*Mémoires du vicomte Armand de Melun*, publiés par le C<sup>te</sup> LE CAMUS. 2 vol. in-8°. Oudin, Poitiers, 1891.

*Correspondance du vicomte Armand de Melun et de M<sup>me</sup> Swetchine*, publiée par le C<sup>te</sup> LE CAMUS. 1 vol. in-8°. Oudin, Poitiers, 1892.

## VI

P. DE PONTLEVOY. — *Vie du P. Xavier de Ravignan*. 2 vol. in-8°. Douniol. Paris, 1865.

P. DE RAVIGNAN. — *Conférences*. 4 vol. in-12. Poussielgue, Paris, 1865.

P. DE RAVIGNAN. — *Entretiens spirituels*. 1855. 1 vol. en-18. Douniol, Paris, 1870.

## VII

M<sup>er</sup> BAUNARD. — *Histoire du cardinal Pie, évêque de Poitiers*. 2 vol. in-8°. Poussielgue. Paris, 1886.

CARDINAL PIE. — *Instructions synodales sur les principales erreurs du temps présent*. 1 vol. in-8°. Oudin, Poitiers, 1880.

## VIII

LOUIS VEUILLOT. — *Correspondance*, t. I<sup>er</sup>, II et III, in-8°. Victor Retaux, Paris, 1885.

EUGÈNE VEUILLOT. — *Louis Veillot*, t. II, in-8°. Victor Retaux, Paris. 1901.

## IX

DOM GUÉPIN. — *Solesmes et Dom Guéranger*. 1 vol. in-8°. Monnoyer, Le Mans, 1876.

DOM GUÉRANGER. — *Mélanges de liturgie, d'histoire et de théologie*. 1830-1837. 1 vol. in-8°. Imprimerie Saint-Pierre, Solesmes, 1887.

DOM PIOLIN. — *Dom Prosper Guéranger. 1805-1875. Célébrités du XIX<sup>e</sup> siècle; 3<sup>e</sup> série*. Bloud et Barral, Paris, 1884.

DOM PIOLIN. — *Histoire de l'Église du Mans*, t. V. in-8°. Le Mans, 1861.

E. CARTIER. — *Les Sculptures de Solesmes*, in-8°. Poussielgue, Paris, 1872.

## X

M<sup>er</sup> RICARD. — *Vie de M<sup>er</sup> de la Bouillerie, évêque de Carcassonne, archevêque de Perga, coadjuteur de Bordeaux*. 1 vol. in-8°. Palmé, Paris, 1887.

M<sup>er</sup> de la Bouillerie dans sa famille. 1810-1882. 1 vol in-8°. Mersch, Paris, 1883.

*Éloge de M<sup>gr</sup> de la Bouillerie*, prononcé à l'Académie des Jeux Floraux, (janvier 1884) par M. BUISSON, l'un des mainteneurs. Toulouse. 1884.

*Oraison funèbre de M<sup>gr</sup> François de la Bouillerie*, prononcée le 12 juillet 1883, par l'abbé LAPRIE. Bordeaux, 1883.

M<sup>gr</sup> DE LA BOUILLERIE. — *Autobiographie*.

M<sup>gr</sup> MERMILLOD. — *Oraison funèbre de S. G. M<sup>gr</sup> de la Bouillerie*.

## XI

G. BRETON. — *Un Évêque d'autrefois, M<sup>gr</sup> Berteaud, évêque de Tulle*. 1 vol. in-8°. Bloud et Barral, Paris, 1899.

*Discours de M<sup>gr</sup> Berteaud*, publiés par l'abbé BRETON. 1 vol. in-8°. Bloud et Barral, Paris, 1900.

## XII

VICTOR DE MAROLLES. — *Maurice Maignen*. 1 vol. in-8°. Desclée, Paris, 1895.

COMTE ALBERT DE MUN. — *Discours*, t. 1<sup>er</sup> (*Questions sociales*), in-8°. Poussielgue, Paris, 1888.

## XIII

*Un Homme d'œuvres, Ferdinand-Jacques Hervé Bazin*. 1847-1889. 1 vol. in-8°. Mame, Tours, 1895.

HERVÉ BAZIN. — *Le Jeune Homme chrétien*, 1 vol. in-8°. Lecoffre. Paris, 1889.

## XIV

G. BARRIER. — *Un Ami de Rome et du Pape au XIX<sup>e</sup> siècle. M<sup>gr</sup> Henry Sauvé*. 2 vol. in-8°.

LOUIS VEUILLOT. — *Rome pendant le Concile*, t. 1<sup>er</sup>, in-8°. Palmé, Paris.

LOUIS VEUILLOT. — *Historiettes et Fantaisies*. 1 vol. in-12. Palmé, Paris.

## XV

P. MARIUS DEVÈS. — *Un Apôtre. Le Père de l'Hermitte, des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*. 1 vol. in-8°. Delhomme et Briguet, Paris, 1900.



## TABLE NOMINATIVE

---

### A

Abélard, 165.  
 Affre (M<sup>sr</sup>), 127, 238, 337.  
 Allain (Abbé), 256.  
 Alzon (P. Emmanuel d'), 63, 64, 67,  
 68, 70, 71, 73, 74, 76, 78, 79, 80,  
 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 90.  
 Alzon (M<sup>me</sup> d'), 83.  
 Alzon (V<sup>te</sup> d'), 63, 64, 70.  
 Amélie (Reine), 129, 135.  
 Angoulême (Duc d'), 115.  
 Anjou (René d'), 216, 217.  
 Antoine (Saint), 241.  
 Antoine de Padoue (Saint), 280.  
 Argens (M<sup>is</sup> d'), 27.  
 Armagnac (Jean d'), 216.  
 Artois (C<sup>te</sup> d'). Voir *Charles X.*  
 Athanase (Saint), 262.  
 Augier (Émile), 195.

### B

Bailly, 67, 78, 88.  
 Barrier, 347.  
 Baunard (M<sup>sr</sup>), 177, 178, 347.  
 Bautain (Abbé), 123.  
 Bauvilliers (M<sup>me</sup>), 30.  
 Bayard, 248.  
 Beauharnais (Stéphanie de), 127.  
 Beaumont (M<sup>sr</sup> Christophe de), 256.  
 Beaumont (H. de), 33.  
 Beausset (De), 29.

Bellissen (M<sup>isc</sup> de), 235.  
 Benoit (Saint), 160, 214, 216, 221,  
 222, 223, 337.  
 Bernadotte, 29.  
 Berry (D<sup>ssc</sup> de), 227, 234.  
 Berryer, 67, 131, 136, 288.  
 Berteaud (M<sup>sr</sup>), 265, 267, 269, 270,  
 275, 276, 277, 278, 279, 280, 283,  
 287, 340.  
 Berthier (M<sup>al</sup>), 34.  
 Bervanger (De), 103.  
 Besson (M<sup>sr</sup>), 77.  
 Blanc (Albert), 18.  
 Bonnechose (De), 135.  
 Bordeaux (Duc de), 227.  
 Bordier, 33.  
 Borghèse (Prince), 29.  
 Bossuet, 18, 128, 185.  
 Bougler (Jean), 214, 217, 218.  
 Bourdaloue, 70.  
 Bourdier-Delpuits. Voir *Delpuits.*  
 Boyer d'Argens, 27.  
 Brandebourg (Louise de), 28.  
 Breteuil (Charles de), 33, 34.  
 Breton (Abbé), 265, 271, 275, 276, 281.  
 Broglie (Albert de), 112.  
 Buisson, 30.

### C

Cabrières (M<sup>sr</sup> de), 82.  
 Cart (M<sup>sr</sup>), 77, 81.

Castellane, 29.  
 Cavaignac (G<sup>al</sup>), 127.  
 Cavaignac (M<sup>me</sup>), 127.  
 Cauchy, 128.  
 Cavour, 18.  
 Chaffoy (M<sup>sr</sup> de), 77, 81.  
 Chamard (Dom), 345.  
 Chamborant (B<sup>on</sup> de), 278.  
 Chantrel, 276, 277.  
 Charles X, 17, 72, 103, 228, 233.  
 Charost (M<sup>me</sup> de), 227.  
 Circourt (C<sup>sse</sup> de), 235.  
 Ciudad (Jean), 24.  
 Clair (P.), 324.  
 Clary (Désirée), 29.  
 Clausel de Montals, 156, 157.  
 Clément XIII, 141.  
 Clément XIV, 141.  
 Clermont-Tonnerre (M<sup>me</sup> de), 227.  
 Clovis, 287.  
 Cochin (Augustin), 244.  
 Colbert de Torcy, 218.  
 Colomb, 218.  
 Combalot, 89.  
 Condé, 199.  
 Consalvi (Cardinal), 74.  
 Coquelin, 30.  
 Corancez (De). Voir *M<sup>me</sup> Cavaignac*.  
 Cousin, 100, 132, 164.  
 Craven (M<sup>me</sup>), 275.  
 Crescentia (Sainte), 341.  
 Créteineau-Joly, 30, 135.

**D**

Damas (B<sup>on</sup> de), 36, 67.  
 Damas (D<sup>sse</sup> de), 227.  
 Dante, 17, 116.  
 David, 212.

Davin, 276, 278.  
 Delpuits (P. Bourdier-), 30, 33, 34.  
 Demots, 2, 3.  
 Descartes, 165.  
 Descostes, 9, 10, 13, 14, 16.  
 Desfontaines, 42, 43.  
 Desgenettes, 242.  
 Dominique (Saint), 160, 337.  
 Donadieu (G<sup>al</sup>), 127.  
 Donnet (Cardinal), 162, 251.  
 Doudeauville (Duc de), 67.  
 Du Camp (Maxime), 23.  
 Ducoudray, 337.  
 Dupanloup (M<sup>sr</sup>), 106, 147, 357.

**E**

Eguilles (Président d'), 27.  
 Eguilles (D'), 29.  
 Elisabeth de France (M<sup>me</sup>), 227.  
 Eudes (P.), 53.  
 Exelmans (M<sup>al</sup>), 115.

**F**

Falloux (De), 106.  
 Faust, 126.  
 Fénelon, 155.  
 Ferdinand de Prusse (P<sup>sse</sup>), 28.  
 Forbin-Janson (De), 33, 53.  
 Fortunat (Saint), 160.  
 Foucault (M<sup>ie</sup> de). Voir *La Bouilleries*.  
 Frain de la Villegontier, 130.  
 François de Paule (Saint), 74.  
 François de Sales (Saint), 191.  
 François Xavier (Saint), 145.  
 Frédéric de Prusse, 27, 28.  
 Frédéric-Guillaume de Prusse, 28.  
 Freppel (M<sup>sr</sup>), 321, 346.

**G**

Gabrielli (Cardinal), 64.  
 Gaillard, 221.  
 Gaume (M<sup>sr</sup>), 241.  
 Gautier (Léon), 278, 282, 306.  
 Gay (M<sup>sr</sup>), 276, 277.  
 Geoffroy de Sablé, 216.  
 Girardin, 94.  
 Godinot, 118.  
 Gondret, 30.  
 Gossin, 116.  
 Gratry (P.), 221, 343.  
 Grégoire XVI, 73, 86, 134, 136, 219.  
 Guéranger (Dom), 75, 89, 207, 212,  
 219, 220, 221, 222, 249, 334.  
 Guibert (Cardinal), 59, 103, 359, 360,  
 363.  
 Guidée, 30.  
 Guidi, 338.  
 Guillaume le Conquérant, 216.  
 Guiraud (De), 306.  
 Guitaut (C<sup>ie</sup> Charles de), 198.  
 Guizot, 130, 131, 133, 134, 139.

**H**

Hamilton (D<sup>sse</sup> d'), 127.  
 Haranguiers (A. d'), 115.  
 Harcourt (D'), 227.  
 Hégel, 168.  
 Hennequin, 67.  
 Henri V, 17, 322.  
 Hérode, 170.  
 Hervé-Bazin, 315, 320, 325, 327, 329,  
 330.  
 Hilaire (Saint), 157, 172, 276.  
 Hoël, 216.  
 Hohenzollern (P<sup>sse</sup> Joséphine de), 127.  
 Hubin (P.), 324.

Hulst (M<sup>sr</sup> d'), 94.  
 Humbert de Savoie, 3.

**I**

Ignace de Loyola (Saint), 117, 119,  
 128, 140.

**J**

Jean (Saint), 214.  
 Jeanne d'Arc, 157.  
 Joseph d'Armathie, 215.

**K**

Keller, 306.

**L**

La Bouillerie (C<sup>ie</sup> de), 233.  
 La Bouillerie (C<sup>sse</sup> de), 228, 231, 236.  
 La Bouillerie (Henri de), 237, 252.  
 La Bouillerie (Joseph de), 252.  
 La Bouillerie (M<sup>sr</sup> de), 67, 94, 231,  
 232, 234, 235, 236, 238, 239, 240,  
 241, 243, 244, 247, 251.  
 La Bourdonnaye (De), 64.  
 La Bruyère, 204.  
 Lac (Melchior du), 89.  
 Lacordaire (P.), 78, 124, 126, 139,  
 140, 204, 240, 334, 337.  
 La Croix (Philibert de), 217.  
 La Ferronnays (Alexandrine de), 142.  
 La Gournerie, 89.  
 La Granville (M<sup>me</sup> de), 43.  
 La Guéronière (De), 178.  
 Lamartine, 18, 197, 231, 272, 278.  
 Lambel (De), 94.  
 Lambillotte (P.), 192.  
 Lambruschini (Cardinal), 134.  
 La Mennais, 70, 83, 84, 85, 86, 87,  
 88, 100.

La Mothe (Mathieu de). 217.  
 La Rochefoucauld (Georges de), 94, 244.  
 La Rochejacquelein (M<sup>me</sup> de), 42.  
 Larcy (De), 67.  
 La Tour d'Auvergne. 33.  
 La Tour Maubourg, 133.  
 La Tour du Pin (M<sup>me</sup> de), 227.  
 La Tour du Pin Chambly, 304, 306.  
 Ledreuille, 300.  
 Léon XII, 54.  
 Léon XIII, 17, 152, 177, 256, 333, 344.  
 Léon (Prince de). 115.  
 Le Prévost. 295, 296, 297, 300, 301, 302.  
 Le Rebours, 94.  
 L'Hermite (Pierre). 351.  
 L'Hermite (C<sup>ie</sup> de). 352.  
 L'Hermite (P. de), 352, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 362.  
 Lhuys, 29.  
 Liautard, 64.  
 Libri, 130.  
 Loménie (De), 33.  
 Louis XI, 356.  
 Louis XV, 9, 162.  
 Louis XVI, 17, 227.  
 Louis XVIII, 17, 115.  
 Louis-Philippe, 56, 79, 88, 134, 136, 137, 238, 295.

## M

Mabillon, 221.  
 Magallon (M<sup>me</sup> de), 27.  
 Magallon (Paul de), 27, 28, 29, 30, 33, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44.  
 Maignen (Maurice), 291, 292, 295, 299, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 310, 311, 312.

Maistre (François de), 3, 13.  
 Maistre (Joseph de), 4, 7, 8, 9, 10, 12, 14, 16, 17, 18, 19, 237, 319.  
 Maistre (M<sup>me</sup> de). Voir *M<sup>lle</sup> de Morand*.  
 Maistre (Xavier de), 10, 15.  
 Marie-Madeleine, 214.  
 Marolles (V. de), 291.  
 Martin (Saint), 157, 159, 277, 283, 360.  
 Martin (du Nord), 130, 132, 133.  
 Mathieu (Cardinal). 144.  
 Mathieu Dumas. 33.  
 Matthieu (Saint). 288.  
 Mauroy (M<sup>lle</sup> de), 241.  
 Mazenod (M<sup>sr</sup> Eugène de), 33, 37, 49, 50, 53, 54, 55, 56, 59, 60, 352, 358.  
 Mazenod (M<sup>sr</sup> Fortuné de), 55.  
 Médicis (Marie de), 24.  
 Melun (V<sup>ie</sup> Armand de), 93, 94, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 244.  
 Mérode (M<sup>sr</sup> de), 338.  
 Micara (Cardinal), 72, 74.  
 Michelet, 130.  
 Moïse, 241.  
 Molé, 144.  
 Monique (Sainte). 241.  
 Montaigne. 4.  
 Montalembert. 88, 136, 161, 240, 255, 256.  
 Montfaucon, 221.  
 Montlosier (C<sup>ie</sup> de), 68, 112.  
 Montmorency (Eugène de), 33.  
 Montmorency (M<sup>me</sup> de), 227.  
 Montmorency (Mathieu de), 33, 67.  
 Morand (M<sup>lle</sup> de), 12.  
 Moreau de Saint-Hilaire. 217.  
 Mun (C<sup>ie</sup> Albert de), 105, 176, 255, 304, 305, 306, 308, 309, 310, 327.



Mun (C<sup>te</sup> Robert de), 306.  
Musset (Alfred de), 181.

## N

Napoléon I<sup>er</sup>, 115.  
Napoléon III, 56, 140.  
Noailles (Alexis de), 33, 67.  
Noailles (Alfred de), 34.  
Noailles (Victor de), 103.

## O

Odescalchi (Cardinal), 87.  
Olier, 53.  
Olivieri (P.), 74.  
Ozanam, 17, 78.

## P

Parisis (M<sup>gr</sup>), 239.  
Patry (Guillaume), 217.  
Pecci (Joseph), 344.  
Pellegrini, 39.  
Perdrau, 30.  
Périod, 30.  
Perraud (Cardinal), 347.  
Pie VII, 50.  
Pie IX, 57, 77, 134, 152, 160, 163,  
164, 172, 177, 223, 250, 270, 279,  
283, 341, 343.  
Pie (Cardinal), 151, 156, 157, 160,  
163, 165, 170, 175, 220, 236, 243,  
255, 276, 334, 340, 344, 346, 347.  
Pierre (Saint), 77, 214, 249.  
Pilon (Germain), 218.  
Pitra (Dom), 221, 276, 277.  
Pitray (V<sup>ic</sup> de), 188.  
Pitray (V<sup>se</sup> de), 182, 200, 201.  
Plantier (M<sup>gr</sup>), 77.  
Platon, 18.

Poilou, 232.  
Ponce Pilate, 170.  
Ponte Corvo. Voir *Clay*.  
Pontlevoy (P. de), 118, 123, 143.  
Pontmartin (A. de), 67.  
Portets (De), 33.  
Pralon (P.), 30, 33, 40, 43, 44.

## Q

Quélen (M<sup>gr</sup> de), 127, 238.  
Quinet, 130.

## R

Racine, 4, 185.  
Radegonde (Sainte), 157.  
Ratisbonne (Théodore de), 74.  
Rauzan (D<sup>sse</sup> de), 235.  
Rauzan (P.), 28, 36, 37, 53.  
Ravelet, 306.  
Ravignan (B<sup>on</sup> de), 115.  
Ravignan (P. de), 111, 112, 115, 116,  
117, 118, 119, 120, 124, 126, 127,  
128, 129, 130, 131, 133, 136, 137,  
139, 140, 142, 143, 144, 145, 147,  
240.  
Regnault (P.), 256.  
Régnier, 30.  
Rémi (Saint), 287.  
Rémusat (De), 29.  
Renan, 166, 167.  
Ricard, 59, 60.  
Rivière (Duc de), 67.  
Roger (P.), 36.  
Rohrbacher, 89.  
Rolland, 29.  
Ronsin (P.), 36, 116.  
Roothan (P.), 124, 129, 136,  
Rosalie (Sœur), 99, 102, 142.

Rosaven (P. de). 241.  
 Rossi (De), 9, 222.  
 Rossi (Pellegrino), 133, 134, 135, 136.  
 Rostopchine, 200.  
 Royer-Collard, 127, 130.  
 Roze, 8, 10.

**S**

Saint-Arnaud, 127, 143.  
 Saint-Priest, 18.  
 Saisseval (Aline de), 227.  
 Salinis (M<sup>er</sup> de). 69.  
 Salteur, 8, 10.  
 Salvandy (De), 143.  
 Sauvé (M<sup>er</sup>), 333, 337, 338, 340, 341,  
 344, 347.  
 Schmid, 34.  
 Scorbiac (De), 69.  
 Séché, 7.  
 Séguier (Président). 115.  
 Ségur (M<sup>me</sup> de). 197.  
 Ségur (Olga de). Voir *V<sup>sse</sup> de Pitray*.  
 Ségur (M<sup>er</sup> de). 94, 188, 256, 338, 346.  
 Ségur (Famille de), 192, 200.  
 Sibour (M<sup>er</sup>). 243.  
 Sévigné (M<sup>me</sup> de). 185, 186, 199.  
 Stafford (M<sup>lle</sup>), 79.  
 Swetchine (M<sup>me</sup>), 18, 99, 103, 104,  
 143, 235, 288.

**T**

Talaru (M<sup>me</sup> de), 227.  
 Talmont (P<sup>sse</sup> de), 227.  
 Tessan (De). 81.  
 Teste, 127.  
 Theiner, 141.  
 Thérèse (Sainte). 277.  
 Thiers. 133.

Thomas (Saint), 256, 338, 341, 343,  
 344.  
 Thureau-Dangin, 135.  
 Timon-David, 302.  
 Tocqueville (De), 319.  
 Toussenel, 299.  
 Tyr (Guillaume de). 351.

**U**

Urbain II. 217.  
 Uzès (D'). 227.

**V**

Ventura, 74.  
 Veuillot (Élise), 199.  
 Veuillot (Louis), 89, 94, 97, 146, 169,  
 182, 185, 186, 188, 190, 191, 193,  
 195, 202, 208, 236, 240, 262, 266,  
 269, 276, 277, 280, 295, 334, 340,  
 341, 346.  
 Victor-Emmanuel, 9.  
 Vignet des Étoles, 9.  
 Villefort (P. de), 237.  
 Villeneuve (François de), 29, 30.  
 Vincent de Paul (Saint). 53.  
 Virgile, 363.  
 Vitrolles (Amélie de). 42.  
 Voltaire, 165.  
 Voude (Élie de), 217.  
 Vrignault, 306.

**W**

Wasa (P<sup>sse</sup> Louise), 127.  
 Walckenaer, 127.  
 Weld (Cardinal), 72.  
 Wiseman (Cardinal), 72, 74.  
 Wurtemberg (Prince Paul de). 126.

**Z**

Zigliara (Cardinal), 344.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

Joseph de Maistre.....	5
Château des Ducs de Savoie à Chambéry.....	11
Monument des deux frères de Maistre à Chambéry.....	15
Couronne (de Mucha).....	19
Paul de Magallon.....	25
Le P. Delpuits.....	30
Une séance de la Congrégation.....	31
M. de Magallon visitant la Charité, avec M. de Montmorency.	35
Le côteau de Fourvière, à Lyon... ..	41
Le Christ de Charles-Quint.....	45
M <sup>gr</sup> de Mazenod.....	51
Le vieux port de Marseille.....	55
Le P. d'Alzon (1863).....	65
Le vicomte Emmanuel d'Alzon.....	69
Le château de Lavagnac.....	71
La cathédrale de Nîmes.....	80
Autographe de La Mennais.....	85
La Chênaie.....	87
Notre-Dame de Salut.....	90
Le vicomte de Melun.....	95
Madame Swetchine.....	99
Le Palais Bourbon.....	105
Le Père de Ravignan.....	112
Notre-Dame de Paris (extérieur).....	125
Notre-Dame de Paris (intérieur).....	138
Eglise du <i>Gesù</i> à Rome.....	141
Le cardinal Pie.....	153
Cathédrale de Chartres.....	155
Cathédrale de Poitiers.....	161

Eglise Saint-Hilaire, à Poitiers.....	167
Notre-Dame la Grande, à Poitiers.....	173
Louis Veuillot.....	182
Saint-Pierre et le Vatican.....	187
Château d'Époisses.....	199
Dom Guéranger.....	209
Solesmes.....	211
Les saints de Solesmes : Le tombeau du Christ.....	213
Les saints de Solesmes : La sépulture de la Vierge.....	215
M <sup>sr</sup> de la Bouillerie.....	229
L'Élysée.....	232
Notre-Dame des Victoires.....	242
Carcassonne.....	245
Bordeaux.....	253
M <sup>sr</sup> Berteaud.....	263
Saint-Eustache de Paris.....	279
Saint-Gervais de Paris.....	281
Calvaire.....	288
Maurice Maignen.....	293
M. Le Prévost.....	297
Saint-Germain l'Auxerrois.....	300
Comte Albert de Mun.....	305
Chapelle du Cercle Montparnasse.....	307
Maison de retraite de Chaville.....	309
Hervé Bazin.....	317
Château d'Athis.....	323
Angers.....	325
L'Université catholique d'Angers.....	327
Monseigneur Sauvé.....	335
Les halles universitaires à Louvain.....	339
Saint-Louis des Français à Rome.....	342
Laval.....	345
Le R. P. de l'Hermitte.....	353
La tour Charlemagne et l'église Saint-Martin de Tours.....	359
Basilique du Sacré Cœur de Montmartre.....	361

# TABLE DES MATIÈRES

---

PRÉFACE.....	v
I. — La jeunesse de Joseph de Maistre.....	1
II. — Le P. de Magallon.....	21
III. — M <sup>gr</sup> de Mazenod.....	47
IV. — Emmanuel d'Alzon.....	61
V. — Le vicomte de Melun.....	91
VI. — Le P. de Ravignan.....	109
VII. — Le cardinal Pie.....	149
VIII. — Les lettres de Louis Veuillot.....	179
IX. — Solesmes et dom Guéranger.....	205
X. — M <sup>re</sup> de la Bouillerie.....	225
XI. — M <sup>sr</sup> Berteaud.....	259
XII. — Maurice Maignen.....	289
XIII. — Hervé Bazin.....	313
XIV. — M <sup>gr</sup> Sauvé.....	331
XV. — Le P. de l'Hermitte.....	349
Bibliographie.....	365
Table nominative.....	369
Table des illustrations.....	375
Table des matières.....	377

---

---

IMPRIMERIE P. FERON-VRAU, 3 ET 5, RUE BAYARD, PARIS, VIII<sup>e</sup>.

---